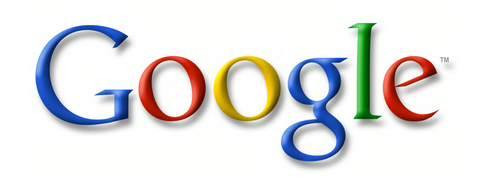
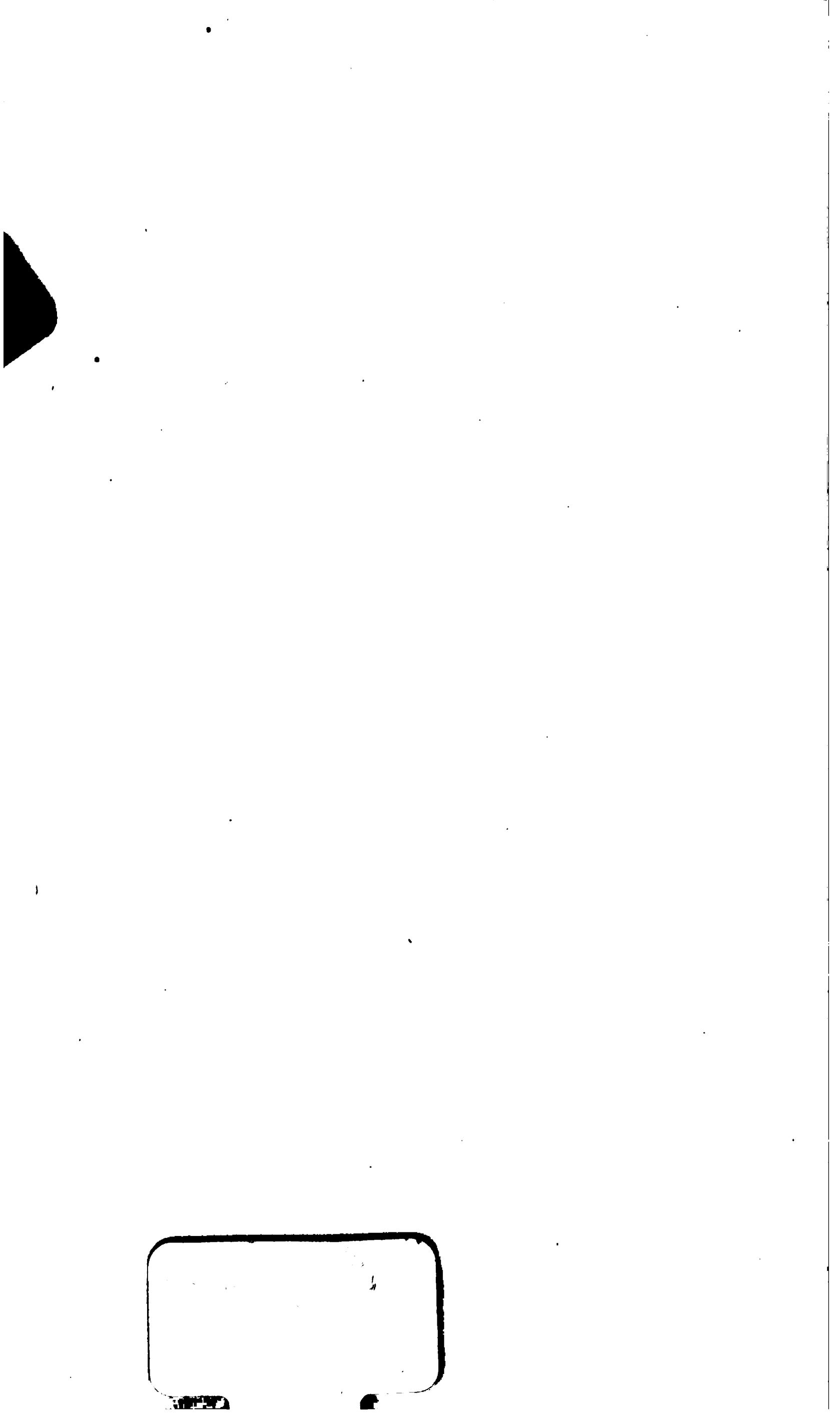




NKW

Nougaret

# ANECDOTES SECRÈTES

DU

# DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

---

TOME PREMIER.

---

1774 = 1779.

# ANECDOTES SECRÈTES

DU

# DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

---

TOME PREMIER.

---

1774 = 1779.

# ANECDOTES SECRÈTES

DU

# DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

RÉDIGÉES AVEC SOIN D'APRÈS LA CORRESPONDANCE SECRÈTE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

POUR FAIRE SUITE AUX MÉMOIRES DE BACHAUMONT.

OUVRAGE qui contient, outre une infinité de Faits curieux et peu connus, un choix de Vaudevilles, Couplets, Noëls satiriques, Épigrammes, Poésies fugitives, Contes plaisans ou érotiques, qui formaient l'histoire maligne de la Cour et de la ville.

AVEC quelques Notes historiques et critiques, et une Table alphabétique des matières.

PAR P. J. B. N.

A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, RUE GÎT-LE-CŒUR.

1808.

☞ Aucune des Pièces insérées dans les *Mémoires de Bachaumont*, ne se retrouve dans ce recueil.

# AVERTISSEMENT.

Ayant eu occasion, il y a quelques années, de parcourir la *Correspondance secrète, politique et littéraire*+, en dix-huit volumes *in*-12, je la trouvai remplie d'anecdotes en tout genre, peu ou point connues, et d'un grand nombre de poésies fugitives, de jolis contes, de vaudevilles, d'épigrammes, etc. Je fus étonné qu'on n'eût point encore songé à extraire de cette volumineuse correspondance ce qu'elle renferme de plus curieux et de plus propre à amuser toutes les classes de lecteurs; les uns aiment la malignité, les autres un choix d'historiettes; ceux-ci des poésies légères, galantes, des vaudevilles satiriques, des chansons gaies ou sentimentales, des contes versifiés avec agrément, etc. On recherche surtout avec avidité tous les écrits qui conservent le souvenir d'anecdotes politiques et litté-

+ Correspondance secrète, rédigée par Mét...

raires, même des temps où l'on a vécu. Combien de faits singuliers et intéressans ne parviennent point à la connaissance des contemporains, ou ne leur sont transmis que d'une manière imparfaite?

La publication qu'on vient de faire de l'Abrégé des *Mémoires de Bachaumont*, et le succès qu'ils ont eu, m'ont engagé à présenter au public l'extrait de la *Correspondance secrète*, ouvrage dans le même genre que ces fameux Mémoires, et qui me semble digne, à plusieurs égards, d'obtenir un accueil aussi flatteur.

La *Correspondance secrète*, dont les exemplaires sont extrêmement rares, a été écrite par un M. *Métra*, qui exerçait la médecine, et qui résidait tantôt à Versailles, tantôt à Paris, d'où ses lettres sont alternativement datées. Il y a toute apparence qu'il ne les adressait pas à une seule personne, mais à un certain nombre d'abonnés choisis, et qu'elles formaient des Nouvelles à la main très-estimées.

Ces lettres, infiniment curieuses, étaient successivement imprimées dans l'étranger, et avaient un grand débit en Allemagne et en Angleterre. Quoiqu'il y soit souvent fait mention des mêmes événemens rapportés dans les *Mémoires de Bachaumont*, les détails en sont toujours différens, et l'on y trouve des pièces de vers et de prose que l'on chercherait vainement ailleurs.

Nous aurions retouché le style, que l'on pourra trouver quelquefois trop négligé, mais il nous a paru qu'il fallait lui laisser sa simplicité, son naturel, très-propre au genre épistolaire.

Nous craignons qu'on ne nous fasse un reproche beaucoup plus grave; c'est de n'avoir point supprimé quelques pièces peut-être un peu trop libres; mais, comme le dit notre auteur, ces pièces érotiques peignent la corruption des mœurs qui régnaient à la Cour et dans Paris au dix-huitième siècle. Il était donc

à propos de les conserver, afin de mieux faire connaître ce qu'on appelait le ton du grand monde et de la bonne compagnie.

Dans ce siècle *si joliment pervers*, où le libertinage, *les charmantes noirceurs* étaient à la mode, les Français ne s'occupaient guère que de détails minutieux, de tracasseries, d'intrigues frivoles, d'anecdotes scandaleuses. Maintenant des objets sublimes, d'un intérêt général, occupent nos pensées, font le charme de nos entretiens et de nos écrits, et partagent, éclairent, animent tous les cœurs.

# ANECDOTES SECRÈTES

DU

# DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

## ( 1774).

Le 4 juin. La mort de Louis XV et les événemens qu'elle doit nécessairement occasionner, fournissent une ample occupation aux politiques de la capitale. La gaîté nationale a enfanté une foule d'épitaphes caustiques pour le monarque défunt. Nous n'en rapporterons qu'une seule.

Ci gît Louis le quinzième,
Du nom de Bien-aimé le deuxième (1):
Dieu nous préserve du troisième!

Ce qui a peut-être contribué à mécontenter le public, c'est la mal-adresse qu'ont eu les ministres des finances, de choisir le moment où le feu roi était aux portes de la

(1) Charles VI, dont la folie a causé des maux si cruels à la France, avait été nommé *Bien-aimé*.

mort, pour faire publier les édits bursaux. Ces édits ont été affichés aux pieds de la statue de Louis XV, et au bas était en gros caractères : *C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.*

Toute la famille *du Bary* s'est trouvée dans une situation bien critique; elle a été dispersée dans un clin d'œil ; les Parisiens toujours gais et amateurs de calembours, ont prétendu *que les tonneliers de Paris avaient écrit en province pour demander du secours, parce que les barils fuyaient.* M. du Bary, chef de la famille, surnommé *Mahomet* (1) ou *le Roué*, a été le plus recherché de toute la bande. Il y avait ordre de l'arrêter ; mais il s'est évadé. On raconte même à ce sujet qu'un exempt mis à sa piste avait été le chercher à Dieppe, croyant qu'il s'embarquerait pour l'Angleterre. Il se promenait sur le port, visitant tous les bâtimens prêts à faire voile, lorsqu'il entendit une voix mélodieuse qu'il crut reconnaître, et qui chantait un air dont les paroles sont, *où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille*, etc. Cette voix partait d'un baril de maquereaux que l'exempt curieux fit défoncer. Jugez de son étonnement quand il en vit sortir M. du Bary, qui s'y était réfugié comme dans un asile inviolable pour lui ? Il est superflu de dire que la méchanceté seule, ou l'envie qu'on avait de voir l'homme en question arrêté, ont donné lieu à cette mauvaise plaisanterie et à mille autres. M. du Bary est en pleine liberté, et, suivant toutes les apparences, il est aujourd'hui à Berne en Suisse.

---

(1) A cause de son sérail.

Notre jeune monarque s'est rendu aux desirs de la nation en faisant demander à M. le duc d'Aiguillon la démission de ses emplois : il les a remis le 2 de ce mois, et est partit pour sa terre de Véret, où il sera assez puni de se trouver seul avec lui-même. La duchesse d'Aiguillon, dès que le roi fut mort, avait conseillé à son époux de ne pas attendre qu'on le renvoyât ; mais il comptait sur ses intrigues, et il écoutait plus son ambition que la voix du peuple qui attendait avec impatience qu'il en fût fait justice. Le public desirait qu'on l'eût envoyé au château de Loches relever M. de la Chalotais.

M. le comte de Maurepas après vingt-cinq ans d'exil, a repris sa place au conseil. On a fait cette chanson au sujet de son rappel :

Sur l'air : *Vlà c'que c'est qu'd'aller au bois.*

Maurepas revient triomphant,
Vlà c'que c'est qu'd'être impuissant ;
Le roi lui dit, en l'embrassant,
Quand on se ressemble:
Il faut vivre ensemble
Les mœurs vont régner à présent,
Vlà ce que c'est qu'd'être impuissant.

Ce tendre accueil du maître méritait une réponse de la part du ministre ; aussi un plaisant n'a-t-il pas manqué de la faire.

Sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans.*

Maurepas était impuissant,
Le roi l'a rendu plus puissant,

Le ministre reconnaissant,
Dit : *Pour vous, Sire,*
*Que je desire*
*D'en faire autant!*

L'exportation des bleds se fera dorénavant d'une manière moins onéreuse pour le peuple. On y compte si fort que le lendemain de la mort de Louis XV on avait mis à la nouvelle Halle un écriteau portant : *Magasin des bleds du roi à louer.* Ceci nous rappelle la balourdise des imprimeurs de l'Almanach royal de 1774, qui avaient poussé la stupidité jusqu'à mettre dans l'article des finances *M. de Mirlavaux, trésorier des bleds pour le compte du roi.* Cette ingénuité de leur part avait produit les vers suivans :

Ce qu'on disait tout bas est maintenant public,
Des présens de Cérès le maître fait trafic,
Et le bon roi, loin qu'il s'en cache,
Pour que tout le monde le sache,
Dans son grand almanach, sans façon nous apprend,
Quel est celui qui l'aide à voler notre argent.

On a voulu engager Louis XVI à prendre le nom d'*Auguste. Je veux*, a-t-il dit, *mériter que mes peuples me le donnent.* En attendant on l'appelle à Paris *Louis le Desiré.*

[*Le* 10 *juin*] La levée des scellés du feu roi s'est faite lundi en présence du nouveau monarque, qui s'est transporté à Versailles, malgré les oppositions du premier médecin. On avait parfumé tous les appartemens. On prétend n'avoir trouvé que 44,000 liv. en espèces ; la conduite du feu roi et toutes les affaires où il était inté-

ressé, faisaient présumer qu'il était possesseur de plusieurs millions en or, indépendamment d'une quantité de contrats, papiers, etc. On avoue pourtant que le portefeuille était considérable, mais sans détail. Le testament qu'on a trouvé, est assez singulier. Il est fait en 1776, quinze jours après la mort du Dauphin, père du roi régnant. Entre autres bizarreries, le roi ne fait point mention dans son testament, de feue la reine qui vivait alors. Il y dit qu'ayant éprouvé par lui-même, combien il est dangereux pour un roi d'être faible, il ne saurait trop recommander à son successeur de faire et de voir les choses soi-même, autant qu'il le pourra. Il est bien singulier, que donnant en 1776, à son successeur un conseil si sage, Louis XV en ait si peu profité pendant les dernières années de sa vie.

[*Le* 15 *juin.*] Il paraît que le maréchal de Richelieu a joué son dernier rôle. On n'ignore pas de quelle utilité il était aux plaisirs du feu roi. Louis XVI qui n'a pas les mêmes goûts que son prédécesseur, lui dit quelques jours après son avénement au trône : *M. le Maréchal, vous pouvez à présent vous dispenser, si bon vous semble, de venir à la Cour, je n'ai pas besoin de vos services.* Le vieux Bonneau, prenant un air piteux, lui dit : *Hélas ! Sire, je le sais bien.*

[*Le* 19 *juin* 1774.] La comtesse du Bary, qui a été reléguée à l'abbaye de Pont-aux-Dames, ne dément point son caractère dans sa retraite. Sans soins, sans souci, sans inquiétude, elle s'y procure tous les amusemens qui dépendent d'elle. Les bonnes religieuses sont à ses pieds, et elle leur fait tourner la tête, en promettant à l'une une abbaye, à l'autre un prieuré

dès qu'elle sera de retour à la cour. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les saintes béguines ajoutent foi à ses discours. Cette sécurité de madame du Bary lui est commune avec presque tous ses illustres parens ; car du Barry (le Roué) disait, il y a peu de temps, à un homme distingué, qu'il avait rencontré dans sa fuite : *Cet outrage ne sera que passager, et j'espère qu'avant peu on rendra justice au mérite.* L'homme qui l'écoutait et qui savait apprécier *le mérite des du Bary*, lui conseilla de se cacher dans le coin le plus reculé de la terre, pour se mettre à l'abri des récompenses qui lui étaient dues : il a suivi ce sage avis. Pour le comte, époux pacifique de madame du Bary, il continue de filer les jours les plus heureux dans la ville de Montpellier, où il a été relégué depuis long-temps. Il y a quelques mois qu'il disait à un de ses courtisans : « Rien ne manque à mon » bonheur ; je jouis ici d'une félicité parfaite, je vis » comme un petit roi en province ; la comtesse ma » femme vit comme une reine à Versailles. Une seule » chose me chagrine : quand je parais dans les rues, » tout le monde me suit et me montre au doigt ; cette » marque d'attention du public me gêne. »

Tout le monde ne sait pas le motif de la haine implacable que le duc d'Aiguillon avait jurée à M. de la Chalotais. Il commandait en Bretagne lorsqu'en 1758 les Anglais descendirent à Saint-Cast, et il était à la tête du corps de troupes qui les obligea à se rembarquer avec perte. Pendant l'action, il se tint dans un moulin qui était à portée du champ de bataille. De retour à Rennes, ses partisans ne cessaient d'exalter sa conduite et sa valeur dans la journée de Saint-Cast ; ils criaient

aux oreilles de tout le monde, que leur héros s'était couvert de gloire, etc. *Dites de farine*, répondit M. de la Chalotais. Cette épigramme fut rapportée. Depuis ce moment le duc n'a cessé de persécuter ce magistrat respectable, dont il n'a pas dépendu de lui de voir tomber la tête sur un échafaud. De là les troubles de Bretagne et la destruction des parlemens : voilà de bien grands événemens pour de petites causes.

A propos des parlemens, voici quelques traits qui feront juger du cas que les Français font de ceux de nouvelle date. Lorsqu'on répandit dans le public que M. Goësman avait reçu de l'argent pour prix de ses audiences, le duc de Noailles, en possession de bons mots, dit au feu roi : « Sire, vous ne vous plaindrez » plus aujourd'hui des mauvaises dispositions du peu» ple, car voilà votre parlement qui commence à » prendre. »

Dans les changemens faits à la cour de France, on a annoncé la retraite de madame de Forcalquier. La cause de cette disgrâce n'est pas fort connue ; la voici : Madame de Forcalquier, dame d'honneur de madame la comtesse d'Artois, était de quartier, et servait à table. Lorsque les dames présentent de l'eau aux princes pour se laver la bouche, il est d'usage qu'ils se lèvent. M. le comte d'Artois resta sur son siége, et fit signe à madame de Forcalquier d'approcher. Celle-ci dit tout haut : « *J'attends que Monseigneur se lève.* » Le prince piqué se leva en effet, prit de l'eau ; mais au lieu de la rejeter dans le bassin, il la lança sur le bras et dans la robe de la dame d'honneur, qui ne voulut plus revenir à la cour.

[ *Le* 25 *juin.* ] L'aventure qui a servi d'occasion à l'exil de madame de Langeac, mérite d'être rapportée. M. de Langeac, son fils aîné, et le comte de Rouhault (Gamaches), avaient été cités par-devant les maréchaux de France pour une affaire qui pouvait devenir sérieuse : le tribunal les avait accommodés ; mais jugeant que M. de Langeac était l'agresseur, il avait été condamné à faire des excuses à M. de Rouhault, et à six mois de prison à l'abbaye Saint-Germain. Madame de Langeac, qui depuis que M. de la Vrillière s'est trouvé mal au conseil, n'a plus de moyens de se venger, a écrit à M. de Rouhault un cartel conçu en ces termes : « Les femmes honnêtes (*honnêtes !*) ne craignent pas les braves gens, M. le comte, encore » moins ceux qui sont assez lâches et efféminés pour, » quand ils ont les plus grands torts, se faire donner » des gardes des maréchaux de France, par amour de » leur pauvre petit individu. C'est pourquoi je vous » attends ce soir à six heures au Cours-la Reine, et je » vous apprendrai les règles de l'honneur. Je ne signe » point, vous connaissez mon écriture. » Ce défi ridicule a achevé de perdre ladite dame, et elle a reçu l'avis de se retirer. Elle n'a rien de mieux à faire que d'aller rejoindre son cher chevalier d'Arc. On sait qu'entre eux deux, ils tenaient boutique en détail de lettres de cachet à 25 louis la pièce : leur fournisseur était M. le duc de la Vrilliere.

A propos de M. de la Vrillière, je viens de dire qu'il s'était trouvé mal au conseil. La première cause de cette indisposition est l'obligation où il se trouva de céder la place d'honneur à M. de Maurepas dans le

premier conseil tenu à la Muette. De plus, le roi demanda ce que c'était qu'une lettre de cachet lâchée contre un Anglais nommé *Sutton*, et contre laquelle se récriait vivement l'ambassadeur d'Angleterre. M. de la Vrillière assura qu'il n'en avait aucune connaissance, et on pouvait l'en croire. « Comment, dit le roi, » une lettre de cachet signée par vous, sort de vos bu» reaux, et vous n'en savez rien ! Je vous prie, Mon» sieur, de vous instruire de ce procédé, et de m'en » rendre compte. » Cette réprimande toucha si fort l'illustre ministre, qu'il tomba en syncope.

Voici l'histoire de l'Anglais Sutton dont je viens de parler. Il est neveu du célèbre Sutton, qui jouit à Londres de la plus grande réputation pour le traitement de la petite vérole : le hasard l'avait amené à Paris l'hiver dernier, et il s'y trouva lorsque Louis XV tomba malade. Il blâma hautement dans les sociétés, les saignées qu'on avait faites au roi, prétendant que bien loin de lui ôter du sang, il aurait fallu, s'il eût été possible, lui en augmenter le volume. Comme les Anglais sont dans l'usage de parier sur tout, celui-ci ne crut pas s'attirer le blâme du Gouvernement en pariant 25 louis que le roi n'en reviendrait pas. Lorsque les médecins ne virent plus aucun moyen de le sauver, et qu'ils l'eurent déclaré, quelqu'un s'avisa de parler de Sutton, et de dire qu'il était possesseur d'une poudre souveraine pour faciliter la suppuration de la petite vérole : on le fit venir sur-le-champ à Versailles, et il y fut reçu comme le Messie. Après avoir examiné le roi mourant, Sutton déclara que malgré l'extrémité où il se trouvait, il croyait que son remède pourrait le rendre en-

core à la vie. Les médecins alors ne voulurent point lui laisser la liberté de l'administrer, sans qu'il fût préalablement analysé, pour s'assurer des ingrédiens qui y entraient. Sutton, qui n'est que distributeur de la poudre de son oncle, et qui ignore sa composition, en permit l'analyse, en avertissant cependant qu'il craignait qu'il ne fut plus temps de la faire prendre au roi; et se retira. Les médecins, sans doute, ne parvinrent pas à décomposer la poudre, ou peut-être ils craignaient de voir le roi sauvé par d'autres soins que les leurs; bref, le roi ne prit point la poudre et mourut. Comme il convenait de soutenir l'honneur de la faculté, MM. les docteurs attaquèrent Sutton, comme charlatan et imposteur; et voulant lui ôter le temps de se justifier, ils sacrifièrent quelques pistoles, au moyen desquelles ils tirèrent encore de la boutique de M. de la Vrillière, une lettre de cachet, qui enjoignait à Sutton de sortir du royaume en fort peu de temps. L'Anglais la porta à son ambassadeur, qui écrivit fortement en sa faveur : il implora en même temps la protection du duc d'Orléans, qui avait été témoin de sa conduite à Versailles. Ce prince mit son affaire sous les yeux du jeune roi, qui a fait révoquer cet ordre injuste.

En réfléchissant sur tous les événemens, on ne saurait trop plaindre l'infortuné Louis XV. Les intrigues les plus affreuses se tramaient jusqu'au pied de son lit de mort. Il y avait dans ces derniers momens trois ou quatre cabales qui s'entre-déchiraient, même dans sa chambre. Les uns voulaient que les prêtres s'emparassent de sa personne; les autres les éloignaient de tout leur

pouvoir. On sait combien l'archevêque de Paris eut de peine à pénétrer jusqu'au lit du roi. Le maréchal de Richelieu le repoussa jusqu'à trois fois, et lui disait : « M. l'archevêque, si vous avez tant d'envie de confes- » ser, venez dans un coin, je me confesserai, et je vous » jure que ma confession vous divertira bien autant » que celle du roi. » Le prélat tint bon, quoiqu'il fût lui-même fort malade et qu'il rendit du sang par le canal de l'urètre. L'inutilité de ses démarches fit dire aux plaisans, *que l'archevêque avait bien fait de pisser du sang à Versailles, que sans cela on aurait dit qu'il n'y avait fait que de l'eau claire*. M. l'archevêque n'attribua pas d'abord ces refus à la mauvaise volonté du roi, de la piété duquel il avait la plus haute idée; mais une circonstance singulière lui fit bientôt changer d'opinion. Le cinquième jour de la maladie, le roi appela un de ses valets de chambre les plus affidés, et lui ordonna d'aller chercher madame du Bary : le valet de chambre obéit à son maître. Malheureusement, ils furent rencontrés dans l'antichambre par l'archevêque, qui s'obstinait à y rester jusqu'à ce qu'il fût introduit Il est aisé d'imaginer quels furent les discours des prêtres : leurs clameurs devinrent publiques; de là le mécontentement du peuple, qui disait hautement : « On se moque de nous; on nous envoie « prier Dieu pour le roi, tandis qu'il est enfermé avec » sa p***. »

[*Le* 11 *août* 1774.] A propos des plaisanteries continuelles que l'on se permet sur le parlement de nouvelle fabrique, j'ai oublié de vous rapporter une pièce de vers très-peu connue. C'est un discours que

l'on fait adresser par M. Goësman, aux chambres assemblées. On sait qu'il était conseiller de grand'chambre, et que, selon M. de Beaumarchais, il s'arrogeait le droit de vendre la justice au plus offrant.

MESSIEURS,

Pour siéger sur les lis appelés sans mérite,
Nous avons espéré qu'une sage conduite
Nous vaudrait tôt ou tard d'être un peu respectés;
Par de sages arrêts nous avons débutés;
Cependant notre zèle à devenir utiles
Nous fait passer, en corps, pour de vrais imbécilles:
En vain nous faisons bien, on ne voit que nos torts,
Et le public ingrat se rit de nos efforts.
Nous nous perdons, Messieurs, en rendant la justice,
Dans un siècle où l'on vend le plus mince service.
Qu'ont produit tant d'arrêts légalement rendus?
Nous restons des intrus, des pauvres parvenus.
Prenons, il en est temps, une route contraire;
L'on ne peut s'élever qu'à force de mal faire:
Tous les jours un escroc, s'il est de qualité, (1)
Dépouille le bourgeois avec impunité:
De ces fripons titrés rendons-nous les complices,
Le gâteau partagé nous tiendra lieu d'épices;
Avec eux nous ferons nos coups en sûreté
Sous le masque des lois et de l'honnêteté.
Einguet a démontré qu'un soupçon de bassesse
Ne doit en aucun cas, tomber sur la noblesse:
Si les faits sont trop clairs, il faut se procurer
Des témoins subornés pour les dénaturer;

(1) Tout ceci tombe sur M. de Morangiés, dont M. Linguet était l'avocat, et qui *gagna sa cause.*

Et le sot mis à sec avec plus d'une injure
Ira dans un exil expier sa roture.
En nous enrichissant et prenant de grands airs,
Nous deviendrons enfin le parlement des pairs.
Tel est le plan, Messieurs, que vous offre mon zèle;
Je veux pour le remplir, vous servir de modèle;
J'ai fait un coup d'essai : commençons aujourd'hui
Des seigneurs de la cour à mériter l'appui.
Vous savez la chaleur qu'ils mettent dans l'affaire
Que nous allons juger; bannissons pour leur plaire,
Le badaud dépouillé de ses cent mille écus,
Fixons les chez le comte (1) avec ses fonds perdus?
Nous relevons l'éclat d'une maison illustre
Dont le baillif craintif (2) avait terni le lustre.
Mais en nous assommant, si le peuple irrité
Allait venger le droit de la propriété!..... (3)
Rassurez-vous, Messieurs; au défaut des Huissiers,
Nous aurons pour soutien ces nombreux chevaliers,
Qui montrant leur grand cœur aux salles d'audience
Ont défendu l'honneur des roués de la France.

[*Du* 18 *août.*] Peu de seigneurs de la cour de Louis XV résistèrent à la contagion générale, et se préservèrent de la corruption des mœurs. Monsieur le maréchal de Brissac était un de ces derniers. Il y a quelques années qu'on le plaisantait sur la rigidité de ses principes d'honneur et de probité, et sur ce qu'il se fâchait, parce qu'on l'on prétendait qu'il

---

(1) M. le comte *de Morangiés.*

(2) Le procès avait été perdu en première instance au bailliage du Palais; et Goësman, qui avait été bien payé, l'avait fait gagner au parlement.

(3) Il manque ici quelques vers.

est revenu, dénigrant les manières françaises, et préconisant tout ce qui se fait en Angleterre. Le roi a marqué son mécontentement de la manière la plus visible, en disant : « Que quand on aimait tant les Anglais, on » devait aller s'établir parmi eux, et les servir. » Suivant toutes les apparences, ses propos lui coûteront le régiment des Gardes-Françaises, auquel il paraissait destiné. On a de la peine à concevoir pourquoi tant de nos jeunes seigneurs ont la manie de vouloir ressembler aux Anglais ; c'est sans doute parce qu'ils ont cessé d'être Français. Cependant il faut rendre à M. le duc de Lauzun la justice, qu'il a les qualités du cœur. Ami de M. le duc de Choiseul, il ne l'a point abandonné depuis le moment de sa disgrâce, ou pour mieux dire, de son triomphe.

Dans son ambassade à Rome, le duc de Choiseul avait pris un tel ascendant sur les ministres de la cour papale, que le saint Père le faisait asseoir dans son fauteuil, et lui disait en riant : *Vous êtes pape, c'est à vous à décider.*

[*Du 29 août.*] La disgrâce du chancelier Maupeou a fait la plus grande sensation ; et comme le peuple est toujours extrême, il témoigne, à cette occasion, la joie la plus indécente.

Les audiences du parlement sont si tumultueuses depuis quelques jours, qu'on a été obligé de doubler la garde du Palais, encore à peine peut-elle suffire à contenir la populace qui y abonde.

La faculté de médecine y est venue inviter la cour à se trouver au paranymphe. — *Le parlement est bien*

*malade*, s'est écrié un plaisant, *voilà qu'on vient lui apporter l'émétique.*

Un instant après, on a poussé un notaire jusque dans la grand'salle, en lui disant d'aller recevoir le testament de ces messieurs.

On a vendu dernièrement, mais très en cachette, une brochure intitulée *l'Aurore.* C'est un libelle affreux, de la méchanceté la plus noire contre le monarque et les siens. On a soupçonné M. de Maupeou d'avoir présidé à ce libelle odieux. La voix du public crie vengeance et fait cause commune avec ses maîtres. Cette infamie a, dit-on, été imprimée à Angers, et un exempt a reçu l'ordre de s'y rendre pour saisir l'édition et l'imprimeur; mais celui-ci était parent du procureur du roi, qu'il fallait prévenir de cette expédition, et, averti à temps, il a pris la fuite.

[ *Du 4 septembre.* ] Ce siècle est le siècle des calembours, et Paris est le théâtre le plus brillant et le plus favorable pour ce genre d'exercice. Il y a dans cette ville un certain marquis de Bièvre, mousquetaire, qui a ennuyé le public avec un mauvais livre, qu'il a composé sous le titre de *comtesse-Tation*, jeu de mots sur *contestation.* C'est ce célèbre auteur qui a mis ses compatriotes dans le goût de ne parler qu'en calembours. Mais malheureusement, il a fourni des armes contre lui-même. M. de Bièvre est fils d'un chirurgien du roi, nommé *Maréchal*; dédaignant le nom de son père, il a acheté la terre de Bièvre, et en entrant dans les mousquetaires, il s'est fait nommer le *marquis de Bièvre.* Un de ses amis qui l'entendait annoncer sous ce titre, lui dit: « Mais, mon ami, tu as mal fait de

» ne prendre que le titre de marquis, il ne t'en aurait » pas plus coûté de te faire appeler le *maréchal* de » Bièvre. »

Mademoiselle *Duthé* est une fille de Paris, qui a été la première maîtresse de M. le duc de Chartres. Lorsqu'elle fut quittée par ce prince, elle alla ruiner à Londres deux ou trois mylords, puis revint à Paris, où elle fait à tous venans beau jeu, mais à condition qu'on apportera force argent. C'est une de nos demoiselles les plus avides et les plus intéressées. Un jeune mousquetaire en est devenu amoureux, et, faute d'espèces, il a tâché de l'attendrir en lui envoyant le couplet suivant :

Du Thé, tu cherches à plaire
A qui peut t'enrichir;
Moi qui suis mousquetaire
Je n'ai rien à t'offrir.
Mais je sais faire usage
D'un moment de loisir :
Un homme de mon âge
Ne paie qu'en plaisir.

Le roi ne fait pas un seul pas qui ne tende à faire oublier à ses peuples les longues calamités, sous lesquelles ils ont langui, et toutes ses actions sont marquées au coin de l'équité la plus sévère et la plus consolante. En voici, entre mille, encore un exemple. Le régiment d'Jenner, suisse, est venu à vaquer. M. le comte d'Affry a reçu dix ou douze mémoires d'autant d'officiers qui briguent cette place : il les a donnés au roi et lui a dit : « Sire, le régiment d'Jenner est va- » cant, voilà les mémoires des concurrens qui y pré-

» tendent ; que V. M. les lise et me donne ses ordres.
» — Je les examinerai, répondit le roi. » — Quelque temps après, le jeune monarque fait appeler le comte d'Affry. « Des mémoires que vous m'avez remis, lui » dit-il, j'en ai distingué deux ; les voilà, examinez-» les plus mûrement ; les prétendans me paraissent mé-» riter beaucoup par la qualité et l'ancienneté de leurs » services ; cependant à droit égal, M. d'Aulbonne, » l'un des deux, a eu un bras cassé à la bataille de » Lawfeld, que mon grand-père a gagnée en personne, » et il me semble que la préférence lui est due. Je lui » donne le régiment. . . . » Que ne doit-on pas espérer d'un gouvernement qui commence sous des auspices si favorables ? Comparons ces procédés à ceux du ministère sous Louis XV. Le ministre faisait une liste de ses protégés, ou de ses créatures, il la présentait au roi qui sans la lire la signait, et les grâces étaient expédiées. Les cris du mérite opprimé ne parvenaient pas jusqu'à lui, et pourtant on le servait : que ne fera pas la nation pour un roi chéri qui connaît la vertu et qui se plaît à la récompenser ?

*Le vrai sens du système de la nature* est le titre d'un livre nouveau d'environ 140 pages, et qui se répand depuis peu dans le public. Cet ouvrage ressemble à presque tous ceux de ce genre qui, souvent séduisans, souvent obscurs, loin d'éclairer leurs lecteurs, les laissent dans des doutes accablans, et les détournent de la morale simple que tout homme sage doit adopter. L'auteur prétend qu'il est possible que l'homme existe de toute éternité, et qu'il ne l'est pas moins qu'il ne soit qu'une production faite par le temps, et con-

formément aux qualités de notre globe: delà lorsque nous attribuons la création à la Divinité, c'est que nous ignorons la puissance de la nature qui seule a tout produit : delà l'homme ne doit s'arroger aucun privilége sur les autres êtres, et delà enfin notre âme, que nous croyons spirituelle, n'est qu'une pure matière. L'auteur niant l'immortalité de l'âme, trouve que la religion elle-même est favorable aux desseins des méchans, puisque la rémission de leurs péchés qu'elle leur promet, les accompagne et les rassure jusqu'au bout de leur carrière. Il protège le suicide, parce que la mort est une ressource qu'il ne faut pas ôter à la vertu opprimée. En dégageant ainsi l'homme de tous les préjugés, par lesquels on veut le lier, on le ramène à la simple nature, et on lui nie d'une manière absolue l'existence de Dieu, parce que c'est un être imaginaire et invisible qui ne tient en rien à l'ensemble de la nature. Voilà le résumé de ce petit ouvrage, dont on ignore l'auteur

Dorat a donné l'hiver dernier la tragédie *de Régulus*, et la comédie intitulée : *la Feinte par amour*. Ce poète jaloux d'obtenir une double couronne, fit représenter ces deux pièces le même jour par les comédiens Français: on fit alors cette épigramme :

Dorat qui veut tout effleurer
Voulut dans un double délire
Faire à la fois rire et pleurer ;
Il n'a fait ni pleurer ni rire.

[*Du* 12 *Septembre.*]On a entendu parler de la sensation que l'oraison funèbre de Louis XV a faite lorsque M. l'évêque de Senez la prononça à St.-Denis, le 27 du mois dernier. Elle en a beaucoup moins fait à l'impression ; on a trouvé que l'orateur qui promettait de déchirer le voile, n'en a levé qu'un coin ; on dit, pour sa justification, que le censeur en a beaucoup retranché ; cependant il y a laissé une phrase que l'on a citée comme très-hardie. La voici : « Le peuple n'a pas, » sans doute, le droit de murmurer, mais, sans doute, » il a le droit de se taire, et son silence est la leçon » des rois.... »

Entre plusieurs torts qu'avait eu le feu roi Louis XV, dans l'affaire des parlemens, on pouvait lui reprocher d'avoir avili l'auguste cérémonie des lits de justice. Le peuple ne le voyait arriver à Paris que dans le dessein de l'opprimer. Cet appareil qui ne devait inspirer que du respect et de la joie, était devenu odieux aux Français. Le feu roi répandait la terreur sur ses pas ; quand il sortait du parlement, l'état était chargé d'un impôt de plus. On se souvient de l'épigramme lancée au sujet des fréquens lits de justice, tenus dans les derniers temps.

Sais-tu ce qu'on dit à Paris?
Dame Justice est désolée;
Le roi sur son lit s'est assis :
On prétend qu'il l'a violée.

[*Du* 19 *septembre.*] Le Roi a fait justice en renvoyant le chancelier Maupeou et l'abbé Terray, le peuple de Paris se l'est faite à son tour. Dès le lendemain

du départ du couple qu'il détestait, il s'assembla dans différens quartiers de la capitale, dans la place Ste.-Geneviève, à la Grève, dans la rue Galande, au Palais, où il brûla, pendit, roua les effigies du chancelier et du contrôleur général; mais c'est sur-tout à la place Ste. Géneviève que l'émeute fut la plus forte; plus de 12,000 personnes y étaient assemblées; elles y rouèrent le premier et pendirent le dernier. Un exempt de police, nommé *Bouteille*, voulant par ses exhortations dissiper cette foule, fut assommé, et comme il est de nécessité que les Français plaisantent toujours, on criait, *ce n'est rien, ce n'est qu'une Bouteille cassée*. Il y eut en même temps un tumulte affreux au Palais: la cour inquiète et alarmée, députa vers le roi plusieurs de ses membres pour l'instruire de sa situation, et S. M. lui a promis sûreté et protection. Les Gardes Françaises ont été sous les armes pendant sept jours et sept nuits, pour empêcher de plus grands désordres et les incendies qui auraient pu arriver par les bûchers que l'on allumait dans les différens quartiers, pour y brûler les objets de la haine publique. Pendant que le peuple faisait ces exécutions, les chansonniers faisaient leur métier, et il en a paru de toutes les espèces contre le chancelier et le contrôleur général.

A d'infâmes couplets on a joint l'épitaphe suivante:

Ci gît Maupeou l'abominable;
Au diable il a rendu l'esprit.
Passant, ne crains point son semblable:
Car jamais monstre n'a produit.

[ *Du 28 septembre.* ] M. Sorin de Bonne, un des in-

téressés dans le monopole des bleds, qu'on a tant exercé vers la fin du dernier règne, informé que notre ministère ferait rechercher les participans à cet inique tripot, craignant les suites de ces recherches en sa qualité de dépositaire des marchés, contrats et traités passés à cet effet, a donné ordre à son secrétaire de transporter hors de chez lui, toutes les pièces relatives à cet objet, et celui-ci l'a fait; mais s'étant aperçu que quelques personnes le remarquaient, chargé d'un sac de cuir, la frayeur le prit, et ne lui suggéra d'autre expédient que d'aller jeter son sac à la rivière. Ce sac surnagea, et fut bientôt trouvé par les curieux, qui le portèrent au lieutenant de police, lequel en ayant fait l'ouverture, s'est rendu d'abord en cour, pour prendre les ordres du roi à ce sujet. Aussi-tôt, cinq commissaires ont été chargés d'aller mettre les scellés à la Motte, chez l'abbé Terray, à Corbeil, à Ville-Neuve, chez les Chartreux, au collége de Louis-le-Grand et aux Célestins. Cette découverte ne tardera point de démasquer tous les auteurs des odieuses menées qui ont été pratiquées relativement aux bleds.

Il est venu l'hiver dernier à Paris, un fameux escamoteur, nommé Jonas, anglais de nation et juif de religion. Cet homme a fait beaucoup de bruit dans la capitale pendant quelque temps, et a fini par ennuyer. Ses premières représentations étaient à un louis, et sur la fin de son séjour on le voyait pour 24 sous. Feu M. de la Condamine a fait sur lui le quatrain suivant, quatre jours avant sa mort :

Quand Jonas se précipita
Pour calmer la mer irritée,

La baleine l'escamota :
Celui-ci l'eût escamotée.

*Projet d'Orgies, à M.* Dorat, *par M. de* La Harpe.

Ami toujours aimable,
Rimeur toujours galant,
Demain donnons au diable
Un monde turbulent,
Et qu'on dresse la table
Près d'un foyer brûlant.
Invitons au mystère
Deux ou trois libertins,
Et, couronnés de lierre,
Nous varierons les vins.
Que la beauté nouvelle
Qui se trompe à son tour,
Préside à ce beau jour ;
Et qu'on donne auprès d'elle
Un couvert à l'Amour.
Cet enfant volontaire
A tous les dons préfère
Le Champagne brillant
Dont la vapeur légère
S'élève au bord du verre,
Et mousse en pétillant.
Il est parmi nos belles
Si peu d'objets constans !
Buvons aux infidèles :
Nous boirons plus long-temps.

[*Du* 6 *octobre.*] Les farces ont continué dans Paris ; le quartier de St.-Antoine a célébré à son tour un service des morts, et un *requiem* pour le chancelier et l'abbé Terray. Près de dix mille personnes ont conduit dans un

tombereau les effigies de ces ces ex-ministres. Ils étaient décorés de leurs cordons bleus et de leurs plaques. L'abbé Terray confessait le chancelier pendant la marche, et un bourreau de paille assis derrière, les tenait l'un et l'autre liés par la même corde. En cet état on les conduisit vers la place pour les y rouer.

L'abbé Terray s'est retiré à sa terre de la Mothe, où madame de la Garde sa maîtresse viendra sûrement le joindre pour le consoler de ses disgrâces. Aussi les Parisiens, toujours plaisans, disent-ils *que l'abbé Terray est descendu de l'emploi de ministre à l'état de simple soldat, puisque désormais il n'aura plus d'autre occupation que celle de monter la garde.*

[ *Du* 16 *Octobre.* ] On a exposé en vente dans une petite boutique du Palais Royal à Paris, une estampe gravée qui a excité la curiosité publique. On y voit le tombeau de Louis XV, placé dans une chapelle sépulcrale. La Justice lance sa foudre sur ce tombeau, que la France s'efforce de couvrir de son égide; les éclats des traits qui se brisent contre l'égide, vont frapper le chancelier, qui se trouve au pied du tombeau dans une attitude qui caractérise le désespoir, tandis que l'abbé Terray assis de l'autre côté sur des sacs de bled, ne paraît occupé qu'à compter de l'argent, et à signer des *Bons*.

[ *Du* 9 *Novembre.* ] L'affaire de M. le Maréchal de Richelieu, qui nie les billets vrais ou prétendus, dont Madame de St.-Vincent lui demande le paiement, se poursuit avec la plus grande chaleur de part et d'autre. Les familles de Vence, de St.-Vincent, de Castellane

et de la Rochefoucault, prennent hautement la défense de leur parente. Quarante-deux lettres du Maréchal sont déposées au Greffe. Il reconnaît les unes, s'inscrit en faux contre les autres, et se tait sur les troisièmes. Parmi celles de la troisième classe, il en est plusieurs d'un style leste. « Vous avez une mauvaise tête, chère » cousine, lui écrit-il dans l'une, mais un bon cœur et » un beau corps; ceux-ci, croyez-moi, valent bien » l'autre.... »

[*Du* 12 *novembre.*] Voici une fable charmante, faite par un militaire de beaucoup d'esprit :

## LA VÉRITÉ,

### FABLE.

Aux portes de la Sorbonne
La vérité se montra ;
Le syndic la rencontra.
Que demandez-vous, la bonne ?
Hélas ! l'hospitalité. —
Votre nom ? — La Vérité. —
Fuyez, dit-il en colère,
Fuyez, ou je monte en chaire,
Et crie à l'impiété. —
Vous me chassez, mais j'espère
Avoir mon tour, et j'attends,
Car je suis fille du Temps,
Et j'obtiens tout de mon père.

### *Dialogue entre Louis XV et Madame la Marquise de Pompadour.*

LOUIS XV.

Eh! bonjour, belle Marquise, je vous rencontre bien

à propos dans ce séjour ténébreux ; vous connaissez le pays, vous me servirez de guide.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est vous ? bon jour.

LOUIS XV.

Voilà un accueil bien froid ; avez-vous oublié que j'ai toujours été le plus cher de vos amis ?

LA MARQUISE.

En vérité, je ne l'aurais jamais soupçonné. Je m'étais persuadée que votre caractère vous rendait incapable de rien aimer. Au reste, quand je n'aurais pour vous recevoir froidement que le seul motif de vous faire sentir que la mort égalise tout, mon procédé ne serait pas trop mal fondé ; mais j'ai bien d'autres raisons pour l'appuyer, et que de reproches j'aurais à vous faire !

LOUIS XV.

Des reproches, marquise, cela me paraît un peu vif.

LA MARQUISE.

Je conviens que ce langage est nouveau pour vous ; mais hélas ! mon pauvre prince, vous n'êtes plus roi ; il faut bien vous y faire ; c'est ici le séjour de la vérité, vous n'y trouverez ni sujets ni flatteurs.

LOUIS XV.

Je m'aperçois en effet que votre ton avec moi est bien changé : mais puisqu'il faut se soumettre à la nécessité de vous entendre, parlez ; qu'avez-vous à me reprocher ?

LA MARQUISE.

D'avoir si peu profité des leçons que je vous avais prescrites. Né avec un penchant excessif pour la débauche la plus outrée, loin de vivre en roi, vous ne viviez pas même en homme de bonne compagnie, lorsque mon ambition et mon intrigue me firent monter au rang de votre maîtresse favorite.

LOUIS XV.

Quoi ! l'amour n'entra donc pour rien dans votre liaison avec moi ?

LA MARQUISE.

Pour rien, je vous le jure ; votre rang m'avait éblouie, c'était lui que j'aimais, et non votre personne. L'exemple de madame de Mailly m'avait frappée ; elle vous avait aimé de bonne foi, et vous la sacrifiâtes avec une cruauté sans pareille : mais passons là-dessus, vous n'êtes pas encore accoutumé aux duretés, et il faut vous ménager. Je pris donc le parti, ne pouvant déraciner vos penchans vicieux, d'en détourner le cours du côté le moins mal-honnête ; la passion des femmes me parut la plus excusable et la plus naturelle, je vous procurai de belles femmes, quelque pénible et désagréable que fut pour moi cet emploi ; j'étais obligée de m'en acquitter moi-même ; afin de ne vous lier qu'avec des femmes incapables de m'enlever le crédit dont je jouissais auprès de vous.

LOUIS XV.

Jusqu'à présent ce n'est pas à moi qu'il y a des reproches à faire.

LA MARQUISE.

Allons, doucement : je ne veux pas vous faire un crime du peu de regret que vous avez témoigné de ma perte; mais après ma mort que sont devenus mes principes !

LOUIS XV.

Vous ne pouvez pas dire que je m'en sois écarté, j'ai continué d'aimer les femmes.

LA MARQUISE.

A la bonne heure; mais quelles femmes, grands Dieux! et surtout celle....

LOUIS XV.

Ah! de grâce, Marquise, n'en dites pas de mal. Rien de plus charmant que sa figure; rien de plus léger et de plus séduisant que son esprit. Elle s'appelait l'*Ange*, et c'était véritablement un ange.

LA MARQUISE.

Oui, un ange du paradis de l'Opéra, dont les faveurs vous ont mis au niveau des saints de ce pays-là. J'espère que vous me ferez grâce d'une comparaison si humiliante; elle a fait auprès de vous par goût et par habitude le métier que je ne faisais que par nécessité. De quels ministres vous a-t-elle entouré? Sur quelle espèce de gens vous a-t-elle fait verser vos bienfaits?

LOUIS XV.

Marquise, le fiel de la rivalité vous aveugle, vous exagérez ses défauts; car enfin, qu'a-t-elle fait? Elle a enrichi son mari et son frere; mais vous marquise....

LA MARQUISE.

Je vous entends. Plaisantez sur mon frère tant que vous voudrez, je vous le livre : son ambition démesurée n'a cependant été que trop punie par le ridicule public dont il s'est couvert. Il était le surintendant de vos bâtimens, il a élevé plus de petits édifices que de grands ; d'accord : mais convenez qu'en vous bâtissant de petites maisons, il s'est conformé à vos goûts et à vos besoins. Aux reste, riez aux dépens de mon frère ; la matière est riche. Je ne m'y oppose pas, pourvu, cependant, que vous ne le compariez pas à celui de votre délicieuse comtesse.

LOUIS XV.

Ah ! madame, de grâce, brisons sur cet article ; plus de reproches, plus d'épigrammes ; je n'en ai été que trop accablé là-haut. Vous connaissez l'esprit des Français ; ils ont cruellement poursuivi ma mémoire : les ingrats ! — Je ne leur ai pourtant jamais rien fait.

LA MARQUISE.

Eh ! vraiment c'est ce dont ils se plaignent ; vous auriez dû leur faire du bien, et empêcher qu'on ne leur fît du mal.

LOUIS XV.

Encore ? oh ! ceci passe la raillerie : vous avez de l'humeur, je m'en aperçois ; changeons de conversation. A propos, je suis nouveau débarqué, je me flatte que vous m'installerez dans ce pays-ci, et que vous me mènerez faire mes visites.

LA MARQUISE.

Je le voudrais de tout mon cœur ; mais à qui vous presenter ? Voilà l'embarras.

LOUIS XV.

A qui ? Mais vous m'étonnez ; n'ai-je pas ici nombre d'ancêtres qui me reverront avec joie ?

LA MARQUISE.

N'en croyez rien : il y a trop de différence d'eux à vous, pour que vos humeurs puissent compâtir. A commencer par le grand Henri, le premier des Bourbons, que ferait-il de vous ? Il a aimé excessivement les femmes comme vous ; il a été leur dupe comme vous, mais il a réparé ses défauts par tant de qualités brillantes, qu'on les a tous oubliés. Il était franc, humain, affable, populaire, il était la terreur de ses ennemis et le père de ses peuples. Vous voyez bien qu'il n'y a aucune ressemblance de lui à vous, qui avez gouverné vos sujets avec un sceptre de fer, qui étiez inaccessible aux plaintes des malheureux, et qui sur vos vieux jours avez conclu une paix honteuse, qui a perdu pour long-temps l'honneur du nom français. Son fils, Louis XIII, est ici comme là-haut sous la férule de son cardinal, qui ne souffrira pas qu'un homme sans mœurs et sans principes approche de son pieux et dévot pupile. Pour Louis XIV, votre bisaïeul, il eut des maîtresses, mais il conserva toujours l'orgueil de son rang jusque dans les bras de l'amour. Il a régné avec gloire, et je doute qu'il veuille vous reconnaître pour être de son sang. A propos de cela, savez-vous bien qu'on assure que vous n'êtes pas plus

que lui du sang des Bourbons ? On dit que le duc de Bourgogne, votre père putatif, ne pouvant parvenir à se donner de la postérité, la duchesse votre mère, donna un rendez-vous près de Sèvres au maréchal de Nangis, et qu'à son retour on crut s'apercevoir que son mari n'était plus impuissant.

LOUIS XV.

Marquise, vous vous oubliez, l'aigreur que vous mêlez à vos discours commence à me déplaire, et vous me poussez à bout.

LA MARQUISE.

Eh bien ! passons, et revenons à vos ancêtres. En remontant plus haut, je vois pourtant un certain Louis V, dit le Fainéant, dont la société vous conviendrait assez ; mais né dans un siècle encore barbare, il n'entendrait rien à vos manières ni à votre jargon. Le meilleur conseil que j'ai à vous donner est d'attendre que votre ange vienne ici : son frère sera peut-être pendu quelque part et viendra vous rejoindre : et votre vieux maréchal, il ne peut tarder à quitter le monde : prenez patience, dans peu vous serez en pays de connaissance. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous tenir compagnie jusqu'à ce temps-là ; mais à condition que je vous dirai vos vérités.

LOUIS XV.

Madame, vous m'outragez de la manière la plus sanglante ; et j'aimerais mieux être seul toute l'éternité, que de rester plus long-temps avec une femme aussi méchante que vous. Adieu.

LA MARQUISE.

Au revoir, mon pauvre Sire.

[ *Du premier décembre.* ] L'affaire du maréchal de Richelieu avec madame de St.-Vincent va se continuer. Les gens au fait croient très-fort que le maréchal a signé les billets, qu'il en a reçu la valeur, non de la dame, mais du feu roi, dont il était le fournisseur des filles qui lui étaient procurées par madame St.-Vincent, moyennant des sommes promises et qui étaient payées en papier, quand le maréchal se réservait l'argent comptant.

On sait que M. l'Archevêque de Paris a été taillé de la pierre, il y a fort peu de temps. Le fameux frère Côme a été chargé de cette opération qui a eu un plein succès. Les Parisiens, qui ne résistent jamais au plaisir de dire un bon mot, ont fait courir le bruit que le prélat refusait de payer son chirurgien, parce que, disait-il, le clergé ne paie pas la taille.

[ *Du 15 décembre.* ] L'usage est que, le jour de la rentrée du parlement, le premier président donne un repas à tout son corps. On a composé à ce sujet l'épigramme suivante :

D'Aligre et Sauvigny, dit-on,
Pour samedi prochain préparent leur cuisine;
Tous deux sont présidens; quel est le vrai? devine?
Le véritable Amphitrion
Est l'Amphitrion où l'on dîne.

M. d'Aligre est premier président de l'ancien parlement, et M. de Sauvigny l'était du nouveau.

Voici une parodie qui a été faite de l'évangile selon St.-Jean, à l'occasion des affaires du temps.

« Au commencement de l'année 1771, il existait dans la France un âme bienfaisante, et cette âme était *Choiseul*, et Choiseul était la confiance de son roi ; toutes choses étaient faites par lui, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans lui ; dans lui était la gloire, et la gloire devait faire le bonheur des Français. Le bonheur devait luire après la paix, mais la paix fut faite, et l'on ne vit point le bonheur. Il y eut un homme envoyé du diable, et du diable possédé, qui s'appellait *Maupeou*, il vint pour détester la France, et afin que les Français le détestassent; il n'était pas juste, mais il vint pour détruire la justice, et la faire haïr de celui qui devait la protéger. C'était cette justice qui met un frein aux crimes en punissant les coupables, et qui fait la félicité des peuples. Maupeou avait été un de ses ministres, mais pas aussi pur que l'or qui sort du creuset : aussi la justice qui ne souffre rien d'impur dans son sanctuaire, l'en a éloigné. Elle couvre de gloire ses véritables ministres, et ceux qui la reçoivent comme le principe de toutes choses, et qui croient en son nom, et qui ne sont pas nés du sang des tigres et des ours, ni brûlés de desirs infernaux d'une haine envenimée, mais du desir de la justice même. Elle couvre les autres d'une infamie éternelle. Cependant Maupeou a été fait chancelier, et il a habité parmi nous, plein de gloire, d'honneur et d'exécration : nous l'avons vu, non-seulement détesté, mais nous le verrons bientôt, par la grâce de Dieu, pendu et écartelé. *Deo gratias.* »

### *Chanson dans laquelle le roi parle à l'archevêque de Paris.*

Air : *le jour de Saint-Martin, etc.*

**Après la Saint-Martin, mon cousin,**
**Le parlement déniche ;**
**Et fait place à l'ancien, mon cousin,**
**Qui l'envoie faire fiche, mon cousin,**
**Voilà, mon cousin, l'allure, mon cousin,**
**Voilà, mon cousin, l'allure.**

**Entrez dans les raisons, mon cousin,**
**Qui me le font détruire ;**
**Ce sont tous des fripons, mon cousin,**
**Qui ne savent pas lire, mon cousin.**
**Voilà, etc.**

**De ce corps avoir soin, mon cousin,**
**Sera charité pure,**
**Vous êtes son soutien, mon cousin,**
**Lui votre créature, mon cousin,**
**Voilà, etc.**

**Petit, Corps, Bileheu, Gin, mon cousin,**
**Feront triste figure,**
**Sans honneur et sans pain, mon cousin,**
**La cruelle aventure, mon cousin!**
**Voilà, etc.**

**Tonsurez le dragon, mon cousin,**
**Qu'en l'église on le place ;**
**Il porte mal, dit-on, mon cousin,**
**La robe et la cuirasse, mon cousin,**
**Voilà, etc.**

**De bon cœur je les plains, mon cousin,**
**Et vous les recommande ;**

A chacun d'eux catin, mon cousin,
Donnez une prébende, mon cousin.
Voilà, etc.

*Petit*, *Corps*, *Bileheu* et *Gin*, sont les noms des quatre conseillers réformés : quant au Dragon, c'est M. de Nicolaï, qui avait été colonel d'un régiment de Dragons.

[ *Du 22 décembre.* ] M. Robbé est un poète moins gracieux que La Fontaine ; mais plus fort encore que Piron. Il est triste que nous soyons privés de ses œuvres qui étaient considérables. M. de la Verdy, contrôleur-général, en lui faisant obtenir une pension de 1200 liv., a exigé qu'il les brûlât. On regrette surtout un poème intitulé *la Jobiade*. Le chant dans lequel les diables assemblés composent le poison dont ils se proposent d'infecter le vertueux Job, et avec lui le genre humain, c'est un tableau de la plus grande manière, et Milton n'a rien de plus vigoureux. Ce qu'il y a de singulier, c'est que M. Robbé est aujourd'hui convulsionnaire de bonne foi. Il croit fermement à S.-Pâris et aux prétendus miracles de ses imbécilles sectateurs : quand le diable fut vieux, il se fit hermite. M. Robbé a soixante ans. Voici un nouveau conte qu'il a composé dans l'intervalle de la lecture de ses *Heures*.

## LA SONNETTE.

C'est bien à tort que d'un mauvais renom,
On a noté mon scrupuleux Pégase ;
Ai-je jamais rien nommé par son nom ?
Et n'ai-je pas voilé, du moins de claire gaze,

Ces nudités dont l'attrait dangereux
Pourrait gâter mon lecteur curieux?
Tours singuliers, périphrases uniques
Et métaphore aux deux sens identiques,
A ces objets qu'on blâme dans mes vers
N'ont-ils donc pas prêté leurs mots couverts?
J'en dis ma coulpe, il est bien vrai, beau sexe,
J'ai même peint l'attrait le plus secret,
Mais dans une ombre où le jour circonflexe
Ne nous semblait le montrer qu'à regret.
Quel mal d'ailleurs, quand en pleine lumière
J'exposerais cet arsenal d'amour
Que nos aïeux exposaient au grand jour
Dans leur état d'innocence première?
Pour la montrer Dieu créa notre peau
Comme l'oiseau pour étaler ses plumes.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Moi, je l'avoue avec naïveté,
Rien ne me choque en fait de nudité.
Sur ce point-là je pense en Diogène,
Et comme lui je gage en vérité
Que la nature en soi n'a rien d'obscène.
Et plût à Dieu! que j'eusse aux Quinze-vingts
Vu de mes yeux cette touchante scène
Où du plus beau des culs les charmes tout divins
De l'assistance à la messe appliquée
Vinrent troubler l'attention marquée!
Au maître-autel un moine dégourdi
Menait au trot la messe de midi,
Que répondait un beau jour de dimanche
Un jeune aveugle en robe à longue manche;
L'officiant dépêchant son Missel
Déjà touchait à ce moment terrible
Où quatre mots par un charme invisible
Font à nos yeux descendre l'Eternel;
Une clochette en langage sonore
Doit avertir quand ce Dieu vient d'éclore.

L'aveugle donc, à l'affût du moment,
Se ressouvient que dans la sacristie
Il a laissé le bruyant instrument
Qu'on va sonnant au lever de l'hostie ;
Pour le chercher, l'acolyte trotait,
Du lever Dieu lorsque l'instant arrive.
A deux genoux près de l'autel était
Jeune dévote à la messe attentive,
Qui bonnement croyant essentiel
Afin que Dieu pût descendre du ciel
Que de l'officiant on troussât la jaquette ;
Pour la lever au marche-pied se jette.
Nouvel Oza, comme la belle tient
La main à l'arche et la chape troussée,
Sonnette en main, notre aveugle revient,
Et saisissant de la dextre empressée,
De la dévote et chemise et jupon
Qu'il prend alors pour chasuble et pour aube,
Il découvre, en sonnant, le cul le plus mignon,
La plus charmante accolade de globe
Qui se vit onc, sur les bords du Lignon.
Je ne suis pas fort curieux de messe,
Mais, de par Dieu, chaque jour je l'entends,
Si l'on me veut signer une promesse,
Au lever Dieu, de m'en montrer autant.

[*Du* 29 *décembre.*] A propos de l'exil des anciens magistrats, on m'a rapporté une anecdote assez plaisante. On se rappellera que les mousquetaires furent au milieu de la nuit leur porter les lettres de cachet qui les dispersaient dans le royaume. Un mousquetaire arrive chez M. *Le Mée*, vieux conseiller âgé de plus de 80 ans. Il est introduit et trouve le magistrat au lit. — Monsieur, voilà une lettre du roi. — Qu'est-ce qu'il veut ? — Je n'en sais rien, lisez et vous le verrez. —

Tiens, mon ami, on veut que je dise *oui* ou *non*, et sacre-dieu je ne partirai pas. Où veut-on que j'aille? J'ai 80 ans, peut-être 90, je n'ai ni argent, ni cheval, ni âne, ni mulet, et de par tous les diables je ne partirai pas; tu peux leur porter ma réponse : mais tu me parais un bon enfant, allons, il faut que nous buvions bouteille. J'ai fait le métier que tu commences, et dans ce bon temps, nous nous en donnions. Eh! La France, apporte-nous une bouteille de mon vieux Bourgogne. — Monsieur, je n'ai pas soif. — Oh! par dieu, tu boiras, et tu ne sortiras pas que la bouteille ne soit vidée. Le jeune homme fut donc obligé de boire, et pendant le temps qu'ils y employèrent, le vieux sénateur lui fit toutes les questions possibles sur sa naissance, sa province, ses plaisirs, etc. La bouteille achevée, il lui dit : — Je ne te retiens plus, tu peux partir : pour moi, je vais achever ma nuit. Je ne suis fâché que d'une chose : c'est qu'on t'ait donné une aussi vilaine commission que celle de venir m'éveiller pour me dire une absurdité; mais dis-leur bien que je suis très-décidé à ne dire ni *oui* ni *non*, et que je ne partirai pas. Bon soir, mon ami : quand tu voudras revenir chez moi, tu me trouveras toujours, et mon vieux Bourgogne. La France, éclaire ce jeune homme. — Et le bonhomme se tourna de l'autre côté et s'endormit. Ce M. Le Mée ne partit point en effet, on le laissa tranquille; il est mort six mois après cette aventure singulière.

# ( 1775. )

[2 *janvier.*] Une maison de banque de Paris vient de former le projet de faire le commerce de l'Inde sans y envoyer de fonds comptant, mais du papier seulement. Voici son moyen : les Anglais possèdent dans l'Inde des richesses immenses en numéraire, qui s'augmentent tous les jours, et la facilité leur manque pour faire passer les capitaux en espèces en Europe. Cette maison de Paris se chargera de faire les fonds de toutes les marchandises que les armateurs iront y chercher. Au lieu d'être porteurs d'espèces, ils ne le seront plus que de papier ; ils feront leurs achats, donneront en paiement leurs lettres de change, et les Anglais renverront ces mêmes lettres à Londres pour en faire réaliser le montant à Paris. Les négocians Français gagneront à cette opération l'avantage de ne plus payer d'assurance en partant des ports du royaume, pour le transport considérable qu'ils étaient obligés de faire en espèces ; il n'y aura d'assurance à payer que pour le retour : le droit qu'on payera à la maison de Paris pour fournir du papier, ne sera que de trois quarts pour cent.

M. Imbert, jeune poète auquel on ne peut refuser du talent, vient de publier quelques odes intitulées *Patriotiques* ; elles sont peu au-dessus du médiocre. L'une de ces odes est adressée au prince de Salm-Salm. « Le soleil, dit le poète, a été appelé le roi des astres,

» non parce qu'il est le plus élevé, mais parce qu'il est
» le plus bienfaisant. »

Tel on distingue Salm dans la foule des princes!
Qu'un autre sous ses lois compte plus de Provinces,
Qu'il ait plus de rois pour aïeux!
Hé quoi! de la grandeur sont-ce donc là les marques?
S'il fait le moins d'heureux, le premier des monarques
Est le dernier à mes yeux.

Les Français chantent leurs douleurs, comme leurs plaisirs; ainsi on peut penser que nos poètes de société n'ont pas manqué de s'évertuer au sujet de la destruction et de la réintégration des parlemens. La première catastrophe a produit des vers et des pamphlets en prose, dont tout le mérite était d'être méchans et de dire beaucoup d'injures vraies ou fausses. La dernière, qui a rendu le gros de la nation ivre de joie, a enflammé tous nos versificateurs, mais ils n'ont enfanté rien de bien saillant. Ces couplets de M. Collé, secrétaire de M. le duc d'Orléans, sur le retour du parlement, sont les meilleurs que la circonstance actuelle ait produits. On les chante sur l'air d'un ancien vaudeville très-connu, dont le refrain est : *Chanson*, *Chanson*.

Un monstre affreux dont notre histoire
Nous conservera la mémoire
Dans tous les temps,
Aux compagnons de sa victoire
Disait qu'il ne fallait pas croire
Aux revenans.

Il s'en souvient, ils s'en souviennent.
Mais quand les revenans reviennent

Après quatre ans,
Leur apparition notoire
Nous force à revenir à croire
Aux revenans.

Grand roi ! ta divine puissance
Evoque les ombres en France ;
Spectres errans,
Apparaissez, bravez l'envie,
Louis rend l'honneur et la vie,
Aux revenans.

Les Dieux sont Dieux par leur clémence
Et c'est en tremblant qu'on encense
Les Dieux tonnans ;
Deviens Dieu par ta bienfaisance :
Tu l'es déjà par la présence
Des revenans.

Sur ces ombres patriotiques
Avec leurs couronnes civiques,
Tout rayonnant,
Plane le romain Malesherbes,
L'un des plus grands, des moins superbes
Des revenans.

Toi Miromesnil, ombre fière,
Et du trône et de sa barrière
Un des tenans,
Avec quel doux transport, chère ombre,
Nous t'avons vu d'abord au nombre
Des revenans!

Toi revenant qui fus des nôtres,
Toi qui fais revenir les autres,
Et le bon temps,

Ministre sans titre et sans gage,
Maurepas, reçois les hommages
Des revenans.

Au comble aujourd'hui de la gloire,
Puisses-tu lire notre histoire
Dans deux cents ans!
Tu t'y verrais, sur ma parole,
Jouer le plus auguste rôle
Des revenans.

Voici un impromptu que cette chanson a inspiré à M. de Rhulières, qui venait de l'entendre chanter à l'auteur :

Est-ce Anacréon, est-ce Horace
Qui firent ces vers pleins de grâce,
Dans leur bon temps?
Consens à à partager leur gloire,
Ou tu nous forceras à croire
Aux revenans.

Il est juste que nous transcrivions aussi la parodie qu'on a faite des couplets de M. Collé.

L'esprit fort, vainqueur des obstacles,
Avait appuyé ses oracles
Sur le bon sens;
L'esprit frivole a mis sa gloire
A consacrer dans notre histoire
Les revenans.

Quoiqu'en disent les préambules
Et toutes royales cédules,
Hochets d'enfant;
Pour le trône et pour son ministre
C'est un phénomène sinistre
Qu'un revenant.

Sortis gonflés de leurs ténèbres,
Résolus, pour être célèbres,
D'être insolens;
Tyrans sans frein et sans contrainte,
Ils vont justifier la crainte
Des revenans.

Parmi tous les héros du code
Un chansonnier fort à la mode
Règle les rangs;
Digne écrivain de cette histoire!
Rien ne manque plus à la gloire
Des revenans.

Applaudis-toi, Romain Malesherbes,
D'être jugé le moins superbe
De ces Titans;
Plane malgré ta lourde masse,
Sois le Dieu qui règle l'audace
Des revenans.

Toi long d'échine et court de vue,
Phrasier bouffi, monseigneur Hue,
L'un des tenans;
De Sixte-Quint froid plagiaire,
Recule et cède la barrière
Aux revenans.

O roi, tu cherches la Justice,
Et l'on conduit au précipice
Tes pas tremblans.
Où sont les martyrs de ton trône?
Hélas! ta main les abandonne
Aux revenans.

Redoute ce calme éphémère,
Vois le foyer parlementaire

Etincelant ;
On va discuter ta clémence
Et tu rentres dans la balance
Des revenans.

[ 9 *janvier.* ] Lorsque le feu roi détruisit le parlement de Paris, les procureurs donnèrent leur démission, à l'exception d'une vingtaine qui ne crut pas qu'il y eût de l'honneur à mourir de faim. Lorsque Louis XVI a rappelé ce même parlement, les anciens procureurs n'ont pas voulu servir avec ceux qui étaient restés. Sur ce, grand débat au barreau : force mémoires et requêtes présentées de part et d'autre. Libelles, épigrammes, chansons, tout a été mis en œuvre pour mettre le bon droit de son côté : les deux parties viennent d'être mises hors de cour et de procès dans la fable suivante, qu'on attribue à M. de Beaumarchais.

*Le Meûnier et les deux Anes.*

Deux ânes ensemble servaient
Dans le moulin d'un seigneur d'importance ;
Depuis long-temps ils y vivaient
Dans la meilleure intelligence,
Portant, reportant tour-à-tour
Et le froment et la farine
De la ferme au moulin et du moulin au four.
Ce n'était pas, je m'imagine,
Sans un droit de commission ;
Sans happer à la dérobée,
Chemin faisant, une goulée
Tantôt de grain, tantôt de son :
Or il advint que le diable fit naître
Entre le meûnier et son maître (1)

(1) Le roi.

De disputer quelques légers sujets
Indifférens à nos baudets,
Qui du moins le leur devaient être.
Le maître du moulin, de crier, de gronder,
De tempêter, de clabauder.
Le meûnier (1) s'en pique, il le boude
Et le quitte. Adieu le moulin.
Quiconque y voudra moudre, y moude.
Un autre homme aussitôt prit sa place et mit fin
A la querelle. Eloignons-nous d'ici,
Dit l'un des deux baudets à son ancien confrère,
Suivons le sort de maître Pierre.
Il part, allons-nous-en aussi.
Nous en aller! eh! pourquoi donc, dit l'autre?
A son destin, le nôtre est-il lié?
Oui, pour sa gloire et pour la nôtre
Nous lui devons ce signe d'amitié
Et d'attachement et d'estime.
Par ce trait d'héroïsme et de vertu sublime
Montrons à l'univers que nous avons du cœur
Et qu'il est des ânes d'honneur.
Ainsi dit l'âne fier. Son modeste confrère
Se mit à rire à ces nobles propos :
Croyez-moi, lui dit-il, restons dans notre sphère;
Les ânes ne sont faits pour être des héros.
Porter du bled est notre unique affaire:
Qu'il soit moulu par maître Pierre,
Qu'il le soit par maître Martin,
Ainsi que le voudra le Maître du moulin,
La chose doit nous être égale.
Le ciel entre eux et nous a mis trop d'intervalle
Pour nous mêler de leur destin.
N'oublions pas ce que nous sommes
Et ne nous mêlons point aux disputes des hommes.

---

(1) Le parlement.

Adieu; je vais porter mon grain.
L'autre alla dans le bois voisin,
Et s'y mit jour et nuit à braire,
En se plaignant de son humble confrère
Qui ne cessait de faire bonne chère,
Tandis que lui, le plus fier des ânons,
Etait réduit à des chardons.
Un mois s'écoule et le seigneur rappelle
L'ancien meûnier, homme de probité,
Et dont il connaissait le zèle.
Alors l'âne orgueilleux (chez qui la vanité
Va-t-elle se loger!) s'en revient au plus vîte,
Et s'apprête à chasser du gîte
Son compagnon humble dans son état.
Il ne veut plus en âne délicat
Porter des sacs en même compagnie,
Il rue, il frappe: il mord, sors de mon écurie,
Lâche qui n'a montré, disait-il, en fureur,
Pour maître Pierre aucune noble ardeur,
Végète bassement dans ton ignominie
Et la langueur d'un stupide repos.
Maître Pierre entendant cet insolent propos
Et l'aigreur d'un pareil reproche,
Et tout le bruit qu'il faisait là;
S'arme d'un bâton et s'approche
Entre eux pour mettre le hola.
Bête de somme, à quoi me sert ton zèle,
Lui dit-il, en levant la main?
Te sied-il, animal stupide autant que vain,
De faire l'important en prenant ma querelle?
Ah! tu veux faire ici le beau diseur
En nous donnant pour sentiment d'honneur
Ta sordide avarice et ta lourde importance;
Tends le dos et mange ton foin
Et ne t'ingère d'aucun soin
Qui soit hors de ta puissance.
Sus, que l'on marche! Il marche et jure entre ses dents.

Maître Pierre avait du bon sens.
Quand vous verrez gens de petite espèce
S'entre mêler aux affaires des grands,
Croyez que, les trois quarts du temps,
C'est impertinence ou bassesse.

[ 11 *janvier.* ] Il est arrivé au dernier bal de la reine un événement fort singulier et qui a été raconté de mille manières différentes. Je vais le rapporter avec les circonstances les plus vraies.

M. le vicomte d'Houdetot, officier de gendarmerie, en dansant une contredanse, aperçut à terre un papier roulé qu'il ramassa et mit dans sa poche. Sa contredanse finie, plusieurs de ses camarades lui demandèrent quel était ce papier qu'il avait ramassé : je n'en sais rien, répondit-il; mais je vais le voir : il fut dans la pièce à côté, où quelques-uns de ces messieurs le suivirent. En ouvrant le papier, il vit avec étonnement une signature écrite avec du sang : il fit une exclamation, et jetant le billet au feu, il dit, cela n'est bon qu'à être brûlé : mais comme il craignait que le marquis de Courtomer, qui était le plus près de lui, n'eût lu le nom de la dame, il lui fit donner sa parole d'honneur qu'il le tairait à jamais, et de son côté il lui donna la sienne. Le bruit que fit cet événement se répandit dans le bal; l'alarme fut grande parmi toutes les femmes; elles envenimèrent l'histoire; elles en parlèrent à la reine, qui prit le parti fâcheux de faire défendre au vicomte d'Houdetot de venir désormais à ses bals, quoiqu'il eût été bien difficile qu'un homme même plus âgé que lui, se conduisît avec plus de sagesse et de discrétion : il est résulté de cette défense que cette aven-

ture n'en a eu que plus d'éclat et d'importance. M. le marquis de Castries, qui commande la Gendarmerie, a cru devoir voler à la défense d'un officier de son corps, et a voulu le justifier près de la reine, mais elle a refusé de l'entendre. On dit qu'on a aussi rayé de la liste mesdames de Genlis, de Marigny, de Sparre, de Gouy, de Lambert, de Puget; la première, parce qu'elle s'est conduite indécemment au bal, les autres parce qu'elles ne sont point d'une naissance assez distinguée du côté de leurs pères; mais en se livrant à de pareilles recherches, il aurait fallu pousser la réforme plus loin, et exclure de la cour les deux tiers des femmes qui y sont reçues.

Voici une plaisanterie fort méchante sur l'affaire des parlemens.

## EDIT DU ROI.

De par le roi, Louis Auguste.
Louis, soi-disant bien aimé,
Soit à tout jamais diffamé
Pour son gouvernement injuste :
Soient ses édits comme outrageant
Et faisant méchamment injure
A la sainte magistrature,
Mis avec opprobre au néant.
Tous contumaces et rébelles
Cassés par lui, soient rétablis :
Soient renvoyés confus, bannis,
Tous ceux qui lui furent fidèles;
Pour nous et pour nos successeurs,
Disons et nous plaît reconnaître
Le parlement pour notre maître,
Et nous, ses humbles serviteurs :

Pour cet effet, nous, en personne,
Accompagnés de tous nos pairs,
Venons au-devant de ses fers,
Mettre au greffe notre couronne;
Pour qu'aucun ne puisse ignorer
Qu'à nos ordres on ne se prête,
Si notre parlement n'arrête
Que c'est le cas d'obtempérer.
Contre notre branche royale
En faveur du duc d'Orléans
Et des Princes ses adhérens,
Liberté pleine à la cabale :
Ne voulant toutefois par-là
Que notre autorité périsse,
Entendons qu'il nous obéisse
Quand nous ferons ce qu'il voudra.
Si vous mandons qu'en diligence
Le présent vous fassiez tenir;
Car tel est notre bon plaisir
De n'être roi qu'en apparence.
Sans conseil et sans chancelier,
Au comité de tout abattre,
L'an mil sept cent septante-quatre,
De notre règne le dernier.

[17, *janvier*.] L'avocat Linguet, dans son journal, à l'article *Spectacles*, avait attribué le dénuement de nos théâtres à la perfection, non pas de nos mœurs, mais de leur apparence : aux progrès, non pas de la vertu, mais de la politesse. Un anonyme, qui combat cette opinion dans une brochure, prétend que les causes de la décadence de la comédie parmi nous, sont 1°. la fureur d'être philosophe ou de passer pour l'être. Cette belle philosophie qui n'a pas daigné adopter la comédie dont elle a senti qu'elle avait trop à redouter et qui l'a dé-

criée de tout son pouvoir, pour prôner un autre genre, *genre bâtard, atroce et dégoutant!...* 2°. Le succès de ce genre, *le drame*, où on trouve la facilité d'intéresser le spectateur, dans des situations romanesques qui affectent les cœurs les moins sensibles, parce qu'elles les déchirent : l'agrément de pouvoir écrire sans style, composer sans étude, enfanter sans douleur... L'auteur de cette brochure discute faiblement la question intéressante qui en est l'objet, mais il fait un portrait du siècle, qui est assez ressemblant. « Un homme marié » est galant, honnête et poli auprès de toutes les femmes, excepté de la sienne qu'il néglige et accable de » douleurs. Les femmes font la même chose de leur côté; » on trouve cela très-naturel. On se trahit poliment, on » se déchire poliment, on se haît poliment, etc. »

On a comparé M. Dorat à une colonne de marbre : Il est, a-t-on dit, froid, sec et poli. En accordant quelque justesse à cette comparaison, j'observerai que c'est la faute de nos mœurs, de celle de nos pères et du ton de nos sociétés. Un homme d'une constitution faible, né de parens énervés, livré lui-même au torrent des plaisirs, ne peut avoir que des grâces dans l'esprit; elles seront maniérées; sans caractère et sans énergie, ses productions porteront l'empreinte des gens qui l'entourent.

On trouve des traits assez piquans dans une pièce de vers publiée par Dorat, intitulée : *Réponse de Ninon à un comte russe*. Ninon demande comment vont les choses depuis qu'elle a quitté la terre?

Est-on plus doux, plus sage ou plus heureux?
Cet âge-ci l'emporte-t-il sur l'autre?

Les sots ont-ils toujours le sort pour eux?
Fait-on des lois exprès pour les enfreindre?
S'égorge-t-on dans ce temps comme au mien?
Les rois encor se brouillent-ils pour rien?
Et les bigots sont-ils toujours à craindre?
Peut-on penser, écrire impunément?
Quel bien a fait votre Encyclopédie,
De vos progrès éternel monument?
Vous apprend-elle à chérir la patrie,
A devenir un plus sensible amant,
Un fils plus tendre, à surmonter l'envie,
A vous mieux battre..... à souper plus gaîment?
Car les soupers sont l'âme de la vie,
Et sont les fruits d'un bon gouvernement.

Le chevalier de Boufflers a chanté les couplets suivans à un souper où se trouvait le duc de Choiseul, chez madame la marquise du Deffant :

Sur l'Air : *La venue de Noël.*

Ici que tout soit réjoui,
Voici la fin de notre ennui.
Quelqu'un nous revient aujourd'hui
Qui nous rendra gais comme lui.

Lorsque jadis on l'exila
Chez lui toute la France alla.
Il fallut qu'on le rappelât,
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,
Ou bien s'il recommencera?
Mais bien fin qui s'en passera,
Et plus fin qui s'en servira.

Dans le même temps, M. Saurin chantait également à table la chanson suivante à M. de Malesherbes, premier président de la Cour des Aides :

*Sur l'Air fameux des Revenans.*

Ah! que j'aime la bonhomie
Qui dans ta grande âme s'allie
Aux grands talens!
Tout Paris fête Malesherbe,
Le plus grand et le moins superbe
Des revenans.

Jadis l'orateur qu'on renomme,
De l'exil revenant à Rome,
Eut même accueil;
Mais le Cicéron de la France,
De l'autre a toute l'éloquence
Sans son orgueil.

Amis, sa gloire l'embarrasse,
Il faudra pourtant qu'il s'y fasse,
Mais filons doux;
Et nous reposant sur l'histoire
Sans trop lui parler de sa gloire,
Buvons-y tous.

A celui qui si bien conseille
Son maître dont il a l'oreille,
Buvons aussi!
*A sa santé!* je vous la porte;
Mais disons que le diable emporte
On sait bien qui (1).

On s'est beaucoup entretenu et l'on s'entretient encore d'une histoire fort extraordinaire qui est arrivée

(1) Le chancelier Maupeou.

en Saxe. Le héros n'est pas d'une condition fort élevée. Il se nommait *Schropfer*, cafetier de son métier, et était chef d'une loge de francs-maçons, abhorrée de celle qui est en vogue à Leipsick et à Dresde. S'étant vanté l'année dernière d'être en correspondance avec le prince Charles de Saxe, duc de Courlande, pour les affaires de la maçonnerie, il eut à essuyer une petite disgrâce ; les vrais maçons l'accusèrent auprès du duc qui, indigné de son audace, ordonna au colonel Zanthier, de le faire prendre par des soldats, de lui faire administrer cinquante coups de bâton et d'en tirer quittance ; ce qui fut exactement exécuté. Ce revers, loin d'abattre son courage, ne fit que redoubler son ardeur à déployer ses talens pour faire des prodiges. Dans les assemblées nocturnes de ses maçons, il faisait voir à ses disciples les âmes des bienheureux et des damnés : à l'un il faisait apparaître son père mort, à l'autre son frère, etc.

Plusieurs personnes en devinrent folles, ce qui lui attira bientôt la réputation d'un homme extraordinaire, d'un homme inspiré qui commandait aux habitans du ciel et de l'enfer : il acquit en peu de temps un grand nombre de partisans de tout âge qui prônèrent ses miracles. Pour en imposer par le rang, il prit le titre de colonel au service de France et se dit bâtard du prince de Conti, quoiqu'il ressemblât beaucoup à deux frères qu'il a à Leipsick, où il jouait ses farces, dont l'un est banquier, et l'autre aubergiste. Il brisa son enseigne à café et convertit sa maison en hôtel Schropfer, où il ne recevait plus que des gens de distinction ; et ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'en effet, les gens de dis-

tinction recherchèrent sa connaissance. Parmi les sectateurs qu'il avait à Leipsick, le plus zélé était M. du Bose. Cet honnête négociant lui fournissait de l'argent tant qu'il en voulait, croyant bien n'y rien perdre, attendu que parmi les sciences que possédait M. Schropfer, la moindre était celle de faire de l'or. Au commencement du mois de septembre dernier, ces deux messieurs se rendirent à Dresde, précédés par la renommée. Outre le ministre Wurm, le conseiller privé de Hohental, la comtesse de Rex, il eut la gloire d'attirer dans son parti le duc de Courlande même, qui à force de caresses lui fit oublier ses mauvais traitemens. M. le colonel faisait une dépense prodigieuse à l'hôtel de Pologne. Le champagne et le punch coulaient à grands flots. Dès qu'il était minuit, il faisait ranger ses spectateurs au fond d'une salle et commençait ses conjurations. Aussitôt les portes s'ouvraient avec fracas, et l'on voyait paraître sous différentes figures des spectres qui répondaient aux questions qu'on leur faisait. C'est ainsi que le duc de Courlande a vu le chevalier de Saxe et le feu roi de Pologne son père (1). Admiré des grands et des petits, Schropfer passait pour un homme divin, lorsque M. de Marbois vint troubler la fête. En qualité de résident de France, il se crut en droit de lui demander son brevet de colonel. Malgré la protection du duc, le résident déclara que le colonel était un imposteur, et

(1) Voilà, sans doute, l'origine de la fantasmagorie que nous voyons en France depuis quelques années, et que d'anciens imposteurs ont pu connaître et pratiquer. Cela rappelle encore le fameux Gagliostro.

qu'il lui ferait arracher la cocarde et l'épaulette : le colonel ne pouvant pas se légitimer à Dresde, revint à Leipsick ; il y continua ses prodiges avec le même succès et le même concours. Le 7 octobre, il donna un grand souper à ses plus zélés partisans, et les invita pour le lendemain à une partie de promenade au Rosenthal : le 8 à la pointe du jour, il sortit de la ville, accompagné de MM. Bischopswerder, écuyer du duc, du capitaine de Hopfgarten, de l'avocat Hoffman, du marchand Heyser et de quelques autres. Chemin faisant, il leur dit qu'il n'ignorait pas les discours que l'on tenait sur son compte, qu'il voulait confondre ses ennemis par un prodige tel qu'ils n'en avaient pas encore vu. Arrivé à l'entrée du Rosenthal, il rangea ses gens en croix, et leur dit d'être bien attentifs à ce qu'il allait faire : à ces mots, il se retira derrière une charmille. Les spectateurs dans l'attente, ouvrent les yeux et les oreilles lorsqu'ils entendent un coup de pistolet : c'était Schropfer qui venait de se casser la tête. Telle a été la fin de cet homme singulier. Parmi plusieurs lettres qu'il avait écrites la veille de sa mort, on en trouve une à M. du Bose ; il lui mandait de ne pas se mettre en peine de l'argent qu'il lui avait avancé, qu'au commencement de cette année une main étrangère le paierait fidellement, ainsi que ses autres amis. Tels sont les progrès de la philosophie dans le pays le plus éclairé de l'Allemagne.

[ 19 *janvier.* ] On a joué le 6 de ce mois à la Comédie Française, une pièce intitulée *le Gâteau des Rois*, dans laquelle la police avait rayé, entre autres injures à la mémoire de Louis XV, celle que voici. Un acteur

demandait comment un roi de vingt ans pouvait gouverner avec sagesse ; l'actrice répondait :

Il est des sages de vingt ans,
Et des étourdis de soixante.

Mademoiselle Luzi (l'actrice), sans égard pour les corrections de la police, a dit tout net ces vers prohibés. L'auteur (Imbert) a été mis là la Bastille, l'actrice au Fort-Lévêque, et le censeur a été interdit. Quant à la pièce, qui ne valait rien, on ne la jouera plus.

[28 *janvier.*] Voici les vers que le desir qu'a toujours eu M. de Voltaire de se mettre bien avec les hommes en place, lui a arrachés. J'y joins la parodie qui a été faite à l'instant :

Je veux bien croire à ces prodiges
Que la fable vient nous conter,
A ces Héros, à leurs prestiges
Qu'on ne cesse de nous vanter;
Je veux bien croire à ce fier Diomède
Qui ravit le Palladium,
Aux généreux travaux de l'amant d'Andromède,
A tous les fous qui bloquaient Illium.
De tels contes pourtant ne sont crus de personne.
Mais que Maupeou tout seul, du dédale des lois
Ait su tirer la couronne:
Que seul, il la reporte au palais de nos rois;
Voilà ce que j'ai vu, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité
Que ses Héros sont admirables ;
Mais, par malheur, ce ne sont que des fables,
Et c'est ici la vérité.

## PARODIE.

Je veux bien croire à ces grands crimes
Que la fable vient nous conter,
A ces meurtres, à leurs victimes,
Qu'on ne cesse de nous citer.
Je veux bien croire aux fureurs de Médée,
A ses meurtres, à ses poisons,
Aux funestes banquets de Thieste et d'Atrée,
A la barbare faim des cruels Lestrigons.
De tels contes pourtant ne sont crus de personne.
Mais que Maupeou tout seul ait renversé les lois,
Et qu'usurpant la couronne,
Il règne seul dans le palais des rois ;
Voilà ce que j'ai vu, voilà ce qui m'étonne.
J'avoue avec l'antiquité
Que ses crimes sont détestables,
Aussi ce ne sont que des fables,
Et c'est ici la vérité.

Un nommé *le Roi* a acquis de la célébrité ici, par ses talens pour élever des faisans, et on lui a donné un terrein pour cét usage, à une des portes du bois de Boulogne. L'abbé d'*Arvillars* ayant été visiter dernièrement cette faisanderie, s'y entretint avec un maçon qui y travaillait, et dont la conversation ne lui inspira pas moins d'intérêt que son air distingué. L'ouvrier avoua, en causant, que des malheurs l'avaient réduit à ce métier, pour lequel il n'était pas né ; mais il ne voulut point dire son nom. L'abbé s'en informa au sieur le Roi, qui lui dit que ce maçon s'appelait *Chanvallon*, qu'il était de la noble famille de ce nom ; mais qu'un long procès l'avait ruiné, et même forcé à quitter le service militaire ; que des produits très-faibles

de son travail il faisait subsister sa femme et ses enfans. M. d'*Arvillars*, ému de ce récit, alla sur-le-champ en faire part au prince *de Tingri*, qui se ressouvint que ce même Chanvallon avait servi quelques années dans sa compagnie des Gardes du Corps, et s'y était acquis l'estime générale. L'abbé dressa un placet, que M. *de Tingri* alla présenter au roi. Sa majesté a assuré de sa main, et sur sa cassette, une pension de 600 liv. à M. *de Chanvallon*, en ordonnant que l'on cherchât à le placer d'une manière convenable à sa naissance, à ses sentimens et à ses besoins. Cet infortuné était au lit malade, lorsque l'abbé *d'Arvillars* vint lui annoncer le bienfait du roi.

Nos femmes doivent au sieur *Beaulard*, fameux marchand de modes, l'heureuse idée des bonnets *à la bonne maman*. On suppose que les grand'mères désapprouvent fortement les coiffures immenses et très-élevées. Les bonnets *à la bonne maman*, au moyen de ressorts cachés, et dont le jeu est facile, s'élèvent et se rabaissent à volonté. Ils sont, quand on est en famille, modestes et d'un volume ordinaire; est-on loin des grondeurs? on lâche les ressorts, et les bonnets remplissent toutes les conditions que la mode et le bon ton exigent.

Ce même *Beaulard* a présenté à la reine une rose artificielle qui fait illusion à la vue et à l'odorat. La reine examinait ce chef-d'œuvre avec attention : on lui fit observer sous le calice de la fleur un petit bouton, qu'il fallait toucher; elle vit sur-le-champ la rose s'épanouir entièrement, et, s'ouvrant vers le centre, découvrir un portrait très-ressemblant de cette princesse.

Notre archevêque s'est avisé, il n'y a pas long-temps, de faire renouveler la scène scandaleuse du refus des sacremens. Voici, à ce sujet, des couplets pour lesquels on a cherché un ancien air : *Laissez paître vos bêtes*, etc.

Pauvre sot que vous êtes,
Croyez moi, monsieur de Beaumout,
Laissez paître vos bêtes
Autant qu'elles voudront.
Ces bonnes gens
Sont peu friands ;
Avec de petits croquets blancs,
Vous les renverrez tous contens.
Pauvre sot, etc.

Ce saint repas
Ne coûte pas,
C'est pourtant ce qui rend si gras
Moinillons, prêtres et prélats.
Pauvre sot, etc.

On est touché
Du bon marché ;
Mais on en sera rebuté
Si vous y mettez la cherté.
Pauvre sot, etc.

M. de Beaumarchais a acquis de nouveaux droits à la célébrité, par la chanson suivante, que l'on répète jusqu'au dégoût, en dépit des prudes. Le ton de nos sociétés est devenu fort gaillard.

Toujours, toujours, il est toujours le même.
Jamais Robin
Ne connut le chagrin ;
Le temps noir ou serein,

Les jours gras, le carême,
Le matin ou le soir
Dites blanc, dites noir,
Toujours, etc.

Il a pour lui cet air mâle qu'on aime,
L'œil en arrêt,
Ferme sur le jarret;
Plus souple qu'un fleuret,
Les reins à la Dalême,
Frisé, haut en couleur,
Et pour sa belle humeur,
Toujours, etc.

Sur mon tambour brodant mieux que moi-même,
Veux-je un fleuron?
Jamais il ne dit non;
En plus d'une façon
Il sait faire son thême;
S'il badine au feston
Quand il travaille au fond,
Toujours, etc.

Pour en juger, il faudrait être à même;
On n'a rien vu
Quand on ne l'a pas vu;
Les filles de Jésus
Du couvent d'Angoulême
Ont plus d'un an vécu
Avec mon superflu.
Toujours, etc.

Pour l'éprouver, j'ai plus d'un stratagême;
Je vois souvent
Qu'il vient le nez au vent;
J'affecte en lui parlant
Une froideur extrême;

Je change de propos,
Il sait mon dernier mot.
Toujours, etc.

Robin, dansons la danse que tant j'aime;
Sans le presser
Robin vient se placer;
Robin, j'en veux danser
Et seconde, et troisième;
Je veux recommencer,
Je ne veux plus cesser:
Toujours, etc.

Comment toujours, dit un grand monsieur blême!
On le croira,
Mais quand on le verra;
Nos sœurs de l'Opéra
Résoudront ce problême;
Messieurs, je n'en sais rien;
Ce que je sais très-bien,
Toujours, etc.

Hier au soir, viens, dit-il, que je t'aime!
Robin, hélas!
Cela ne se peut pas.
A moi! que d'embarras!
Parbleu, le beau systême!
Porte ton compliment
Au nouveau Parlement:
Toujours, etc.

Enfin un jour, voyons, dis-je à moi-même,
Par mon labeur
Si j'en serai vainqueur;
J'en arrachai le cœur
Le lait après la crême,

Je lui tordis le bec,
Je le croyais à sec :
Toujours, etc.

Robin sur moi règne, a le rang suprême,
C'est par mon choix
Qu'il m'a donné des lois;
C'est la leçon des rois.
Leur sceptre ou diadême
Souvent brise en leur main.
Mais celui de Robin
Toujours, etc.

Il est difficile de trouver à cette chanson le moindre mérite qui puisse excuser l'instant de vogue dont elle jouit : ne l'attribuons donc qu'à notre futilité, à notre inconséquence. M. de *Marmontel* a fait sur *Beaumarchais* cette parodie plus que caustique :

Toujours, toujours, il est toujours le même,
Ce polisson,
Qui se croit beau garçon;
On voit dans sa chanson
Son impudence extrême;
Quand Thémis le flétrit,
Loin d'en être contrit;
Toujours, toujours, il est toujours le même.

Voici une autre chanson de M. de Beaumarchais, qui n'est pas moins originale. Elle a été faite à l'occasion de la fête de M. le Normand :

Mes chers amis, pourriez-vous m'enseigner
Z'un bon seigneur dont chacun parle?
Je n'sais pas trop comment vous l'désigner,
C'pendant on dit qu'il a nom Charle;

Non Charle-Quint, jarny,
Si grand coquin, s'fit-y,
Qu'il dévasta la terre ronde,
Mais le Charlot d'ici, morgué,
Qui n'a d'autre souci, pargué,
Que de rendre heureux le pauvre monde.

Quand il promet, son bon cœur est l'garant
Qu'il va plus loin que sa parole,
C'pendant quet'z'un m'a dit qu'il est Normand,
Oui, mais c'est le Normand d'Etiole.
Tant d'aut' seigneurs, jarny,
Ont des hauteurs, s'fit-y,
Et s'font haïr tout à la ronde;
Chez lui ses paysans, pargué,
Sont comme ses enfans, morgué:
Ça s'appelle aimer le pauvre monde.

Hier au soir en pensant à Charlot,
J'poussis un peu not'ménagère;
Non, non, Lucas, j'entends à demi mot,
J'n'ons qu'trop d'enfans. — Ah! laiss'toi faire,
Charlot viendra, jarny,
Les nourrira, s'fit-y,
Tout l'pays d'ses bienfaits abonde:
Au seul nom d'not'seigneur, pargué,
Margot m'ouvrit son cœur, morgué,
Tout ça fait plaisir au pauvre monde.

Quand l'paysan
A d'l'amour sans argent,
Ah! c'plaisir va comme j'te pousse,
Mais not'seigneur
Qui sait c'qui faut au cœur,
Leu fait la cadence du pouce;
Allez, enfant, jarny,
Mettez-vous d'dans, s'fit-y,

Sans le mariag' rian ne s'féconde ;
V'là comment d'un seul mot, pargué,
Not'bian aimé Charlot, morgué,
Vous fait enguerner le pauvre monde.

L'hiver passé j'eus t'un maudit procès
Qui m'donna bein d'la tablature ;
J'men vas vous l'dir, on m'avait mis exprès
Sous c'te nouvell' magistrature ;
Charlot venait, jarny,
Me consolait, s'fit-y,
Ami, ta cause est bonne et ronde.
Ah ! comm'ils m'ont jugé, morgué!
V'la t'y pas qu'est bein chié, chanté !
Est-c'qu'on blâme ainsi le pauvre monde?

Monsieur l'curé
Dit qu'pour être récuré,
Faut tous l'z'ans aller à confesse ;
Qu'c'es'z'un devoir.
Chacun a beau l'savoir ;
On y va comm' les chiens qu'on fesse ;
Mais quand y faut, jarny,
V'nir au Château, s'fit-y,
Pour fêter Charlot à la ronde,
Etre ou non invité, pargué,
Pour boire à sa santé, morgué,
Dam' faut voir courir le pauvre monde.

Si j'suis jamais marguillé z'une fois
Que de fêtes j'ôt'rai dans not'village !
Le mardi gras, la St.-Martin, les Rois,
Bon ceux-là, l'rest'nuit à l'ouvrage,
Sont y pus saints, jarny,
Que ceux d'la Toussaints, s'fit-y ?
Mais pour Charlot, Manon la blonde,
Comme nous les requiendrons, morgué !
V'là les Saints qu'il fau'z'au pauvre monde.

[9 *février*.] Un ancien officier avait inutilement sollicité une pension sous le ministère de M. le duc de Choiseul. Il était revenu à la charge du temps de M. le marquis de Monteynard et de M. le duc d'Aiguillon : il avait insisté auprès de M. le comte du Muy, qui avait pris note de son affaire dans les meilleures intentions du monde de le servir ; mais l'effet ne suivait pas la volonté du ministre. Lassé de tant de démarches inutiles, il se présenta dernièrement au souper du roi, et s'étant placé de manière à pouvoir être vu et entendu, il s'écria, dans un moment où le silence régnait : *Sire* ! Ceux qui étaient autour de lui, lui dirent : Qu'allez-vous faire ? on ne parle pas ainsi au roi. *Je ne crains rien* ! Et parlant encore plus haut, il continua : *Sire* ! Le roi surpris le regarda et lui dit : *Que voulez-vous, monsieur* ? *Sire*, lui répondit-il, *j'ai* 70 *ans, il y en a plus de* 50 *que je suis au service de votre majesté*, *et je meurs de faim*. — *Avez-vous un mémoire* ? reprit le roi. — *Oui, sire*, *j'en ai un*. — *Donnez-le-moi*. Et il le prit sans rien dire de plus. Le lendemain matin, un exempt des Gardes fut envoyé par le roi dans la grande galerie pour chercher l'officier qui s'y promenait. L'exempt lui dit : *Le roi vous demande, monsieur* ; et il se rendit sur-le-champ dans le cabinet de sa majesté, qui lui dit : *Monsieur*, *je vous accorde* 1500 *liv. de pension annuelle sur ma cassette*, *et vous pouvez aller recevoir la première année qui est échue*.

[18 *fév*.] Personne n'ignore que M. de Maurepas a passé de tout temps pour être plein d'esprit ; on lui remarque encore actuellement la même vivacité, et il lui échappe des réponses, des saillies et des bons mots qui mérite-

taient d'être recueillis. Le roi lui disait dernièrement : « Mais, est-il vrai que M. *Turgot* n'aille point à la » messe? — Je l'ignore, sire; mais je sais que l'abbé » *Terray* y allait tous les jours. »

Les *calembours* sont un mauvais jeu de mots que l'on se permet pourtant très-fréquemment dans nos sociétés. Le marquis de *Bièvre* est surtout fameux par sa facilité prodigieuse en ce genre pitoyable. Il a dit ce calembour à la première représentation de la Fausse Magie, lorsqu'il vit le miroir sur la scène : *Oh! le dénouement à la glace!* L'été dernier, M. le comte d'*Artois* lui demandait une pointe, un bon mot, en lui recommandant qu'elle ne fût pas longue. *Monseigneur, l'usage des courtepointes est superflu dans cette saison.* M. *de Bièvre* ayant aperçu que M. *le Noir*, lieutenant-général de police, a, depuis sa maladie, beaucoup de boutons, répand dans les sociétés que ce magistrat n'a plus la police (*la peau lisse.*) Sur ce que MM. *de Miromesnil* et *Turgot* sont fort incommodés de la goutte, M. *de Bièvre* a dit : *Nos ministres s'en vont goutte à goutte*, etc., etc.

Le meilleur calembour qu'ait encore fait M. *de Bievre*, c'est sa réponse à une dame qui lui demandait ce qu'était M. *Daran.* — *C'est, madame, un homme assez singulier, qui prend nos vessies pour des lanternes.* Ce Daran est un chirurgien qui a fait beaucoup de bruit, en mettant à la mode l'usage de bougies composées pour les maladies de l'urètre.

[ *Du 25 février.* ] Madame *Béche*, épouse d'un musicien du roi, avait donné de l'ombrage à madame du *Bary*, qui s'en était vengée, en lui faisant subir

plusieurs humiliations. Elle n'a cessé d'éprouver que les attraits d'une femme sont souvent pour elle une source de malheurs. Un de nos jeunes princes fut surpris, il y a quelque temps, dans une des salles du château de *Versailles*, au moment où il pressait cette femme de la manière la plus vive et la plus énergique de répondre à ses feux. La célébrité que ces aventures ont procurée à madame *Bêche*, donne quelque intérêt à ces couplets que l'on attribue à un personnage distingué :

Qu'il est heureux, notre ami Bêche,
Ah! qu'il possède un joli bien!
Moulin, four, pressoir, chasse et pêche :
A son fief il ne manque rien.
C'est là que le trop heureux Bêche,
Comblé des faveurs du destin,
Vit content et bêche, bêche,
Vit content et bêche son jardin.

Sur deux jolis rochers d'albâtre.
L'amour aiguise tous ses traits;
Une butte en amphithéâtre
Couronne un vallon toujours frais;
C'est là que le trop, etc.

Un galant bosquet, de son ombre
Couvre un joli petit château,
Dont l'entrée est étroite et sombre,
Mais l'amour y tient son flambeau;
C'est là,

Une pompe à simple sculpture,
Dont l'amour conduit le travail,
Fait jaillir une source pure
Dans une conque de corail.

C'est là que puise l'ami Bêche
Pour arroser soir et matin
Le terrein qu'il bêche, bêche, bêche,
Le terrein qu'il bêche en son jardin.

Mais ce jardin où règne Flore,
Où brillent la rose et le lys,
On ne l'a vu produire encore
Que des fleurs et jamais de fruits :
Redouble d'ardeur, ami Bêche,
Il faut que Pomone ait son tour :
Force coups de bêche, bêche, bêche,
Force coups de bêche nuit et jour.

Je n'ai qu'ébauché la peinture
Des beautés du petit château.
Que j'en ferais d'après nature
Un fidèle et charmant tableau!
Mais l'Amour ne permet qu'à Bêche
L'accès de ce réduit divin,
Et lui seul en bêche, bêche, bêche,
Et lui seul en bêche le jardin.

A l'un des derniers bals de l'opéra, le duc de *Nivernois* fut agacé par une femme habillée en boulangère ; les attraits qu'elle laissa voir en se démasquant, inspirèrent à ce seigneur aimable, qui s'est autant distingué dans les affaires d'état que dans celles d'esprit et de goût, ces couplets agréables et délicats ; ils se chantent sur l'air : *dans ma Cabane obscure*, du *Devin de Village* :

Charmante boulangère,
Qui des dons de Cérès
Sais d'une main légère,
Nous faire du pain frais ;

Des biens que tu nous livre
Pourquoi nous réjouir ?
Ah ! quand ta main fait vivre,
Tes beaux yeux font mourir.

De ta peau blanche et fine
J'admire la fraicheur ;
C'est la fleur de farine
Dans toute sa blancheur.
Que j'aime la tournure
Des petits pains au lait,
Que la belle nature
A mis dans ton corset !

De ces pains, ma mignonne,
L'amour a toujours faim.
Si tu ne les lui donne,
Permets-en le larcin.
Tu ne veux rien entendre,
Tu ris de nos hélas !
Quand on vend du pain tendre,
Peut-on ne l'être pas ?

D'une si bonne pâte
Ton cœur semble pétri !
De mes maux, belle Agathe,
Que n'est-il attendri !
Ne sois plus si sévère,
Ecoute enfin l'amour,
Et permets-lui, ma chère,
D'aller cuire à ton four.

Une dame entrant dans une loge, à l'opéra, oublia que son panache la grandissait de deux pieds, et que la porte de la loge n'en avait guère que six. Les plumes résistèrent, la coiffure se dérangea, et malheureuse-

ment pour l'élégante, l'assemblée s'apperçut de ce qui se passait, en rit et battit des mains au point que la belle dame fut obligée de se retirer, et ne vint reprendre sa place qu'après avoir fait le sacrifice de son majestueux panache.

Les réceptions si fréquentes que nous voyons faire à l'Académie Française, rappellent cette épigramme, qui fut envoyée à M. de la *Condamine*, le soir même qu'il eut été admis dans la troupe immortelle.

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle :
Il est bien sourd; tant mieux pour lui :
Mais non muet, tant pis pour elle.

M. l'évêque de *Tarbes*, l'année dernière, rencontra sur le pont-neuf, une femme à grands laquais et riche livrée, fort embarrassée du désastre de sa voiture qui venait d'être renversée. Le prélat lui offre la main et son carrosse, et la conduit à travers tout Paris, à l'audience du ministre de la marine, où par hasard ils allaient tous deux. C'était madame *Gourdan*, la directrice de la plus célèbre maison de plaisir de cette ville. Un marquis de ma connaissance fit une rencontre aussi singulière ces jours derniers, près de son château en *Berry*. Revenant de la chasse, vers l'heure du dîner, il voit un homme fort gras, à pied, près d'un cheval expirant qui paraissait lui avoir servi de monture : le marquis aborde l'inconnu; et comme ils étaient encore à trois lieues de la ville, il lui offre de se rafraîchir à son château. Ils arrivent ensemble; le voyageur, homme d'esprit, aimable et gai, plaît infini-

ment aux dames ; on le laisse à regret partir à l'issue du dîner, et on lui demande sa parole de revenir le soir, après avoir terminé l'affaire qui l'appelait à la ville. Le marquis donne à l'inconnu une voiture pour le conduire, et deux laquais pour l'accompagner. Deux heures après son départ, on s'entretenait encore des agrémens du gros homme, quand un laquais qui l'avait suivi, entre d'en air effaré : — Mesdames, qu'avez-vous fait! ne vous a-t-il pas touchées ? Cet homme qui a dîné avec vous, il est.... c'est..... le bourreau ! — Ciel! s'écria-t-on unanimement ; et on n'entendit plus rien. Pas une des femmes qui étaient là, n'a manqué de s'évanouir très-long-temps ; enfin, on recouvra la faculté de parler, pour dire que cet homme (qui avait paru charmant) avait en effet quelque chose de sinistre dans la physionomie ; il se trouva au bout d'une heure que tout le monde s'était bien douté que ce n'était pas un homme comme il faut.

[ *Du* 27 *février*. ] Voici une épigramme sur la pièce du dîner de *Henri IV*, par M. du *Rozoi* :

Du bon Henri-le-Grand vois le funeste sort ;
Vivant, il éprouva tourment de toute espèce ;
Et plus d'un siècle après sa déplorable mort,
Le petit du Rozoi vient de le mettre en pièce.

Il vient d'arriver une aventure qui pourrait faire le sujet d'un conte fort plaisant. Un jeune homme riche, et conséquemment accoutumé à toutes ses aises, répandu dans ces sociétés bruyantes dont les membres faisant de la nuit le jour, sont obligés de faire du

jour la nuit, couchait dans une chambre à l'entresol, dont les fenêtres donnaient sur la rue. Une laitière prit l'habitude de venir tous les matins, distribuer son lait précisément sous ses fenêtres. Le caquet de toutes les filles du quartier qui venaient s'approvisionner, la voix forte et la loquelle abondante de la marchande, assaisonnés des sons peu mélodieux que rendait l'âne sur lequel le magasin était établi, faisaient le désespoir de notre élégant, dès son premier somme. La laitière fut sourde aux prières réitérées qu'il lui fit faire de choisir un autre lieu; lui-même un jour vint la solliciter de respecter son repos; aucun endroit ne paraissait à l'opiniâtre villageoise aussi commode, aussi avantageux pour son commerce : le pavé du roi est libre, elle y restera et y reviendra tous les jours, quoi qu'on puisse lui dire. « Ma bonne, lui dit le » jeune homme, votre âne me paraît plus raisonnable » que vous, je vais lui dire un mot. » Il s'approche du baudet, feint de l'entretenir en se penchant vers son oreille, et se retire d'un air peu satisfait. Pendant ce temps, la laitière riait de sa simplicité, et ne cessait de s'applaudir d'avoir si bien bravé ce petit monsieur, qui voulait empêcher les bonnes gens de gagner leur vie. Bientôt l'âne paraissant furieux, se met à braire de toutes ses forces, lance des ruades de tous côtés, et s'agitant vivement, renverse à terre, lait, crême, fromages, etc. La laitière et la populace de crier au sortilège, l'homme en robe de chambre a dit des paroles magiques! On fait venir le commissaire. «Un monsieur a ensorcelé mon âne : rendez-moi justice, il faut le brûler après qu'il m'aura payé mon lait et

marquer son habit, il se retire. Le lendemain un homme proprement habillé vient de grand matin à l'hôtel du duc, et demande avec instance à lui parler, prétextant une affaire très-importante. On éveille M. de Fronsac : « Monseigneur, lui dit l'inconnu, je » suis officier de la police ; M. le lieutenant de po» lice a appris hier ce qui vous est arrivé à l'Opéra, » et je viens de sa part vous prier d'ordonner qu'on » remette votre habit entre mes mains pour aider à la » découverte des voleurs et confronter l'habit avec les » pièces. » L'habit est donné et le duc s'applaudissait de l'exactitude de la police ; mais c'était une nouvelle escroquerie aussi fine que hardie, hasardée par le voleur des basques pour se procurer l'habit complet.

Voici quelque chose de plus singulier encore. Le 24 du mois dernier, madame la Vicomtesse de Laval, fille de M. de Boulogne, fit demander une audience particulière à M. le président de St.-Fargeau. On connaît la gravité de ce magistrat, auquel elle s'annonça en le prévenant qu'elle attendait de lui la grâce qui importait le plus au bonheur de sa vie. — Madame, vous me trouverez toujours disposé...... — Promettez-moi, Monsieur, que vous ne me refuserez pas. — Je suis persuadé, madame, que vous ne me demanderez rien que de juste ; au reste, vous connaissez les devoirs de mon état, ce qu'exige l'équité ; vous devez d'après cela, madame, savoir, en rendant justice à mes dispositions pour vous obliger, ce que je puis accorder ou ce qu'il m'est prescrit de vous refuser. — Vous pouvez, monsieur, sans vous compromettre, me mettre au comble de la joie, au faîte

du bonheur. — Mais, madame, de quoi s'agit-il ? au fait. — Je ne parlerai pas que vous ne m'ayiez donné votre parole. » Au bout d'un quart-d'heure de sollicitation, moitié fatigue, moitié complaisance, le grave président promit ; et le mot lâché, se reprochait sa faiblesse. « Monsieur, lui dit la Vicomtesse, j'ai » vu plusieurs ajustemens délicieux qui vont embellir » la fête de la cour lundi prochain. » Jugez de l'effet que ce début causa sur l'esprit du magistrat. La petite maîtresse continue : « Monsieur, je veux me distin- » guer à cette fête, et que ma parure emporte la palme ; » j'ai eu l'idée d'une garniture en plumes de perroquet : » j'ai mis à contribution tous les perroquets de mes » amis ; vous m'avez promis de ne pas me refuser, » j'exige six plumes du vôtre, il est de la couleur qu'il » me faut. » — Ah ! madame, que ne parliez-vous plutôt, dit le président en faisant un gros soupir ! mais cette pauvre bête !..... Au reste, je dois vous prévenir, madame, que ceci ne dépend pas de moi ; voyez madame la présidente. La scène fut un peu moins plaisante vis-à-vis de madame de St.-Fargeau : on pleura même avant que de laisser arracher les plumes ; mais enfin, madame de Laval les obtint et brilla à la cour avec ce rare ajustement qui fit un effet admirable.

[ *Du* 9 *Mars.* ] La nation l'a échappé belle pour les vêtemens : il y avait une ligue très-puissante pour ramener ceux de la fin du seizième siècle : mais les gens sensés ont élevé la voix, et les marchands de la capitale ont jetté les hauts cris, de façon que tout restera dans l'ordre accoutumé : les agréables ont

seulement la permission d'exercer leur imagination d'ici au carnaval de 1776, pour inventer de nouveaux habillemens ; en attendant on continue à chanter les plumes, et voici une chanson de M. le comte d'Adhemar, sur le goût dominant des panaches. Les chevaliers qui figuraient dans un des bals de la reine, avaient demandé à cette princesse la permission d'en porter et l'avaient obtenue.

Je prends la plume
Pour célébrer les grands plumets.
Partage l'ardeur qui m'allume,
Muse, préside à mes couplets ;
Je prends la plume.

C'est à la plume
Que la France doit sa grandeur.
Henri, dont c'était la coutume,
Criait dans le champ de l'honneur :
C'est à la plume.

C'est à la plume
Qu'on doit souvent tout son bonheur ;
Quand sur le feu qui nous consume
La bouche explique mal le cœur ;
C'est à la plume.

Charmantes plumes,
Couvrez les fronts, troublez les cœurs ;
Malgré leurs froides amertumes,
Vous régnerez sur vos censeurs,
Charmantes plumes.

Toutes les plumes
Ramenant la fidélité,
Amans volages que nous fûmes,
L'amour quitta pour la beauté
Toutes ses plumes.

Dessus la plume,
Quoiqu'il soit doux de discourir,
Il est minuit et je présume
Qu'il est plus doux de s'établir
Dessus la plume.

[ 15 *mars*. ] Il vient d'arriver à la cour une aventure fort singulière. M. de Monthyon, intendant de la Rochelle, fut, il y a quelque temps, pour faire sa cour chez la reine. L'heure d'y entrer étant un peu passée, il s'arrêta dans l'anti-chambre, où d'abord il n'aperçut personne, et se mit devant la cheminée à attendre. Soudain une voix sortit d'un homme en veste blanche, à moitié endormi sur un coffre et qui lui dit : *que faites-vous là?* d'un ton si brusque, que l'intendant crut pouvoir répondre sur le même ton, *qu'est-ce que cela vous fait ?* Mais la réplique fut que la veste blanche s'élança sur lui, jeta sa perruque dans la cheminée et allait lui livrer combat, lorsqu'une porte s'ouvrit, d'où on dit à l'aggresseur, *Monseigneur*, *on vous attend*. Le pauvre intendant stupéfait, courut après sa perruque et se sauva. Le prince (le comte d'Artois), en attendant une répétition de danse, s'était endormi dans l'antichambre.

Le mariage du comte de Coigny avec mademoiselle de Conflans, a donné lieu à plusieurs soupers de famille, dans lesquels on a vu renaître l'ancienne gaîté française : lorsqu'il fut question de ces repas, le duc de Coigny dit à M. le marquis de Conflans : Sais-tu que je suis fort embarrassé ? — Eh, pourquoi ? — C'est que je n'ai soupé de ma vie chez ta femme. — Ma foi, ni moi non plus ; nous irons ensemble et nous nous soutiendrons. Ce trait ressemble un peu à l'histoire de ce bourreau

qui, conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit : — je ferai certainement de mon mieux, mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu. — Ma foi, répondit le patient, je n'ai jamais été pendu non plus, nous y mettrons chacun du nôtre, et nous nous en tirerons comme nous pourrons.

On a fait ce quatrain assez heureux lors de l'exposition qui se fait tous les ans à la cour, des ouvrages précieux de la manufacture de porcelaine de Sèvres :

Fragiles ornemens de la nature humaine,
Vous êtes à mes yeux l'emblême de la cour :
La faveur, le crédit, la constance et l'amour,
Sont des vases de porcelaine.

## CHANSON.

Sur l'Air : *M. le Prévôt des Marchands*. Par M. Porcien.

Vante l'âge d'or qui voudra,
Bien fou qui le regrettera.
Vivre de gland comme les bête
Et végéter au fond des bois,
Quoique nous chantent les poètes,
Ne vaut pas nos mœurs et nos lois.

Je respecte nos bons aïeux,
Mais leur siècle ne vaut pas mieux.
Ces preux chevaliers que l'on prise,
Toujours battans et pourfendans,
Malgré leur antique franchise,
N'étaient pas de trop bonnes gens.

Les Clovis et les Childebert,
Les Clotaire, les Dagobert,

Valent-ils notre roi Louis Seize?
Qui le soutiendra, mentira.
Pour mon compte je suis fort aise
De vivre au siècle où nous voilà.

On voyait dans chaque château
De père en fils un tyranneau
Toujours occupé de détruire.
Leur morgue il fallait encenser.
Ces seigneurs ne savaient pas lire,
Mais ils savaient boire et jurer.

Lance en arrêt sur les chemins,
Les guerriers étaient assassins,
Mauvais sujets et mauvais maîtres;
Puis demandant à Dieu pardon,
Ils donnaient leurs terres aux prêtres
Pour avoir l'absolution.

Sur des vitraux montés en plomb
On voyait un grand écusson;
Et cette postéromanie
Guerroyant et troublant l'Etat:
Ressemblait fort au vin de Brie,
Plus il est vieux, plus il est plat.

Avec un chevalier loyal
Une dame était à cheval,
Teint brûlé, derrière en compote,
En filant de tristes amours,
Constante, bégueule et dévote
Dans son château flanqué de tours.

J'honore la fidélité,
Mais j'aime aussi la propreté;
Toutes ces grandes héroïnes
Interrogées au boudoir,
Par nos agréables coquines,
Seraient confondues sans espoir.

Mes amis, jouissons en paix
Du temps présent, et désormais
Ne vantons pas tant les chimères
Du bon prétendu temps jadis.
L'avenir passe nos lumières,
Le présent est le paradis.

[18 *mars.*] Un des mérites de M. Linguet est celui des reparties ingénieuses. Avant que madame de Béthune plaidât elle-même sa cause au parlement, au défaut de son zélé défenseur, ce qu'elle a déjà fait deux fois avec applaudissement, et fera encore au premier jour, M. le maréchal de Broglie, son adversaire, rencontra M. Linguet dans une des salles du palais et l'apostropha ainsi : « Mons Linguet, je me doute bien » que madame de Béthune sera votre écho et répétera » la leçon que vous lui aurez faite; songez à la faire » parler comme madame de Béthune doit parler, et non » comme Mons Linguet se donne quelquefois les airs de » le faire; autrement vous aurez à faire à moi : entendez-» vous, Mons Linguet? » *M. le maréchal*, répondit l'avocat avec son air simple, *le Français a depuis long-temps appris de vous à ne pas craindre son ennemi.* Pouvait-on envelopper plus adroitement un propos piquant, du manteau d'un compliment très-flatteur?

Le lundi gras, madame Dugas, femme d'un gentilhomme lyonnais, suivit pendant quelque temps au bal de l'opéra, sur les quatre heures du matin, un masque habillé en vieille femme, auquel un jeune cavalier donnait le bras. Croyant reconnaître la reine à laquelle M. le comte d'Artois donnait le bras, madame Dugas se précipita à ses genoux et lui demanda la permission

de lui baiser la main. « Vous ne me connaissez pas, » madame, répond le masque. — Mettez la main sur » mon cœur, s'écria madame Dugas, et sentez à ses » battemens s'il méconnaît des maîtres pour lesquels il » est passionné. » En même temps elle prit la main du masque, la porta à son cœur et la baisa. Le masque embarrassé s'esquiva dans la foule, et madame Dugas se releva au milieu d'un concours nombreux de masques attirés par la nouveauté du spectacle, et témoignant leurs applaudissemens par mille battemens de mains. On assure que le masque que madame Dugas a pris pour la reine, était mademoiselle Arnould, qui s'en est fort amusée avec le prince d'Hesnin, Linguet et Beaumarchais, ses conseils et ses amis.

*Satire par M. De* La Harpe *à deux de ses amis qui étaient allés le voir à la campagne.*

Vous arrivez, amis, dans ce simple séjour,
Echappés à l'ennui qu'on respire à la cour;
Vous venez au grand trot chercher dans ma chaumière
Le rustique soupé d'un pauvre solitaire:
Vous le trouverez bon, car vous avez bien faim;
Je voudrais cependant relever le festin.
Vous apporter des vers, c'est chère de poète.
Vous vous imaginez déjà sur l'étiquette
Quelque scène tragique à faire tout trembler,
Quelque drame bien noir à faire reculer.
Pour un dessert plus gai ma verve se ranime,
Et je veux aujourd'hui déroger au sublime.
Ce n'est qu'une boutade, impromptu familier,
Fait en me promenant pour me désennuyer.
De mes deux bons amis attendant la venue,
Je me promène ici dans ma longue avenue,

Ou dans celle d'autrui ; c'est tout un ; car enfin
L'on sait que ma maison n'a ni cour ni jardin ;
Mais comme à Clignancourt, c'est la plus belle rue.
Jadis de Despréaux la muse mieux pourvue,
Otant une syllabe au mot de chèvre-feuil,
Put adresser des vers au jardinier d'Auteuil,
Et payé pour flatter et libre de médire,
En carrosse à Paris, fit rouler la satire.
Je serais trop content si, dans tous ses honnenrs,
Je montais comme lui le coursier des Neuf-Sœurs.
De ce cheval quinteux rebelle à mes caresses,
J'ai reçu bien souvent des ruades traîtresses!
De son maître Apollon, si j'eus quelque vertu,
C'est la facilité de rimer impromptu.
Ainsi j'ai vu l'auteur de Mérope et d'Alzire,
Le chantre de Henri, d'Agnès et de Zaïre,
Conversant avec nous dans ses rians déserts,
S'échauffer sous le Dieu qui lui dictait des vers,
Et dans ses entretiens sa verve encor brillante
Retrouver les trésors de sa plume éloquente.
Vous direz que ces vers sont d'un style trop haut,
Je tombe dans le noble, et c'est là mon défaut.
Un auteur (1) qui, dit-on, se sert peu de la lime,
Nous jurait autrefois de n'être point sublime :
Autant qu'Adélaïde a su nous le prouver,
Il tient mal son serment ; moi je veux l'observer.
Eh bien, vous avez vu le pays des mensonges,
Qu'y cherchiez-vous? parlez, racontez-moi vos songes.
Car de ce démon-là tout homme est travaillé,
Il n'est point de mortel qui ne rêve éveillé,
Et trop heureux celui qui gardant sa folie
Peut rêver doucement tout le temps de sa vie!
Il est deux dieux charmans et qui nous sont bien chers,
L'Espérance et Morphée ; ils bercent l'univers.

---

(1) Dorat.

A la Cour, à Paris n'est-il point de nouvelles?
Usant à griffonner mes doigts et mes chandelles,
J'ignore ce qu'on fait, encor plus ce qu'on dit.
Monsieur Turgot a-t-il dans quelque bel édit
Fait entrer la raison discrètement ornée,
Et de se trouver là justement étonnée?
Le prélat polonais, M. l'abbé Beaudeau,
Soumet-il la finance à quelque plan nouveau?
Serons-nous enrichis par les Economistes?
Du chancelier Maupeou les modestes gagistes
Avec deux mille francs payés de leurs vertus,
S'en iront-ils à pied comme ils étaient venus?
Et ne dirons-nous rien de la littérature?
Les Amans généreux (1) font-ils quelque figure?
D'Arnaud occupe-t-il la plume et le burin?
Aubert dans la gazette efface-t-il Marin?
A ce pauvre Fréron reste-t-il de quoi boire?
Remplira-t-il sa cave en vidant l'écritoire?
On dit que pour le vin il a quelque penchant :
Je suis toujours surpris qu'un buveur soit méchant;
Il s'enivre pourtant, mais ce n'est pas de gloire.
Et Clément sur Voltaire aura-t-il la victoire?
Ses lettres, sans réponse ainsi que sans lecteurs,
Vont-elles au bon goût ramener les auteurs?
Sa prose est un peu plate et ses vers sont en prose;
N'était ces deux défauts, ils seraient quelque chose.
Et l'homme à qui Piron par son dernier écrit
Légua son porte feuille et non pas son esprit,
Rigoley l'éditeur.... Comment quel est cet homme?
Dites-nous quel il est? Ecoutez, il se nomme....
Autrement, Juvigny; le connaissez-vous mieux?
Pas davantage. Eh quoi! ce critique fameux
Qui mit cette préface et savante et romaine
Aux tables de Verdier et de La Croix du Maine;

(1) Comédie par Rochon de Chabanne.

Qui va flatter Buffon sans en être aperçu,
Qui médit de Voltaire et n'en est pas connu;
Qu'on rencontre partout et qu'on ne cherche guère,
Qui vous parlant toujours, devrait toujours se taire:
Grand ami de Fréron, grand docteur, bon chrétien,
Qui ne serait pas mal s'il voulait n'être rien.
Le voilà trait pour trait, et même je vous jure,
L'original, ma foi, ne vaut pas la peinture.
Heureux le bon bourgeois qui, loin de ce travers,
Hors les commandemens n'a jamais lu de vers,
Qui va tous les matins, orné de ses lunettes,
Rêver profondément en lisant les gazettes,
S'en retourne manger la soupe au coin du feu,
Dîne avec son voisin, boit en paix, croit en Dieu;
Au vin du cabaret, à l'honneur de sa femme,
Et quand il tonne, au ciel recommande son âme;
Qui de contes pour rire amuse ses enfans,
De son court revenu voit la fin tous les ans,
Récite la prière, à la grand'messe chante,
Et quelquefois aussi couche avec sa servante!
C'est vivre comme il faut, nous n'avons rien de mieux.
Nous avons trop d'esprit pour savoir être heureux.
Le bonheur, mes amis, vaut mieux que le génie.
Pardonnez à ces vers, fruit de ma fantaisie;
Ecrire longuement est un bien du métier:
Mais on rime sans peine en style familier.
Que de ces vers coulans la tournure est facile!
En voilà près de cent, je vous en ferais mille;
Mais si vous les trouvez trop plats, trop décousus,
N'allez pas le redire, ou je n'en ferai plus.

[25 *mars.*] On a répandu un méchant calembour sur M. le comte d'Artois, car la plaisanterie des Français ne connaît rien de sacré. Sur ce que ce prince a honoré d'un coup-d'œil la demoiselle Duthé, une de nos

élégantes filles, on a dit : *M. le comte d'Artois s'est gorgé de biscuit de Savoie, et est allé à Paris prendre du thé.*

*Traduction d'une satire* de Caïus Lucilius, *Poète Romain.*

Quel siècle! quels excès, quelle aveugle licence!
Nos chevaliers vendus à l'ordre plébéien;
L'art glacé du sophisme étouffant l'éloquence;
Des raisonneurs en foule, et pas un citoyen!
L'un de Thémis en pleurs a brisé la balance;
L'autre au blâme endurci, blâmant tout, n'aimant rien,
Etale effrontément la coupable opulence.
Le faste a de l'état séché les réservoirs,
Le palais d'Epopée insulte à nos misères;
L'amour a son trafic, et Vénus ses comptoirs;
La toilette d'Albine est un bureau d'affaires;
L'égoïsme a gagné, tout est vil ou méchant.
L'usure au front d'airain sort de ses noirs repaires,
Et le guerrier lui-même a les mœurs d'un traitant.
Peindrai-je et nos besoins et nos plaisirs factices,
Les crimes enfantés par l'abus du pouvoir,
Un consulat timide, et souillé d'injustices,
Des sénateurs gagés pour trahir leurs devoirs?
L'audacieuse intrigue assiégeant les comices,
Des prêtres sans pudeur profanant l'encensoir,
Imbécilles tyrans dont nos Dieux sont complices,
Et de jeunes Romains, notre dernier espoir,
De mollesse hébétés et viellis par les vices?
Oh! pourquoi suis-je né dans ces jours malheureux!
Pleurons, amis, pleurons l'oubli de nos injures,
De nos proscriptions le tableau douloureux,
Rome, hélas! enfonçant le fer dans nos blessures,
Et la hache à la main le despotime affreux
Aux peuples abattus défendant les murmures.

Pleurons l'oubli des lois et le mépris des mœurs,
Les progrès menaçans d'une fausse sagesse,
Le rapide déclin des arts consolateurs,
L'indigence qui naît du sein de la richesse,
Et tous les sentimens éteints dans tous les cœurs.
J'ai vu nos légions parjures à la gloire
Se laisser sans combattre arracher la victoire;
J'ai vu nos ports déserts, languir dans l'abandon;
J'ai vu le laboureur écrasé de subsides,
Sacrifiant sa vie à des maîtres avides,
Consumés par la faim mourir sur la moisson;
J'ai vu de nos tyrans la débauche effrénée
Dévorer en un jour les trésors d'une année :
Et tandis qu'auprès d'eux leurs lâches complaisans
De la bassesse active épuisant l'industrie,
Raniment la langueur de leur âme flétrie;
Tandis qu'à leurs festins brûlant un vil encens,
Ils leur versaient dans l'or le sang de la patrie,
J'ai vu de vieux soldats à vivre condamnés,
Traîner dans le besoin leurs jours infortunés;
Je les ai vus fuyant une pitié frivole,
Ne confier leurs pleurs qu'aux murs du Capitole,
Baiser en soupirant l'urne de nos héros,
Et chercher Rome encore autour de leurs tombeaux.

Le Gouvernement fait faire des recherches sur un de ces ouvrages qui procurent souvent aux colporteurs qui les débitent, l'avantage de vivre aux dépens du roi pendant quelques mois, et coûtent la liberté à leur auteur quand il est trouvé. Celui à qui nous en avons l'obligation, paraît avoir déjà éprouvé ce sort, et c'est, sans doute, dans la prison même dont il a fait l'objet de son travail, qu'il a dressé le plan des remarques historiques sur le château de la Bastille. M. de Renneville au sortir de la Bastille, où il avait été dé-

tenu pendant onze ans et un mois, donna, au commencement de ce siècle un ouvrage intitulé : l'*Inquisition Française*, ou *Histoire de la Bastille*. Il y rapporta l'histoire des différens prisonniers qu'il avait eu occasion de connaître pendant son long séjour en ce château. Notre auteur confirme les descriptions des lieux qu'a données M. de Renneville ; mais, ajoute-t-il, le régime de cette horrible inquisition a changé depuis : c'est ce qui l'a déterminé à s'occuper du même objet.

Hugues Aubriot, prévôt de Paris et ministre des finances sous Charles V, après avoir fait plusieurs établissemens utiles, fut accusé d'impiété et d'hérésie. Il fut enfermé à la Bastille qu'il venait de bâtir, et dont il avait posé la première pierre en 1369. Pour lors ce château n'avait que deux tours, il fut achevé entièrement sous Charles VI, en 1383. Je ne suivrai point notre auteur dans tous les détails de l'intérieur de la Bastille, de la police qu'on y observe, et des précautions qu'on prend pour que ceux qui y sont détenus n'aient aucune communication avec le dehors. Vous saurez que la nourriture des prisonniers est fixée par un tarif, suivant leur qualité. Il y a des classes à 50 liv. par jour, les moindres sont de 2 liv. 10 sous. Je passe à la conduite qu'on tient vis-à-vis d'eux depuis leur arrivée jusqu'à lenr sortie. Là, notre écrivain se livre à toute sa mauvaise humeur. Il prétend qu'on emploie dans les interrogatoires toutes sortes de moyens pour tirer des aveux. Le lieutenant de police et les officiers du Châtelet sont ordinairement chargés de cette commission. « Dans certains cas, ce sont les commissaires du parlement qui » font les instructions. Ceux-ci tiennent leurs séances

» à l'hôtel du gouvernement ou à l'Arsenal. Ils n'entrent » jamais dans l'intérieur de la Bastille. La différence » que le ministre met entre eux et les membres du » conseil ou du Châtelet est, que ceux-ci sont *royalis-* » *tes* et les autres *parlementaires.* Tout prisonnier est » obligé, lors de son élargissement, de signer *un pro-* » *tocole de serment et protestation de soumission, de* » *respect, de fidélité, d'amour, de reconnaissance pour* » *le roi ; d'assurance que les faits qui ont compromis* » *le prisonnier ont été l'effet de l'erreur seule de l'es-* » *prit ; d'action de grâces de ce que S. M. ne l'a pas* » *livré à des commissions extraordinaires ; de pro-* » *messe de ne rien révéler de tout ce qu'il a vu et en-* » *tendu pendant le séjour qu'il a fait à la Bastille.*

» Le dépôt de la Bastille renferme plusieurs malles » de papiers de feu M. le duc de Vendôme, qui con- » tiennent son histoire et celle des guerres d'Espagne, » d'Italie et de Flandre. Ces papiers furent saisis sur » son fils naturel, qui était son légataire, lequel étant » soupçonné d'avoir composé la brochure intitulée, » *Les Trois Maries*, ( les trois *Maillis* ) fut renfermé » d'abord à la Bastille, et transféré dans la suite à Vin- » cennes où il est mort. » Vous lirez peut-être avec plaisir, monsieur, quelques particularités concernant le comte de Lally. Un de ses propos favoris était qu'il ne connaissait point de plaisir plus doux que celui de la vengeance, que c'était vraiment le plaisir des Dieux. Il disait : *le parlement me jugera suivant la rigueur des lois ; mais le roi me fera grâce et commuera la peine.* « M. de Lally se flattait en vain ; cependant son » arrêt ne fut exécuté que trois ou quatre jours après

» qu'il eut été prononcé. Pendant ce temps, ses parens » se promenaient en voiture du côté de la porte St.-» Antoine, et faisaient devant sa fenêtre la démons-» tration de se couper le cou. Tous leurs signaux furent » inutiles : le prisonnier concentré en lui-même, ne » jeta point les yeux de ce côté, et laissa tout à faire » au bourreau, qu'il eût prévenu certainement... »

[ 3 *avril.* ] La promotion qui vient d'être faite de sept maréchaux de France, est l'objet de mille plaisanteries. Qu'on en juge par ce quatrain, dont il ne s'est répandu dans le public que quelques copies défectueuses :

Eclatez en transports, ô trop heureux Français,
 Les maréchaux que le roi vient de faire
Assurent à vos vœux une éternelle paix :
 Ils ne sont pas faits pour la guerre.

Au moment de la promotion, un malin de la cour a dit : *Ce sont les sept péchés mortels.* Il court une lettre très-méchante à ce sujet. Je vous en donnerai seulement un échantillon... « Je trouve l'idée des sept » péchés mortels, pour leur servir d'emblême, très-» juste; si on voulait les comparer aux sept planètes, » où trouverait-on un Mars? Au reste, il n'y en a pas » un seul qui n'ait vu le *feu*, mais c'est le feu roi. On » peut bien mettre pour inscription à la porte du tri-» bunal des maréchaux de France : *Séjour de l'éter-» nelle paix*; nos bons généraux ont fait leur » temps, et ceux qu'on leur associe pour leur succé-» der ne connaissent que le bon temps, c'est-à-dire » la joie et le plaisir... »

[ 9 *avril.* ] Les pairs sont assemblés au parlement pour l'examen de la plainte en subornation de témoins que la dame de St.-Vincent a rendue contre le maréchal de Richelieu; celui-ci s'écria dans une confrontation avec cette femme : *Peut-on me soupçonner d'avoir donné 400 mille livres pour une telle figure ?* Eh! Monsieur, répondit madame de St. Vincent, *ce n'est pas à cause de ma figure que vous avez donné cette somme, c'est à cause de la vôtre.*

*Liste des curiosités de la foire Saint-Germain, qui se voient à Paris.*

« La demoiselle Arnould fait voir une bête très-méchante qui se jette sur tout le monde indistinctement, et que rien ne peut apprivoiser; cet animal est déjà vieux, mais il n'est pas moins féroce; heureusement qu'il a perdu ses dents, ce qui fait qu'il n'y a de risque que pour ceux qui sont touchés par son venin et un peu par son odeur... »

« La demoiselle Raucourt fait voir la grande louve ou laye des bois : on la nomme ainsi à cause de son extrême impudicité. C'est un animal très-grand; ses jambes sont d'une grosseur extraordinaire, sa peau est noire et fort dure. On avait beaucoup vanté cette bête à son arrivée, et tout Paris fut empressé de la voir; mais elle a beaucoup perdu de son mérite; elle est très-paresseuse : on la distingue cependant par son grand amour pour les femelles de son espèce, qu'elle suit avec acharnement, quoique cela ne l'empêche pas de recevoir le premier mâle qui s'en approche; elle

est très-sensible au son de l'or et de l'argent ; pour quelques écus elle donne la patte, dont vous faites ce que vous voulez.... »

« La civette (mademoiselle Morancé, qui a été maîtresse du fameux comte du Bary ) animal puant, le museau assez joli et très-attaché à sa figure ; il se lèche toute la journée pour lisser son poil. Il a beaucoup voyagé cet été, il avait même été blessé dans ses courses, mais sa plaie est cicatrisée ; depuis son retour il a peu d'instinct, et ne satisfait pas la curiosité, mais il n'est pas cher. »

« La jolie guenon, animal venant des Indes. Mademoiselle d'Hervieux, à qui elle appartient, la laisse voir très-facilement. Elle est très-vive et très-intéressante ; elle a de très-jolies manières ; mais sans être farouche, elle ne connaît point de maître ; aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre. Elle a un goût très-vif pour les pierres brillantes ; par leur moyen on peut se l'attacher quelques momens. Elle entend l'anglais à merveille, et semble préférer cette langue à toutes les autres. Une maladie a mis cet animal dans le cas de ne pouvoir en tirer race ; mais ses petites façons et ses grâces dédommagent de cette perte. On ne peut s'empêcher d'admirer surtout combien elle se sert adroitement de ses petites mains. »

« La demoiselle Bonard fait voir un petit cochon maron qui a les pattes très-grosses et très-courtes ; il ne vit que de parchemins et de contrats. Il paraîtrait assez joli s'il ne grognait pas souvent ; il marche peu à cause de sa patte, mais il est très-adroit sur le dos.

La même demoiselle montre aussi en particulier, un animal dont la gueule est très-grande, et que trois personnes ne peuvent rassasier; il ne vit que de chair crue, n'importe laquelle. Il appartenait autrefois à un pauvre tourneur qui s'en est défait, n'étant pas assez riche pour subvenir à sa consommation. »

## MACHINES.

Un bel automate très-curieux chez mademoiselle Duthé : il représente une très-belle femme qui fait tous les mouvemens possibles, mange, danse, chante et agit comme une personne vivante; elle plume un étranger fort proprement....

On voit chez mademoiselle Saugues une jolie pagode de Chine qui fait toutes sortes de mines et de mouvemens. Sa figure est charmante; elle peut servir de girouette à cause de son extrême légèreté. Cette machine dont on ne connaît pas le prix, a d'abord été entre les mains de tout le monde à son arrivée à Paris; mais un amateur l'a sequestrée, et il laisse rarement la loge ouverte. On avertira le public des jours qu'il pourra entrer.

La dame Courtin, qui l'emporte sur tout ce qu'on a vu jusqu'à présent, représente trois fois la semaine sur le théâtre de mademoiselle Mont-Gautier. Elle escamotte des carrosses, des chevaux, des glaces, des meubles, et généralement tout ce qui lui est présenté. Elle se propose, pour donner un nouveau spectacle au public, d'escamoter une maison; mais elle avertit qu'à présent elle ne rendra plus rien, quand même la police s'en mêlerait une seconde fois.

Une belle statue en plâtre, peinte en couleur, imitant le naturel, chez mademoiselle Beauvoisin ; elle fait le plus bel effet à la lumière. Elle était connue depuis long-temps; mais comme elle était un peu grasse, on en a fait refondre le modèle dans le vinaigre. A présent elle est très-mignonne, et n'a que les jambes et les cuisses endommagées par cette opération, et par le grand nombre de copies qu'on en a tirées.

*Remerciement des demoiselles du monde, aux demoiselles de la comédie Française, pour la protection dont ces dernières ont bien voulu les honorer, en refusant de jouer la comédie des* Courtisanes.

De la scène francaise augustes héroïnes,
O vous reines des arts, déesses des talens,
Vous dont l'aréopage a jugé dans leur temps
Les Corneilles et les Racines!
Recevez nos remerciemens.
Un rimeur insolent s'était donc mis en tête
D'immoler notre honneur à sa malignité?
Il comptait sur votre art pour égayer la fête.
Nous jouer! quelle atrocité!
Quoi! vouloir au public prouver en plein théâtre
Que le public est fou quand il nous idolâtre!
Oser dire aux seigneurs que nous les ruinons!
Tracer de nos boudoirs les chroniques profanes,
Et du vil nom de Courtisanes
Flétrir de nouvelles Ninons!
Eclairer nos amans sur nos fraudes hardies,
Et des couleurs du vice enlaidir nos appas!
Au jeune homme aveuglé montrer nos perfidies
Et l'avilissement qui s'attache à nos pas!
Au nom des mœurs et de la gloire
Rappeler notre siècle à cet honneur gaulois

Qui n'existe que dans l'histoire !
Des vieux préjugés d'autrefois
Vanter l'hypocrite grimace,
Et pour corriger notre audace
Mettre le ridicule à la place des lois !
Fronder nos Quesacos (1) ! prendre au pied de la lettre
Cet espoir insensé de réformer les mœurs!
Mais comment peut-on se permettre
Tant d'indécence et de noirceurs ?
Vous avez eu raison, mesdames, de proscrire
Ce drame dont l'affreux succès
Aurait déshonoré le théâtre Français.
Thalie a pu commettre à sa juste satire
Les sophistes du temps et même les dévots,
Tous les états enfin livrés à ses bons mots :
Mais rire à nos dépens ! ah! c'est un vrai délire.
Sœur Préville a très-bien pensé,
Que l'honneur de nos sœurs en serait trop blessé;
Et c'est de votre part un trait de politique,
D'interdire la scène à cet auteur caustique.
Quel désordre en effet, quel trouble dans l'Etat,
Quel étrange mépris des lois fondamentales,
Si vous n'eussiez pas craint de jouer des vestales
Fidelles comme nous au vœu du célibat!
Vous sentez qu'un tel attentat
Vous accusant soudain d'un bégueulisme austère,
Faisait rayer vos noms du tableau de Cythère,
Et qu'en vous séparant de nous,
Des filles de Vénus la noble compagnie
Cessait, pour se venger de cette ignominie,
De communiquer avec vous.
Mais de l'esprit du corps nous osons tout attendre :
Mettez, pour mieux vous signaler,
Votre pudeur à nous défendre,
Et nous mettrons, pour vous le rendre,
Notre gloire à vous ressembler.

---

(1) Coiffure ridicule du temps et fort à la mode.

[20 *avril.*] *Cassandre*, ou *les effets de l'amour et du verd-de-gris*, est le titre d'un drame en deux actes, parodié d'après les ouvrages modernes de ce genre, contre lesquels la critique se déchaîne plus particulièrement depuis quelques mois. Qu'on ait tort ou raison de blâmer l'introduction et le goût des drames dans notre littérature, il ne peut être qu'injuste de ridiculiser les beaux morceaux qui s'y trouvent. Au reste, on n'en rit pas moins à la lecture de cette satire. L'homme qui ne sait pas s'amuser de tout, même aux dépens de ceux qu'il estime, est aujourd'hui un être déplacé dans la société, et sa façon de penser l'expose à des désagrémens continuels.

L'auteur de *Cassandre* emprunte le nom de M. Doucet, de plusieurs académies, et dédie cette pièce à madame la marquise de ***, à laquelle il n'ose offrir des louanges, parce qu'elle est une de ces personnes *dont l'amour-propre bondit au moindre mot d'éloge.* (préface de Dorat.) *L'épître dédicatoire* est suivie, selon l'usage, d'une *préface*, d'un *discours préliminaire*, d'un *avertissement*, d'un *avis au lecteur* et d'un *catalogue des ouvrages du même auteur qui sont sous presse.* Les plus remarquables de ceux-ci sont : *Susanne à l'Hôpital*, drame en trois actes et en prose; *les Angoisses du Sentiment*, ou *la Sensibilité à l'épreuve*, roman en 2 volumes; *Traité complet de la ponctuation*, ou *manière de tirer le plus grand parti des signes de suspension dans le discours*, 2 vol. in-8°. Cette dernière plaisanterie est une de celles auxquelles s'est livré principalement l'auteur du drame de Cassandre. Le discours y est fréquemment interrompu par

des files de virgules, de points d'exclamation et d'admiration. J'extrairai de la préface même de Cassandre le plan de ce drame. « On ne trouve rien chez les Grecs » et chez les Anglais qui approche du pathétique, du » sombre, du terrible, du profond, de l'effrayant, du » tendre et de l'épouvantable qui se trouvent dans ce » roman. C'est un père de famille brûlé d'une flamme » adultère, déchiré par les transports de la jalousie » la plus affreuse; qui, désespéré de voir ses vœux re» jetés, conçoit et exécute l'horrible projet d'empoison» ner son rival qu'il ne connaît pas; et quel est ce » rival? son fils, son propre fils! et qui finit par s'em» poisonner soi-même, pour se soustraire à l'infamie » d'un supplice public..... Personne ne peut nier que la » marche n'en soit rapide. Dès la première scène, on » sait que Cassandre est furieux d'amour et de jalousie; » que l'objet de ces deux passions terribles est Jacque» line, et que son fils vient d'être marié le matin à cette » même Jacqueline. Je n'ai pas manqué d'y insérer un » songe, et j'observerai toujours cet usage, parce que » cela sert beaucoup à annoncer ce qui arrivera, et ce » songe fait dresser les cheveux. Ensuite Cassandre pro» jette d'empoisonner son rival dans une taupette de » ratafia qu'il a vue dans la chambre de Jacqueline. Il » y va mettre du verd-de-gris. Son fils va boire de ce » ratafia fatal, et Jacqueline vient en effet annoncer » à M. et madame Cassandre que leur fils vient de mou» rir subitement : tout cela dans un seul acte. De là je » transporte ma scène au grand Châtelet (*prison de* » *Paris*). Le héros de ma pièce, plus sensible à la » honte qu'à la mort, ne peut soutenir l'idée d'être rom-

» pu vif en place de Grève, se fait apporter du vin, y
» met le reste du verd-de-gris dont il s'était servi pour
» se défaire de son rival, puis il en boit un grand
» verre. Le geôlier en boit aussi, ignorant ce qu'avait
» fait cet homme barbare ; et dans l'instant que son fils,
» revenu des portes du tombeau, accourt avec sa mère
» pour lui annoncer qu'il est sûr de le tirer du mauvais
» pas où il est, en disant aux juges que c'est lui-même
» qui, par mégarde, s'est empoisonné, et qu'il lui de-
» mande pour seule récompense de ratifier son mariage,
» le père leur dit qu'il est trop tard, et qu'il a pris du
» verd-de-gris. Le fils, qui a bu aussi de ce vin sans
» que son père le vît, tombe mourant sur le geôlier,
» le geôlier sur M. Cassandre, M. Cassandre sur sa
» femme, et personne ne survit. » L'auteur cherche à faire valoir la manière neuve dont périt madame Cassandre; pas un des personnages n'échappe au trépas, et cette pauvre femme est étouffée sous leurs cadavres.
« Ce genre de mort m'appartient, et je n'en ai vu
» d'exemple nulle part. Jusqu'à présent on ne connais-
» sait que le fer et le poison. Si ce nouveau genre de mort
» a le bonheur de réussir, j'en ai quinze autres tout-à-
» fait inconnus, et que j'emploierai dans mes autres
» drames, et je pense qu'ils y feront quelque effet. »

Dans un discours préliminaire où règne d'un bout à l'autre une ironie plaisante, l'auteur élève au-dessus de tous les autres genres, celui du drame, et surtout du drame sombre, *où le cœur est délicieusement navré et pressé délicatement par des angoisses terribles, qui font le charme du sentiment.* Il prétend que les drâmes en offrant, sur des théâtres qu'on construirait

pour les représenter aux yeux du peuple, des scènes terribles tirées de Bicêtre, de l'Hôpital, de la Conciergerie (*maisons de force*) et de la Grève (*lieu où se font les exécutions*), inspireraient l'horreur du vice au point qu'on n'entendrait plus parler de ces crimes, qui révoltent continuellement. « Je maintiens que quatre poètes dramatiques bien sombres, feront mille fois » plus d'effet que les quarante-huit commissaires de » Paris et que tous les officiers de la police; et si » le Gouvernement voulait supprimer toutes ces charges, qui deviendront inutiles, et donner seulement » le quart de leurs revenus à ces quatre poètes, qui » s'engageraient à fournir par an chacun deux drames, » et qui serviraient par quartier, la ville serait beaucoup plus en sûreté. » Il examine ensuite s'il convient mieux de traiter ce genre en vers ou en prose, et se décide pour la prose. « Que l'on écrive en vers des madrigaux, des bouquets, des stances au bas des portraits et des épîtres à Cloris, à la bonne heure; mais » les grands objets doivent être traités en prose...... » On sait qu'un des écrivains modernes, que l'auteur de cette critique a eu en vue, a osé hasarder une opinion qui frise ce paradoxe.

Il vient de mourir à Paris un homme dont la vie forme un roman assez singulier. Je vous en rapporterai quelques anecdotes dont j'ai été à portée d'être instruit. Un de ces enfans, que la misère de leurs parens voue à la charité publique, fut recueilli par le seigneur d'une terre située en Saintonge. Il parut répondre si bien aux soins qu'on prenait de son éducation, que, conformément au principe reconnu qu'on s'attache par ses

propres bienfaits, le patron du jeune Duménil (c'est le nom qu'on donna au héros de notre histoire) n'épargna rien pour développer le germe de ses talens. Il était plus propre à former l'esprit que le cœur de son élève. On en jugera par le premier acte de reconnaissance qu'il exigea de lui. Le seigneur avait une femme jolie et coquette, et n'approuvait pas les soins que lui rendait un gentilhomme du voisinage. Un matin il fait venir dans son cabinet Duménil, qui pouvait avoir alors dix-huit ans. Sens-tu le prix de ce que j'ai fait pour toi? lui dit-il d'un air farouche. Le moment est venu de me prouver que je n'ai point fait un ingrat. Voici un fusil et une bourse de cent louis; prends l'un et l'autre. Le fusil est chargé de trois balles : qu'il serve à me défaire, avant le coucher du soleil, d'un homme qui en veut à mon honneur; avec la bourse, tu te rendras à la Rochelle : tel capitaine, qui fait voile pour Saint-Domingue, te recevra à son bord. Les études que je t'ai fait faire en chirurgie, et les secours que je te ferai parvenir, t'assurent dans ces colonies un sort agréable. Obéis, et ne réplique pas...... Au bout de 24 heures, celui qui faisait ombrage au jaloux n'était plus; et bientôt après Duménil voguait vers des climats où l'attendait une brillante fortune. Quelques années après son arrivée à Saint-Domingue, Duménil fait la connaissance de la veuve Baptiste Hamard, qui lui avait laissé des biens considérables. Ce Baptiste était l'un de ces hommes qui, ne possédant rien en Europe que la honte d'y être connus, s'engageaient pour trois ans, et passaient, par ordre du Gouvernement, dans les colonies, pour y travailler à la population. Avec de la con-

duite et de l'économie, Baptiste avait tiré un tel parti des concessions qu'il avait eu l'adresse d'obtenir en différens temps, qu'il était regardé comme le plus riche des habitans, et se trouvait le maître de 7 à 800 esclaves. On appelait ses habitations des pépinières de nègres; ils s'y multipliaient annuellement, et l'intelligence du maître était pour lui une source continuelle de richesses qui, en trente années, s'accumulèrent prodigieusement. Tous les biens de Baptiste Hamard avaient passé à une négresse libre, qu'il avait épousée, et qu'il venait de laisser veuve, lorsqu'elle s'amouracha de Duménil. Elle le prit pour époux, et lui laissa à son tour cette fortune immense. Duménil passa en France pour y jouir de son opulence: à peine y fut-il arrivé, que le domaine lui demanda compte de la succession de la négresse, et le mit à la veille de retomber dans l'indigence qui avait entouré son berceau. En France, les biens des nègres appartiennent, après leur mort, au domaine du roi. L'issue du procès qu'il fallait entreprendre effraya Duménil, et le menaçait d'empoisonner le reste de ses jours. Il alla trouver un homme de qualité criblé de dettes, mais assez adroit pour employer quelquefois son crédit et celui de ses connaissances. « Monsieur, dit-il à Duménil, payez mes » dettes, devenez mon gendre, faites à ma fille, en » l'épousant, donation de vos biens, et je vous réponds » de tout. « Duménil n'eut garde de refuser l'offre, et s'en trouva bien. Il était à peine tranquille, et les jours de fêtes qui avaient suivi celui de son mariage étaient à peine écoulés, qu'un religieux entre un beau matin chez lui, et s'annonce pour le greffier de la juri-

diction voisine du lieu où Duménil avait passé ses premières années. Le discours du moine, un papier qu'il tenait à la main, faillirent donner à l'Américain le coup de la mort qu'ils le condamnaient à recevoir. Duménil atteint et convaincu de meurtre et d'assassinat, avait été, pendant son séjour à Saint-Domingue, jugé par le tribunal du lieu où il avait délivré son bienfaiteur d'un rival détesté, et trouvé digne de la potence : le greffier lui venait lire son arrêt et lui montrait qu'il était le maître de sa vie. — Il faut acheter cet acte, j'en fixe le prix à 3000 louis ; remettez-les-moi, et tout est annullé sous vos yeux, ou je vais suivre l'exécution de la sentence dont je suis dépositaire.... On pense bien que Duménil ne balança pas. Ce fut le dernier échec que subit sa fortune, jusqu'à ce qu'il en fut séparé par le tombeau où il vient de descendre. Les hommes qui font consister le bonheur dans ces biens périssables qui reluisent aux yeux, peuvent envier le sort dont a joui Duménil : je ne sais si, quand on est souillé de quelque crime, on peut goûter encore quelques plaisirs, mais je sais bien que Duménil, avec son opulence, a été jusqu'au dernier soupir le plus malheureux des hommes.

[6 *mai*.] On a affiché deux ordonnances, l'une qui défend à tous ceux qui achètent des denrées dans les rues ou dans les marchés, de porter aucune espèce d'armes, pas même des bâtons, afin qu'ils ne soient point confondus avec les voleurs qui ont pillé les boulangers ; l'autre, qui enjoint aux troupes de tirer sur les mutins qui feraient quelque résistance, et de livrer au prévôt

quiconque serait même soupçonné de former un attroupement. Du reste, la tranquillité la plus grande règne dans Paris, et les marchés, gardés par des troupes, se tiennent paisiblement. On a mis à la Bastille MM. Saurin et Domaire, employés sous le précédent ministère dans la régie des grains, et d'ailleurs les prisons regorgent de coupables. Deux curés et un garde-chasse de M. Brunel de Valroche y ont été également conduits; on les soupçonne d'être des moteurs subalternes ou des agens de la sédition. On a aussi arrêté un nommé Carré, officier de gobelet de M. le comte d'Artois, qui, dans l'émeute de Versailles, encourageait les séditieux, et a voulu percer par derrière un officier aux Gardes qui maintenait l'ordre. Aucun coupable n'a encore été puni, parce qu'on veut les interroger sur les scènes qui viennent de se passer; on ne doute point qu'elles ne soient l'effet d'une espèce de conspiration, et M. Turgot se flatte, dit-on, d'en tenir le fil.

[9 *mai.*] Nous sommes assurés que la disette du pain ni sa cherté n'ont point été la véritable source de ces désordres : aucun sujet honnête n'a paru y être acteur. C'est un complot formé contre le contrôleur-général, et sans doute aussi contre les autres ministres. Cette conspiration a des chefs que l'on ne connaît pas bien encore, parce qu'on en soupçonne peut-être trop à la fois. On ne cesse d'arrêter toutes sortes de personnes, que l'on conduit à la Bastille et en d'autres prisons. On a pris dans le faubourg Saint-Antoine, à Paris, un homme bien mis, auquel on a trouvé 500 louis d'or dans ses poches; il doit avoir avoué d'où il

tenait cet argent, et à quel usage il était destiné. Une femme proprement mise en amazone, et à cheval, a été également arrêtée : dans la poche des séditieux communs qui ont été arrêtés, on y a trouvé beaucoup de demi-louis d'or. Carré est convaincu d'avoir échauffé ici la populace par ses discours : on le pendra aujourd'hui. Les plus vives sollicitations ont été faites auprès du roi, pour obtenir grâce ; mais S. M. a dit : « Tel » que soit le coupable, son sang doit être sacrifié à la » tranquillité publique. »

Nos malheureux troubles ont donné lieu à quelques traits singuliers ; en voici un de grand courage de la part d'un meûnier de Montmartre. Il voit les séditieux venir à son moulin. Suivi d'un garçon affidé, il prend des pistolets et une hache, et il monte dans son moulin, en sappant l'échelle et les planches latterales qui y conduisent. On essaie d'y monter, mais l'échelle se brise sous les pieds et fait culbuter les assaillans. Ils cherchent et dressent une autre échelle ; le meûnier la brise à coups de hache, et les renverse l'un sur l'autre : voyant que nonobstant sa défense, les séditieux s'entêtaient, le meûnier et son garçon font feu de leurs pistolets, tuent quelques-uns des assaillans : toute la bande prend la fuite et abandonne le meûnier et le moulin, le seul du canton qui n'ait pas été pillé. Les mutins n'ont pas été si peureux partout ; car, dans certains endroits, ils ont tenu tête aux troupes. De deux mousquetaires qui allèrent samedi à l'ordre à Versailles, le roi en envoya un porter quelques ordres au commandant d'un détachement des Gardes-du-Corps placé à Corbeil. Sur le chemin, le Mousquetaire est

fait prisonnier par les séditieux. Par hasard, le commandant des Gardes-du-Corps l'apprend; il court avec du monde pour le délivrer; mais obligé de soutenir avec sa troupe un combat assez vif, parce que les sabres ne pouvaient les sauver des pierres et des bâtons, les Gardes furent forcés de faire feu et de tuer 25 mutins pour disperser les autres.

Trois de nos boulangers seulement ont été exempts du pillage; l'un sans secours et sans autres armes qu'une espèce de serpe, a effrayé et chassé les mutins : l'autre, averti à temps, a vidé sa boutique, en a fermé les portes, et a collé en dehors deux écritaux avec ces mots : *Boutique à louer présentement.* Les brigands lisant cette affiche, ont passé outre. Le troisième boulanger était voisin d'un corps-de-garde de la Garde de Paris, qui l'a pris sous sa protection. Ceci prouve qu'un peu de résistance, dès le commencement du trouble, aurait dissipé la canaille, qui s'est enhardie par ses premiers succès.

Croirait-on qu'au milieu de ces désordres et de ces événemens affligeans, la plaisanterie et la légèreté française puissent se faire voir encore? Nos élégantes vont porter des *bonnets à la révolte.*

Une femme appartenant à un mari jaloux, s'était déguisée en homme pour aller voir son amant. Surprise à heure indue dans le chemin d'une maison éloignée de la ville de cent pas, on l'arrête, on la questionne: son embarras la rend suspecte; sa voix fait reconnaître son sexe, et on la prend pour une intrigante, l'un des ressorts de ces abominables complots. On la met en prison; et ce n'est qu'avec peine qu'elle est parvenue

à prouver qu'il n'était question que de gálanterie. Mais cette aventure, et les moyens que cette malheureuse a été obligée d'employer pour recouvrer sa liberté, ont dévoilé à son mari le mystère de sa conduite; et de la Bastille elle est passée à Sainte-Pélagie, maison de force où l'on punit les fautes contre la chasteté.

[*Le* 14 *Mai.*] Depuis le 10 jusqu'à ce jour, les boulangers et les marchés ont été gardés par des sentinelles et des postes des Gardes Françaises et du Guet, tant à pied qu'à cheval; tout s'y est passé fort tranquillement. Il ne reste plus de traces de la sédition que celles que laissent encore après eux quelques brigands répandus dans les campagnes, et qui ne tarderont pas à être arrêtés. Cependant l'arsenal de Paris est toujours gardé avec soin, et il y a encore du canon en batterie sur les remparts du côté de la Seine. Le maréchal de Biron, disent les plaisans, a 24,000 livres par mois pour commander l'armée *des Miches*, et faire braquer les canons de l'arsenal contre les hirondelles de la Seine.

[16 *Mai.*] L'orage est dissipé, grâces aux mesures sages et prudentes que le gouvernement a prises. Deux malheureux seulement ont expié à Paris et un à Versailles les fautes des séditieux subalternes.

[25 *Mai.*] M. le marquis de Brunoi vient de concevoir l'idée d'une nouvelle extravagance, et s'occupe très-sérieusement de l'exécuter. Il s'agit d'un pélerinage à la terre sainte; s'il a lieu, M. le marquis ira à pied, en sandales et avec tout le costume d'un pélerin dévot,

visiter le tombeau de N. S. et ceux des apôtres. Il se fera suivre de trente hommes qu'il défraiera comme de raison, et à chacun desquels il donnera 600 liv. avant le départ, et l'assurance de 400 liv. de pension viagère, pour chacun de ceux qui reviendront avec lui en France.

Nos gardes du commerce, c'est-à-dire ceux qui sont chargés d'arrêter les débiteurs contraints par corps, éprouvent parfois des aventures assez désagréables. Un d'eux se présenta, il y a quelque temps, pour faire son office vis-à-vis d'un marchand qui se réfugia dans une chambre aux entre-sols, d'où pendant que l'officier de police suivait, il se sauva en sautant de sa fenêtre sur celle de la maison voisine. Le garde du commerce, étonné de le voir disparaître, monte sur l'appui de la fenêtre, et considère en vain comment et où il a passé. Le débiteur avait trouvé un asile : sa femme saisit l'instant favorable, pousse le garde et le fait tomber dans la rue, où il se casse un bras et une jambe. De là deux plaintes criminelles, celle de l'officier de police et celle de la marchande, qui, bien conseillée, l'a accusé d'avoir négligé ses fonctions et laissé fuir le mari pour satisfaire sa passion avec la femme. Il voulait, dit-elle, la violer, et en se défendant près de la fenêtre, qui est en effet très-basse, elle l'a repoussé assez violemment pour le précipiter ainsi.

Un de nos financiers de la première classe, et, ce qu'il y a de plus singulier, l'héritier de riches ancêtres, est le fruit d'amours qui trouvent rarement grâce devant les courtisans de Plutus. Celui qui donna le jour à M. de Savalette, conçut, à l'âge de vingt ans, la passion la plus violente pour la fille du vinaigrier qui, toutes les

semaines, apportait sur une petite brouette la provision de la maison. Le jeune homme avait inutilement essayé de faire sa cour à la demoiselle ; l'honnêteté du père et ses propres vertus, éloignaient les adorateurs. Notre amoureux était consumé d'une passion à laquelle l'espérance même était refusée ; il en tomba malade ; une mélancolie secrète le conduisait au tombeau, lorsque son père, qui l'aimait tendrement, qui n'était pas entièrement asservi aux préjugés de son état, et qui savait apprécier la vertu sous tels dehors qu'elle se montrât, apprit la cause de son mal, eut la générosité de lui permettre l'espoir du remède. Le vinaigrier avait, de son côté, fait la même découverte dans le cœur de sa fille, lorsqu'il sut ce qui se passait chez le financier, son voisin et sa pratique ; un beau matin il entre chez lui avec toute la familiarité d'une ancienne connaissance, et pénètre, en poussant sa brouette, jusqu'au cabinet du Crésus, traversant, malgré les efforts des domestiques, une suite de pièces richement ornées au rez-de-chaussée (1). Le financier est étonné de la visite et de l'attirail qui précédait. « Monsieur, lui dit le vinaigrier, » cette brouette doit être plus éloquente que moi pour » la demande que je viens vous faire. Nos enfans s'ai- » ment ; ils sont sages et bien élevés tous deux, il faut » en bons pères que nous les unissions ; voici la dot de » ma fille, c'est un bien dont je n'ai pas à rougir, le » fruit de mon économie durant quarante ans de tra-

---

(1) Cette histoire du riche vinaigrier se trouve, autrement racontée, dans un ancien roman ayant pour titre : *le Gage touché*.

» vaux que le ciel a fait prospérer. » En disant ces mots le bon homme ouvre le baril de sa brouette et en fait sortir plusiers milliers de louis d'or, qui surprirent étrangement le financier, et ne contribuèrent pas peu à hâter l'union des jeunes amans. De ce mariage long-temps heureux sont nés plusieurs enfans; ils n'ont perdu que depuis peu d'années une mère respectable par des sentimens et des vertus qui n'accompagnent pas toujours l'éclat d'un haut rang. M. Mercier a changé un peu cette aventure pour en faire le sujet d'un drame intitulé *la Brouette du Vinaigrier*.

La demoiselle Duthé, l'héroïne de nos filles, vient d'essuyer une sorte de correction qui l'a un peu humiliée et nous a fait rire. Un équipage pompeux s'arrête à sa porte; un jeune homme en descend, entouré de valets superbement habillés; le jeune homme monte et s'annonce pour un étranger de la plus haute distinction; et l'appuie d'une promesse très-séduisante. La belle, touchée par le singulier de l'aventure, et encore plus par la somme d'argent offerte, cède aux tendres sollicitations de l'étranger, qui, lorsqu'il s'en sépara, eut soin de déposer sur la toilette une bourse très-pleine. A peine était-il parti, que la demoiselle Duthé ouvre la bourse et n'y trouve que des jetons de cuivre. On a su le lendemain que le prétendu seigneur étranger était un valet-de-chambre, qui avait pris le carosse de son maître, et avait engagé les laquais ses amis à le servir dans cette galante supercherie. La demoiselle Duthé est désolée de l'aventure, et se promet bien de ne plus conclure de marché sans avoir visité la bourse de ceux qui prétendront à ses faveurs.

[26 *Mai.*) Chaque jour voit naître à Paris de ces nouvelles productions, de ces pamphlets que nos auteurs se lancent réciproquement. L'auteur de l'une de ces satires paraît en vouloir à tout le monde, et fronder également les torts des partis différens. C'est une brochure intitulée : *La Littérature renversée, ou l'art de faire des pièces de théâtre sans paroles, ouvrage utile aux poètes dramatiques de nos jours : avec un traité du Geste, contenant la manière de représenter les pièces de théâtre à l'aide des bras et des jambes, pour la commodité des acteurs qui ont une mauvaise prononciation ; et offrant en outre une excellente méthode aux gens mariés, pour se quereller dans leur ménage sans faire de bruit ; suivi de l'art de se louer soi-même d'après les principes de M. Linguet. A Berne*, 1775. L'auteur se qualifie de *grand danseur du Sr. Nicolet* ; il se plaint avec tous les gens de lettres, qui semblent, s'être donné le mot pour tensasser l'aréopage comique de ce qu'un auteur ne peut faire jouer ses drames *sans avoir humblement sollicité l'agrément des Comédiens. C'est à-peu-près, ajoute-t-il, comme si le compère de Polichinelle était obligé de demander la permission à ses marionnettes lorsqu'il veut les faire mouvoir.* Dans une lettre adressée à M. de Voltaire, il vante les avantages de la pantomime, et témoigne sa joie de ce que nos pièces nouvelles préparent les succès de ce genre qu'il veut établir à l'exclusion de tous autres sur nos théâtres ; cette lettre, ainsi qu'il l'annonce lui-même, est une parodie de celle dont M. de la Harpe a enrichi l'impression de sa tragédie du comte de Warwick. MM. Lemière, Dubelloi, Sedaine, y sont en butte

aux traits de notre Zoïle, qui tantôt emploie l'ironie, et tantôt le sarcasme.

Ensuite vient une pièce où tout est en action, et où l'on ne prononce pas une parole, attendu que c'est le programme d'une pantomime. Elle a pour titre : *Les Ressources, ou le Théâtre du Monde.*

Notre critique, dans le *prospectus* d'un volume *in*-4°. qui traitera de l'art *de se louer soi-même*, cite M. Linguet comme celui qui possède *le mieux cet art, de se louer finement et d'une manière qui fasse taire l'envie et apprivoise l'amour-propre de ceux qui nous entendent.* Il se propose de prouver *que la plupart des Auteurs, faute d'avoir bien su les principes de cet art, ont tellement exalté leur mérite littéraire qu'ils se sont couverts de ridicules.* Pour ne pas rendre son ouvrage prétendu trop volumineux, l'auteur du pamphlet annonce qu'il s'attachera par préférence à trois écrivains, MM. Palissot, la Harpe, Linguet. *La Théorie du Libelle*, ouvrage de ce dernier, dont je vous ai entretenu, monsieur, fournit un nombre d'exemples que notre plaisant cite, *pour apprendre aux jeunes littérateurs à se louer avec discrétion* (1).

L'histoire de la société des Jésuites a toujours été accompagnée de circonstances singulières. Deux ans avant son expulsion de France, on avait fait, et je connaissais ces vers qui ne sont peut-être pas parvenus jusqu'à vous:

Au livre des destins, chapitre des bons rois,
On lit en lettres d'or ces paroles écrites :

---

(1) Cet ouvrage singulier est de M. P.-J.-B. Nougaret.

Deux beautés sauveront l'empire des Français ;
Agnès Sorel a chassé les Anglais,
Et Pompadour chassera les Jésuites.

Le 18 de ce mois, M. le maréchal duc de Duras a été reçu à l'Académie française : nouveau sujet de plaisanteries et de brocards : on prétend qu'il est également déplacé à la cour d'Apollon et à celle de Mars.

On peut dire que l'Académie française tombe en décadence ; ce n'est plus qu'une vieille femme, qui n'a pas même le mérite d'avoir été jolie. Elle semble avoir formé le vœu de ne recevoir dans son sein qu'une certaine classe de littérateurs, et des gens qui cherchent à le devenir ou qui les protègent. M. de Chattelux dont on ne connaît qu'un ouvrage intitulé *de la Félicité publique*, qui a été porté par une cabale, vient d'être régalé de cette épigramme :

A Chattelux la place académique !
Qu'a-t-il donc fait? — Un livre bien conçu. —
Vous l'appelez ? — *Félicité publique.* —
Le public fut heureux, car il n'en a rien su.

[ *Du 28 mai.* ] Le roi a décidé que les cérémonies de Reims n'interrompraient le deuil (1) que pour le seul jour du sacre : la prédiction de *Matthieu Laensberg* se trouve ainsi justifiée. Il annonce pour le mois de Juin de cette année, *une grande cérémonie qui sera obscurcie.*

(1) Pour le feu roi Louis XV.

Parmi les vers et les chansons dont on est inondé sur les coiffures en plumes, qui ont plus de vogue que jamais, on distinguera celle-ci :

Oui, sur la tête de nos dames
Laissons les panaches flotter :
Ils sont analogues aux femmes ;
Elles font bien de les porter.

La femme se peint elle-même
Dans ce frivole ajustement ;
La plume vole, elle est l'emblême
De ce sexe trp inconstant.

Des femmes on sait la coutume,
Vous font-elles quelque serment ?
Fiez-vous-y, comme la plume,
Autant en emporte le vent.

La femme aussi de hauts plumages
Se pare au pays des Incas,
Mais là les beautés sont sauvages
Et les nôtres ne le sont pas.

Tandis que d'un panache en France
Un époux orne sa moitié,
D'un autre avec reconnaissance
Par elle il est gratifié.

Mademoiselle Raucourt a reçu les vers suivans, en réponse d'une lettre maligne qu'elle avait adressée au marquis de la Villette.

Oui, je fus un sot de t'aimer,
Oui, je suis un fou de t'écrire ;
Si c'est là ce que tu veux dire,
Je peux ne m'en point alarmer.
A tes folles inconséquences
Tu sus l'art de m'accoutumer ;

Mais de plates impertinences
Avais-tu besoin de t'armer?
Qu'importe ici mon secrétaire?
Fut-il porteur de mon esprit;
Dans tout ce que j'ai fait ou dit
A toi dans l'ombre du mystère?
Adieu, Fanni, vivons en paix,
Et songe, P...... adorable,
Que s'il entrait dans tes projets
De me faire donner au diable,
C'est à toi que je reviendrais.

[ *Du premier juin.* ] Je vais rapporter quelques anecdotes qui ont été peu connues dans le temps, relatives à M. de Maupeou et à ses opérations.

Les femmes ont, dans plusieurs familles de nos magistrats, soutenu la fermeté de leurs époux, de leurs fils, et ont souvent témoigné plus de courage qu'eux. Madame le Pelletier de Beaupré est une de celles qui se sont le plus signalées. M. le chancelier la plaisantait un jour à ce sujet dans un cercle, et lui représentait que les femmes se mêlaient d'affaires auxquelles elles ne s'entendaient pas plus que des oies. — *Et ne savez-vous pas, M. le Chancelier*, lui répondit madame de Beaupré, *que ce sont les oies qui ont sauvé le Capitole?* Ce fut la même qui se trouva chez M. de Maupeou à un souper où étaient plusieurs des conseillers du Grand-Conseil incorporés dans le nouveau parlement; on les servait en poisson, et ces magistrats exaltant le repas, disaient qu'il y avait des *monstres : oui, Messieurs*, répliqua la présidente, *autour de la table.* Le propos de madame Negre à son fils, conseiller au Grand-Conseil peut se comparer à celui d'une Lacédé-

monienne. M. Negre partait pour aller à Versailles, en vertu d'une lettre de cachet : *mon fils, laissez à la cour, s'il le faut, votre robe et votre charge, et rapportez votre honneur*, lui dit cette mère courageuse.

Nos historiens prétendent que des vues politiques engagèrent madame du Barry à acheter le portrait de Charles Ier., roi d'Angleterre, peint par Vandyck, qui fut vendu 20,000 livres à la vente du cabinet de M. de la Guiche. « Cette dame, disent-ils, plaça ce ta-
» bleau dans son appartement à côté de celui du roi.
» Toutes les fois que S. M. revenant à son caractère
» de bonté naturelle semblait fatiguée de sa colère et se
» tourner vers la clémence, elle lui représentait l'exem-
» ple de l'infortuné monarque ; elle lui faisait entendre
» que peut-être les parlemens se seraient portés à un
» attentat de cette espèce, si M. le chancelier ne lui avait
» fait entrevoir leurs complots insensés et criminels,
» et ne les avait arrêtés avant qu'ils fussent formés au
» dégré de noirceur et de scélératesse où ils auraient
» pu parvenir. Quelqu'absurde, quelqu'atroce que fut
» l'imputation, elle renflamma le prince pour le mo-
» ment, et c'est du pied de ce tableau que partaient
» les foudres destructeurs qui allaient frapper la ma-
» gistrature et la pulvériser dans les extrémités les
» plus reculées du royaume (1). »

Madame du Barry avait un autre objet dans l'acquisition de ce tableau : la famille de son mari prétendait descendre par alliance du malheureux roi d'Angleterre.

Je retrouve dans un recueil peu commun, un vaude-

(1) Journal histor. de la révol. opérée par M. de Maupeou.

ville qu'on a chanté dans quelques sociétés au commencement de 1772, et qui ne tenait pas assez aux circonstances du temps pour qu'il ne puisse encore faire plaisir à nos lecteurs.

Chantons dans un badin vaudeville
Le retour des vertus qu'on aura ;
L'honneur gothique à la cour, à la ville,
Le sentiment qu'on trouve de vieux style :
Cela reviendra.

Français, ne perdez pas l'espérance,
Tout va bien, tout encor mieux ira ;
La liberté, le crédit, l'abondance,
La candeur, les Jésuites, l'innocence :
Cela reviendra.

Tout revient, la pudeur, le courage,
La gaîté, les mœurs, et *cætera* ;
Je sais même une demoiselle sage,
Qui disait, en perdant son pucelage :
Cela reviendra.

Le ton malin et plaisant est celui sur lequel l'esprit français se montre le plus facilement. M. le marquis de Pesai vient d'inspirer ces vers à M. de Rulhières :

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure ;
Car en dépit de la nature,
Il s'est fait poète et marquis.

L'histoire des ivrognes fournit une infinité de traits plaisans. On connaît l'aventure de la Thorillière, comédien célèbre, qui au sortir d'un bon dîner, dans le moment d'une grande pluie, fit inutilement chercher un carrosse de louage pour se rendre au spectacle, et

n'est qu'une brouette, petite voiture traînée par un homme, qu'il s'estimait heureux de trouver, pour mettre son habillement et sa chaussure à couvert. Voici comme il en profita : se voyant pressé par l'heure du spectacle, il demanda à l'homme qui le traînait, pourquoi il n'allait pas plus vîte ? -- Monsieur, je n'ai pas de diligence. -- Que veux-tu dire avec ta diligence ? -- C'est un homme qui poussant par derrière allége mon fardeau. -- Eh ! que ne parlais-tu plutôt, s'écria la Thorilliere en s'élançant hors de la brouette ! Mon comédien se met à faire la diligence et arrive à la porte de la comédie en poussant sa voiture, tout crotté, tout mouillé, tout essouflé, etc.

Le laquais d'un de mes amis était hier au soir dans le même état où se trouvait cette fois la Thorillière ; pouvant à peine marcher, il prend un fiacre pour s'en retourner chez lui ; il passe devant ma porte ; se rappelant pour lors qu'il avait une lettre à me remettre, il fait arrêter le carrosse, descend, me parle, et oubliant qu'il jouait avec le fiacre le rôle du maître, au lieu de remonter dedans, entraîné par la force de l'habitude, il se huche de son mieux derrière, s'y cramponne et bientôt s'y endort. Le cocher ne l'avait pas apperçu ; il était endormi de son côté, et mes deux ivrognes passent ainsi la nuit. Le laquais s'éveille le premier au point du jour : étonné de sa situation, après avoir bien frotté ses yeux, il prend le parti de s'en aller, le mouvement qu'il fait en descendant, tire le cocher de son long assoupissement. Celui-ci reconnaît l'homme qui l'a loué et le retient pour demander son salaire. Le laquais ne se souvient de rien, et pré-

tend qu'en tout cas le cocher a eu tort de ne l'avoir pas mené où il lui avait dit, que c'est sa faute de ne pas s'être aperçu qu'il était monté sinon dedans du moins derrière le carrosse, et qu'après tout si c'était son goût de se placer derrière, ce n'était pas les affaires du cocher : enfin il demande des dommages au cocher qui est selon lui, pour ne l'avoir pas mené, cause de la perte de son état, puisque pour avoir découché et manqué le service de son maître, il s'attend à recevoir son congé. On ignore comment le commissaire de police aura mis ces deux honnêtes gens d'accord.

L'aventure de Ruault et Clousier, libraires et imprimeurs de l'abbé Saury, qui sont interdits à cause de la note qui se trouve dans le petit ouvrage, intitulé : *Réflexions d'un Citoyen*, jette l'épouvante dans la librairie. Il n'a pas encore percé dans le public un seul exemplaire de cette brochure. Il sera plus difficile que jamais de se procurer ces sortes de productions, parce que le lieutenant de police annonce la plus grande sévérité.

[ *Du 6 juin.* ] L'aventure suivante apprendra peut-être aux cochers à respecter l'infanterie plus qu'ils ne le font. Un particulier, qu'on dit être un mousquetaire, voulant traverser le beau boulevard le premier de ce mois, se trouva pris dans la file des carrosses, et serré de près par une voiture, dans laquelle un robin reposait tranquillement. Le fantassin au moment d'être écrasé, crie au cocher d'arrêter : celui-ci continue de marcher ; l'autre redouble ses instances ; on

ne lui répond que par des invectives : il s'adresse au maître qui fait à peine semblant de l'entendre. Le malheureux piqué et toujours en danger, menace le cocher qui lui applique un coup de fouet au travers du visage. Tirer l'épée, percer l'insolent Phaéton de trois coups, l'étendre mort au bas de la voiture, et disparaître, fut l'affaire d'un moment.

On se rappelle le ridicule opéra comique (*la Bataille d'Ivry*), dans lequel on a si ridiculement introduit Henri IV, qui ordonne les dispositions de la bataille, en chantant un *trio* avec les maréchaux d'Aumont et de Biron. En voici une critique fort exacte :

*Stances critiques sur le Drame d'Henri IV du sieur Durosoy.*

Grâce à ta baguette magique,
Paris m'a vu ressusciter ;
Je m'habille encore à l'antique,
Mais je sais mieux me présenter.
A l'opéra comique
Tu m'as contraint de débuter ;
Ventre saint gris, de mon temps la musique
Etait plus facile à chanter.

On m'a fait une armée entière
De tous les danseurs du canton ;
Ils s'en vont soixante à la guerre
Avec des piques de carton ;
Dans le fond des coulisses
Leur valeur m'entraîne aussitôt.
Ventre saint-gris, ce n'est qu'à des actrices
Qu'il faut toujours livrer l'assaut.

J'ai trouvé pour ma bien venue
Le champ d'Ivry tout parqueté.
Nul canon ne s'offre à ma vue,
Pourtant l'on tire à mes côtés;
Les boulets invisibles
Frappent l'air à loisir pressé:
Ventre saint-gris, je les crois peu nuisibles,
Car pas un soldat n'est blessé.

Je te prends sous ma bienveillance,
O mon très-féal Durosoy!
Mais dans la moindre circonstance
Laisse-moi parler comme moi.
Pour me prouver ton zèle
Ne me mets jamais en *trio*;
Ventre saint-gris, ma chère Gabrielle
Ne m'apprenait que des *duo*.

Tu mérites que je t'apprenne
Mon plus agréable secret.
Tu crois m'avoir mis sur la scène,
Et c'est mon ombre qui paraît;
Tout entier sur le trône,
J'ai changé de nom seulement.
Ventre saint-gris, Henri quatre en personne
A rétabli son Parlement.

[*Du* 10 *juin.*] Il est arrivé lundi dernier à la comédie française une histoire assez singulière. La Rive, nouveau débutant, jouait Orosmane; on était à la fin de la pièce: lorsque Nérestan s'écrie qu'Orosmane a tué sa sœur, il s'éleva du fond d'une loge, des cris perçans; c'était madame la vicomtesse de la Fosse-Landry, femme de qualité de province qui est sujette à des vapeurs considérables. Il faut croire que la si-

tuation tragique de Zaïre tuée par son amant, avait produit cet accès; on fut obligé de la transporter à demi-morte dans sa voiture, et nos agréables n'épargnèrent point les quolibets. Vous observerez que ces vapeurs sont, dit-on, de la qualité de celles qu'on nomme *hystériques* : ce qui prêtait beaucoup à la plaisanterie, d'autant plus que la dame est très-jeune et assez aimable.

Un financier amoureux d'une demoiselle avait promis un emploi considérable au frère de la belle, si elle voulait payer cette faveur de quelque complaisance : la demoiselle fit si bien que l'amant alléché par une flatteuse espérance donna l'emploi avant d'avoir été réellement heureux; alors elle n'a plus voulu remplir sa promesse; beaucoup de bruit; le fermier-général veut renvoyer le jeune homme, la demoiselle le menace de faire paraître un mémoire où le fait sera exposé avec naïveté, et le public, avide de ces scènes qui nourrissent sa curiosité, désirerait bien que le mémoire parût.

Un étranger après s'être procuré les mémoires de l'Académie des sciences, et ceux de l'Académie des inscriptions, demanda à connaître les productions des membres de l'Académie Française; il se figurait que de ce sanctuaire sortaient des chef-d'œuvres de goût et de génie, on lui répondit par cette épigramme :

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrire il assomme,
Dans un fauteuil d'académicien
Lui quarantième on fait asseoir cet homme;
Puis il s'endort et ne fait plus qu'un somme.

Plus n'en aurez phrase, ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

[ *Du 16 juin.* ] On s'est aperçu à Paris du nombre de gens qui ont été entraînés hors de la capitale par le desir de voir la cérémonie du sacre. Les filles entretenues ont même déserté pour aller à Reims. Cette curiosité a donné lieu à plusieurs histoires amusantes. Ceux qui ont le plus souffert de cette transmigration sont les pères et mères et les maris. Ces jours dernires un de ceux-ci, galant homme de ma connaissance, rentre chez lui et ne trouve point sa femme, demande avec vivacité où elle est. On lui remet une lettre de la part de madame. Il y lit ces mots : « Ne » soyez point inquiet de moi, monsieur, je vous avais » demandé une permission que vous avez eu le mau- » vais procédé de me refuser. J'ai donc pris mon parti » et je pars pour Reims. Cela a été plus fort que » moi et je n'ai pu me résoudre à me priver du spec- » tacle le plus fait pour me flatter. Dieu merci, on » ne sacre pas nos rois tous les jours ; je desire fort » vivre cent ans et ne point voir une autre cérémonie » de ce genre. Vous seriez un très-mauvais Français et » un sujet indigne du prince que Dieu nous a donné, » si vous preniez de l'humeur. Adieu, je ne tarderai » pas à vous revoir. » L'époux est un digne sujet du roi, mais ce qui l'a un peu affligé, c'est que ce voyage lui coûtera plus de mille écus que sa femme a empruntés, et qu'elle est partie avec un homme que le mari soupçonne ne lui pas être indifférent. Il lui a fait cette réponse laconique : « Passe pour le sacre, madame,

» mais vous pouviez y aller sans la société de M****. Je
» suis bon Français autant que vous et je n'imagine ce-
» pendant pas que l'intention du roi soit qu'on se
» rende à Reims à l'insu de son mari, et dans une com-
» pagnie qui ne saurait lui plaire. »

## LE PLAISIR ET LA SAGESSE.

### CONTE.

Le folâtre Plaisir s'était mis en chemin
Pour visiter les lieux de son domaine,
Et de son pied léger il arpente la plaine
Aussi vite qu'un trait échappé de la main.
Dessus son dos une mallette
Voiturait divers instrumens
Propres aux divertissemens,
Une corde à danser dessus l'escarpolette,
Force raquettes et volans,
Cartes et dés, surtout remèdes excellens
Contre le sommeil léthargique :
Des drames, des romans, des livres de musique,
Que sais-je, enfin tout l'attirail
Qui sert à détourner les hommes du travail.
Dans son chemin il trouve la sagesse
Qui méditait au coin d'un bois.
Quoi ? madame, c'est vous? — C'est moi, quelle allégresse!
Qu'avec douceur je vous revois.
Depuis l'âge d'or, ce me semble,
On nous vit rarement ensemble :
Vous me fuyez, Plaisir. — Vous me grondiez toujours,
Sagesse, sans cela vous seriez mes amours.
Tient-il à moi, dit l'immortelle,
Qu'entre nous désormais
L'amitié ne se renouvelle?
Allons, jurons-nous donc une ardeur mutuelle,

Et ne nous séparons jamais.
Tous deux ainsi d'intelligence
Ils se mettent à voyager.
La nuit vint, il fallut chercher à se loger.
Ils virent un château d'assez belle apparence ;
Et résolurent de concert
D'aller chez le seigneur demander le couvert.
Dans les routes de l'avenue
La dame du château prenait alors le frais,
Coquette s'il en fut jamais.
Le folâtre Plaisir lui donna dans la vue ;
Bonne table, bon lit, tout lui fut préparé ;
La Sagesse fut mal reçue,
On l'envoya loger chez monsieur le curé,
Où nous dirons, par parenthèse,
Qu'elle passa la nuit assez mal à son aise.
Après un fort léger sommeil,
Du Plaisir paresseux elle attend le réveil ;
Il sort vers le midi des bras de son hôtesse,
Et laisse dans sa place une sombre tristesse.
Voilà le couple pèlerin
Qui se rassemble encore, et se met en chemin.
Nulle malheureuse aventure
Ne troubla leurs plaisans propos.
Sur le point que la nuit ramène l'ombre obscure,
Autre château se présente à propos.
C'était le séjour d'une prude,
Qui lasse du tracas mondain,
Se plaisait dans la solitude.
Cette dame parut, mais d'un abord fort rude
Repoussa le Plaisir badin,
A la Sagesse seule elle tendit la main.
Le Plaisir rebuté porta sa lassitude
Au cabaret le plus prochain.
Quelle infortune est donc la nôtre !
Dirent nos voyageurs au matin assemblés.
Il faut que des humains les esprits soient troublés

Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre ;
N'est-il point sous le ciel quelque séjour heureux
Où nous soyons reçus tous deux ?
Contre le mauvais goût le beau couple s'emporte,
Et mécontent des deux gîtes derniers,
Va le soir frapper à la porte
De la charmante A.......
Son extrême beauté, sa brillante jeunesse,
Promettait au Plaisir un favorable accueil,
Cette même raison fit trembler la Sagesse,
Que jeunesse et beauté mirent souvent en deuil.
Mais quelle surprise agréable
La fit changer de sentiment!
Quand la belle d'un air affable,
Fit à tous deux ce compliment :
Venez, Plaisir, venez, Sagesse,
Vous avez trouvé votre hôtesse :
J'aurai chez moi place et temps pour vous deux
Pourvu qu'abandonnant cette critique austère,
Et cet air trop impérieux,
La Sagesse soit moins sévère,
Et s'apprivoise avec les jeux.
J'espère que dans ma retraite
J'affermirai votre union,
Mais faisons un marché pour n'être pas sujette
A fréquente discussion.
Conditions se font, nul n'ose se défendre,
Chacun bien entendu met quelque peu du sien.
Faute de s'approcher, ou faute de s'entendre,
On est souvent brouillé pour rien.
Qui plus des deux sur soi dut prendre ?
Je ne le dirai pas, chacun s'en trouva bien.
La Sagesse fut gaie et le Plaisir modeste ;
Et dans son propre appartement
Sans que jamais nul altercas funeste,
La belle pour toujours marqua leur logement,
La Sagesse eut le lit, le Plaisir tout le reste :

Tout le reste était grand, oui, mais tout bien compté,
( J'en atteste la foi des hommes )
Le Plaisir au siècle où nous sommes
N'est pas toujours si maltraité.

[5 *juillet.*] Un de nos littérateurs les plus estimés se trouva, dans un moment de gêne, en retard avec un créancier de mauvaise humeur; celui-ci, pour l'amener à la juridiction consulaire où on ne connaît que des causes de commerce, s'avisa de le qualifier, dans une assignation, de *marchand poète.*

Quand une jeune demoiselle n'a pas assez de force pour combattre la nature et une passion qui quelquefois n'a dans son principe rien de répréhensible, il est rare qu'elle ne trouve des moyens pour cacher les suites de sa faiblesse. La publicité est souvent le plus grand mal, des parens bourrus et emportés ont plus de tort qu'une fille sensible et sans expérience, lorsqu'ils ne l'aident pas à cacher sa faute. Madame C***, mère respectable et adorée de ses enfans, pense ainsi, mais elle est unie à un homme dont les principes sont bien différens. Un jour elle découvrit un mystère que sa fille s'était en vain efforcée de lui cacher; elle obtient l'aveu; un cœur simple et innocent ne peut employer long-temps la dissimulation avec une mère tendre et chérie. Madame C*** essuie les larmes de sa fille, et lui promet son secours pour dérober cette aventure à un père redouté. L'inimitable mère feint qu'elle est elle-même enceinte, et selon l'usage qu'elle avait établi dans son ménage, interdit à son mari l'entrée de son appartement, à toutes les heures où il aurait pu dévoiler le mystère; des hardes artistement

arrangées, de petites précautions de santé, et des soins de toute espèce annoncent à tout le monde la grossesse de madame C***. Le moment fatal approche, cette mère généreuse parait desirer que sa fille soit témoin de toutes les circonstances de l'accouchement, pour lui servir d'utile leçon; le chirurgien était dans le secret; quand le père entre il voit sans surprise dans le lit, avec la prétendue accouchée, sa fille qui feignait d'être malade de l'effet du spectacle touchant auquel elle avait assisté; il donne mille témoignages de tendresse à un petit fils qu'il croyait lui appartenir de plus près; l'enfant est nourri dans la maison, sa mère véritable a du moins la consolation de l'embrasser comme son frère. Elle peut aujourd'hui le regarder sans rougir, puisqu'elle est à la veille de s'unir à celui auquel il doit le jour. Elle n'a pas cessé d'être vertueuse, quoiqu'elle ait commis un attentat contre la vertu. Quelles suites cruelles aurait eues, avec une mère moins indulgente, une faiblesse excusable à bien des égards!

Il vient de se passer une aventure singulière. Un jeune homme avait assigné un rendez-vous à une demoiselle fort aimable et qui était sous l'aile de ses parens. Elle s'échappe pour quelques instans et vole au jardin du Luxembourg qui était le lieu indiqué : elle y trouve en effet son amant; ils se disent des choses fort tendres et en viennent même à des aveux qui n'étaient que trop naïfs : un libertin rusé les écoutait avec attention. Les amans se séparent et vont chacun de leur côté. Le spectateur malévole se montre à la demoiselle qu'il avait suivie, au moment même qu'elle rentrait chez ses

parens; la jeune personne est effrayée; elle l'est bien davantage quand cet homme peu délicat lui dit : *J'ai entendu votre conversation avec M*** , car j'ai appris son nom de vous-même; je me rappelle jusqu'à la dernière syllabe de vos propos; ils n'étaient pas tout-à-fait innocens; en conséquence j'entre avec vous chez votre père et votre mère, et je les instruis de tout.* La demoiselle alarmée se jette à ses pieds, pleure : il est inexorable, enfin il lui dit : « Vous me touchez, je » veux bien vous garder le secret, mais c'est à une con- » dition. » La demoiselle est accablée de désespoir quand elle est informée de la condition; cependant le coquin persiste; enfin la pauvre fille toujours épouvantée, et redoutant qu'il n'entrât chez ses parens, n'obtient qu'à ce seul prix la pitié et le silence de ce scélérat. Ce qu'il y a de plus affreux, il court se vanter partout de sa bonne fortune : le bruit en est venu aux oreilles des parens, qui ont fait renfermer la demoiselle : elle se voit aujourd'hui déshonorée, et assurément serait rejetée de son amant quand même elle lui serait rendue.

## LISE. CONTE.

Lise, échappée à son premier amant,
Et mon auteur ne m'a pas dit comment,
S'était logée, exprès pour être sage,
Chez des dévots. Ceux-ci, contre l'usage,
L'étaient vraiment, gens de bien s'il en fut,
Dormant au prône, et chantant au salut.
Tout en suivant son hôtesse à l'église,
Deux fois par jour, un jeune homme lui plut,
Un beau jeune homme, et très-bien fait. Ah! Lise,
Si vous voulez, cette nuit je viendrai.

tuation tragique de Zaïre tuée par son amant, avait produit cet accès; on fut obligé de la transporter à demi-morte dans sa voiture, et nos agréables n'épargnèrent point les quolibets. Vous observerez que ces vapeurs sont, dit-on, de la qualité de celles qu'on nomme *hystériques* : ce qui prêtait beaucoup à la plaisanterie, d'autant plus que la dame est très-jeune et assez aimable.

Un financier amoureux d'une demoiselle avait promis un emploi considérable au frère de la belle, si elle voulait payer cette faveur de quelque complaisance : la demoiselle fit si bien que l'amant alléché par une flatteuse espérance donna l'emploi avant d'avoir été réellement heureux; alors elle n'a plus voulu remplir sa promesse; beaucoup de bruit; le fermier-général veut renvoyer le jeune homme, la demoiselle le menace de faire paraître un mémoire où le fait sera exposé avec naïveté, et le public, avide de ces scènes qui nourrissent sa curiosité, désirerait bien que le mémoire parût.

Un étranger après s'être procuré les mémoires de l'Académie des sciences, et ceux de l'Académie des inscriptions, demanda à connaître les productions des membres de l'Académie Française; il se figurait que de ce sanctuaire sortaient des chef-d'œuvres de goût et de génie, on lui répondit par cette épigramme :

En France on fait, par un plaisant moyen,
Taire un auteur quand d'écrire il assomme,
Dans un fauteuil d'académicien
Lui quarantième on fait asseoir cet homme;
Puis il s'endort et ne fait plus qu'un somme.

Plus n'en aurez phrase, ni madrigal.
Au bel esprit ce fauteuil est en somme,
Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

[ *Du 16 juin.* ] On s'est aperçu à Paris du nombre de gens qui ont été entraînés hors de la capitale par le desir de voir la cérémonie du sacre. Les filles entretenues ont même déserté pour aller à Reims. Cette curiosité a donné lieu à plusieurs histoires amusantes. Ceux qui ont le plus souffert de cette transmigration sont les pères et mères et les maris. Ces jours derniers un de ceux-ci, galant homme de ma connaissance, rentre chez lui et ne trouve point sa femme, demande avec vivacité où elle est. On lui remet une lettre de la part de madame. Il y lit ces mots : « Ne » soyez point inquiet de moi, monsieur, je vous avais » demandé une permission que vous avez eu le mau- » vais procédé de me refuser. J'ai donc pris mon parti » et je pars pour Reims. Cela a été plus fort que » moi et je n'ai pu me résoudre à me priver du spec- » tacle le plus fait pour me flatter. Dieu merci, on » ne sacre pas nos rois tous les jours; je desire fort » vivre cent ans et ne point voir une autre cérémonie » de ce genre. Vous seriez un très-mauvais Français et » un sujet indigne du prince que Dieu nous a donné, » si vous preniez de l'humeur. Adieu, je ne tarderai » pas à vous revoir. » L'époux est un digne sujet du roi, mais ce qui l'a un peu affligé, c'est que ce voyage lui coûtera plus de mille écus que sa femme a empruntés, et qu'elle est partie avec un homme que le mari soupçonne ne lui pas être indifférent. Il lui a fait cette réponse laconique : « Passe pour le sacre, madame,

L'ABBÉ.

La Dulac est com'ça,
Replique
L'abbé Alique,
Mais son ambre a cela
De vous rendre com' ça.

LA FEMME.

Abbé, abbé unique
On ne vit sonica
Qu'un ecclésiastique
Comm' ça.

Je ne suis pas com'ça.
Si preste;
Malpeste,
Mon mari jaloux m'a
Mise en cage com' ça.
La ceinture funeste
Que vous voyez là
Vous interdit le geste
Com' ça.

L'ABBÉ.

Je n'ai rien vu com' ça.
Le traître!
Dit le prêtre,
Ce chien de mari-là
Gêner un cœur comm' ça!
Sans que j'en sois le maître,
Cette vue a déjà
Fait que je cesse d'être
Com' çà.

Une histoire com' ça,
Dit la belle,
Est nouvelle.

Quel tour galant! c'est le.....
L'abbé, j'en ris comm'ça.
L'abbé riant comme elle,
Fait ses adieux, s'en va
Et laisse la pucelle
Com' ça.

[7 *août.*) On sait que c'est M. le duc de la Vrillière que M. de Malesherbes a remplacé; il y avait cinquante-deux ans que ce duc était secrétaire-d'état, et vingt-cinq qu'il était entré au conseil comme ministre. C'est le seul des ministres du feu roi qui ait vu le naufrage de ceux qui ont couru la même carrière que lui sans y être enveloppé; il ne l'a quittée qu'à son corps défendant, et il a fallu lui dire de se retirer de bonne grâce, s'il ne voulait y être forcé. C'est un bon homme, mais ses alentours lui ont fait commettre tant d'horreurs, qu'il est bien heureux que sa conduite ne soit pas recherchée. Il est de fait qu'une simple ouvrière, pour cinq louis, pouvait obtenir une lettre de cachet, faire enfermer son mari, et vivre en paix avec son amant. A propos de lettres de cachet, M. de Malesherbes a signalé son début dans le ministère par un acte de justice bien digne de lui : il s'est rendu à la Bastille, et a fait sortir sur-le-champ sept prisonniers. D'après les comptes qu'il a rendus au roi, on examine actuellement les causes de détention de ceux qui y sont encore : pareil travail est ordonné relativement à tous ceux qui sont dans les autres prisons royales, et l'on dit que ce ministre a proposé de ne plus accorder aucune lettre de cachet, que le motif pour lequel on la demanderait ne fût examiné au conseil du roi.

M. le duc de la Vrillière, qui, par une prudence fort remarquable, durant cinquante années d'administration, n'a rien changé dans les abus et les désordres, et les a même vraisemblablement favorisés, s'est avisé, depuis sa retraite, de songer à y remédier; il a fait parvenir au roi un long mémoire bien écrit, renfermant un plan de réforme pour ce qu'on appelle *Maison domestique de sa majesté.* Il y a long-temps que d'honnêtes gens avaient gémi d'une foule d'abus, d'une immensité de dépenses et de déprédations dans cette partie, qui avaient été regardées comme nécessaires à l'éclat du trône. Cette absurde profusion est émanée de la malheureuse manie qu'avait Louis XIV pour le faste et la représentation. Cela me rappelle la répartie d'un homme de lettres qui, passant à Dresde, fut sollicité à venir admirer la garde-robe du fameux comte de Brühl. Il répondit brusquement : *Eh! montrez-moi des vertus et non des culottes.*

[12 *août.*] Tout le monde court depuis quelque temps chez Nicolet pour y voir des sauteurs espagnols, ils sont en effet très-bons et plus forts pour le saut périlleux que ceux qui ont paru jusqu'ici : ils ont aussi une contredanse très-extraordinaire : ils sont huit, ayant chacun à la main un bâton d'un bois très-dur, de deux pieds de long, et sur le poignet gauche une espèce de petit bouclier d'un bois dur et sonore. A toutes les figures de la contredanse qui est fort vive, il part une grêle de coups de bâtons, donnés à tour de bras en avant, en arrière et de côté; chaque bâton rencontrant un petit bouclier sur son chemin, il en résulte un bruit ca-

dencé fort extraordinaire : mais pour cette danse, il faut assurément que chaque acteur ait une grande confiance dans ses voisins; ils finissent par former, avec beaucoup de légèreté, divers tableaux d'attitudes symétriques, dans lesquels ils sont montés les uns sur les autres d'une manière fort singulière; que l'on imagine quatre hommes debout, ayant chacun un pied sur l'épaule droite d'un des premiers, et un pied sur l'épaule gauche d'un autre; deux placés de même sur les trois, et un enfant tout en haut sur les deux derniers. Voilà à-peu-près un de leurs tableaux; on dit *à-peu-près*, car ils sont exécutés si vîte, qu'il n'est pas possible de répondre que cet aperçu soit exact.

Un de ces sauteurs danse sur des œufs sans les casser : il en range douze sur un tapis étendu par terre, il les place en tout sens, bien juste, à deux de ses semelles. On plie sur le devant du théâtre deux mouchoirs, comme pour jouer au colin-maillard, et l'on a soin de les montrer, pour que tout le monde puisse s'assurer qu'ils ne sont pas troués. On lui bande bien les yeux avec le premier, ensuite on lui enveloppe la tête d'un crêpe noir : puis, avec le second mouchoir qu'on lui met autour du cou, on assujettit le crêpe, pour qu'il ne flotte pas. On place l'homme à un des coins d'où, jouant des castagnettes, il se met à parcourir cette espèce d'échiquier, d'abord à pas mesurés, mais en tout sens, en large, en diagonale. Peu-à-peu l'air s'anime, les pas sont précipités, bizarres, souvent les jambes croisées, les genoux près de terre; les entrechats s'en mêlent : jamais un œuf n'est touché; il finit par les toucher tous exprès l'un après l'autre, ce qui les dérange entière-

ment, et dans cet état de désordre, il les parcourt une vingtaine de fois en cadence, sans en toucher aucun, et si vîte, qu'il serait bien difficile d'en faire autant les yeux ouverts: il faut sans doute un prodigieux exercice pour exécuter tous ces mouvemens, et il faut les voir pour les croire.

[19 *août.*] Romance. *Paroles et musique de M. le duc de Nivernois.*

Pour jamais à ma Thémire
J'ai donné mon cœur;
C'est pour moi qu'elle soupire;
Je suis son vainqueur.
Tous nos bergers veulent vivre
Pour suivre
Sa loi:
C'est à moi, c'est à moi
Qu'elle a donné sa foi.

L'autre jour sur la fougère
Le beau Licidas
Vint parler à ma bergère
Qui n'écouta pas.
Elle méprise en son âme
La flamme
D'un roi.
C'est à moi, c'est à moi
Qu'elle a donné sa foi.

S'il était une déesse
Brillante d'appas
Qui vînt m'offrir sa tendresse,
Je n'en voudrais pas.
C'est à ton cœur où j'aspire,
Thémire,

Crois-moi.
C'est à toi, c'est à toi
Que j'ai donné ma foi.

[ 27 *août.* ] La demoiselle Quincy, l'une de nos filles du bon ton, avait donné un rendez-vous à trois différens personnages; les trois galans se sont rencontrés. Au moment qu'ils se débattaient et qu'ils se plaignaient de la générosité de la demoiselle qui voulait faire tant d'heureux, a paru un quatrième amant qui tenait la demoiselle par la main et qui a dit assez plaisamment aux trois autres : *Messieurs, je suis le véritable Amphytrion. Dans une couple d'heures, je pourrai vous ramener mademoiselle; en attendant, je vous conseille de réfléchir sur la bizarrerie de la circonstance et sur la fidélité des femmes.* Vous observerez que les trois infortunés étaient un abbé, un homme de robe et un financier, et que celui qui parlait si haut était un mousquetaire qui ne demandait pas mieux que d'insulter à la confusion de ces messieurs.

On a découvert ces jours-ci dans une église d'Arras une épitaphe singulière : un homme avait épousé douze femmes, et la treizième l'enterra. Voici l'épitaphe :

Ci gît par qui gissaient déjà
Douze femmes, chose étonnante :
Il comptait aller jusqu'à trente,
Mais la treizième l'arrêta.

Le bal de l'ambassadeur de Sardaigne a produit plusieurs aventures divertissantes, entr'autres celle-ci. Un financier qui a une jolie femme n'en reste point à la possession des douceurs de l'hyménée, il entretient aussi

une maîtresse. L'épouse délaissée est venue au bal avec une société : on lui a montré l'objet de l'infidélité de son mari ; elle a couru prendre chez un marchand un domino de même couleur que celui de la fille, elle est rentrée dans le bal, a saisi l'occasion où son mari s'était séparé de sa maîtresse, et s'est empressée d'aller le trouver. Le financier dans l'erreur croyant toujours que c'était sa maîtresse, a continué sa conversation, qui roulait sur sa femme, dont il disait beaucoup de mal ; celle-ci l'a écouté patiemment, et à la fin de l'entretien l'a invité de venir dans un jardin qui est au bout de la salle ; là elle s'est démasquée, a accablé de reproches son mari, qui est devenu immobile d'étonnement ; celui-ci a fini par demander pardon et par promettre qu'il ne reverrait plus la fille qu'il entretenait.

Les maris ne sont pas toujours les malheureuses victimes de l'amour, c'est ce que prouve une petite histoire arrivée depuis peu de temps à la femme d'un perruquier. C'était dans les derniers momens du ministère de M. de la Vrillière. Cette femme avait su obtenir, par le crédit de son amant, qui occupait une place considérable dans l'église, une lettre de cachet contre son mari. On devait venir le prendre dans son lit ; l'officier chargé de cette honnête commission, par un hasard singulier, connaissait l'époux ; il en eut pitié, le fit prévenir du coup qu'on lui préparait. Le mari feint un voyage de deux jours ; l'officier de police paraît à l'heure indiquée au milieu de la nuit, fait grand bruit à la porte, on lui ouvre, il demande monsieur un tel ; la dame répond qu'il n'y est point. — Oh ! il doit y être, reprend l'officier de justice. Obstination de la part de

l'épouse à dire que son mari n'est point à la maison, obstination de la part de l'officier à vouloir absolument qu'il y soit; il fait plus, il va à la chambre à coucher, malgré madame, ouvre les rideaux du lit. — Allons, monsieur, levez-vous, c'est de la part du roi. On ne répondait point, on apporte de la lumière, on trouve un homme fort déconcerté, qui à la vérité n'était pas le mari de la dame, mais l'objet de ses affections, et pour l'amour duquel on voulait se défaire du mari. On le saisit; il a beau dire qu'il n'est pas monsieur un tel, qu'on se méprend. — Il n'est pas possible, monsieur, l'imposture est trop grossière, madame est d'une vertu qui nous répond que ce ne peut être que son mari qui partage sa couche. Malgré les représentations et les cris des deux amans, on conduisit en prison le prétendu perruquier, qu'on avait de force revêtu de l'habit de poudre de l'homme dont il tenait la place. Vous jugez qui dut rire : ce fut le véritable Amphytrion, le pauvre mari, qui par ce moyen fut vengé et de sa femme et de son rival. Le détenu confessa son aventure et obtint ensuite sa liberté.

[30 *août*.] Linguet, dans son journal, a inséré un morceau assez plaisant; c'est l'éloge du cheval de Caligula. On se rappelle que ce cheval fut nommé consul par la pleine autorité de son maître. Les *chercheurs d'allusions*, ces gens qui trouvent partout de la politique et de la critique cachée, ont imaginé que Linguet avait en vue quelques-uns de nos principaux personnages; au reste cela fait ressouvenir d'une épigramme que l'on fit il y a quelques mois à propos de six consuls nommés dans une de nos villes principales et que voici.

Calîgula grand empereur
Fit son cheval consul de Rome;
De Castres notre gouverneur
A bien plus fait que ce grand homme,
Car il a fait tout d'une voix
Six ânes consuls à la fois.

## LA SENSIBILITÊ PHYSIQUE.

*Chanson très-philosophique tant par la netteté des idées lumineuses qui en caractérisent le fond, que par le choix des expresssions de génie et néologiques, qui, dans les détails; respirent le goût exquis de la singularité.* Traduction nouvelle de l'anglais.

Un peu d'*Esprit philosophique*,
Disait Mylédi Bellaston,
Du vieux *amour métaphysique*
Proscrit le ton,
Mylord Boston:
Berger délicat, je vous donne,
En riant d'un vain préjugé;
Votre congé,
En abrégé,
Votre tendresse trop mignonne,
*Ne produit point les résultats*
Dont mon sexe éclairé fait cas.

MYLORD.

De l'air dont tout ceci se mène,
Je rougis pour vous, Mylédi!
Achevons du moins la semaine.
Quoi! pris lundi,
Quitté jeudi!

MYLÉDI.

Mylord permet-il qu'on réponde,
Qu'en lui toujours on trouverait
Un amant froid,
Et mal-adroit?
*Ma sensibilité profonde*
Veut, j'en conviens,
*De grands moyens*;
Mylord l'a réduite *à des riens*.

MYLORD.

Ne parler que d'unir nos âmes,
Le jour de notre arrangement!
Me montrer les plus pures flammes
Et l'engoûment
Du sentiment!
Mylédi, quand vous vous rendîtes,
En modérant, comme un bon cœur,
Avec pudeur,
Mon trop d'ardeur,
En propres termes, vous me dites:
» Ne passez point,
» Un certain point!
» Qu'est-il besoin
» D'aller si loin? »

MYLÉDI, *d'un ton doctoral.*

Des feux, *par trop légers* des âmes,
Doivent naître des feux *plus forts*;
Je déteste les pâles flammes,
Et certains torts
De nos mylords.
L'amant qui trouve tout possible,
Est l'amant que je rends heureux.
Moi, je lui veux,

*Des sens tout neufs*;
Et lorsque je me dis sensib le
Par-là, j'entends
Que j'ai des sens
*Agissans et réagissans*.

MYLORD.

Quel aveu noble! Adieu, madame;
Quel plaisir j'ai,
J'ai mon congé!
Permettez-moi d'avoir une âme;
C'est mon bonheur
D'avoir un cœur:
C'est un mal pour vous et les vôtres;
Ou plutôt, pour vous ce n'est rien!
Moi, c'est mon bien,
*Mon grand moyen*:
Je vais l'offrir dans Londre à d'autres.
En ce pays
S'il est sans prix;
Dans huit jours je pars pour Paris.

*Couplet ajouté et risqué par le traducteur.*

Mylord est à-présent en France,
C'est là vraiment
Son élément!
Ce qu'on y prend de préférence,
C'est un amant
A sentiment.
Pour les philosophes anglaises,
Ce bonhomme n'était point fait.
Mais en effet,
Il est le fait,
Des cœurs tendres de nos françaises;
Et surtout à
Paris s'il va,
Ce doit être à
Qui le prendra.

[3 *septembre.*] On est forcé de tolérer, dans une grande ville comme Paris, des maisons de débauche que les bonnes mœurs proscrivent. Mais lorsque celles qui les tiennent portent l'abus jusqu'à séduire de jeunes personnes pour les soustraire à leurs familles, et de jeunes femmes à leurs maris, alors la justice sévit avec rigueur contre celles qui en sont convaincues; c'est ce qui vient d'arriver. Une de ces appareilleuses célèbres, madame Gourdan, connue sous le nom de *la comtesse*, vient d'être décrétée de prise de corps; elle s'est soustraite par la fuite au décret prononcé contre elle. On a été saisir et mettre le sceau sur ses meubles; mais comme elle a été avertie, elle a emporté sa vaisselle et ses effets les plus précieux, et n'a laissé que les gros meubles qu'elle n'a pas eu le temps de faire enlever. Malgré cela, on a prisé ce qui reste à 70,000 livres. On peut juger par-là de sa fortune.

Un nommé Dangé, homme de confiance de M. le Maître, ci-devant trésorier général de l'artillerie, vient d'être condamné au fouet, au carcan et aux galères, et à être conduit sur un âne avec deux quenouilles, pour avoir épousé deux femmes à la fois, déclaré bigame, etc... Ce malheureux a non-seulement trahi la confiance de son bienfaiteur, abusé de ses fonds, mais trompé indignement une jeune personne qu'il n'avait pu séduire. La sentence a été rendue par contumace, parce qu'il s'est évadé. Dans le contrat de sa seconde femme, il avait pris des titres qu'il ne possédait pas, s'était dit comte, etc...

M. de Marmontel s'étant endormi il y a quelques jours chez madame Necker, après le dîner, on le

couronna d'une branche de laurier ; il fit en s'éveillant l'impromptu que voici :

*Et je dormais sur le trépied !*
*Je me crus couronné du rameau de Virgile.*
*Non, Muse, non ; gardez votre rameau fragile,*
*Je préfère le don que m'a fait l'amitié.*

Madame Necker lui répondit sur les mêmes rimes :

*Ou trône ou tabouret, tout vous sert de trépied ;*
*Caton (1) vous décerna le rameau de Virgile :*
*Sur d'autres ce rameau pourrait être fragile ;*
*Mais il est immortel placé par l'amitié.*

[ 9 *septembre.*] M. de Malesherbes ne s'en est point tenu à l'acte de justice qu'il a fait éclater en se transportant à la Bastille pour rompre les fers d'une infinité de prisonniers ; il s'occupe du projet de créer un tribunal dont la seule fonction sera l'examen des lettres de cachet ; de ce tribunal le rapport passera à M. de Malesherbes qui, à son tour, en instruira le roi dans son conseil.

[ 22 *juillet.*] Je ne puis penser à tout ce qu'on raconte des revenans, sans rire du souvenir de l'histoire arrivée à un général de ma connaissance. Il était en voyage et voulut passer la nuit dans un château abandonné. On essaya de l'en détourner, sous prétexte qu'une quantité d'esprits s'en était emparé, et que probablement ils lui feraient mal passer son temps.

(1) M. Thomas.

Trop éclairé pour avoir peur des revenans, trop brave pour être effrayé par ceux qui voudraient les contrefaire, pressé d'ailleurs par un temps affreux qui ne lui permettait pas de passer la nuit à la belle étoile, mon général s'étend tout armé sur un lit de camp et y dort profondément. Peu après s'être couché, il voit entrer une compagnie d'hommes et de femmes bien vêtus, et qui lui paraissaient fort joyeux. On sert un grand souper et on allait se mettre à table lorsqu'une des dames jette les yeux sur le lit où était l'étranger, court à lui et l'engage par mille propos obligeans à prendre sa place au festin. Après le souper, un orateur de la compagnie s'adresse au général et lui dit : *Monsieur, nous sommes les gardiens d'un trésor qui vous appartient, suivez-nous, on vous le remettra.* La société joyeuse l'entraîne dans un champ. *Là*, lui dit-on, *à cet endroit même, sont déposées dans le sein de la terre, les richesses que nous devons laisser en votre possession.* A ces mots tout disparaît. Le général, sans instrumens, sans secours, au milieu de la nuit, est obligé de remettre au lendemain les fouilles qu'il fallait faire pour découvrir le trésor. Il craint de ne plus reconnaître la place; l'idée lui vient de la marquer en satisfaisant à-la-fois un besoin pressant qui lui était survenu; ce projet exécuté, un moment après il s'éveille; il avait fait un beau rêve, il trouve dans son lit la marque qui devait lui servir de renseignement, mais le trésor n'y était pas.

Souvent de faux monnayeurs, en s'établissant dans de vieux manoirs, ont trouvé le secret d'en éloigner les curieux, en accréditant des rumeurs populaires qui ren-

daient leur séjour redoutable. On peut être assuré que les lieux où le peuple prétend que *des esprits reviennent*, servent ou ont servi de retraite à des gens de cette espèce ou à des troupes de voleurs, de contrebandiers etc. Un de nos seigneurs s'égara un jour à la chasse et alla chercher un asile dans une vieille masure qu'il découvrit au milieu de la forêt. Bientôt le bruit des balanciers l'instruisit du métier qu'on y faisait ; il veut se retirer, des hommes armés se présentent à lui. « Tu as troublé, lui dit-on d'un air menaçant, la tranquillité dont nous jouissons grâces à » la terreur que nous avons su inspirer au peuple, qui » croit que de malins esprits habitent en ces lieux. Tu » nous as surpris, tu as été voué au trépas ; un de » nous qui te connaît a sollicité ta grâce, on te l'accorde, sous la condition que tu vas nous donner ta » parole d'honneur que tu ne dévoileras jamais ce qui » se passe ici. Si tu étais assez lâche pour trahir la con» fiance que nous avons en toi, tu ne pourrais nulle » part échapper à nos coups. » M. le duc promit, on lui donna des rafraîchissemens et un guide pour le reconduire. Deux ans après, il avait oublié cette aventure, deux hommes magnifiquement vêtus se présentent à son hôtel ; on les introduit : « Monsieur, lui dit » l'un d'eux, vous avez eu entre vos mains le sort » d'une compagnie de gens qui se trouvaient forcés » de faire un métier dont ils rougissent maintenant. » Ils y ont renoncé et se rappellent avec reconnais» sance votre conduite à leur égard et l'exactitude avec » laquelle vous avez gardé leur secret. Ils vous rendent la » parole que vous leur avez donnée et nous ont chargés

» de vous présenter les hommages de leur gratitude. » M. le duc, conduit vers la fenêtre de son cabinet, vit avec surprise dans sa cour une voiture de la plus grande richesse, attelée de six chevaux superbes. C'était un présent des faux monnayeurs vétérans. Il se retourne vers les inconnus, ils s'étaient évadés, et il n'en a pas entendu parler depuis.

Les petits morceaux soit de prose soit de poésie qui échappent de temps en temps à M Jean Jacques Rousseau, font toujours regretter qu'il paraisse se refuser à des ouvrages plus considérables. Voici une romance de sa façon, dans laquelle on trouvera beaucoup de douceur et de facilité :

Au lever de l'aurore,
Sur le lit de l'amour,
Zéphyr caressait Flore
Plus belle qu'un beau jour;
Une jeune bergère
Auprès d'un noir cyprès,
A l'écho solitaire
Vint conter ses regrets.

Doux oiseaux de ces rives,
Pleurez, Tyrcis est mort;
Tourterelles plaintives,
Gémissez de mon sort.
Quittez, roses nouvelles,
Vos riantes couleurs,
Et vous, échos fidèles,
Répétez mes douleurs.

Le rossignol sauvage
Venait du fond des bois,
Suspendant son ramage
Ecouter son hautbois.

Les vents alors paisibles
Murmuraient doucement;
Et les ruisseaux paisibles
Coulaient plus lentement.

Tyrcis, le vrai modèle
Des bergers amoureux,
Discret tendre et fidèle,
Rendait mes jours heureux.
Avec des violettes
Il tressait des festons,
De rubans et d'aigrettes
Il ornait mes moutons.

Errez à l'aventure,
A la merci des loups;
Désormais la nature
Doit prendre soin de vous.
Voici ma dernière heure,
Adieu, pauvre troupeau;
Il faut bien que je meure,
Tyrcis est au tombeau.

Le fameux comte Orlow et le général Bauer ont été très-bien reçus à Paris et à la cour. Le premier attire les regards par sa figure et ses diamans aussi beaux que multipliés, car il en est couvert. Nos femmes mesurent sa taille et ses larges épaules. Vous savez sans doute que ce Russe, d'abord simple enseigne des gardes de Pierre III, aurait été fait roi de Macédoine, il y a deux ans, si les grands de l'état n'eussent jeté les hauts cris au point d'effrayer la Sémiramis du nord. En attendant, le comte Orlow voyage avec un train de souverain, et outre ses revenus réglés qui sont immenses, l'impératrice lui paie 25,000 roubles par mois.

Il vient de se passer à Plombières une aventure assez divertissante. Madame la duchesse de Grammont, sœur de M. le duc de Choiseul, est allée aux eaux pour sa santé. Elle a à sa suite plusieurs femmes de chambre qui par leurs charmes font oublier l'état de langueur où se trouve la maîtresse. Une de ces demoiselles, extrêmement jolie, avait donné un rendez-vous à un particulier assez obscur, qui avait trouvé le secret de lui plaire. Vous remarquerez que la chambrière de haut parage avait répondu par un air de dignité qu'on pouvait taxer d'insolence, aux avances de quelques galans d'un rang bien supérieur à celui de l'amant heureux. Le couple amoureux avait choisi, pour le théâtre de ses exploits, une chaise à porteurs oubliée sous une remise; les deux amans se croyaient à l'abri de toute recherche et en quelque sorte isolés sur la terre: ils jouissaient sans nulle crainte des plaisirs qu'ils goûtaient et de ceux qu'ils allaient goûter; voilà qu'une troupe de jeunes gens déplace la chaise, la porte, la secoue pendant long-temps et lui fait faire un long voyage: cependant nos amans, les rideaux fermés, après s'être livrés à l'amour, s'abandonnaient à la frayeur, se recommandaient à leur bon génie, faisaient des vœux et se promettaient bien de prendre une autre fois mieux leurs mesures; enfin ils se trouvent transportés sur la grande place, environnés d'une foule de spectateurs; ce n'est pas tout, la chaise est renversée sans dessus dessous; les portières s'ouvrent; le monsieur et la demoiselle sont exposés à une huée générale.

Il s'est fait ces jours-ci un vol assez ingénieux au

parterre de l'Opéra : un étranger venait souvent y prendre place, parce que c'est l'endroit le plus favorable pour le spectacle; un filou sait qu'il avait de très-belles boucles de diamans; il en fait faire de fausses, et qui avaient beaucoup d'apparence; il se met à côté de l'étranger; ils entrent en conversation, le filou se plaint des voleurs qui se glissent par-tout, il dit : *Je vais ôter mes boucles, parce que quelques-uns de ces coquins pourraient me les dérober;* l'étranger enchanté de l'avis, suit l'exemple de l'adroit intrigant, il ôte aussi ses boucles, et les met dans sa poche; mais qu'est-il arrivé ? le spectacle fini, l'honnête homme veut mettre ses boucles, les cherche et ne les trouve plus.

L'abbé Raynal, qui passe pour être l'auteur du fameux ouvrage de *l'Histoire politique des Indes*, a reçu ordre de la cour de s'expatrier. C'est une satisfaction qu'on a voulu donner au clergé qui l'a sollicitée vivement; cela n'empêchera point que cette production, où à la vérité il y a beaucoup de choses à reprendre, ne renferme des morceaux très-estimables.

[ *Du* 12 *septembre.*] Une demoiselle, amoureuse d'un jeune homme, lui donne un rendez-vous chez ses parens mêmes, c'était pendant la nuit; le père et la mère, bonnes gens que Dieu fit, croyant à tout, entendent quelque bruit dans l'appartement de leur fille, ils montent; nos amans qui avaient l'oreille au guet, s'aperçoivent qu'on cherche à les surprendre; à quel parti recourir ? Le jeune homme imagine de figurer un revenant : le père et la mère heurtaient à coups re-

doublés à la porte de la chambre, ils entrent, quelle est leur épouvante ! Ils entrevoient une espèce de fantôme entouré d'un drap ; la jeune personne criait : *Papa, maman, prenez garde, c'est un revenant, c'est je crois, l'âme de mon oncle Mathieu.* Aussi-tôt les parens consternés tombent à terre tandis que l'amant se sauve. Le bon homme de père court à ses voisins, leur conte l'aventure avec tous ces détails si intéressans qu'avoit grossi la peur ; quelques-uns des auditeurs lui rient au nez. Cependant le jeune homme s'était accoutumé à ce personnage, il y avait pris goût, et il revenait souvent ; on ne manque pas d'avertir M. le curé, qui envoie des prêtres et force eau bénite ; les prêtres ne voient rien et l'eau bénite devient inutile ; le jeune homme n'avait garde de revenir en si honnête compagnie ; on restait quelques jours dans l'inaction, et alors l'amant agissait ; il lui arriva même de traîner un jour des chaînes dans l'escalier ; voilà bien les caractères d'une apparition décidée, la mère ne cessait de prier Dieu et de faire des neuvaines ; le père de son côté allait courant raconter son malheur à tout le monde ; il avouait qu'il avait eu des torts à l'égard de feu son frère, et il ne doutait pas que ce fut la raison qui le fit revenir. Il se trouve un homme de bon sens qui, en buvant deux ou trois verres de vin avec le vieillard, lui promit de le délivrer du dsectre ; *Laissez-moi*, lui dit-il, *me charger du soin de l'éconduire, j'irai chez vous à minuit sans être aperçu, qu'on ne sache point que je veux vous rendre ce service.* Le bon homme engagea sa parole qu'il se tairait, n'en dit même aucun mot à sa femme,

et attendit avec bien de l'impatience l'heure où son ami devait arriver ; l'âme ne manqua point de visiter la demoiselle qui mettait à profit l'imbécille erreur de ses parens ; l'ami se glisse dans la maison, monte doucement avec le père qui se sentait saisi d'effroi ; on heurte, la porte s'ouvre ; apparition du fantôme qui cette nuit-là avait endossé une robe de capucin, une barbe, et qui portait une lanterne sur la tête ; il est lui-même frappé de la vue du compagnon du bon homme, cependant il fait bonne contenance et veut jouer l'âme de son mieux ; le paladin qui était venu au secours du puéril vieillard, et qui ne croyait nullement aux revenans, donne une volée de coups de bâton au fantôme qui pousse des cris perçans ; et finit par mettre bas robe, barbe, lanterne, et demande grâce, en avouant que l'amour lui a fait imaginer ce stratagême. Le père accable de reproches sa fille ; le jeune homme s'enfuit ; et de cette aventure il en est résulté un gros garçon dont la demoiselle est accouchée. Cette histoire vient d'arriver dans un des fauxbourgs de Paris.

## LES TROIS PUCELAGES.

### CONTE.

Agnès approchait de quinze ans,
Son cœur à son esprit n'avait rien dit encore :
Ce n'était pas faute d'amans,
Mais fiez-vous à leurs empressemens ;
Ils lui montreront bien le plaisir qu'elle ignore.
Pour les goûter il ne faut que des sens :
Agnès en a, sa profonde ignorance

Aidera même à hâter ces instans,
Ceux de jouir. Heureux celui dont la constance
Va faire naître et saisir les momens
D'endoctriner son aimable innocence!
Cette innocence est rare dans ce temps,
Où nos beautés ont tant d'expérience,
Où plus d'Agnès, sinon dans les romans.
Une bonne maman, ni tendre, ni sauvage,
Bornant tout son savoir aux soins de son ménage,
Et son esprit au gros bon sens;
Un père tout uni, bon fermier de village,
Moitié bourgeois, moitié manant,
De lui, de sa femme content,
Cultivant de ses mains un très-mince héritage,
Sans s'en embarrasser, laissant couler le temps,
Enfin ni trop sot, ni trop sage,
Au demeurant de bonnes gens,
Composaient toute la famille.
Agnès étoit tout leur espoir;
Tous deux enchantés de leur fille,
Ne songeaient qu'à la bien pourvoir.
Lubin, un gros garçon, le coq de son village,
Riche en comptant soupirait pour Agnès.
Il la guettait partout, la suivait de si près,
Qu'on en parlait dans tout le voisinage.
Ces propos pour Agnès font craindre l'avenir,
Les yeux de la maman ne cessaient de s'ouvrir;
Craignant des passions le tumulte et l'orage,
Contre l'erreur des sens cherchant à la munir,
Elle lui tint un matin ce langage :
Vous êtes belle, Agnès : il faut être encor sage;
Car sans cela l'on ne peut être heureux.
Vous n'avez pas de grands biens en partage;
Mais vous avez un trésor précieux,
Que fille rarement garde jusqu'à votre âge,
Qu'on ne perd qu'une fois et toujours sans regrets,
Mais qu'on ne recouvre jamais :

Vous avez votre pucelage.
Ce n'est pas tout, car vous avez le mien,
Je dirai plus, celui de votre père;
Mon enfant, conservez-les bien,
C'est là votre plus grande affaire.
De ce trésor les hommes sont jaloux;
Ils ne cherchent qu'à nous le prendre;
Prenez-y garde au moins, car ce sont de vrais loups,
Et défiez-vous-en, si vous devenez tendre.
L'esprit d'Agnès est enchanté
De ces trois biens que sa mère lui vante :
Non qu'elle en sache en vérité
La nature et la qualité :
A son âge, aujourd'hui, l'on est moins ignorante.
Sa mère les nommait un trésor : c'en est un;
Rare : il ne l'est que trop ! précieux : ah, sans doute!
L'objet est d'un grand prix lorsqu'il est moins commun;
Celui-ci ne l'est pas, et personne n'en doute.
Quoiqu'il en soit, Agnès dans son esprit,
Sous ce mot de trésor n'entend point de finesse,
Et de son opulence elle se réjouit;
Sans s'embarrasser trop d'en connaître l'espèce.
Il faut conserver tout, sa mère l'a bien dit,
Les hommes sont des loups, évitons-les sans cesse.
Pendant qu'ainsi la belle réfléchit,
Elle aperçoit Lubin : son air, sa gentillesse,
Sa douceur, en lui tout ravit.
Sans doute, il n'est pas loup lui-même,
De la belle rêveuse il s'approche à propos,
Enflammé de desirs (on en a quand on aime).
Pour la centième fois, il lui tient ces propos,
De feux ardens, d'amour extrême;
Lui dit ces riens, ces petits mots,
Toujours redits, toujours nouveaux,
Dont se moque l'indifférence,
Mais où les cœurs touchés trouvent de l'éloquence.
Elle rêvait toujours : qu'avez-vous donc enfin,

Lui dit l'amant? Je suis riche, Lubin,
Répond Agnès, tout-à-l'heure ma mère
M'a dit que j'avais un trésor;
Qu'elle y joignait le sien et celui de mon père;
Et qu'il faut les garder plus chèrement que l'or.
Cela s'appelle pucelage,
Et j'en ai trois en vérité.
Eh! dit Lubin, riant de sa simplicité,
Et tout bas se flattant d'en tirer avantage,
Ma chère Agnès, prenez aussi le mien;
Souffrez entre vos mains que je m'en désaisisse.......
Ah, Lubin, dit Agnès, ce serait injustice!
Moi l'accepter! je m'en garderai bien,
Votre amitié pour moi serait trop généreuse:
Vous ôterais-je votre bien?
Après quelques débats, Agnès ambitieuse,
Brûlant du desir d'acquérir,
Et d'augmenter ses biens, accepte avec plaisir.
Quatre! voilà de quoi la rendre heureuse.
Si Lubin parlait mal, il savait mieux agir.
Agnès avec reconnaissance,
S'apprête à recevoir ce qu'il lui vient d'offrir,
En admirant sa complaisance,
Et toujours craignant fort de l'en voir repentir;
Se prête à tout avec obéissance.
Ah! mon Dieu, lui dit-elle, après un court silence!
Comme vous le donnez! que de bonté!...... quels biens!
Lubin, que je vous remercie!
Mon cœur se trouble, et mon âme ravie.....
Le vôtre vaut mieux que les miens,
Ciel!..... à ce mot sa voix expire.
Ses yeux chargés de feux se ferment un moment,
Elle se tait, elle soupire,
Lubin heureux, Lubin content,
Dans ses nouveaux transports la presse, la dévore,
S'égare, se retrouve..... et se remet enfin.
Ah, dit Agnès! c'est fait..... quoi, déjà..... cher Lubin,
N'en as-tu point un autre encore?

[ *Du 24 septembre.* ] Le clergé assemblé a établi une commission pour examiner les livres et ouvrages capables de scandaliser les fidèles, et cette commission a commencé son examen par *l'Histoire Philosophique des deux Indes*, qui fait époque dans la littérature, et ne mérite pas moins sa célébrité que l'attention du clergé. Mais à propos de cette commission et des plaintes que l'assemblée du clergé a portées contre la Harpe, le roi a répondu d'une manière aussi sage que juste et conséquente à la députation. Voici la réponse : « Messieurs, je soutiendrai toujours la religion dans mon » royaume ; mais vous ne devez pas laisser tout à faire » à l'autorité : vos exemples sont le véritable appui de » la religion, et votre conduite, vos mœurs et vos » vertus sont les armes les plus efficaces pour com» battre ceux qui osent vouloir l'attaquer. »

## LE MUR MITOYEN

### *D'UN COUVENT DONT IL CONVIENT DE BOUCHER LES TROUS.*

CHANSON : *sur l'air de* Jean de Vert, *par M. Collé.*

Mon mur est le mur mitoyen
Des dames Récollètes ;
Par un trou j'entends l'entretien
D'une de ces poulettes.
Hier même au père Adrien
Elle disait d'un ton chrétien :
Ah, quel bon bien,
Père gardien,
Quel bon bien vous me faites !

Vous culbutez, père Adrien,
Par des preuves très-nettes,
Mes scrupules qui n'étaient rien
Que de vieilles sornettes.
Très-bon métaphysicien,
Ah, quel bon bien,
Père gardien,
Quel bon bien vous me faites!

J'avais, avec un fol maintien,
Mes mains dans mes pochettes.
A présent je m'en sers fort bien
Au doux jeu d'amourettes.....
Mais quoi!..... par vos baisers..... ah, chien!.....
Vous rompez ainsi l'entretien;
Ah, quel bon bien,
Père gardien,
Quel bon bien vous me faites!

Je me meurs..... mais non, ce n'est rien ....
Quelles douceurs parfaites!
Ah, père, que vous êtes bien!
Restez comme vous êtes!
Vous n'imaginez pas combien
Je me plais à votre entretien.
Ah, quel bon bien,
Père gardien,
Quel bon bien vous me faites!

[*Du* 30 *septembre.*] Il vient de se passer une scène scandaleuse et qui prouve bien la corruption de nos mœurs. Un mari, homme riche, avait une maîtresse qu'il comblait de présens et pour laquelle il se ruinait, selon la coutume. La véritable épouse avait de très-belles boucles d'oreilles, l'époux infidèle s'en empare sans en parler à personne et va les porter à la

courtisane. La dame croit qu'on lui a volé ses diamans, elle fait des recherches vaines ; on soupçonne un domestique, il est mis en prison. La dame va un jour au spectacle, le premier objet qui la frappe dans une loge voisine de la sienne, c'est une fille richement parée, et qui, entr'autres diamans, avait les boucles d'oreilles qu'on accusait un innocent d'avoir dérobées. La dame ne peut s'empêcher de demander à cette fille de qui elle tenait ces boucles ? l'autre lui répond effrontément : *De qui ? Et ne savez-vous pas que depuis trois ans votre mari m'ennuie de son amour ? C'est un bien faible dédommagement de la peine qu'il me coûte à le tromper, car je le déteste.* L'honnête femme ne fit pas d'autres questions ; la justice lui a fait rendre les boucles ; le domestique a eu des dommages considérables, et le mari déshonoré va essuyer un procès en séparation de la part de sa femme.

Voici une chansonnette assez jolie.

Sous un saule dans la prairie,
Un jour le jeune Colinet
Aperçut la belle Sylvie
En jupon court, en blanc corset.

Il s'approche et jette sur elle
Un regard tendre et satisfait,
En s'écriant : ah ! qu'elle est belle,
En jupon court, en blanc corset!

Quels yeux ! quelle bouche vermeille!
Auprès la rose pâlirait.
Que j'aime une beauté pareille
En jupon court, en blanc corset!

Sous une parure brillante
Vénus n'aurait que l'air coquet,
Mais Sylvie, elle est séduisante
En jupon court, en blanc corset.

Tout en raisonnant de la sorte
Le téméraire entreprenait;
Vous sentez qu'on n'est pas bien forte
En jupon court, en blanc corset.

Que faire donc, quel parti prendre?
Comment résister à l'attrait
Du plaisir qui vient nous surprendre
En jupon court, en plein corset?

Lui céder..... oui..... mais la sagesse?
Qnand l'amour parle elle se tait;
Et le plaisir seul intéresse
En jupon court, en blanc corset.

Jeunes filles, cette aventure
Vous apprend qu'il est indiscret
De se trouver sur la verdure
En jupon court, en blanc corset.

[*Du* 5 *octobre.*] Nos filles ont plus de diamans que jamais : quand on se présente pour marchander leurs bontés, elles vous demandent d'abord combien on leur donnera de diamans; c'est précisément *Rhodope* qui éleva, dit-on, une des pyramides d'Egypte, en se faisant apporter une pierre par chacun des amans qui aspiraient à ses faveurs. Il est vrai que les pierres sont ici d'une autre nature. Une de ces demoiselles était, en quelque sorte, accablée par le poids des pierreries que lui avait prodiguées la dupe qui l'a-

vait achetée ; il croyait avoir fixé son inconstance ; il découvre qu'un rival heureux lui a excroqué une nuit, il s'exhale en plaintes ; entr'autres reproches, il dit à sa maîtresse : « Après tous les diamans que je vous » ai donnés, vous me trahissez, et.... — Monsieur, » répond la fille sans se déconcerter, c'était pour avoir » un diamant de plus. »

Un candidat, rejeté pour le prix de l'Académie Française, lui a adressé ce galant madrigal :

Coquette sans pudeur, fière de mille amans,
Femme à quarante époux, presque tous impuissans,
Mère de quelques mots, régente d'ortographe,
En ton jour solemnel, sur tes autels déserts,
L'on ne placera plus de prose ni de vers :
L'on n'est plus occupé que de ton épitaphe.

N'oublions pas cette épigramme en l'honneur d'un de nos plus grands académiciens :

J'errais dans la forêt voisine
Du grand chemin qui conduit à Senlis;
J'entends crier au meurtre, on m'assassine :
Je vole au lieu d'où s'élançaient ces cris.
Que vois-je, ô ciel ! quelle surprise extrême :
Le Dieu du goût assasiné lui-même :
« Ami, dit-il, je cède au coup mortel.
» A mes tyrans, je voulais me soustraire,
» Mais par malheur dans ce bois solitaire
» J'ai rencontré La Harpe et Marmontel. »

[ *Du* 14 *octobre.* ] Le duc de Durfort, un de nos jeunes seigneurs, livré à toutes les suites assurées

d'une mauvaise conduite, vient d'être exilé; on a fait ces vers à cette occasion :

Vous exilez Durfort pour ses déportemens :
Quel crime a-t-il commis? De son libertinage
On voit partout des monumens.
Il n'a fait que suivre l'usage.

Un fermier-général aimait sa femme, et s'en croyait adoré; il était d'une gaîté cruelle et sans exemple, quand il pouvait médire des autres femmes, il insultait aux victimes de leurs galanteries, et après toutes ses déclamations contre les deux sexes, il finissait par vanter son sort : « Pour moi, disait-il, j'avoue que » j'ai dans mon lot le bonheur de tous les autres; » j'aime assez ma femme, et la tête lui tourne d'a- » mour pour moi. » Notre financier dormait paisiblement sur cette heureuse idée. Il reçoit un billet qui contenait ces mots : « Vous êtes un impertinent avec » votre bonheur que vous nous jetez au nez; mon » ami, vous êtes cocu tout comme un autre, et si » demain matin vous voulez vous en convaincre par » vos propres yeux, montez sur les neuf heures à votre » grenier, et vous touverez madame dans une situa- » tion non équivoque. » Le financier déchire le billet, le met en morceaux, et reste bien convaincu que l'avertissement n'est qu'une insulte qu'on prétend lui faire. Cependant il prend la résolution de tenter l'aventure. Le lendemain, à l'heure indiquée, il monte au grenier, et avant que de voir, il entend ces paroles très-claires : » Eh ! Guillaume, laisse là tes » chevaux, et panse-moi, car j'en ai plus besoin qu'eux;

» mon benêt de mari..... » L'époux furieux ne laisse pas achever, il se précipite vers l'endroit d'où partait ce galant entretien : sa femme l'aperçoit, elle se retire majestueusement : il veut lui donner des coups ; elle, comme un nouveau Thémistocle : — » Frappe, mais écoute ! j'en avais une furieuse envie, » ton cocher m'a paru un homme sans conséquence ; » je ne t'en aimais pas moins ; crois-moi, n'allons » pas nous brouiller pour des bagatelles de tempé- » rament ; mon ami, le cœur fait tout. » Le financier était demeuré immobile, stupide d'étonnement ; il ne s'attendait pas à cette audace de sa femme. A la bonne heure qu'il ne reçût pas en plaisantant cet aveu, mais il a eu la sottise d'aller divulguer son histoire, et vous jugez comme il est blâmé. Il n'a point agi comme ce mari de bon sens qui, revenant de l'Amérique, trouva sa femme lui présentant six jolis petits enfans ; il demande tranquillement, qu'est-ce que cette troupe d'Amours ? « Ce sont nos enfans, reprend sérieusement » l'honnête dame. — Je ne me croyais pas une si ai- » mable famille. » Un moment après : » ah çà ! ma » bonne, nous n'en ferons plus d'autres, nous en avons » assez, n'est-ce pas ? — Comme vous voudrez, mon » ami. » Voilà ce qu'on peut appeler le héros des maris Français.

M. de Voltaire a envoyé ces vers à un de nos jeunes gens de cour qui lui écrivait qu'il allait se plonger dans la philosophie, comme on menace d'aller s'ensevelir à la Trappe :

Vous, philosophe ! ah! quel projet!
N'est-ce pas assez d'être aimable ?

Auriez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raisonneur vénérable?

D'inutiles réflexions
Composent la philosophie :
Eh ! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des passions!

C'est un pénible et vain ouvrage
Que de vouloir les modérer ;
Les sentir et les inspirer
Est à jamais votre partage.

L'esprit, l'imagination,
Les grâces, la plaisanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philosophie.

Ceux-ci sont de la même source.

*A Madame de *******

Oui, Philis, la coquetterie
Est faite pour vos agrémens ;
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré les grands sentimens,
Est l'art de la friponnerie.
Vénus versa sur vous tous les dons précieux.
Ce serait être injuste et les mal reconnaître,
Que de vous obstiner à faire un seul heureux,
Lorsqu'avec vous le monde entier veut l'être.

[ *Du* 21 *octobre.* ] On s'est amusé beaucoup aux dépens du sieur de Beaumarchais ; on a inséré, dans une gazette étrangère, qu'il était chargé de la part du

gouvernement d'une affaire secrète pour l'Angleterre, ce qui a donné lieu à ces vers :

Beaumarchais est chargé d'une affaire secrète ;
Chacun disait ; quoi ! le Gouvernement
Enverra dans les cours un semblable interprète ?
Plaisant ambassadeur ! respectable vraiment !
Un quidam survient brusquement :
Qu'a d'étonnant cette aventure ?
Quelquefois pour son truchement
Jupiter choisissait Mercure.

[ *Du 28 octobre.* ] Une jeune danseuse s'est avisée de devenir amoureuse folle d'un violon de l'opéra. Madame sa mère s'en plaignait amèrement en présence de mademoiselle Arnould, qui d'un ton magistral a prononcé ces paroles mémorables : « Mademoiselle, » vous n'avez point l'esprit de votre état ; à la bonne » heure que vous cédiez à des goûts, on vous les passe » pourvu que cela ne fasse point de bruit ; mais une » demoiselle d'Opéra ne doit avoir ouvertement un » cœur que pour la fortune. — C'est bien parler, s'est » écriée la mère ; voilà ce qui s'appelle avoir du juge- » ment ; oh, mademoiselle ! que ma fille n'a-t-elle » votre esprit ! il n'est pas surprenant que vous soyez » si riche. »

[ *Du 7 novembre.* ] Paris sera toujours l'asile de la galanterie et des aventures amoureuses. Un jeune homme avait vu une personne charmante à la messe ; elle était sous la tutelle d'une tante, vieille, dévote, inapprivoisable enfin, qui comptait bien que toutes les ruses de l'enfer échoueraient contre la chasteté de sa

nièce. Elles ne voyaient aucune société ; toujours à l'église ou occupées chez elles de méditations profondes : je n'oublierai pas de vous dire que la vieille était entichée de jansénisme. Le jeune homme amoureux fou de la demoiselle et sachant qu'elle était inaccessible, imagine un expédient. Il se métamorphose en prêtre, prend une très-longue soutane, un maintien de caffard et s'en va chez l'antique janséniste ; il s'annonce comme un suppôt de la secte, qui a eu des malheurs et qui, même en ce moment, a besoin qu'on vienne à son secours. Il enflamme la charité de la vieille dame qui lui donne sa table, qui l'habille plus décemment, en un mot, il trouve moyen de s'établir et de demeurer chez elle. On observera que le saint homme affectait à tout propos de faire des espèces de sermons très-ennuyeux, très-assommans, à la jeune personne ; il saisit une occasion, il se dévoile pour l'amant le plus tendre, et alors l'orateur profane fait ce que n'aurait pu faire le prédicateur maussade. Il donne à la demoiselle une dose d'amour suffisante pour l'entraîner dans une démarche dont les suites ne furent point équivoques. La tante admirait continuellement l'esprit et la bonne conduite de l'homme de Dieu ; cependant elle avait des yeux ; elle trouve que sa chère nièce prend un embonpoint qui n'était pas naturel : sa curiosité augmente, enfin elle ne doute plus que la jeune demoiselle ne soit grosse : aveu arraché par les menaces les plus vives. Quelle surprise, quelle désolation pour notre dévote quand elle apprend que l'auteur de cette graisse étrangère est son cher abbé janséniste ! Elle n'en revient pas ; il faut pourtant

trouver un remède à ce mal qui va éclater. Après beaucoup de reproches, de plaintes, de larmes, on finit par accepter la condition d'un mariage fait en bonne forme, et l'abbé devient le mari d'une de nos plus jolies personnes.

Une de nos filles d'opéra, arrivée à ce terme où il faut nécessairement faire quelques réflexions, se confessait avec beaucoup de componction : elle avait ruiné un évêque, ce qui la tourmentait fort. *Manger le bien de l'Eglise!* s'écria-t-elle; *oh! Dieu ne me le pardonnera jamais.* Quand elle vint à un financier qu'elle avait dévoré : *Oh! pour celui-là, je ne saurais m'en confesser : c'est la meilleure action que j'aie pu faire.*

Voici une de ces jolies bagatelles qui échappent encore à l'octogénaire de Ferney :

Croyez qu'un vieillard cacochyme,
Chargé de quatre-vingt deux ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son âme et son corps au régime.

Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux jours du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même et Saint-Aulaire
Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire.
Mais ces exemples sont trompeurs,
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,

On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printemps donne;
Les bergers et les pasteurs
N'en forment point une couronne.

La parque de ses vilains doigts
Marquait d'un sept avec un trois
La tête froide et peu pesante
De Fleury qui donna des lois
A notre France languissante;
Il porta le sceptre des rois
Et le garda jusqu'à nonante.

Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant,
De toute autre chose incapable;
Mais vieux bel-esprit, vieux amant,
Vieux chanteur est insupportable.

[ 16 *novembre.* ] Puissent les vers suivans, faits en l'honneur des chefs actuels de l'administration, n'avoir jamais besoin d'*errata* !

De ministres quel choix heureux,
Et quel présage pour la France !
Malesherbes tient la balance ;
Turgot préside à la finance ;
Saint-Germain combattra pour eux ;
Et Maurepas, par sa prudence,
Rendra leurs travaux fructueux.

M. de *Voltaire*, qui mourra en rimant, a envoyé ces vers à M. *Turgot* :

On m'accuse d'avoir chanté
Maupeou, Terray.... à ma patrie]

Odieux pour l'éternité :
Alors je pris la liberté
D'abuser de la poésie ;
J'employai le pinceau brillant
De l'art et de la flatterie.
Mais aujourd'hui lorsque je crie
Presque des bords du monument
Où je vais déposer ma vie,
Que mon pays a son Titus,
Son Sully, scn second Turenne,
Que les beaux-arts et les vertus
Annoncent sa gloire prochaine :
Mes accens n'en imposent plus,
Et j'ai pris ma voix naturelle ;
C'est pour le coup que tout est bien,
Et le poète, au vrai fidèle,
N'est plus qu'un simple historien.

[ 18 *nov.* ] Une de nos célèbres danseuses à l'Opéra, mademoiselle Guimard, qui est d'une maigreur étonnante, figurait un pas de trois avec Vestris et Dauberval. La vieille Arnould (car elle commence à avoir un brevet de vieillesse) n'a pu se refuser à son caractère médisant. *Ce sont*, a-t-elle dit, *deux chiens qui se disputent un os.* C'est la même qui, piquée un jour contre mademoiselle Duplant, lui cria, en voyant passer un chien sur le théâtre : *Tiens, voilà le coureur de ton amant.* La Duplant était pour lors entretenue par un boucher fort riche nommé *Colin.*

Cette mademoiselle Guimard, que mademoiselle Arnould plaisante sur sa maigreur, tandis qu'elle-même est fort maigre, a, depuis long-temps, prouvé et prouve encore, qu'à l'Opéra et au milieu de tous les vices, on peut voir germer quelques vertus. Un mili-

taire distingué, ruiné par une partie de jeu, après avoir heurté inutilement à une infinité de portes, court à mademoiselle Guimard, lui présente le tableau de sa malheureuse situation. Aussitôt l'actrice va à son secrétaire, tire cent louis qu'elle donne à l'officier. Il les reçoit avec des transports de reconnaissance et veut écrire son billet. Mademoiselle Guimard lui dit d'un ton obligeant : « Monsieur votre parole me suffit. Croyez qu'en tout je ne manque pas à l'honneur, et j'imagine qu'un officier aura au moins autant de probité qu'une demoiselle de l'opéra. »

*Prière à l'Amour.*

Tendre Dieu de Cythère,
Sois propice à mes vœux.
De l'aile du mystère
Prends soin de couvrir mes feux.
Que toujours ce rivage ignore
La beauté que mon cœur adore.
Serai-je moins aimé, serai-je moins heureux
Pour être à l'ombre du silence?
Qu'elle m'aime et qu'avec nous deux
Amour soit seul d'intelligence !
Viens sous le frais de cet ormeau,
Pour nous cacher aux regards de l'envie ;
Des jeux charmans de la folie
Amuse les Nymphes des eaux,
Et sur la foi d'un doux sourire,
Amour ! endors le vieux Satyre
Qui nous lorgne dans les roseaux.

[25 *nov.*] Il vient de se passer, dans une de nos provinces méridionales, un événement qui, au premier coup-d'œil, ressemble à un de ces contes mélancoliques faits à plaisir, et propres à effrayer les enfans. Cepen-

dant cette histoire est confirmée par les personnes les plus respectables, et quand on l'approfondit, on en découvre toute la possibilité. Le comte de *** voyageait pour se rendre à une de ses terres. C'est un brave officier qui ne connaît point la peur. Il se faisait tard, il imagine de s'arrêter dans le château d'un de ses amis, qu'il n'avait pas visité depuis six à sept ans. Il entre, il aperçoit quelques changemens; on lui apprend que le seigneur est mort, mais que son fils, qui a hérité de ses biens, est dans le château. Le comte de*** monte, trouve en effet le jeune homme, qui lui fait un très-bon accueil. Il lui raconte les circonstances de la mort de son père, qu'il paraît regretter beaucoup : on soupe, on conduit ensuite le comte dans une chambre assez grande, qui était au bout d'une galerie. Notre voyageur était fatigué, il se hâta de se mettre au lit, où le sommeil vint bientôt le surprendre. Sur les deux heures du matin, il est réveillé par un bruit sourd qu'il croit entendre comme si quelqu'un marchait dans la chambre. Ce spectre soupirait; il va du côté de la cheminée, s'assied vis-à-vis un reste de feu, et dit en gémissant : « Je puis donc encore me chauffer ! oh mon » Dieu ! » Le comte regardait toujours : il examine, » il voit que ce fantôme est de forme humaine, qu'il est couvert de haillons blancs. Le spectre s'avance vers le lit, et en un mot s'étend à côté du comte en murmurant : » Je vais donc me coucher encore dans un lit ! » Alors le comte d'une voix ferme demande : « Qui êtes-vous ? que venez-vous faire ici ? » Aussitôt : « Ah ! » c'est vous, mon cher comte ! et qui vous amène en » cette horrible demeure ?.... est-ce que vous ne me re-

» connaissez pas?..... votre pauvre ami..... Comment, » répliqua le comte, vous seriez M **! et M. votre » fils lui-même, hier au soir, m'a dit que vous étiez » mort. — Je vis, mon cher ami, je vis; mais c'est pour » mourir mille fois par jour, depuis six années entières » que ce fils dénaturé, que ce monstre m'a plongé dans » un cachot où je ne me nourris en quelque sorte que » de mes larmes. Le malheureux! il n'a pas voulu at- » tendre ma fin pour dévorer mon héritage; il a cor- » rompu quelques-uns de ses infâmes domestiques, aussi » scélérats que lui. On a répandu le bruit de ma mort, » on a fait mes obsèques comme si en effet je n'étais » plus, et je languissais dans un cachot, ayant à peine » du pain et de l'eau, couvert de haillons. On avait » oublié hier au soir de fermer la porte de ma prison, » je m'en suis aperçu cette nuit; aussitôt j'ai cherché » à me procurer quelque soulagement. Je suis venu par » hasard dans cette chambre. Depuis six ans je ne con- » nais plus ni le feu ni le lit; mes premiers mouvemens » ont été de profiter de l'un et de l'autre, et mon des- « sein était d'attendre la mort sur ce lit, et de conju- » rer un fils barbare de me la donner...... » Le comte était plongé dans un accablement inexprimable; un père victime à ce point de l'avidité d'un fils dénaturé! — « Mon ami, s'écria-t-il, non, non, vous ne mour- » rez point, et le crime sera puni; attendez tout de mon » humanité, car il n'est pas besoin de sentir l'amitié » pour se remplir de votre affreuse situation. Rentrez « dans votre souterrein sans qu'on ait le moindre soup- » çon, et soyez persuadé que vous serez bientôt ven- » gé.... » Le comte en effet vole à la cour, instruit le

Gouvernement de ce crime inoui : le père est arraché à sa prison, il rentre dans tous ses biens, et son fils, à son tour, a disparu. On ne doute pas qu'il n'ait été condamné au même supplice qu'il avait fait souffrir à son père : une prison perpétuelle dérobera ce monstre à l'échafaud, où il devrait monter.

[ 16 *décembre.* ] Un mari, depuis quelque temps, s'apercevait que sa femme sortait plus souvent qu'à l'ordinaire. La jalousie vient d'abord s'emparer de son cœur, mais il a la force de dissimuler Enfin, il prend la résolution de s'éclaircir sur ce qu'il n'appréhendait que trop de pénétrer. Il feint un voyage, se cache dans une maison voisine, suit sa femme sans qu'elle le voie, arrive sur ses pas dans un faubourg, la voit entrer dans une allée sombre, et monte avec elle jusqu'à un cinquième étage; il s'arrête et écoute : sa femme avait fermé la porte sur elle. Il entend : *Je vous l'ai dit, il faut absolument vous mettre nue. Comment,* dit la femme : *la pudeur m'empêche de vous satisfaire. -- Si vous ne le voulez pas, renoncez à l'objet de vos vœux.* La femme enfin s'était déterminée, elle était nue, quand le mari enfonce la porte, entre l'épée à la main, et cherche le galant; il trouve une vieille femme assise sur une espèce d'escabelle, et qui tombe aussitôt à ses genoux; sa femme, d'un autre côté, était aux pieds de son mari. *Eh! mon ami, pardonnez-moi! pardonnez-moi! Madame, que vous voyez, devait me faire voir le diable, c'est pour cette raison que je suis dans cet état. --* *Ah!* réplique le mari, en remettant son épée, *passe pour le diable : j'imaginais une sottise*

*plus considérable. Allons, madame, suivez-moi; et vous, coquine, si vous faites encore ce personnage, j'en instruirai la police.*

## DE L'ESPRIT DE PARTI.

### *Dialogue du Poète et de son Ami, par M. de Chabanon.*

L'AMI.

Alcippe est, je l'avoue, un personnage unique,
Philosophe, guerrier, courtisan, politique;
Que n'est-il point? profond et léger tour-à-tour,
L'oracle des conseils devient l'homme du jour;
Il possède à lui seul tous les esprits ensemble.

LE POETE.

Tous! c'est beaucoup vraiment, mais dans ceux qu'il rassemble
Il en est un de trop, soit dit sans le flatter:
C'est l'esprit de parti, qui peut tous les gâter;
Dangereuse fureur, détestable manie
Qui corrompt les vertus et détruit le génie.

L'AMI.

Quel brusque emportement! A quoi bon ce courroux?
Parlons sans nous fâcher: ça définissez-nous
Cet esprit dangereux qui déplaît tant au vôtre.

LE POETE.

Celui qui nous défend de nous servir du nôtre;
Qui dans les factions nous tenant engagés,
Infecte la raison de ses sots préjugés,
Lui fait voir les objets tels qu'il les voit lui-même,
Qui de sang-froid échauffe et rend fou par système;
Veut que l'homme aveuglé, fuyant ce qui lui plaît,
Soit l'homme d'une secte et non pas ce qu'il est;
Qui le livre en esclave à l'erreur mensongère,

Et rend faux ou douteux le vrai qu'il exagère.
En vain je chargerais ce tableau peu fini,
Cet esprit ne serait qu'à moitié défini ;
Des exemples vivans le feront mieux connaître :
Ecoutez Varilas dogmatiser en maître.
Ennemi de la Cour et du Gouvernement,
Il ne peut approuver un nouveau réglement :
Ceux qu'à peine on prévoit d'avance il les condamne.
» Turgot est de l'erreur l'instrument et l'organe ;
» Toujours dans ses projets loin du but emporté,
» Il ne parle et n'agit que pour la liberté,
» Il la veut absolue ; et quoi qu'il en arrive,
» Pour blâmer son système il permet qu'on écrive. »
Telle est de Varilas l'imbécille clameur :
Heureux encor, heureux ! si dans sa brusque humeur
Condamnant de Turgot la noble intelligence,
Il a pour ses vertus un peu plus d'indulgence !
Peut-être il vous dira qu'à Limoge on le hait,
Que sacrifiant tout à son seul intérêt,
Et toujours le couvrant de l'intérêt du prince,
De ses concussions il remplit la province.

L'AMI.

Mais comment sur ce point mentir impunément ?
De toutes ses cent voix le public le dément ;
Que veut donc Varilas ? quelle mouche le pique ?

LE POETE.

Ce qu'il veut ? écoutez. Voici qui vous l'explique :
Chez maint premier commis tout puissant autrefois,
Chez Balôt par exemple, ou feu monsieur d'Armois,
L'important Varilas admis de préférence,
Eut d'un homme en faveur la trompeuse apparence.
Là des docteurs du temps écoutant les débats,
Il s'est fait un avis sur ce qu'il n'entend pas :
Ailleurs il répétait ses leçons politiques ;
Et ce bruyant écho des sottises publiques,

Etait sûr de parler sans être contredit;
On disait : « Je le sais, Varilas me l'a dit. »
Cet heureux temps n'est plus, tout a changé de forme:
Ministres et commis sont mis à la réforme;
Leur parti vit encor. Varilas en son cœur
En conserve l'esprit, ou plutôt la fureur.
D'un avis aussi sain, d'une voix aussi sûre
Qu'il louait autrefois, maintenant il censure;
Et l'esprit de parti qui conduit tous ses pas,
Lui tient lieu pour juger de l'esprit qu'il n'a pas.

L'AMI.

Orgon l'entend bien mieux : il s'instruit, il s'éclaire,
Il sait se rendre utile au parti qu'il préfère.
Parle-t-il, ses discours portent conviction.

LE POETE.

Oui, mais on est fâché de voir qu'on ait raison.
Sa morgue pédantesque insulte à qui l'écoute.
Gardez-vous après lui de proposer un doute;
Son avis n'admet point un avis différent,
Et de la tolérance apôtre intolérant,
De la société détruisant l'équilibre,
Il veut tout asservir en criant tout est libre.
Ces gens, en vérité, sont un peuple de fous,
Sans regret je les quitte et vous les livre tous :
Laissons-les raisonner finance et politique;
Nous, parlons, croyez-moi, de vers et de musique.

L'AMI.

Des vers! vous plaisantez. Je suis loin sur ma foi
D'en parler avec vous.

LE POETE.

Comment donc? et pourquoi?

L'AMI.

Vous aimez trop Voltaire.

LE POETE.

Eh bien! que vous importe?

L'AMI.

Dès qu'il s'agit de lui, le zèle vous transporte;
Sur tous les écrivains vous lui donnez le pas.

LE POETE.

Ma foi, si je l'ai dit, je ne m'en dédis pas;
Tel est mon sentiment; mais je vous l'abandonne,
Et ne prétends du moins y soumettre personne.

L'AMI.

Non, non, vous vous parez d'une feinte douceur,
On vous connaît, on lit au fond de votre cœur;
Vous tenez, je le sais, à l'Encyclopédie.

LE POETE.

De grâce, jouons-nous ici la comédie?
Dois-je donc de ce mot au hasard prononcé,
D'une ou d'autre façon être toujours blessé?
J'ai contre moi Chrémès, ce grave méthodiste;
Il trouve que je suis froid encyclopédiste;
Vous trouvez le contraire : ici trop, là trop peu.
Messieurs, pour me juger, attendez mon aveu.
Je suis, comme Sosie, ami de tout le monde,
Hors de tout esprit faux qui dans son sens abonde,
Et vient sur ce qu'on dit, en toute occasion,
Appuyer le tranchant de sa décision.

L'AMI.

C'est parler à merveille, et faire en homme sage,
Du bon sens qui vous luit un admirable usage.
Mais, quoi que vous disiez, au chemin des honneurs,
Il faut pour s'avancer un guide et des prôneurs;
Avec tant de raison on séduit peu les femmes;
Vous en trouverez cent dont les subtiles trames
Et le manège adroit vous feront échouer :
Ne vaudrait-il pas mieux avoir à s'en louer?

LE POETE.

Ah fripon! vous tendez un piége à ma franchise :
Vous voulez que du sexe avec vous je médise.
Non, s'il eut envers moi quelque tort bien léger,
Il est loin de mon cœur de vouloir m'en venger.
Le sexe aime l'intrigue, eh bien! je le lui passe :
Sans intrigue, après tout, que voulez-vous qu'on fasse?
Pour des femmes d'esprit le bel et digne emploi,
D'attrouper des oisifs en cercle autour de soi,
Dire un mot à chacun, et répéter sans cesse
Un protocole usé de froide politesse ;
Ouir des complimens, bon Dieu! qui font pitié,
Ouvrir son éventail en feuillets replié,
Ou faire entre ses doigts badiner la navette!
Fi! ce sont là des jeux d'enfans à la bavette.
Intriguer, cabaler vaut bien mieux que cela.
Vous servez celui-ci pour nuire à celui-là :
On va chez le ministre en visites discrètes
Reconnaître à huis clos les grâces qu'il a faites,
Etablir avec lui par un don mutuel
De faveurs en faveurs l'échange naturel.
Pour tous les favoris on parle, on persuade,
L'un monte à l'intendance et l'autre à l'ambassade ;
On se fait de cliens un corps bien assorti,
Tous gens de même aloi, gens de même parti.
Voilà ce qu'à Paris les femmes doivent faire ;
Tant pis pour l'opprimé, que ne sait-il leur plaire!

L'AMI.

Monsieur l'homme de bien, si doux, si complaisant,
Vous m'avez l'air ici d'être un mauvais plaisant.

LE POETE.

Je ne plaisante point, c'est la vérité pure :
Intriguer, chez le sexe, est un don de nature.
Pour avancer un sot inepte en tout métier,
Une femme vaut mieux qu'un parti tout entier.

Laissons-leur ce talent où leur adresse excelle.
Mais qu'un froid Ariston, l'exemple du modèle,
Lui qui pour sa vertu se fait partout prôner,
De l'esprit de parti se laisse empoisonner....

L'AMI.

Ariston! dites-vous?

LE POETE.

Oui, cet homme sévère,
Ce troisième Caton que pour tel on révère.
En haine de Damis il s'est fait cabaleur.
De l'esprit de parti tel est donc le malheur!
D'abord on le combat, bientôt après on l'aime;
Pour perdre un intrigant on le devient soi-même;
J'en vois plus d'un exemple : il faut que devant vous
J'explique la raison de mon juste courroux.
J'attendais une place à mes services due :
Le crédit d'Ariston et sa brigue assidue,
Au mépris de mes droits, l'ont donnée à Criton,
Il exclut son ami pour servir un fripon.
Et savez-vous encor comme il se justifie?
Il plaint en l'immolant l'ami qu'il sacrifie :
« De préférence à tous je t'aurais fait nommer,
» Dit-il, mais le parti voulait nous opprimer;
» Nous avions à combattre un puissant adversaire,
» Et l'appui d'un fripon nous était nécessaire;
» Nous ne pouvions trop cher acheter son secours. »
Ciel! d'un homme de bien sont-ce là les discours?
Je crois voir un bigot dans un parti rébelle,
Pour un complot inique affecter un saint zèle,
Et se faisant un droit de troubler tout l'Etat,
Eriger en vertu son pieux attentat.
Orage des partis, noir esprit des cabales!
Son absurde fureur est aux vertus morales
Ce qu'est le fanatisme à la religion.
Puissé-je exempt toujours de la contagion

Au sein de l'amitié couler en paix ma vie!
Puissé-je entre Damon, Artémise, Octavie,
Fuir cet esprit d'aigreur, l'ennemi du repos,
Qui fait que dans le monde ainsi qu'en un champ clos,
Il faut être sans cesse armé pour se défendre;
Que les plus querelleurs ont le plus à prétendre;
Que *ne céder jamais* est la suprême loi,
Qu'on se hait à la mort et sans savoir pourquoi!

## ÉPITRE

### *A M. Turgot, Contrôleur-Général, par M. de Voltaire.*

Dans un coin de mes bois, loin du bruit des cités,
Mes tablettes en main, j'étais tenté d'écrire
En vers assez communs, d'utiles vérités,
Qu'à Paris on condamne ou dont on aime à rire.
De nos pédans fourrés j'esquissais la satire,
Lorsque je vis de loin des filles, des garçons,
Des viellards, des enfans qui dansaient aux chansons;
Aux transports du plaisir ils étaient tous en proie.
J'étais presque joyeux de leur bruyante joie;
J'en demandai la cause; un d'eux me répondit:
Nous sommes tous heureux à ce que l'on nous dit.
Heureux! c'est un grand mot: il est vrai que peut-être
Par vos travaux constans vous méritez de l'être;
Virgile et Saint-Lambert ont quelquefois vanté
A Mécène, à Beauveau votre félicité;
Mais ce sont entre nous des discours de poètes,
De douces fictions, d'élégantes sornettes;
Leurs vers étaient heureux et vous ne l'étiez pas.
Le bonheur nous appelle et fuit devant nos pas,
Sous le dais, sous le chaume, il trompe notre vie.
C'est en vain qu'on a dit en pleine académie:
Choiseul est agricole et Voltaire est fermier.

L'art qui nourrit le monde est un méchant métier.
Laissons là ce Choiseul si grand, si magnanime,
Et Voltaire mourant qui radote et qui rime;
Qu'un fripon persécute et qui dans son hameau
Rit encor des Frérons au bord de son tombeau.
Songez à vous, amis, contemplez les misères
Qu'accumulent sur vous des brigands mercenaires,
Subalternes tyrans munis d'un parchemin,
Ravissant les épis qu'a semés votre main,
Vous traînant au cachot, à la rame, aux corvées,
Tandis que de leurs pleurs vos femmes abreuvées,
Pressent envain vos fils mourans entre leurs bras;
Travaillez, succombez, invoquez le trépas,
Mourez sur un fumier, le seul bien qui vous reste,
Ou si vous survivez à cet état funeste,
Sous l'horrible débris de vos toits écrasés,
Sans vêtemens, sans pain, dansez si vous l'osez.
A peine eus-je parlé, mille voix éclatèrent,
Jusqu'aux bords étrangers les échos répétèrent :
Ce temps affreux n'est plus, il a brisé nos fers (1).
Justement étonné de ces nouveaux concerts,
Quel Hercule, leur dis-je, a fait ce grand ouvrage ?
Quel Dieu vous a sauvé ? On répond : C'est un sage.—
Un sage ! ah, juste ciel ! à ce nom je frémis ;
Un sage ! Il est perdu, c'en est fait, mes amis.
Ne les voyez-vous pas ces monstres scholastiques,
Ces partisans grossiers des erreurs tyranniques,
Ces superstitieux qu'on vit dans tous les temps
Du vrai qui les irrite, ennemis si constans,
Rassemblant les poisons dont leur troupe est pourvue ?
Socrate est seul contre eux, et je crains la ciguë.

---

(1) Louis XVI venait d'abolir les corvées et de défendre qu'on poursuivît arbitrairement le débiteur du fisc. Ces deux opérations n'ont rien coûté à la couronne, et ont été le salut du peuple.

Dans mon profond chagrin, je restais éperdu,
Je plaignais le génie, et surtout la vertu.
Ariston (1), mon ami, survient dans ces boccages
Que j'avais attristés par de sombres images;
On connaît Ariston, ce philosophe humain;
Dédaignait les grandeurs qui lui tendaient la main;
De la vérité simple, ami tendre et fidèle,
Son esprit réunit Euclide et Fontenelle.
Il rendit le courage à mon cœur affligé.
Ne vois-tu pas, dit-il, que le siècle est changé?
Va, de vaines terreurs ne doivent pas t'abattre;
Quand un Sully renaît, espère un Henri Quatre.
Ce propos ranima mes esprits languissans;
La gaîté renoua le fil de mes vieux ans;
Et revenant chez moi, je repris mes tablettes
Pour écrire à loisir ces rimes indiscrètes.

---

(1) M. le marquis de Condorcet.

# ( 1776. )

(9 *janvier.*) M. de Saint-Germain se trouvant dernièrement au dîner du roi, la reine jetait des boulettes de pain à son époux. Ce prince dit en riant au ministre : « Que feriez-vous, brave militaire, si on tirait comme » cela sur vous ? — Sire, j'enclouerais la pièce. » Cette saillie heureuse à plusieurs égards a beaucoup fait rire la reine, les assistans et même le roi.

[13 *janvier.*] L'une de nos provinces méridionales vient d'être le théâtre d'une aventure qui tient du merveilleux : on serait tenté, d'après cette anecdote, de croire aux génies bienfaisans. Un magistrat, connu par sa probité et ses talens, se sent en quelque sorte arraché à son premier sommeil par une petite figure qui le tourmentait d'une façon très-vive, et même lui adressait des paroles. Il se réveille, ne doute pas que ce ne soit l'effet d'un songe, et se rendort. Il revoit en songe la même petite figure, qui continue de vouloir l'ôter de son lit, et lui répète les mêmes mots qui l'avaient déjà frappé. Une seconde fois éveillé, le magistrat, sans voir clair, écrit ces mots qui l'avaient déjà frappé, et se recouche. Le lendemain, il porte les yeux sur ce qu'il a tracé, et ne comprend nullement ce que signifient ces mots, qui n'étaient d'aucune langue qui lui fût connue. Il trouve son rêve si singu-

lier, qu'il en fait part à un de ses amis, homme instruit, qui lui dit que ces mots sont arabes, et signifient qu'il doit quitter promptement sa maison pour n'être pas écrasé sous ses ruines. Le magistrat cède à l'avis, et n'est pas plutôt hors de la maison, qu'en effet elle tombe et écrase sous ses décombres plusieurs personnages, qui avaient tourné en dérision le songe salutaire de l'homme de robe.

## LE PARADIS.

### *Par M. de Saint-Peravi.*

Des Paradis, comme des modes,
Le goût décida quelquefois :
Avec les magots, les pagodes,
Je laisse celui des Chinois.

Je ne ferai pas mon affaire,
Mahomet, de ton Paradis;
Que faire avec mille houris ?
Il n'en faut qu'une pour me plaire.

L'Eylsée eût comblé mes vœux,
Sans l'eau du Léthé qu'il faut boire;
Mais je veux garder la mémoire
De l'objet qui me rend heureux.

Et puis, n'en déplaise à la Grèce,
Des ombres je fais peu de cas,
Je n'aime point que ma maîtresse
Ne soit qu'un fantôme là-bas.

De ce Paradis platonique,
Par des gens de bien tant vanté,

Sans son ennuyeuse musique,
J'aimerais fort l'éternité.

Laissons ce qu'ils ont fait entendre
De ce séjour si peu connu,
Car chacun d'eux est convaincu
Qu'il l'a chanté sans le comprendre.

Se voir, après mille ans et plus,
Toujours chéri de ce qu'on aime,
Voilà, je crois, le bien suprême
Que Dieu promet à ses élus.

[20 *janvier.*] Voici une aventure à-peu-près semblable à celle que je vous ai racontée précédemment (1), quoiqu'émanée d'une cause différente. Une dame va à la campagne chez une intendante de ses amies : celle-ci lui fait beaucoup d'accueil, lui témoigne beaucoup de plaisir à la voir : cependant, dit-elle, je me trouve fort embarrassée, je ne sais trop où vous coucher; nous n'avons qu'un appartement au fond d'une galerie, éloigné du corps-de-logis que j'habite, et je ne vous cacherai point que personne ne veut l'habiter. On parle de revenans qui se plaisent à y apparaître : je ne crois guère à cette folie, mais je suis bien aise de ne vous laisser rien ignorer. Si vous le voulez, vous coucherez plûtôt dans ma chambre. L'amie, comme bien vous pensez, ne voulut pas gêner à ce point l'intendante, et en femme forte, elle préféra de braver les esprits. La voilà, le soir, conduite dans l'appartement si redouté; elle se couche, s'endort, se réveille bientôt entendant

(1) Voyez ci-dessus page 169.

du bruit, entr'ouve son rideau, et voit près du feu, qui était couvert, une petite figure épouvantable couverte de poils, et ressemblant assez à ces magots de la Chine; elle éparpille les cendres avec des espèces de griffes, et ensuite elle se couche, blotie comme un lapin, tout près du foyer. La dame ne revenait point de sa surprise, on peut même dire de sa frayeur. Mais elle est bien plus saisie d'effroi, quand elle voit la petite figure quitter le feu, s'approcher du lit, y monter et se coucher sans façon. La dame se rapetisse autant qu'il lui est possible, se serre dans la ruelle et ne laisse pas échapper un soupir. Après deux ou trois heures, le monstre se relêve et quitte l'appartement : la dame tâche de rappeler ses forces, et se traine jusqu'à son amie; elle n'est pas entrée dans la chambre qu'elle perd entièrement connaissance. Reveuue à elle, elle raconte le sujet de son trouble; elle apprend que cette petite figure était la mère de l'intendante, qui, à près de 70 ans, était devenue folle à lier. On la tenoit renfermée : la négligence du domestique qui la gardait avait occasionné apparemment cette aventure : la vieille femme avait trouvé la porte ouverte et s'était échappée pendant le sommeil de son gardien.

## BA CONSULTATION ÉPINEUSE.

### CONTE.

Un avocat fut cousulté
Par un tendron d'aimable mine
Qu'un gars avait trop insulté.
L'homme de loi qui l'examine
Trouve sous sa simple étamine

Deux grands yeux pleins de volupté,
Certain air de naïveté
Peint sur sa figure enfantine,
Un sein par l'amour agité,
Qui se soulève, se mutine,
Et semble en sa captivité,
Appeler une main lutine
Qui lui rende sa liberté.
  Notre-avocat est transporté:
Il lorgne une taille divine,
Des pieds mignons et délicats,
Et ce qu'il voit de tant d'appas
Ne vaut pas ce qu'il en devine.
  Avec ces titres de faveur
On peut compter sur la ferveur
Du légiste le plus austère :
Le nôtre, expert dans tous les droits,
Avait, dit-on, plus d'une fois
Pris ses licences à Cythère.
Enfin, près de la belle assis,
Il veut sans détour, sans mystère,
De son cas savoir le précis.
« Las ! dit la belle désolée,
» Je vais rappeler mon esprit,
» Et vous conter comme s'y prit
» Le fripon qui m'a violée.
» Il avait un air tendre et doux,
» La taille la mieux découplée,
» Et le regard.... tout comme vous. »
  Notre grave jurisconsulte
Charmé d'avoir les mêmes traits,
En ressent une joie occulte ;
Et rajeuni par tant d'attraits,
S'approche encore un peu plus près
De la beauté qui le consulte.
« Poursuivez ce récit, dit-il,
» Car votre affaire m'intéresse.

» Ah ! Monsieur, qu'il était subtil !
» Que l'amour inspire d'adresse !
» Ses yeux sur mes faibles attraits
» Se promenaient avec ivresse. »
L'avocat qu'un même feu presse,
N'a pas les regards plus discrets.
« Ce n'est pas tout, sa main hardie
» Saisit la mienne au même instant. »
Vous sentez, sans que je vous die,
Que l'avocat en fit autant.
« Ce n'est pas tout, sa perfidie
» Méditait un autre dessein,
» Et toujours plus audacieuse,
» Bientôt sa main licencieuse
» Fourrage les lys de mon sein. »
Notre avocat, sur ce modèle,
Glissant une furtive main,
A travers la gaze infidèle
Enfile le même chemin.
« Ce n'est pas tout : d'un air farouche
» A ses feux je veux m'opposer;
» Déterminée à tout oser,
» Sa bouche se colle sur ma bouche. »
L'avocat, que l'exemple touche,
Ravit un semblable baiser;
Ravit ! je faux : on le lui donne.
On feint de n'y pas consentir,
Mais c'est pour mieux faire sentir
Le prix de ce qu'on abandonne.
Femmes, osez me démentir :
Celle qui jamais ne pardonne
Est trop sujette au repentir.
« Ce n'est pas tout, son feu redouble,
» Il me transporte malgré moi,
» Les genoux tremblans et l'œil trouble :
» Je ne sais plus.... ce que je vois. »
L'avocat, non moins troublé qu'elle,

Répète une leçon si belle.
Tous deux enfin perdent la voix,
Tous deux se plongent à-la-fois
Dans une extase mutuelle.
Notre avocat crut jusqu'au bout
Avoir imité son modèle.
« Ce n'est pas tout, dit la donzelle.
» — Comment diable! ce n'est pas tout?
» Q'avait-il de plus à vous faire?
» Vous m'étonnez, dites, ma chère,
» Comment la chose se passa?
» — Eh! mais, voici tout le mystère,
» Monsieur, c'est qu'il recommença. »

On fit cette épigramme en faveur de M. de Chevert, quand le prince de Soubise fut fait maréchal de France:

Pourquoi le bâton à Soubise,
Lorsque Chevert est le vainqueur?
De la fortune est-ce méprise,
On bien abus de la faveur?
Je ne vois rien là qui m'étonne,
Répond à l'instant un railleur:
C'est à l'aveugle qu'on le donne,
Et non pas à son conducteur.

[31 *janvier*.] Voici une épître de M. le marquis de Tressan. Vous y verrez quelque naturel et de la facilité; d'ailleurs la faiblesse et l'incorrection attachées à tous les ouvrages que veulent tenter les gens du monde:

Valon délicieux! ô mon cher Franconville!
Ta culture, tes fruits, ton air pur, ta fraîcheur,
Raniment ma vieillesse et consolent mon cœur.
Que rien ne trouble plus la paix de cet asile
Où je trouve enfin le bonheur!

Tranquille en cette solitude,
Je passe de paisibles nuits ;
Je reprends le matin cette paisible étude ;
Le parfum de mes fleurs chasse au loin mes ennuis.
Je vois le soir de vrais amis,
Et m'endors sans inquiétude.
Souvent conduite par les ris,
De fleurs nouvellement écloses,
La petite Fanchon orne mes cheveux gris,
Et me laisse cueillir sur ses lèvres de rose
Des baisers innocens, tels que ceux que Cypris
Reçoit et les rend à son fils.
Que j'aime cette aimable enfance!
Ni le desir, ni même la pudeur
N'impriment encore la rougeur
Sur ce front de douze ans où règne l'innocence.
Fanchon met toute la décence
A marcher les pieds en dehors,
A ne point déranger son corps
Quand elle fait la révérence:
Cependant déjà Fanchon pense.
Par mille petits soins charmans
Elle nous prouve à tous qu'elle a le don de plaire,
Qu'elle en a le desir, qu'elle voudrait tout faire
Pour être utile à tous momens.
Va, Fanchon, embellis sans cesse!
Attends près de moi tes quinze ans;
Je respecterai ta jeunesse :
Il sied trop mal à la vieillesse
De flétrir la fleur du printemps.
Je verrai tes jeux innocens,
Tes grâces et ta gentillesse,
Et veillant sur tes goûts naissans,
S'il te naît un sixième sens,
Tu le devras à la tendresse
Du plus joli de tes amans.

[3 *février*.] M. Boucourt, un de nos traitans, vient d'éprouver une aventure assez plaisante pour tout autre que pour lui, qui est connu par son goût décidé pour l'argent, seule qualité par laquelle il puisse prétendre à la célébrité. Ce financier a une jolie femme assez connue de son côté, mais par des goûts différens, que son mari ignore, ou qu'il feint d'ignorer en enrageant tout bas. Elle aime infiniment le plaisir, et conséquemment la dépense qui, suivant le préjugé reçu, le procure. Ne sachant comment avoir de l'argent, que l'époux avare lui refusait, elle a mis une intrigante dans la confidence. Cette femme s'est présentée chez le Crésus comme une dame de qualité, qui avait besoin d'une somme pour suivre un procès d'où dépendait sa fortune; la dame a supposé des titres pour faire cet emprunt, qui lui a été accordé par le financier à des conditions fort dures. Le temps des paiemens arrivé, le rideau de l'aventure s'est tiré: l'homme aux écus a trouvé pour débitrice, à la place de la femme aux terres et aux procès, sa chère femme, qui s'est mise à rire de la créance. M. Boncourt avait pris des diamans en nantissement; son adroite moitié se les était procurés chez un joaillier auquel elle avait donné les siens, sous prétexte de faire quelques réparations. « Monsieur, a dit madame » Boncourt à son mari, qui lui témoignait sa mauvaise » humeur, ne vaut-il pas mieux que je vous aie fait » une petite espiéglerie que d'avoir eu un autre créan- » cier que vous? Vous sentez quelle monnaie on eût » peut-être exigée: je n'eusse pas donné de diamans en » gage; rendez donc ceux que vous avez reçus. » L'époux, dans son désespoir, a répondu: « Eh, morbleu,

» madame, faites-moi cocu et ne me volez pas! » La petite-maîtresse, je crois, pourra bien profiter de l'avis, et n'en sera pas moins alerte à s'approprier les écus de monsieur son mari.

Encore une chanson sur la tragédie du *Connétable* de M. de Guibert.

*Air de la Magniotte.*

Quel feu! quelle vivacité!
Le drame est admirable,
L'on entend de tout côté
Dans une cour aimable
Vanter le co, vanter le co,
Vanter le connétable.

A Versailles comme à Paris,
La beauté favorable,
Avec des yeux attendris,
Nous dit d'un air affable:
Aimez le co, etc.

Le héros est traître à son roi;
La princesse est un diable;
Notre armée en désarroi
Dit d'un ton lamentable:
Le fichu co, etc.

L'on voit fuir le pauvre Francais,
Que l'Espagnol accable;
Bayard réduit aux abois,
Et toujours indomptable,
Maudit le co, etc.

Chaque acte vous offre un morceau
Dans un goût admirable;

Mais le troisième est le beau
Et n'a pas son semblable,
Malgré le co, etc.

Jamais on ne fit un tableau
Pour nous moins favorable;
Mais en France le nouveau
Est toujours préférable;
Surtout en co,

Qu'on aille en foule voir Bourbon
Par un temps détestable,
Je trouve dans ma maison
Un souper délectable
Avec un co, avec un co.
Avec un connétable.

[ 10 *février.* ] Le comte d'Écars, un de nos courtisans, a eu une aventure assez singulière à un de nos bals. Il était amoureux d'une fort jolie femme qui lui avait donné rendez-vous à cette assemblée; il ne manque pas de s'y trouver, il la poursuit avec vivacité; enfin, il obtient qu'elle sera sensible à son amour, et que la récompense suivra de près son aveu. La dame avait un masque qu'elle n'a jamais voulu quitter, pas même dans ces momens où l'on peut agir avec liberté. Le couple amoureux, après de tendres ébats, se sépare en se faisant mille protestations d'une tendresse mutuelle. Le comte était enchanté de sa bonne fortune. Un amant heureux rarement est discret; il raconte sa conquête à un de ses amis, qui en fait part à un autre ami; enfin il est prouvé, au grand mécontentement du comte, que la dame, l'objet de ses pensées, n'était point du tout celle qui avait été dans ses bras: c'était une vieille fille toute bourgeonnée, la sœur d'un libraire, qui avait

vu le comte, s'était aperçue qu'il poursuivait au bal une dame, et avait eu l'adresse de prendre le même déguisement, tandis que, par des moyens dont on ne m'a pas rendu compte, elle avait su écarter sa rivale. Le comte en est furieux, il reçoit des complimens de tout le monde; et la vieille fille dit effrontément : *Il croit avoir été ma dupe ; c'est moi qui ai été la sienne. M. le comte est bien meilleur à voir qu'à avoir, et en vérité ce n'était pas la peine que je fisse une pareille sottise.*

M. de la Faye, trésorier des gratifications de la guerre, vient d'élever sur le chemin de Paris qui conduit à Sceaux, une pyramide de 30 pieds de hauteur sur 10 de base, coulée d'une seule pierre, d'après la méthode des anciens, et suivant les indications données par Vitruve et Pline. Le même particulier, suivant sa méthode, rend au marbre et à toutes sortes de pierres mises en poudre, leur forme première, et fait, dans un instant, ce que la nature est des siècles à produire. Il transforme pareillement toutes sortes de sables en pierre, et donne à cette pierre la dureté du caillou. L'Académie des Sciences a trouvé que ce secret est un des plus beaux et des plus utiles qui ait encore paru, et qui avait été entièrement perdu.

[ 16 *février*. ] Notre célèbre *calembourdier* a dit, à propos de la réforme générale dans notre militaire : La nation est toute à la guerre, *la moitié sous l'attente* ( la tente) *l'autre alarmée* ( à l'armée).

[ 2 *mai*. ] L'esprit de charité, à la honte de la mé-

chanceté humaine, n'est pas toujours suivi du succès. M. le curé de Saint-Eustache se signalait par des aumônes dans ces temps rigoureux où le froid augmentait les besoins. Une dame à carrosse, annoncée par deux laquais, parut chez le vénérable ecclésiastique. « Monsieur, lui a-t-elle dit, je suis une étrangère qui, » dans ce moment, retourne dans sa patrie. Comme » je suis fort attachée à votre nation, j'ai cru devoir » lui laisser, en partant, quelques faibles marques de » l'intérêt qu'elle m'a inspiré. J'apprends que les mal- » heureux souffrent beaucoup des rigueurs de la saison; » je vous apporte cent louis. » Aussitôt le laquais dépose cette somme en écus de six francs. Quelques momens après : « Monsieur le curé, pourriez-vous m'en- » seigner quelqu'un qui me donnerait des louis pour de » l'argent blanc? J'ai là-bas, dans mon carrosse, deux mille écus.....» M. le curé ne laisse pas achever : « Ma- » dame, je suis charmé de cette occasion de vous témoi- » gner, au nom de mes pauvres, toute ma reconnais- » sance; vous n'irez pas loin pour un si faible service, » je vais vous donner de l'or. » La dame fait apporter les deux mille écus, prend les louis et se retire, après s'être récriée sur les procédés honnêtes de M. le curé. « Il n'y a que les Français, dit-elle, qui connaissent ces » nuances de politesse. Monsieur, j'emporterai dans » mon pays le ressouvenir de votre nation, et surtout » je me rappellerai avec plaisir M. le curé de Saint- » Eustache. » Le pasteur, de son côté, admirait la générosité de l'étrangère. Il n'y a que les étrangers pour une pareille bienfaisance, disait-il : nos Français ne font pas des aumônes si abondantes. Les sacs de ma-

dame étaient sous les mains du pasteur pour être distribués à la première occasion : cette occasion ne tarde pas à se présenter ; on apporte ces sacs, qui se trouvent remplis d'écus faux, sur lesquels il y en avait seulement quelques-uns de véritables.

Voici, monsieur, un conte de Piron qui est peu connu : vous y trouverez cette touche originale qui distinguait ce poëte.

## LE SCRUPULE.

### CONTE.

Au dernier jubilé Tircis eut un scrupule,
Et pour s'en délivrer entra dans la cellule
D'un vieux Carme des plus savans.
Mon père, lui dit-il, depuis quatre ou cinq ans,
Je suis dans les bonnes fortunes :
Jeunes ou non, blondes ou brunes,
Tout est bon pour mon cœur, ou du moins pour mes sens ;
Ce n'est pas tout, j'y mets certaine différence :
Aux jeunes il n'en coûte rien ;
Leurs faveurs avec moi tiennent lieu de finance :
Mais les vieilles en récompense,
Me paient souvent cher un moment d'entretien.
En six mois j'ai tiré de la vieille Emilie,
S'il m'en souvient, dix mille francs et plus ;
J'ai ruiné Cloris, et la laide Julie
Paya ma feinte ardeur de douze mille écus.
Or, dites-moi, mon très-révérend père,
Puis-je, sans me damner, garder tout ce bien-là ?
Le Carme rumina long-temps sur cette affaire,
Puis voici comme il lui parla :
Toute peine, mon fils, mérite son salaire,
Et tout péché mérite châtiment ;
Ainsi je suis d'avis que vous gardiez l'argent

Des vieilles qui n'ont pu vous plaire
Et qui voulaient vous avoir pour amant.
Tandis que dans vos yeux feu de jeunesse brille,
De la vieille maman prenez en sûreté;
Mais il faut que le bien retourne à la famille;
Et si dans l'âge à lunette, à béquille,
Le penchant à l'amour vous est encor resté,
Vous devez le rendre à la fille
Pour le prix qu'il vous a coûté.

## A ZELMIRE.

### *Par Colardeau.*

Ah! ma Zelmire, apprends un bienfait de l'amour.
Cette nuit.... loin de toi.... je la préfère au jour.
Que son ombre m'est chère! et que l'erreur des songes
Mêle à mes déplaisirs d'agréables mensonges!
Cette nuit, je goûtais les douceurs du sommeil.
Abusé par un rêve, et par un faux réveil,
J'ai volé vers ton lit.... Plus belle que l'aurore
La tranquille Zelmire y reposait encore.

Je m'approche sans bruit du trône des amours,
M'y place à tes côtés.... tu sommeillais toujours;
Dans quel désordre heureux tu t'offris à ma vue!
Sans contrainte, sans soin, sur ton lit étendue,
Tu me représentais une jeune beauté
Qui dort, et dort au frais dans les nuits de l'été.
Tes charmes dépouillés de leurs voiles perfides,
S'abandonnaient en proie à mes regards avides.
Tes bras développés, ouverts négligemment,
Semblaient, pour l'embrasser attendre ton amant.
Mais ton amant résiste au feu qui le dévore.
Il te voit, veut te voir, et te revoir encore.
La peur de ton réveil adoucit ses baisers:
Zéphire, même aux fleurs, les donne moins légers.

Je respire en tremblant la fraîcheur matinale
Que ta bouche répand, et que ton souffle exhale,
Souffle pur, et semblable à l'haleine des vents
Qui porte dans les airs les parfums du printemps;
Tu succombes enfin au charme qui m'attire :
J'embrasse mon amante, et j'appelle Zelmire;
Tes yeux à mes accens s'ouvrent avec douceur,
Le sommeil y laissait un reste de langueur;
Mais bientôt le desir s'y peint et les enflamme;
Bientôt de leurs rayons ils pénètrent mon âme :
Que de baisers alors prodigués et reçus !
L'amour en donnait tant, qu'il ne les comptait plus.
Déjà tu te taisais : je n'avais d'éloquence
Que celle des regards et celle du silence.
A peine quelques mots vagues, entrecoupés,
Se mêlaient aux soupirs, de nos cœurs échappés.
Déjà.... sur ces plaisirs mystérieux et sombres,
La pudeur veut ici que je laisse des ombres.
La pudeur ! est-ce à nous d'en emprunter le fard?
Nous faits pour tout sentir, tout exprimer sans art;
Nous qui nous enfonçant dans la nuit du mystère,
Ne parlons qu'à nous seuls d'un bonheur qu'il faut taire?
Les humides baisers, ces doux embrassemens,
Les rapides transports, ces vifs élancemens,
Tout embrase nos cœurs, les consume, les brûle;
Comme un torrent de feu la volupté circule;
Elle entr'ouvre ta bouche, elle agite ton sein,
Des roses du plaisir elle anime ton teint;
Que te dirai-je encor? nos âmes éperdues
Ne forment plus qu'une âme, et semblent confondues.
Zelmire n'est que moi; je suis elle à mon tour,
Et l'amante et l'amant ne sont plus que l'amour.
A force de sentir on devient insensible,
Nous nous assoupissons dans cet état paisible,
Dans ce repos du cœur, ce calme intéressant,
Où le plaisir revient en y réfléchissant.

Chère amante, pardonne à ma plume indocile
D'avoir osé tracer cette image futile,
Vain fantôme des nuits, vaine ombre du plaisir,
Que la clarté du jour a fait évanouir.
En vain je t'ai cherchée au lever de l'aurore.
Quand reviendront les temps où je pourrais encore
Te suivre, te trouver sous de charmans berceaux,
T'y voir donner des soins aux jeunes arbrisseaux,
Diriger des rosiers les tiges inégales,
En détacher l'insecte et ses toiles fatales;
Là, jouir dans la paix et dans la liberté
Des matins du printemps et des soirs de l'été!
Les amans savent seuls jouir de la nature:
C'est pour eux que sa main fait naître la verdure;
Elle arrondit pour eux la voûte des bosquets,
Creuse la grotte obscure et les antres secrets.
Dans ces lieux enchantés et faits pour ma tendresse,
J'oserais te la peindre et t'en parler sans cesse,
Je jurerais d'aimer, de n'adorer que toi.
Si tu me soupçonnais, si doutant de ma foi,
Tu pouvais présumer que ton amant perfide
N'eût qu'un goût pour motif, que le plaisir pour guide,
Ses discours ingénus, ses naïfs entretiens,
Ses desirs asservis et réglés sur les tiens,
Tout servirait alors à prouver que ma flamme
Est moins due à mes sens qu'au penchant de mon âme.
Eh! quels sont ces plaisirs que mes vers t'ont décrits,
Si l'amour n'en augmente et n'en fait tout le prix?
A tout être animé la nature les donne:
Mais pour les seuls amans elle les assaisonne.
Devrais-je t'en parler? je languis loin de toi;
Le sort, le temps, les lieux te séparent de moi.
Est-ce-là le moment d'abuser ce que j'aime?
Il est vrai, je t'abuse, et m'abuse moi-même:
Mais nos cœurs désolés ont besoin d'une erreur:
Heureux, si quelque jour, dans le sein du bonheur,
Je puis réaliser aux pieds de ma Zelmire

Et ce que j'imagine, et ce que je desire!
Trop heureux, si passant du plaisir au sommeil,
Je le goûte avec toi sans craindre le réveil!

[5 *mai*] Le parlement continue de contrarier M. Turgot. Le roi a dit dernièrement : *Il n'y a que M. Turgot et moi qui veuillons réellement le bien.* Les mauvais plaisans d'aller leur train. Ils ont peint ainsi nos Ministres :

M. de Malesherbes fait tout.
M. de Sartines doute de tout.
M. Turgot brouille tout.
M. de Saint-Germain renverse tout.
M. de Maurepas rit de tout.

[13 *mai.*] On rapporte un trait de vivacité très-violent du prince de Conti, dans l'assemblée des chambres, lorsque l'on proposait de s'opposer absolument aux édits (1). Le duc de Choiseul alléguait que les objets ne touchaient point assez l'intérêt général, pour contrecarrer les vues du roi....... Le prince se leva en fureur et lui dit : « Duc de Choiseul, dans votre jeunesse, vous n'avez été qu'un étourdi ; pendant votre ministère, qu'un présomptueux et qu'un dissipateur inconsidéré, et maintenant vous n'êtes qu'un lâche et un poltron. »

---

(1) Relatifs aux Jurandes des arts et métiers, aux Corvées, à la Taille.

# CHACUN SON MÉTIER.

## CONTE.

Si dans la France tout prospère,
C'est que d'un zèle soutenu
Chacun y fait ce qu'il doit faire.
L'abbé G.... vous est connu :
Hier il vit dans un coin sombre
Ses pas doucement arrêtés
Par la voix d'une des beautés
Que la nuit amène sans nombre,
Et qui dans leur joyeux loisir,
S'en vont, à la faveur de l'ombre,
Semer en tout lieu le plaisir.
La belle en offrit au saint homme;
A le goûter il se soumit,
Et tout en le goûtant, se mit
A la prêcher, lui disant comme
L'art qu'elle exerce lui vaudra
Une éternité malheureuse;
Que Dieu sans faute brûlera
Toute fillette un peu joyeuse......
Tais-toi, dit-elle, plat vaurien,
Ta morale triste et fâcheuse
En ce moment, sied, ma foi, bien!
Que mon sermon ne vous irrite;
Et surtout ne vous trouble en rien,
Dit l'abbé; faites, ma petite,
Votre métier : je fais le mien.

# RONDEAU IRRÉGULIER.

## *Par M. Diderot.*

Quand on est roi, l'on a plus d'une affaire,
Voisins jaloux, arsenaux à munir,

Peuples hargneux, complots à prévenir,
Travaux en paix, dangers en guerre :
Ma foi, je crois qu'on ne s'amuse guère
Quand on est roi;

Roi tout de bon : car d'un roi pauvre hère
Comme il en est, j'aime assez le métier.
J'en ai tâté pendant un jour entier;
Ce jour-là je fis bonne chère,
Je ris, je bus, tout alla bien,
Car il est un dieu tutélaire
Par lequel on fait tout sans se douter de rien,
Quand on est roi.

J'eus des courtisans véridiques;
En dormant, j'achevai des exploits héroïques;
Illustre à mon réveil, j'occupai l'univers;
Vraiment je fis des lois; je les fis même en vers.
En vers mauvais..... Qui vous dit le contraire?
Certain marquis,
D'un goût exquis,
Les trouva tels, sans me déplaire.
Il eût pour prix de sa sincérité,
Sous un autre Denis, perdu sa liberté.
On peut aux gens de bien accorder ce salaire
Quand on est roi.

Pour moi je n'en fis rien; car je suis débonnaire.
A votre avis, pourquoi me serais-je fâché?
Vers et prose de roi sont mauvais, d'ordinaire,
Et ce n'est pas un grand péché:
C'est le moindre qu'on puisse faire
Quand on est roi.

[ *Du* 19 *mars.* ] Voici un double fruit de l'effervescence de l'imagination des convives distingués et beaux esprits, qui s'efforcent d'amuser mademoiselle

Guimard (1) dans les soupers gais que donne cette aimable fille. Ce sont d'assez plates polisonneries, mais elles font connaître le train de vie, et le ton de ces sociétés tant célèbres.

## ÉLOGE DU FRERE BONAVENTURE.

*Sur l'Air de Joconde.*

Ne disputons pas des couleurs,
Des goûts ni de l'usage :
Pour blâmer ce qu'on aime ailleurs
On n'en est pas plus sage :
Florence a certaine façon
Dont la France murmure ;
Pour moi je n'aime que le confrère Bonaventure.

D'abord je l'ai connu petit :
Qu'alors il était drôle !
On jugeait à son appétit
Qu'il jouerait un grand rôle.
On vous le bourrait de bonbons,
Sans règle ni mesure ;
Cela fit souvent mal au confrère Bonaventure.

Il est l'ami du genre humain,
Nul n'est plus charitable ;
On dit qu'il s'est fait capucin
Pour être secourable ;
Si le flambeau de Cupidon
Vous fait quelque blessure,
Chacun vous dira : Vîte au confrère Bonaventure.

Je ne sais pourquoi bien des gens
Blâment son ordinaire ;

---

(1) Fameuse danseuse de l'Opéra.

Il a pour la chair, en tout temps,
Dispense du saint Père.
Par délicatesse ou par ton,
Mainte triste figure
Demeure à la porte du confrère Bonaventure.

Félicitons, petits et grands,
Cent fois ce vénérable,
Jamais il n'aura mal aux dents,
C'est chose indubitable:
Par une assez bonne raison,
L'Auteur de la Nature,
A refusé des dents au confrère Bonaventure.

Il a quelques défauts pourtant,
Je n'en fais point mystère;
Il tette encore et fait l'enfant,
Grand comme père et mère;
Et quoiqu'il soit sans dents, dit-on,
Bien des gens, je vous jure,
Ont été mordus par le confrère Bonaventure.

Il est plus profond qu'on ne croit,
Malgré les apparences;
Nul ne possède mieux le droit,
C'est un puits de science.
Il m'inspire cette chanson,
D'où vous pouvez conclure,
Que je raisonne comme un confrère Bonaventure.

## LE VICE-ROI DE L'AMÉRIQUE.

*Sur le même Air.*

Les Espagnols donnent des lois
A la moitié du monde,
En gouverneurs, en vice-rois
Cette puissance abonde;

Chacun d'eux s'occupe à l'envi
De la chose publique;
Mais rien n'est comparable au vice-roi de l'Amérique.

On lui connut dès le berceau
Des signes de courage;
En croissant il devenait beau;
Au collége il fut sage:
Un vieux professeur qui le vit,
Dit d'un ton pathétique,
Oui, tu seras un maître vice-roi de l'Amérique.

Pour acquérir à ses dépens
Une voix plus jolie,
On proposait à ses parens
Un moyen d'Italie:
Si par malheur il eut chéri
D'exceller en musique,
Hélas! que dirait-on du vice-roi de l'Amérique?

Il ne se montre point au jour
Sans une double escorte,
S'il entre dans quelque séjour,
Elle assiége la porte;
Jamais roi ne fut mieux servi:
Cette garde est unique,
Sans cesse elle assiége le vice-roi de l'Amérique.

Il est le vrai consolateur
Des veuves éplorées;
Il est le tendre bienfaiteur
Des filles ignorées:
C'est dans cet état, loin du bruit,
Que sa bonté s'explique;
Rien n'est humain comme le vice-roi de l'Amérique.

Pour conserver à l'indigent
Le secours de sa bourse,

Il en ménage prudemment
Les moyens et la source.
C'est cet arrangement suivi,
Avec l'air de magnificence,
Qui soutient le brillant du vice-roi de l'Amérique.

On dit qu'un jour à son aspect,
La jeune et tendre Aminte
Se sentit saisir de respect,
De plaisir et de crainte.
Ma mère, éclairez mon esprit,
J'ai si peu de pratique;
Dites-moi donc si c'est le vice-roi de l'Amérique.

Oui, mon enfant, tu l'as nommé,
Voilà le véritable;
Ai-je tort de l'avoir aimé?
Me trouves-tu coupable?
Un jour tu l'aimeras aussi.
Va, malgré la critique,
Faisons chorus, chantons le vice-roi de l'Amérique.

[*Du* 22 *mars.*] Une de ces dupes, qui paient cher les faveurs de nos beautés complaisantes, vient d'éprouver un tour assez plaisant, de la part du bien-aimé de sa fidèle maîtresse. Le chevalier de**** était à souper avec la demoiselle, qu'on appelle *Théophile*; ils parlaient de leurs doux plaisirs et s'occupaient de l'espoir de les goûter bientôt; la demoiselle au milieu de son ivresse amoureuse laissa échapper quelques témoignages de tristesse : — Qu'avez-vous, bel ange? — Mon ami, je t'avouerai que j'ai un besoin, mais un besoin extrême de douze louis. — Ma divine, je suis au désespoir, mais je n'ai pas le sou, pas la moindre obole : quel plaisir j'aurais eu à te donner

cette bagatelle ! — Donner ! ah, mon ami, je connais ta situation, c'était un simple prêt que je te demandais et pour peu de jours, je ne vends point mes faveurs à mon bon ami. Là-dessus une effusion de sentimens les plus délicats : on allait se mettre à table et bientôt se jeter dans les bras de l'amour, pour se dédommager des rigueurs de cette maudite fortune; on entend heurter à la porte : le chevalier ne sait trop quel parti prendre. Ah ! c'est monsieur, dit la demoiselle effrayée. Ce monsieur était un riche financier qui fournissait amplement à la dépense, tandis que le chevalier était aimé pour lui. Celui-ci enfin se refugie dans un cabinet. Notre financier avec ses deux jambes cagneuses accourt pour embrasser sa charmante : — Enfin, ma reine, me voilà débarrassé de ce malheureux tapis verd où j'étais cloué ; morbleu, nos affaires ne vont point du tout...... Les fermes sont à tous les diables, elles ne rendent que trente pour cent, et il n'y a pas de l'eau à boire. — Ah ! monsieur, je vous prie, laissez-moi avec vos fermes, vous augmentez ma migraine. Eh, bon dieu ! ce sont de étonnemens, des coups de tête ; aie, aie, aie ! — Mais, mon amour, voilà un vilain mal de tête, bien hors de saison, maugrebleu de la migraine!.... Je venais.... — Oh, monsieur, allez-vous-en, allez-vous-en : — Comment, je ne souperai pas avec toi, et voilà un couvert tout prêt ? — Il est vrai que je me préparais à manger un morceau quand ce malheureux mal de tête m'a surpris ; au nom de Dieu, laissez-moi, laissez-moi, ce sont des souffrances inouies ; je me flatte que le repos me raccommodera. — Le repos ? mais, pour

mon argent...... — Pour votre argent ?...., A propos, n'auriez-vous pas douze louis à me donner, je suis d'une humeur de chien, c'est pour une marchande de modes qui ne me laisse pas respirer. — Que veux-tu dire avec ta marchande de modes ? Entre nous, ma bonne amie, sais-tu combien tu me coûtes ? Oh, moi, je sais compter. — Fi donc, monsieur, est-ce que l'on compte ses plaisirs ? Il me faut ces douze louis et tout-à-l'heure, sinon je vous saute aux yeux.... — Pattes de velours, mon chat, pattes de velours, je te dis que je n'ai pas un écu, demain..... — Ce serait dans la minute qu'il me les faudrait ; voilà ce que c'est que de se prendre de goût pour ces messieurs des fermes, ils sont d'une ladrerie ! — Tu ne veux donc pas me donner un baiser ? — Vous baiser, moi ! j'aimerais mieux... . monsieur plaisante..... Pendant que le financier embrasse la demoiselle, il met adroitement douze louis sur la cheminée et prend enfin le parti d'abandonner sa Lucrèce à la migraine qui l'afflige. Elle accompagne jusqu'à la porte son Crésus, sans s'être aperçue de son bienfait. Le chevalier sort du cabinet, voit les douze louis, les met dans sa poche. La demoiselle revient en se plaignant de l'inflexible avarice de ces gens à argent. Ma chère, lui dit le chevalier, je cède au desir de vous obliger, je ne vous dissimulerai pas que j'ai hésité, mais l'amour l'emporte ; tenez, voici ces douze louis, c'est, ma foi, toute ma fortune. La maîtresse est enchantée et promet bien de rendre cette somme ; ils soupent gaîment et la nuit est encore plus agréable. Le lendemain, le financier revole auprès de sa fidèle, il meurt d'envie

de savoir quel sentiment aura produit sa galanterie; il s'attend à des remerciemens, à des caresses; on le reçoit maussadement, on l'aceable d'épithètes mal sonnantes, on lui déclare même qu'il faut prendre son parti. Mais, s'écrie le financier, ma petite, vous êtes une ingrate: comment, je vous ai donné hier ces douze louis que vous m'avez demandés avec tant d'humeur. — Vous m'avez donné hier douze louis! vous? — Eh oui, moi-même, je les ai posés sur votre cheminée...... Contestations, reproches, refus de croire monsieur; enfin il a fait tous les sermens, il a juré par Plutus. On vient à être persuadée : il faut donc, dit la demoiselle, que j'aie été volée. La douceur renaît dans le commerce. Mais à peine l'infante a-t-elle aperçu le chevalier qu'elle lui dit en riant : oh, je le crois bien, monsieur le fripon, que je ne vous rendrai pas ces douze louis : allez, on pardonne tout à l'amour, nous mangerons ensemble cette libéralité de monsieur. Le chevalier avoua tout, en rit lui-même, et les deux amans n'en furent que plus empressés à duper le financier à la première occasion.

Il va y avoir un fameux procès de deux millions, fondé sur des virgules. M. le marquis de Gouverney a fait un testament-codicile écrit de sa main, lequel est sans virgule aucune, et offre un sens louche qui sert de prétexte à la chicane. Les jurisconsultes en ont donné autant de versions différentes qu'ils ont été d'interprètes. On fait courir des copies gratuites du testament, et chacun prend parti pour ou contre. Grande leçon pour faire apprendre à ponctuer à la jeunesse!

# LA SUPERSTITION, OU LE SAINT-ANTOINE DE PADOUE.

## *Conte, par M. de Fumel.*

*Ce conte qui est le fidèle portrait des mœurs portugaises, montre combien les passions, auxquelles la vraie piété est si contraire, sympathisent merveilleusement avec la superstition.*

En Portugal, chaque fillette
Pour être heureuse au jeu d'amour,
Conserve dans une cachette,
Un petit saint que tour-à-tour
On caresse, on maudit, on bénit, on maltraite,
Suivant que bien ou mal le galant fait sa cour.
Ce saint patron dans l'amoureux mystère,
Se nomme Antoine; et quand les filles vont se voir,
Au lieu de bon jour ou bon soir,
Comment te portes-tu? leur formule ordinaire
Est celle-ci: Ton saint, comment se porte-t-il?
Est-il boudeur? est-il gentil?

Agnès aimait, comme à quinze ans l'on aime,
De bonne foi, de tout son cœur,
Et sur le soir devait avoir le bien suprême
De parler tête-à-tête à Pédro son vainqueur.
Vite on pare le saint d'une robe dorée;
De roses, de jasmin sa tête est décorée,
Sandale de velours chausse son pied mignon,
De fleurs une guirlande entoure sa ceinture,
Et pend dessus sa robe, en guise de cordon;
Le vermillon d'amour anime sa figure;
Bref, on l'eût volontiers nommé saint Cupidon.
Mon amant va venir, Antoine, je t'adore;
Et le saint est couvert du feu qui la dévore;
Aux pieds, aux mains, au front, partout il est baisé,

[ *Du 8 avril.* ] Voici une chanson attribuée à M. le duc de Nivernois, sur une de nos jolies personnes, mademoiselle Rivière.

Sur l'Air : *Lon lan la, etc.*

Le Dieu de Cythère
A quitté les cieux,
Il vient sur la terre
Se loger bien mieux :
C'est auprès de la rivière, } *Bis.*
Laire lon la, }
Ah ! qu'il se plaît là!

L'air qu'il y respire
A su le charmer ;
Les cœurs qu'il attire
Sont forcés d'aimer.
L'amour dit : c'est la rivière, } *Bis.*
Laire lon la }
Qui cause cela.

Les grâces fidèles
Viennent s'y loger ;
Soutenu par elles
On le voit plonger
Dans le sein de la rivière, } *Bis.*
Laire lon la }
Oh ! qu'il se plaît là.

L'onde se partage
En deux jolis bras,
Et lorsqu'à la nage,
L'amour est au bas
Il remonte la rivière, } *Bis.*
Laire lon la }
Sans être plus las.

Ainsi que sa mère,
Qui de l'eau naquit,
Le Dieu de Cythère
N'a pas d'autre lit
Que le lit de la rivière,
Laire lon la; } *Bis.*
Mais il n'y dort pas.

## LE MARAUDEUR.

### CONTE.

Pris en flagrant délit, un pauvre maraudeur,
Sur l'arbre le plus près allait perdre la vie.
Un capucin, chargé de l'âme du pécheur,
Dans un sermon plein d'énergie,
A la componction exhortait le voleur,
Et lui peignait avec chaleur
Les agrémens de l'autre vie.
Celui-ci d'en goûter ayant fort peu d'envie,
A tous les beaux discours de son consolateur,
Répondait en pleurant : — Pour un chou pendre un homme!
— Mon fils, reprit le confesseur,
Ton Dieu le fut pour une pomme.

## COUPLETS

### *Sur l'air des étonnemens.*

Que notre roi consulte Maurepas,
Qu'il soit son Mentor et son guide,
Qu'à tous ses conseils il préside,
Cela ne nous surprend pas.
Mais qu'à Turgot le Mentor s'abandonne,
Qu'il laisse ce ministre fou,
A tout l'Etat casser le cou,
Quand il peut lui river son clou,
C'est là ce qui nous étonne.

Dans tout Paris, au milieu du fracas,
Que personne ne s'entretienne
Du gobe-mouche Vergenne
Cela ne nous surprend pas.
Mais qu'avec lui notre pauvre couronne,
Dont l'honneur est un peu déchu,
De l'Europe n'ait pas reçu
Quelques coups de pied dans le cu,
C'est là ce qui nous étonne.

Que Lamoignon (1) trouve aussi peu d'appas
Au ministère qu'il occupe,
Qu'aux amusemens d'une jupe,
Cela ne nous surprend pas.
Mais qu'un mortel qui pense et qui raisonne,
Qui n'est ni bête, ni cagot,
Se laisse traiter d'Ostrogot,
C'est là ce qui nous étonne.

Que Saint-Germain connaisse les soldats,
Qu'il soit un brave homme de guerre,
Et qu'on l'élève au ministère,
Cela ne nous surprend pas.
Mais qu'il admette auprès de sa personne
Un petit Guibert (1), un pied-plat,
Qui se croit un homme d'Etat,
Et qui dans le fond n'est qu'un fat,
C'est là ce qui nous étonne.

Que de Sartine on ait fait quelque cas,
Quand il n'exerçait que l'office
De simple lieutenant de police,
Cela ne nous surprend pas.

---

(1) Lamoignon de Malesherbes.

(2) Feu le comte de Guibert, auteur de la *Tactique*, et de la tragédie du *Connétable de Bourbon*.

Mais qu'on lui trouve une tête assez bonne,
Pour une place où le chrétien
En conscience n'entend rien,
Et qu'il ne fera jamais bien :
C'est là ce qui nous étonne.

Qu'avec des gens sur l'honneur délicats,
Saint-Germain traite, et leur confie
Des vivres l'utile régie,
Cela ne nous surprend pas ;
Mais qu'il s'obstine à vouloir qu'on la donne
Pour enrichir ses favoris,
A des fripons qui dans Paris,
Sont déshonorés et flétris,
C'est là ce qui nous étonne.

Qu'un Montbarrey dont on ne fait nul cas,
Qui ne fut qu'un comte pour rire,
Devienne un prince de l'Empire,
Cela ne nous surprend pas.
Mais pour adjoint qu'au ministre on le donne,
Et que ce grand réformateur
Prenne un intrus pour successeur,
Parce qu'il fut son bienfaiteur ;
C'est là ce qui nous étonne.

[ *Du* 10 *mai.* ] On a arrêté à Lyon un homme qui sans être prêtre s'était avisé de dire la messe ; ce sacrilége ayant été interrogé pourquoi il s'était permis un tel crime, a répondu : « qu'ayant lu l'édit du roi » qui permettait la liberté du commerce et de s'adonner » à la profession ou au métier qui conviendrait le mieux, » il avait choisi par goût celui de dire la messe à douze » sous, comme le plus facile, et celui auquel il était » le plus propre. » On l'a enfermé comme fou : c'est agir sagement.

## PROJET D'AMOUR (1).

*Air de la Romance du Barbier de Séville.*

D'aimer un jour si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix,
Connais, Amour, celle qui sous ses loix,
Pourrait fixer le bonheur de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille;
Trop de fadeur suit de près la beauté,
Tendres regards peignent la volupté,
Joli minois du feu d'amour pétille.

Je la voudrais au printemps de son âge;
Etre l'auteur de ses premiers desirs,
Sans les chercher se livrant aux plaisirs,
Et de son cœur obtenir le doux gage.

Je la voudrais modeste en sa parure,
Du négligé recherchant les appas,
Quelque peu d'art que l'on n'aperçoit pas
Ajoute encore aux dons de la nature.

Je la voudrais n'ayant pas d'autre envie,
D'autre desir que celui de m'aimer:
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De la servir je ferai la folie.

[ *Du* 15 *mai.* ] Le parlement a fait brûler un ouvrage en trois volumes, fait en l'honneur de l'Empereur, par un pédant Suisse, qui l'a intitulé: *le Monarque accompli.* Vous le savez sans doute, la main

(1) Cette chanson est attribuée au duc de Nivernois.

du bourreau donne de la réputation à l'ouvrage qui en est le moins digne, mais vous ne savez pas, et vous serez étonné d'apprendre que le roi a été lui-même le dénonciateur de cette grosse brochure. S. M. en avait entendu parler au marquis de Montesquieu qui venait de le lire; curieuse, elle le lui demanda, et en le lisant elle fut si frappée de la hardiesse et du fanatisme qu'il renfermait, que de son propre mouvement elle manda le premier président, lui remit le livre et le chargea d'en faire faire justice. M. Seguier, dans son réquisitoire, n'a pas oublié de lancer des épigrammes contre M. Turgot.

Cet ouvrage, au reste, n'a d'autre mérite que la brûlure. C'est un rabâchage perpétuel; l'auteur est un froid enthousiaste, qui débite avec emphase des lieux communs d'éloges et de vœux pour la prospérité publique. On voit que cet ouvrage est le fruit indigeste d'une cervelle échauffée par la lecture de l'*Histoire philosophique et politique des deux Indes*. Ce qui a surtout excité l'animadversion du parlement, c'est que l'auteur, malgré son objet, *desire et espère* qu'un jour il n'y aura pas de rois.

[ *Du 20 mai.* ] Le jour que M. de Malesherbes a quitté le ministère, M. de la Martinière, premier chirurgien du roi, qui fait souvent le facétieux et se croit un personnage d'importance, dit à ce ministre qui est d'une très-forte corpulence, en lui frappant sur l'épaule : *Eh bien, Pater, vous nous quittez donc!* — *Oui, Frater*, lui répondit M. de Malesherbes. Cette maligne répartie a plus amusé les spectateurs que le

vieux-gascon, auquel elle rappelait son entrée dans le monde en qualité de *Frater*. On appelle ainsi les jeunes étudians en chirurgie, qui viennent par nombreux essaims à Paris, des provinces méridionales surtout, pour suivre les écoles.

On a fait ce rondeau sur la disgrâce des deux ministres qui viennent de succomber (1):

Deux gens de bien habitaient à Versaille;
Deux à la cour! c'était grande trouvaille,
Aussi chacun était émerveillé.
Mais tout fripon craint d'être surveillé.
Des parlemens la vénale canaille,
Des financiers la vile valetaille,
D'Ogny, Sivrac et l'indigne prêtraille,
Ont si bien fait que l'on a renvoyé
　　Deux gens de bien.
Sots et fripons, ça faites bien ripaille:
La cour sera votre champ de bataille;
Pour vous exprès tout y sera trié,
Ministres, ducs, tout est appareillé,
Et grâce à vous, il n'est plus à Versaille
　　Deux gens de bien.

On raconte, sur M. de Clugny, le nouveau contrôleur-général, une anecdote assez plaisante, et qui semble prouver qu'il était prédestiné à mettre un jour de l'ordre ou à augmenter le désordre dans l'administration des finances.

En revenant d'Amérique, il se trouva fort incommodé; le médecin du vaisseau l'examina, et, à quel-

---

(1) MM. Turgot et de Malesherbes.

ques taches jaunes qu'il lui vit sur la peau, décida que le malade était attaqué de la peste. Le conseil assemblé, on condamna en conséquence M. de Clugny à être sacrifié au salut de tous et à périr comme un nouveau rédempteur. L'aumônier du vaisseau alla annoncer au malade qu'il devait se préparer à être jeté à la mer. M. de Clugny demanda par grâce deux heures pour mettre ordre à ses affaires; au bout de ce temps qui lui fut accordé, l'aumônier et l'Esculape entrèrent dans la chambre, mais quel fut leur étonnement de trouver le prétendu pestiféré ivre mort, étendu à terre à côté d'un pot d'eau-de-vie qu'il avait vidé. Le mystère de la maladie se développa alors aux yeux de l'ignorant médecin, qui en savait pourtant assez pour distinguer une immense quantité de pustules d'un genre bien différent de celui qu'il avait annoncé d'abord. La potion violente qu'avait prise M. de Clugny avait chassé avec force au travers de la peau le virus de la petite vérole, dont il se tira fort heureusement.

[ *Du* 26 *mai.* ] Il y avait cinq prétendans pour le fauteuil académique : messieurs La Harpe, Chabanon, Millot, Sedaine et Laujeon. Le premier, porté par la faction encyclopédique, a été préféré et grossit la liste des griefs du public contre l'Académie. On parle d'en créer une *sacrée*, composée exclusivement de gens qui auront voué leurs talens à la défense de la religion; le clergé ferait les fonds de cet établissement. Ce serait un cautère pour notre Académie Française, qui la purgerait de tous ces évêques qui l'obsèdent au point

qu'elle a plus l'air d'un concile que d'une assemblée de gens de lettres.

Jamais Paris n'a été infesté d'une aussi grande quantité de voleurs qu'il l'est maintenant. Il n'y a pas de jour que l'on en arrête crochetant des portes, et s'introduisant dans les maisons particulières sous divers prétextes. Je ne sais quelle réputation ont les voleurs vos compatriotes, car il y en a aussi chez vous, je crois, mais les nôtres me paraissent en général plus téméraires et grossiers, qu'adroits et spirituels. Ce métier est pourtant celui où l'esprit et l'adresse seraient le plus nécessaires : mille moyens ingénieux peuvent être employés pour découvrir les bonnes captures à faire, pour en éloigner les risques et pour échapper à la potence. Les Anglais paraissent seuls avoir hérité des talens des Spartiates, en ce genre. Il y a en Angleterre des voleurs dignes par leur esprit d'être membres d'une académie. Vous aurez peut-être entendu parler de celui qui, à Londres, au café de la bourse, suivit pendant un mois entier un lord agioteur, sut gagner sa confiance et son amitié, puis un beau jour feignit d'avoir un voyage à faire. Milord vient à tirer sa montre. — Oh ! le charmant bijou, s'écrie le fripon, combien vous a-t-il coûté ? — Cinquante guinées. — J'en donnerais cent pour posséder un bijou pareil. — L'horloger qui l'a fait est mort. — Je n'ose, mylord, vous faire une proposition, voici un billet de banque de soixante livres sterling, je vous supplie de me confier votre montre pour une demi-heure, je vais la faire voir à un habile ouvrier qui en prendra le dessin, et auquel j'en commanderai une pareille. — Gardez la

billet et la montre, je vous attends dans une heure à la bourse.... L'escroc insista, le lord prit le billet en nantissement, donna la montre et prêta même son carrosse au rusé coquin qui devait aller chercher son horloger de confiance, à l'extrémité de la ville. Le voleur n'a garde de courir si loin; monté dans l'équipage du lord, suivi de ses trois laquais, il se fait conduire à son hôtel et demande à parler à mylady. Je viens, mylady, de la part de mylord, dont vous voyez que le carrosse et les gens m'ont conduit ici; il est au point de conclure à la Bourse une opération importante, et que des avis sûrs lui font regarder comme excellente; il n'a pu, sans craindre de la manquer, venir ici lui-même; s'il tardait un moment, les nouvelles qu'il a reçues, en se divulguant, changeraient le cours des effets, et il perdrait une occasion rare; il m'a donc chargé de vous demander tous les billets de banque qu'il a laissés entre vos mains : pour vous inspirer plus de confiance, mylady, comme mylord ne pouvait écrire, il m'a remis sa montre que je vous présente comme lettre de créance. Mylady donne dans le panneau et remet à l'escroc 4000 livres sterling en effets. Vous pensez sans doute qu'il s'évade avec cette somme : vous vous trompez, un homme de génie ne sacrifie rien dans une grande affaire, il tire parti de tout; le nôtre retourne à la Bourse, remet au lord sa montre avec mille excuses et mille remerciemens, reprend son billet de soixante livres, et pour lors prend congé.

Et que direz-vous de celui que l'archevêque de Cantorbery rencontra dans une forêt assis par terre de-

vant un échiquier ? Le prélat voyant un homme jouer seul aux échecs descend de sa voiture, pour rire de sa folie. — Que fais-tu là, mon ami ? — Je joue aux échecs. — Comment, tu joues seul aux échecs ? — Non pas, monseigneur, je joue avec le bon Dieu. — Il t'en doit coûter fort peu quand tu perds. — Si fait, parbleu, je paie très-exactement, et nous jouons gros jeu ; attendez un moment, vous me porterez peut-être bonheur : je suis aujourd'hui d'un guignon affreux... Aïe ! me voilà mat... L'archevêque de rire tout son soul; le joueur, du plus grand sang froid, tire trente guinées de sa poche et les lui donne. — Monseigneur, quand je perds, le bon Dieu envoie toujours quelqu'un pour recevoir ce qui lui revient, les pauvres sont ses trésoriers, ne balancez pas à recevoir cet argent et à le leur distribuer ; c'était le prix de cette partie. — L'archevêque eut beau résister, il fut obligé d'emporter les trente guinées. Un mois après le prélat repasse par la même forêt et revoit encore son joueur.... Celui-ci, dès qu'il l'apperçoit, l'engage à s'approcher. — Monseigneur, j'ai cruellement perdu depuis que nous ne nous sommes vus, mais je tiens une bonne revanche ; ma foi, voilà le bon Dieu échec et mat...' Eh bien, dit l'archevêque, qui te paiera ? — Vous, monseigneur, je jouais 1000 guinées, et le bon Dieu m'envoie toujours, quand je gagne, quelqu'un qui me paie aussi exactement que je le fais quand je perds; j'ai même dans ce bois quelques amis qui vous l'attesteront si vous refusez de le croire..... Il fallut bien que le prélat se résolût à payer tout ce qu'il avait sur lui ; il n'attendit même pas que les invitations se mul-

tipliassent par l'arrivée des bons amis de la forêt.

On fait ici le buste de mademoiselle Duthé qui a desiré être représentée en Vestale. On proprose ces vers pour inscription.

Je voulais, beauté sans égale,
Faire de vous une peinture en pié;
Mais il vous plaît d'être en Vestale,
De votre corps je n'ai pris que moitié.

## LA RÉFORME DE L'AMOUR.

Ma foi, jeune Zirphé, puisqu'on réforme tout,
Il faut aussi que je m'avise;
Les nouveautés sont assez de mon goût,
Et j'ai quitté Psyché comme je l'avais prise.
Changeons, bouleversons, et culbutons surtout:
Culbuter c'est ma devise.
Des têtes et des cœurs me jouant tour à tour,
Je ferai, s'il me plaît, cent mille extravagances.
Je ne crains point les remontrances,
Car on n'en fait point à l'amour.
C'est le bien public qui m'inspire,
Ce mot fait passer tout; prenons garde pourtant.
Que faut-il rejeter, et que faut-il détruire?
Comme seigneur d'un grand empire,
Je dois agir très-prudemment:
Mes sujettes, assez souvent,
Se sont plaintes avec justice
De l'ennui qu'on éprouve à n'avoir qu'un amant;
Il faut donc qu'on y réfléchisse.
J'en passe deux pour le caprice,
J'en permets trois au sentiment.
Zéphirs, enrégistrez, et que cela finisse.
Je ne prétends innover rien
Dans l'attelage de ma mère:

Ses pigeons la mènent très-bien,
Et l'on sait que la dame a fort souvent affaire.
Ils devancent le vol des plus légers amours,
Et d'ailleurs sur la route ils se baisent toujours;
C'est d'un très-bon exemple, et bien fait pour me plaire.
Je laisse à mons Plutus, qui me les revaudra,
Les petites maisons, son faste, *et cætera*.
Je sais ce que je fais, et sens les conséquences.
Je n'ai garde de toucher là,
Car Dieu sait quelles doléances
Si je m'entêtais à cela,
Et que j'allasse écorner les finances;
Je dérouterais la-mi-la,
Les cabriolets, les cadences
Et les vertus de l'Opéra.
Comme dans tous les temps j'aimai les militaires
Que la victoire a couronnés,
Les cœurs ardens, les bras déterminés,
Je rétablis mes Mousquetaires;
Ils sont aimables et vaillans,
Mars, qui n'est pas flatteur, leur a rendu justice;
Et moi, dans les combats galans,
Je fais grand cas de leur service.
Allons, messieurs, tambours battans,
Recommencez votre exercice,
Et signalez tous vos talens.
Je n'ôte pas un pouce au panache des Dames,
Encore moins à ceux de leurs maris,
Il faut qu'ils soient de loin aperçus par leurs femmes,
Afin que les amans ne soient jamais surpris.
Revenons maintenant à la métamorphose,
Car c'est un point très-important.
Nouveau législateur, je veux qu'en un instant,
D'après ce que je me propose,
Le code universel soit le su d'un enfant.
Je rajeunis la palme, et j'ouvre une autre lice.
Dans ma toute-science et pleine autorité,

Après m'être bien consulté,
Je casse les vieux corps et la vieille milice ;
Je licencie, et pour jamais,
Les respects, les soupirs, la timide tendresse ;
Je recrute les indiscrets,
Afin d'en conserver l'espèce ;
Je proscris toute passion
Qui pourra survivre aux absences ;
Aux femmes, comme de raison,
J'interdis les longues défenses,
Et veux qu'on songe à la moisson
Le lendemain des espérances.
Je réforme surtout ces profanes beautés,
Si bizarres dans leurs allures,
Que d'imparfaites voluptés
Enlèvent à l'amour ainsi qu'à la nature,
Qui fuit de leurs boudoirs à pas précipités;
Ces femmes, soi-disant, qui par indépendance,
De leur sexe isolé concentrant les desirs,
De la réalité saisissent l'apparence,
Et laissent le bonheur pour l'ombre du plaisir.
Je veux de francs ébats et des ardeurs solides.
Loin de ma cour tous ces petits pédans,
Aux sens éteints, aux cœurs arides ;
Ces Narcisses de cinquante ans,
Idolâtrant jusqu'à leurs rides,
Les rigoristes désolans,
Les duègnes, les surveillans,
Les tuteurs, les invalides ;
J'abolis les brevets, bannis les exacteurs ;
Plus de maîtrises à Cythère,
Plus d'inscontans jurés, plus de jurés trompeurs ;
Tout ce que je fais, moi, chacun pourra le faire,
Sans gêne, sans contradicteurs,
Trompera qui voudra, liberté toute entière ;
Et ce sera, je crois un profit pour les mœurs.
J'exige encor pour réforme authentique.....

Que dis-je? à qui pensé-je? et quel aveuglement?
Belle Zirphé, l'amour est mauvais politique,
Et vous avez pitié de mon gouvernement?
D'ailleurs on exécute alors que je projette:
J'annonce une réforme, elle était déjà faite;
Car pour me deviner, le Français est charmant.
Eh bien! je vous remets les rênes de l'Empire,
J'abdique, vous régnez et le monde est soumis:
Les changemens vous seront tous permis:
Pour les faire adopter vous n'aurez qu'à sourire.
Gouvernez mes Etats, afin qu'ils soient heureux.
Vous aurez, s'il survient quelques guerres nouvelles,
Les jeux pour combattans, les ris pour sentinelles,
Et mille amans sur pied, prompts à servir vos vœux.
Pleins de langueur, ou brillans d'étincelles,
Vos grands yeux noirs les rendront amoureux;
Votre esprit fin et juste entretiendra leurs feux,
Et vous aurez un cœur qui les rendra fidèles.

[ *Du 15 juin.* ] Il était naturel que M. de Clugny plaçât au contrôle son ancien secrétaire, le sieur Boucarel; et en effet, il succède au sieur La Croix, renvoyé avec mille écus de pension. Ce Boucarel passe pour être fort honnête homme; mais par un malheur fort singulier, je vois toujours ici que celui qui entre dans une place de finance honnête homme, en sort riche et fripon.

Un voyageur anglais a donné, il n'y a pas longtemps, *au Pont-de-Beauvoisin*, une scène assez singulière pour un homme de sa nation, qui devrait être accoutumé aux visites des commis de douane, puisque son pays en est hérissé. Cet Anglais, arrivé sur la frontière, fut conduit à la douane pour être présent à la visite que les employés devaient faire de ses bagages:

Il avait dans sa malle environ trente paires de bas de soie pour son usage ; on le pressa d'en acquitter les droits, à raison de trois livres par chaque paire ; l'Anglais demanda aux commis si ces bas n'étaient pas à lui, et s'il n'était pas le maître d'en disposer à son gré ? « Personne ne vous conteste cette propriété, lui » répondit-on ; » à ces mots le voyageur étale ses bas, et les prenant les uns après les autres, il les coupe par le milieu, les jette dans la boue et les foule aux pieds avec toutes les apparences du plus grand sang-froid. Les employés eurent beau crier que ce n'était pas là ce qu'ils demandaient ; l'Anglais continua son opération singulière, aimant mieux se priver de ses bas, que d'acheter le droit de traverser la France avec sa marchandise.

## L'AMOUR DU SIÈCLE.

Près d'une belle on affecte un air tendre ;
On rit, on pleure, on feint le sentiment ;
Sa voix est fausse, on se plaît à l'entendre,
Et d'un défaut on fait un agrément ;
En est-on las, on quitte brusquement.
En moins de rien l'affaire est terminée ;
C'est une énigme, elle amuse un moment,
Mais tout est dit quand on l'a devinée.

[ *Du* 22 *juin.* ] Parfois il se rencontre des hommes singuliers qui veulent être maîtres chez eux. Un nouveau marié de cette trempe s'aperçut, dès le remier jour de ses noces, qu'il aurait de la peine à dompter le caractère dominant et entier de la femme qu'il venait de prendre ; il prit pour la corriger une voie analogue à

celle qui a réussi à l'Allemand de la peau de bœuf (1). Le lendemain du mariage, il mène sa femme à la chasse ; un chien perd la trace de la bête, le nouveau marié affectant un grand sang-froid, lui lâche un coup de fusil ; un autre chien part trop tôt, autant de mort : la femme de regarder son mari avec beaucoup de surprise. — Mais, monsieur, ces pauvres bêtes, qu'ont-elles fait ? — Madame ! je ne puis souffrir qu'on contredise mes volontés...... Le chasseur était descendu de cheval, il veut y remonter, le cheval se câbre, un coup de pistolet le jette à bas..... Monsieur, reprend la femme en tremblant, mais monsieur..... — Madame ! encore un coup, vous ne me ferez point changer de manière, et mon premier mouvement sera toujours de détruire tout ce qui me contredira...... La femme se tut, et, au moyen de quelques leçons de cette nature, répétées de temps en temps, elle est devenue la plus soumise et la plus complaisante des épouses. Elle en a pris tellement l'habitude, que, quoiqu'elle sache maintenant que cette conduite de son mari était une ruse, elle est encore pour sa docilité l'exemple des autres femmes.

[ *Du* 27 *juin.* ] M. de Voltaire avait écrit à madame de Maurepas : « Si jamais M. Turgot cesse d'être » ministre, je me ferai moine. » Depuis que ce ministre a été remercié et remplacé par M. de Clugny, madame de Maurepas n'a point manqué de sommer M. de Voltaire de sa parole, et il s'en est tiré par ce bon mot : « Oui, madame, je me fais moine, et de

(1) Il avait enveloppé sa femme méchante dans une peau de bœuf.

» l'ordre de Clugny. » Il y a en France une congrégation de Bénédictins sous ce nom que porte notre nouveau contrôleur-général.

[ *Du 2 juillet.* ] Une brochure qui fait bien plus de sensation que des plaisanteries sur une matière connue et rebattue depuis la création du monde, c'est celle-ci : *Mémoires de l'abbé Terrai, contrôleur-général, contenant sa vie, son administration, ses intrigues et sa chute, avec une relation de l'émeute arrivée à Paris en* 1775; avec cette épigraphe : *Illi robur et œs triplex circa pectus erat*...... Ce pamphlet, assez médiocre quant au style, offre une infinité de traits curieux et méchans, que vous n'avez peut-être jamais sus, ou qui ont été défigurés en parvenant jusqu'à vous.

» L'abbé Terrai est fils d'un tabellion ou notaire de Bomis en Forez, petit village situé près de Lyon. Il appartient à une famille obscure et doit sa fortune à un oncle médecin qui lui acheta une charge de conseiller au parlement. Il s'y acquit quelque réputation et parvint par son dévouement aux volontés de la cour, à fonder les espérances que son ambition lui suggérait. Il s'était flatté de remplacer M. de l'Averdy. Le duc de Choiseul ayant fait nommer M. Maynon d'Invau au contrôle-général, l'abbé Terrai tourna le dos au parti de la cour et chercha à se raccommoder avec sa compagnie. La finesse de sa conduite n'échappa pas au chancelier Maupeou qui, croyant voir en lui l'homme qu'il lui fallait pour seconder ses projets, saisit la première occasion de culbuter M. Maynon et obtint sur-le-champ, du roi, la nomination de

l'abbé. Ce nouveau ministre avait, par sa conduite passée, fait assez connaître son caractère, pour que les gens sensés prévissent les maux qu'il ferait à la France. On disait plaisamment qu'il fallait que les finances fussent bien mal, puisqu'on leur donnait un prêtre pour les administrer ; qu'il fallait une foi bien vive pour croire à la résurrection du crédit qui était enterré (en Terrai). »

» L'abbé ministre ne tarda pas à faire des siennes. Les suspensions et réductions allèrent leur train. M. le président Hocquart se trouvant à dîner avec lui chez M. le premier président, sur ce que le contrôleur, pour justifier ses opérations forcées, prétendait qu'on ne pouvait tirer de crise la France, qu'en la saignant, lui répondit vivement : *Cela se peut ; mais malheur à celui qui se résout d'en être le bourreau.* Au reste, on criait, on plaisantait à la manière française. Le jour de l'ouverture de la nouvelle salle d'opéra, on étouffait dans le parterre, quelqu'un s'écria : *Ah ! où est notre cher abbé Terrai ? que n'est-il ici pour nous réduire de moitié !* C'était le temps où Billard venait de faire banqueroute. On trouva une nuit à la porte du contrôleur-général, cette inscription : *Ici l'on joue au noble jeu de billard.* On prit dans la suite, et l'on renferma à la bastille l'auteur de ce placard : l'abbé ordonna qu'il y resterait jusqu'à ce que la partie fut finie. Voilà comme il se vengeait des sarcasmes et des bons mots dont on l'accablait. On en était rarement puni, mais il raillait de son côté. Un des principaux coriphées de l'opéra pour le chant, pensionnaire du roi, étant venu solliciter auprès de l'abbé son paie-

ment, il lui répondit : *qu'il fallait attendre, qu'il était juste de payer ceux qui pleuraient avant ceux qui chantaient.* L'abbé ministre appelait *ses mercuriales*, les arrêts du conseil dont il avait une fabrique si féconde qu'on en publiait tous les mercredis. »

L'abbé Terrai, pour faire tourner entièrement contre le ministre de la guerre, le moyen même par lequel celui-ci avait voulu le perdre, et pour s'en venger en le mortifiant, ne manqua pas d'insérer dans l'arrêt du conseil, que le motif de la suspension était la nécessité de pourvoir au paiement de la solde des troupes. Sitôt que M. de Choiseul eut appris la résolution prise par le roi à cet égard, il envoya le banquier la Borde à l'abbé Terrai, pour lui offrir de faire face à tout. Le banquier fut mal reçu et disgracié entièrement. Le public chercha encore cette fois quelque consolation dans les plaisanteries et les jeux de mots; on dit que l'abbé Terrai était sans foi, qu'il nous ôtait l'espérance et nous réduisait à la charité. Il y a dans Paris une rue qu'on appelle *Vide-Gousset* : un beau matin, on en trouva le nom effacé et l'on avait écrit *Rue Terrai*. »

« C'est à-peu-près dans ces circonstances que le comte de Clermont vint à mourir. L'extinction de 300 mille livres de rente viagère que ce prince avait sur le roi devait enrichir d'autant la couronne. L'abbé-ministre trouva le moyen de s'enrichir lui-même en cette occasion, en faisant sa cour à la maîtresse et à un favori du monarque. Cette somme n'entrait pour rien dans les arrangemens qu'on avait pris, on pouvait donc en disposer sans risques : elle fut partagée

entre la comtesse du Bary, l'abbé et le comte de la Marche qui demandèrent réciproquement les uns pour les autres. »

La famille du Bary voyant le frère d'une ancienne maîtresse du roi (1), en possession de la place d'intendant-général des bâtimens, se complaisait dans l'idée que cette présidence des arts était due à ceux qui avaient fait leurs preuves dans le plus précieux de tous, celui d'amuser le monarque. Le contrôleur leur offrit un moyen de supplanter le marquis de Marigni. « Le roi, leur dit-il, est trop faible pour ôter de » sang-froid et sans mécontentement cette place au » Poisson ; cela dépend de moi, puisque je puis, s'il » me plaît, y répandre l'argent, sans lequel elle est » en mauvais ordre, et la faire languir encore plus, » en le refusant. Je vais tenir de plus en plus rigueur » au marquis sur cet article ; profitez de cela pour me » faire nommer son successeur. Au bout de quelque » temps, mes grandes occupations me serviront de pré- » texte pour demander que cette place passe à quel- » qu'un d'entre vous. » Les choses se passèrent ainsi ; mais l'abbé garda la place dont il déclara qu'il ne se dessaisirait que contre celle des sceaux dont il voulait dépouiller M. de Maupeou. On fit à ce sujet et sur ses prétentions au cardinalat, l'épigramme suivante :

Certain abbé visant aux sceaux
Ainsi qu'aux dignités du plus haut ministère,
S'adresse, dit-on, au Saint-Père,
Pour être colloqué parmi les cardinaux :

---

(1) Le marquis de Marigni, frère de madame de Pompadour.

» Quoi! Saint-père, dit-il, serait-ce une arrogance
» De tendre au même rang où Dubois fut porté?
Non moins que lui, j'ai la naissance,
» L'esprit, les mœurs, et la subtilité;
» En outre mieux que lui, ne suis-je pas noté?
» Connais-toi mieux, lui répond le Saint-Père,
» Saintement animé d'une juste colère,
» *Satanas, vade retro* !
» Va conter ailleurs tes sornettes;
» Jamais tu n'auras de chapeau:
» Il ne te faut que des cornettes.

On avait donné au contrôleur le sobriquet de *grand houssoir*, nom qui convenait assez à sa figure et à sa besogne. Il houssa terriblement les fermes, au renouvellement du bail. Les nouvelles croupes et les intérêts qui furent donnés à la famille du Bary et aux créatures du ministre des finances, firent beaucoup crier les traitans.

L'abbé Terrai, après avoir manqué d'être assommé par le peuple en divers endroits, pensa mourir de faim dans une de ses terres. Ses vassaux lui coupèrent les vivres un beau jour, en pillant la provision que son maître-d'hôtel lui apportait, et l'abbé alla se cacher je ne sais où.

Voici un mot très-heureux que dit le comte d'Aranda lorsqu'on lui apprit le renvoi de ces ministres (1); comme cet évènement eut lieu le jour même de la St-Barthélemi, jour qu'on ne peut se rappeler sans frémir, on disait devant cet ambassadeur: *Voici*

(1) L'abbé Terray et le chancelier Maupeou.

*une belle St-Barthélemi de ministres.* — *Oui*, répondit-il, *car ce n'est pas le massacre des innocens*.

[ *Du 8 juillet*. ] Réparation aux voleurs Français que j'ai précédemment inculpés de bêtise et de maladresse. J'apprends qu'un filou vient d'avoir assez de finesse pour voler un religieux avec sa propre approbation et en toute conscience. Un quidam se présente chez les *Pères de la Doctrine Chrétienne*, et demande un gros bonnets de la maison pour se confesser à lui. Ces messieurs tiennent boutique ouverte d'absolutions et trouvent doux pour, plusieurs raisons, de les donner dans leur chambre au coin du feu. Le pénitent, les yeux baissés et l'air confit en Dieu, monte à la chambre qu'on lui indique, frappe deux coups modestes. — Entrez, mon frère..... que demandez-vous? — Je suis un pécheur repentant; je veux solliciter la miséricorde divine aux pieds d'un de ses respectables ministres..... — Approchez, mon fils, avec confiance; le trésor des indulgences est ouvert à ceux qui s'en rendent dignes par une parfaite contrition..... Le filou, à ces mots, avait déjà mis de côté la montre du révérend père qui s'était trouvée sous sa main. « O mon père! l'énormité de mes fautes me pénètre de honte et de douleur, j'ai volé..... — Je ne puis vous entendre que vous n'ayez restitué. — C'est cette montre, mon père, voulez-vous vous en charger? — Allez de ce pas, mon fils, la reporter vous-même: — Mais, mon père, j'ai voulu la rendre à celui à qui elle appartient, il l'a refusée. — Sur ce pied, vous pouvez la garder; achevez de dire votre affaire, et

je vous absous. » Le faux pénitent se hâte de finir et de décamper ; le pauvre père ne s'aperçut que trop tard de ce que lui coûtait le conseil qu'il avait donné.

M. de Voltaire a rendu à M. Turgot ce dernier hommage, qui ferait honneur à l'esprit et au cœur du poète, s'il n'avait pas tant de fois profané ses éloges, en les prodiguant à toutes les personnes en place, plus ou moins estimables :

## ÉPITRE A UN HOMME.

Philosophe indulgent, ministre citoyen,
Qui ne cherchas le vrai que pour faire le bien;
Qui, d'un peuple léger et trop ingrat peut-être,
Préparais le bonheur, et celui de son maître;
Ce qu'on nomme disgrâce a payé tes bienfaits;
Le vrai prix des travaux n'est que de vivre en paix.
Ainsi que Lamoignon, délivré des orages,
A toi-même rendu, tu n'instruis que les sages.
Tu n'as plus à répondre aux discours de Paris;
Je crois voir à la fois Athène et Sibaris,
Transportés dans les murs embellis par la Seine.
Un peuple aimable et vain que son plaisir entraîne,
Impétueux, frivole et surtout inconstant,
Qui vole au moindre bruit et qui tourne à tout vent;
Qui juge les guerriers, les ministres, les princes,
Rit des calamités dont pleurent les provinces,
Clabaude le matin contre un édit du roi,
Le soir s'en va siffler quelque moderne ou moi,
Et regrette à souper, dans ses turlupinades,
Les divertissemens du jour des Barricades.
Voilà donc ce Paris? voilà ces connaisseurs,
Dont on veut captiver les suffrages trompeurs.
Hélas! au bord de l'Inde, autrefois Alexandre
Disait sur les débris de cent villes en cendre :
Ah! qu'il m'en a coûté, quand j'étais si jaloux,

Railleurs Athéniens, d'être loué par vous!
Ton esprit, je le sais, ta profonde sagesse,
Ta mâle probité, n'a point cette faiblesse.
A d'éternels travaux tu t'étais dévoué,
Pour servir ton pays, non pour être loué;
Caton, dans tous les temps, gardant son caractère,
Mourut pour les Romains, sans prétendre à leur plaire.
La sublime vertu n'a point de vanité,
C'est dans l'art dangereux par Phébus inventé,
Dans le grand art des vers et dans celui d'Orphée,
Que du desir de plaire une muse échauffée,
Du vent de la louange excite son ardeur:
Le plus plat écrivain croit plaire à son lecteur.
L'amour-propre a dicté sermons et comédies;
L'éloquent Montazet, gourmandant les impies,
N'a point été fâché d'être applaudi par eux;
Nul mortel en un mot ne veut être ennuyeux.
Mais où sont les héros dignes de la mémoire,
Qui sachent mériter et mépriser la gloire?

[23 *juillet.*] Je viens d'apprendre quelques anecdotes de l'histoire de Russie, qui ne sont point connues.

L'impératrice Elisabeth avait une garde-robe dont on n'a jamais vu la pareille. Elle la laissa garnie de huit mille sept cents habits complets, de déshabillés innombrables, et d'une multitude infinie d'étoffes de tous genres, en pièces ou coupées. Cette princesse était tourmentée d'une crainte extraordinaire pour la mort, et elle payait, dans les dernières années de sa vie, chaque saignée 7,500 roubles, dont chacun de ses trois médecins ordinaires recevait 2,000, et son chirurgien 1,500. Etant à l'extrémité, elle promettait à chacun des médecins 25,000 roubles, s'ils pouvaient lui sauver la vie. Pourtant elle n'observait aucun régime dans

sa manière de vivre ; elle mangeait souvent les mets du dîner au souper, et ceux qu'on avait servis pour souper, elle les prenait le lendemain pour déjeûner. Certaines dames russes s'insinuaient dans ses bonnes grâces et les conservaient également par quelques mets extraordinaires qu'elles lui envoyaient.

L'impératrice Catherine I.re est morte empoisonnée, selon l'opinion commune en Russie ; il faut néanmoins avouer qu'elle hâta aussi beaucoup sa mort par une manière de vivre très-déréglée. Elle aimait fort les commotions violentes ; elle se promenait, au printemps et à l'automne, quand il faisait beau temps, toutes lesnuits, et avalait en passant des potions considérables de vin de Hongrie.

## CRISTALLINE LA CURIEUSE.

### *Conte tiré des Mille et une nuits* (1).

Qui veut garder une femme s'abuse :
L'art de tromper fut de tout temps leur lot ;
La moins subtile a toujours quelque ruse,
Et le jaloux finit par être sot.
De leur vertu reposez vous sur elles ;
Mais, en ce cas, seront-elles fidelles ?
Fidelles ! c'est beaucoup peut-être, mais du moins
Vous vous épargnerez des soins.
Mohammed, roi de l'Inde, et Soliman son frère,
Princes beaux et bien faits, surprirent un matin
Leurs pudiques moitiés, qui voguaient pour Cythère,
L'une avec un un faquir, et l'autre avec un nain.

---

(1) Par M. Saurin, de l'académie Française.

Sur ces couples galans tous deux firent main-basse;
C'était trop de rigueur : chez nous on eût fait grâce
À la fragilité du sexe féminin;
Mais sur les bords grossiers du Gange
De Joconde et du roi Lombard,
Le cas dut sembler fort étrange,
Si tel cas doit pourtant étonner quelque part.
« Saint prophète, disait Mohammed plein de rage,
A-t-on pu faire cet outrage
Au front auguste d'un sultan?
Fuyons ces tristes lieux, partons, cher Soliman. »
Voilà nos princes en voyage.
Un jour près de la mer, assis sur le rivage,
L'un et l'autre, en bon musulman,
A l'heure de midi, protégé par l'ombrage,
Marmottaient un peu d'Alcoran,
Lorsque du sein des eaux profondément émues,
Tout-à-coup à grand bruit s'élève jusqu'aux nues
Un horrible génie, un colosse hideux,
Qui fend l'onde écumante et s'avance vers eux.
Saisis d'horreur et d'épouvante,
D'un cèdre ils gagnent le sommet,
Faisant prière à Mahomet,
Et comme on le croit bien, prière très-fervente.
Le monstre abborde en ce moment,
Chargé d'une caisse brillante,
Prison mobile et transparente;
Dont les murs sont de diamant.
Le barbare y tenait en cage
Certain oiseau blanc de corsage,
Au cœur volage, au regard doux,
Et qui de son joli ramage,
Endormant la raison du sage,
Le met souvent au rang des fous.
Quatre clefs à l'instant ouvrent quatre serrures :
Il sort une divinité,
Brillante de l'éclat des plus riches parures,

Plus brillante cent fois encor de sa beauté.
« Dame, qui plaisez seule à mon âme enchantée;
Dit notre Polyphême à cette Galatée,
Je me sens besoin de repos;
Asseyez-vous là que je dorme. »
La belle, à ce galant propos,
S'assied, et le monstre difforme
Des genoux de Vénus faisant son oreiller,
Y repose sa tête énorme,
Ouvre la bouche pour bailler,
Et puis s'endort sans autre forme;
Ronflant à faire tout trembler.
La dame était très-éveillée,
Et promenant partout un regard curieux,
Elle aperçoit nos gens tapis sous la feuillée,
Qui se cachaient tout de leur mieux.
De la main alors et des yeux,
A descendre elle les convie:
Eux, de s'en excuser en montrant le génie.
A ce monstre aussitôt dérobant ses genoux:
Poltrons! leur dit-elle en courroux,
Ou descendez, ou je l'éveille.
Il fallut obéir. Voyez comme il sommeille,
Dit-elle alors d'un ton plus bas;
Il faut sous ce palmier.... Sans achever le reste,
En rougissant elle y guida leurs pas;
Mais que ce fut une rougeur modeste,
Ami lecteur, vous ne le croyez pas.
La dame était grande causeuse;
Mais je supprime l'entretien.
Suffit qu'elle prouva très-bien,
Qu'on ne la nommait pas pour rien
Cristalline la curieuse.
De chaque prince ensuite exigeant un anneau:
En voici cent, dit-elle, en y joignant les vôtres,
Et qu'à ce jeu plaisant j'ai gagné bel et beau.
J'espère d'en gagner bien d'autres.

Je veux en avoir un boisseau.
Adieu, princes, partez : Mahomet vous le rende.
Son paradis, sans doute, a des plaisirs bien doux;
Mais croyez-moi : tromper un surveillant jaloux
Est une volupté plus grande ;
C'est vrai plaisir de femme, et le premier de tous.

## COUPLETS SUR LE PARFILAGE.

Sur l'Air : *Je vais te voir, charmante Lise, etc.*

Jadis on était bien moins sage,
Et l'on filait le sentiment.
Las ! c'était un terrible ouvrage,
Pour quiconque aimait tendrement.

Le monde se forme avec l'âge,
Plus d'embarras et plus d'ennui.
Du temps on fait meilleur usage:
L'amour se parfile aujourd'hui.

Grâce au secret du parfilage,
Soupirer, séduire, être amant,
Reprendre après un cœur volage,
Tout est l'ouvrage d'un moment.

Mais à vos pieds, belle Aspasie,
Le charme, hélas ! est sans succès.
On y file toute la vie,
Et on n'y parfile jamais.

Autre sur l'Air : *Attendez-moi sous l'orme.*

Vive le parfilage !
Pas de plaisir sans lui ;
Cet important ouvrage
Chasse partout l'ennui.
Tandis que l'on déchire
Et galons et rubans,

L'on peut encor médire
Et déchirer les gens.

Autrefois dans la vie,
L'on n'avait qu'un amant;
Maintenant la folie
Est d'en changer souvent.
On défile, on partage
L'amour comme un ruban,
Et même au parfilage
On met le sentiment.

Tel qui lit une page,
Peut paraître un savant,
S'il a du parfilage
Le secret imposant.
La plus petite idée
Qu'on attrape en passant,
Etant bien parfilée,
Tiendra lieu de talent.

[3 *août*.] Un bon artisan de cette ville vient de présenter sa plainte à la police, de ce qu'au lieu d'un enfant garçon qu'il a confié à une nourrice à trente lieues de Paris, il y a trois ans, elle lui rapporte une fille. Sur l'extrait de baptême et sur les registres tant de l'église que de la sage-femme, l'enfant est désigné du genre masculin, et la nourrice prétend qu'elle n'en a jamais reçu d'autre que la petite femelle qu'elle rapporte. On est curieux de voir comment la justice éclaircira cette affaire.

Il existe quelque part deux nouveaux pamphlets, fort méchans, dit-on, conséquemment fort recherchés et fort rares; l'un est *Extrait de l'Almanach Royal* avec commentaire, et l'autre *Liste de tout le Parti Choiseul*, avec commentaire.

Nos Laïs respirent un peu dans l'absence de mademoiselle Duthé, qui les écrasait par la comparaison de ses charmes. M. F** l'a emmenée avec lui à Londres, ayant fait marché à 36 mille livres pour le voyage; vous voyez que la demoiselle ne vend pas mal ses coquilles; aussi le monsieur, pour ne pas être dupe de son argent, prend-il le parti de ne la pas quitter d'un instant. On raconte que cet Anglais dit fort plaisamment : « Mademoiselle Duthé l'être fort jolie, mais les » amans qu'elle a eus, l'avoir été tous cocus pendant » qu'ils étaient dehors ; moi ne le vouloir pas être, moi » rester toujours *avec*. » On lui observe que cela n'est pourtant pas tout-à-fait aussi sûr que *dedans*.

## A M. GLUCK,

*Sur l'Opéra d'Alceste.*

Aidé seulement de sa lyre
Et des doux accens de sa voix,
Orphée adoucit autrefois
Les monstres redoutés du ténébreux empire.
Je crois tout ce qu'on dit de ses accords divins,
Puisque forcer la cabale à se taire,
Et l'envie à battre des mains,
Le prodige est plus grand, et je vous l'ai vu faire.

[9 *août*.] Le prince de Conti a été inhumé avant-hier avec la pompe accoutumée. M. le comte de la Marche s'est montré vraiment affligé de sa perte. Le père et le fils étaient raccommodés ensemble. Ce dernier tenait fidèle compagnie à son père. Un des derniers jours, le prince dit à son fils : « J'ai deux enfans, d'une

femme que j'ai tendrement aimée, je leur laisse à chacun 12,000 liv. de rente... ( le comte ne répondait rien ) : — Trouveriez-vous que c'est trop ? — Oh non, mon père, au contraire, ce n'est point assez. — Ah, mon fils, je me repens de ne vous avoir bien connu qu'à ce moment ». Les deux enfans du défunt sont deux filles, dont la mère est une madame d'Ailly, qui n'a pas quitté le prince jusqu'à sa mort. Elle était dans un cabinet près de sa chambre, et dès qu'il était seul, elle entrait. Cette femme, d'un vrai mérite, a peu coûté au prince ; il en était fort jaloux et la tenait si renfermée que peu de personnes la connaissaient. Le prince a conservé jusqu'au dernier moment sa grande présence d'esprit et sa fermeté de caractère poussée quelquefois jusqu'à la dureté. Le curé du Temple faisant de fréquentes visites au malade, celui-ci dit un jour à son valet de chambre : *Congédiez-moi donc ce grand homme noir qui m'ennuie.* Le prince a résisté jusqu'à la fin, en remettant toujours au lendemain, aux instances de l'archevêque de Paris, son ami, pour qu'il remplît ses devoirs de religion. Il est mort dans son jardin, sur le bord d'un bassin où il se faisait transporter, assis tous les jours, pour pêcher à la ligne. Il voulait se lever à l'instant marqué pour sa mort ; son valet de chambre le soulève, un coup de coude l'éloigne..... il se rapproche ; le prince tombe dans son fauteuil et expire en disant : *Ma vue se trouble.... je me meurs.*

[ 24 *août.* ] Il est échappé un assez bon mot à l'ambassadeur de Naples, dans une petite société. On parlait de l'instabilité de nos ministres et de leurs opéra-

tions, et l'on en gémissait; il dit : *Pour moi, je ne m'en étonne pas, ce sont les dents de lait du roi.*

[29 *août.*] Les bureaux du département de Paris et leurs fidèles satellites de la troupe du général *Le Noir*, ont été fort occupés, depuis quelques jours, d'une affaire majeure. Un écrivailleur a été arrêté dernièrement, renfermé à la Bastille, caressé, menacé et interrogé de manière à lui faire avouer un de ses complices. Par suite de cela, M. le maréchal de Duras a été fort étonné de voir un soir entrer dans son hôtel une troupe de familiers de la police, qui se sont fait ouvrir sa bibliothèque, ont emporté deux cartons et quelques livres, et se sont retirés sans rien dire. Ils paraissaient assez mécontens d'avoir manqué une partie de leur proie; c'était un secrétaire du duc qui, dans la bibliothèque même de ce seigneur, composait un grand nombre de pamphlets.

[31 *août.*] Je voudrais bien vous régaler d'une vie de M. de Clugny qu'on a vue imprimée ici, mais le gouvernement ayant eu l'adresse d'en soustraire les exemplaires, s'il s'en est échappé quelques-uns, je n'ai pu encore attraper l'un d'eux; un ami qui le premier jour a pu parcourir ce pamphlet, m'a dit qu'il était rempli de calomnies atroces contre ce ministre et sa famille. Son père, rapporte-t-on, conseiller au parlement de Dijon, avait quitté son état et sa patrie pour mauvaises affaires, et avait été s'établir à la Martinique, où un mariage avec une créole a donné l'être à notre contrôleur-général. . .

[ 14 *septembre.* ] M. l'archevêque de Paris prétend avoir le privilége exclusif de publier des Heures, et a trouvé très-mauvais que madame la comtesse de Turpin ait voulu l'enfreindre. Il est vrai que les Heures dont cette dame bel-esprit a entrepris l'édition, ne sont point à l'usage des fidèles, ou que du moins les prières qu'elles contiennent seront le plus souvent récitées par des dévots qui ne se piquent pas de fidélité. Enfin, le livre sacré que les efforts de M. l'archevêque, réunis à ceux de madame Louise, n'ont pu éloigner de la presse, est destiné au culte de l'amour. C'est un ramas de pièces galantes, étincelles échappées des cendres de l'abbé de Voisenon, que madame de Turpin, qui en est dépositaire, remue sans cesse, et des vers d'un M. Guillard, jeune poète qui annonce du talent (1). Ce mélange, auquel on a donné la forme de nos livres d'église, a pour titre : *Heures de Cythère* ou *la Journée de l'Amour*. Les femmes ont tous les honneurs de ce livre ; il leur est dédié, et, dans l'épître qui leur en offre l'hommage, voici comme le but de l'ouvrage est esquissé :

Sexe charmant, qui parez la nature,
Soyez aussi l'ornement de mes vers ;
Des tours brillans, des sophismes diserts,
J'abjurerai l'élégante imposture :
Le tendre amour animera mes airs,
Le sentiment en fera la parure.
Aux cœurs épris, aux amans délicats

(1) Il a, depuis cette époque, donné à l'Opéra, des poèmes estimés, entr'autres *Œdipe à Colone*.

J'enseignerai les secrets de Cythère,
Je leur dirai le vrai moyen de plaire,
Jusques à vous je guiderai leurs pas;
Sans rien ôter à la pudeur austère,
J'esquisserai les amoureux débats,
En les cachant sous l'ombre du mystère,
Je ne ferai qu'indiquer vos appas.

A propos de l'abbé de Voisenon qui, s'il revenait au monde, serait fort content de cet ouvrage, voici une chansonnette de sa façon, qui n'est pas connue; elle se chante sur l'air: *Hélène m'interdit par ses rigueurs.*

Constance,
Dès qu'on cherche à la louer,
S'offense,
Et croit qu'on veut la flatter;
Si l'on craint d'aimer,
Il faut fuir sa présence:
C'est pour nous charmer
Que les talens lui donnent leur puissance.
Constance,
De l'aimer fait vainement
Défense:
Tout ami devient amant,
Les yeux sont pris par la figure,
Les cœurs le sont par son esprit.
Elle ne doit qu'à la nature
Secrets que jamais l'art n'apprit.
Dès qu'on la voit paraître,
Aussitôt on est blessé;
Vient-on à la connaître,
On se trouve fixé.

[ 19 *septembre.* ] On a trouvé ces jours derniers à la

porte de l'hôtel de feue notre Compagnie des Indes, où sont placés les bureaux de la nouvelle loterie royale, un placard avec cette inscription :

*En ces lieux où Colbert enrichissait la France,*
*Mercure à des benêts vend bien cher l'espérance.*

[23 *septembre.*] Un anonyme s'est avisé d'envoyer à l'Académie d'architecture, pendant que ces messieurs étaient assemblés, un papier cacheté, intitulé *Mémoire très-important, avec prière d'en faire lecture publique.* M. Sedaine, à qui il fut remis, avait entonné l'octave pour commencer cette lecture, mais il baissa bien vîte le ton, en reconnaissant que le prétendu mémoire était une satire très-amère contre tous les membres de l'Académie, même contre M. le comte d'Angivilliers, et en vers, qui pis est.

[28 *septembre.*] La police a fait dernièrement une expédition majeure qui oppose de nouveaux obstacles au desir que j'ai de vous tenir ma parole, pour nos livres ou libelles nouveaux. On a renfermé dans le *Capharnaum* de la *Bastille* deux charretées d'ouvrages défendus et on a donné le même gîte à quatre colporteurs, l'un desquels était le vôtre, puisqu'il me fournissait. Voilà un événement bien malheureux; mais j'espère vous en consoler bientôt. *L'Almanach Royal commenté* n'existe point; c'est une vérité bien constatée, mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que des plumes exercées à ce genre y travaillent, et que nous verrons sous peu cette méchanceté éclore, comme celles qui ont été saisies se reproduire.

J'enseignerai les secrets de Cythère,
Je leur dirai le vrai moyen de plaire,
Jusques à vous je guiderai leurs pas;
Sans rien ôter à la pudeur austère,
J'esquisserai les amoureux débats,
En les cachant sous l'ombre du mystère,
Je ne ferai qu'indiquer vos appas.

A propos de l'abbé de Voisenon qui, s'il revenait au monde, serait fort content de cet ouvrage, voici une chansonnette de sa façon, qui n'est pas connue; elle se chante sur l'air: *Hélène m'interdit par ses rigueurs.*

Constance,
Dès qu'on cherche à la louer,
S'offense,
Et croit qu'on veut la flatter;
Si l'on craint d'aimer,
Il faut fuir sa présence:
C'est pour nous charmer
Que les talens lui donnent leur puissance.
Constance,
De l'aimer fait vainement
Défense:
Tout ami devient amant,
Les yeux sont pris par la figure,
Les cœurs le sont par son esprit.
Elle ne doit qu'à la nature
Secrets que jamais l'art n'apprit.
Dès qu'on la voit paraître,
Aussitôt on est blessé;
Vient-on à la connaître,
On se trouve fixé.

[19 *septembre.*] On a trouvé ces jours derniers à la

porte de l'hôtel de feue notre Compagnie des Indes, où sont placés les bureaux de la nouvelle loterie royale, un placard avec cette inscription :

*En ces lieux où Colbert enrichissait la France,*
*Mercure à des benêts vend bien cher l'espérance.*

[23 *septembre*.] Un anonyme s'est avisé d'envoyer à l'Académie d'architecture, pendant que ces messieurs étaient assemblés, un papier cacheté, intitulé *Mémoire très-important, avec prière d'en faire lecture publique*. M. Sedaine, à qui il fut remis, avait entonné l'octave pour commencer cette lecture, mais il baissa bien vîte le ton, en reconnaissant que le prétendu mémoire était une satire très-amère contre tous les membres de l'Académie, même contre M. le comte d'Angivilliers, et en vers, qui pis est.

[28 *septembre*.] La police a fait dernièrement une expédition majeure qui oppose de nouveaux obstacles au desir que j'ai de vous tenir ma parole, pour nos livres ou libelles nouveaux. On a renfermé dans le *Capharnaum* de la *Bastille* deux charretées d'ouvrages défendus et on a donné le même gîte à quatre colporteurs, l'un desquels était le vôtre, puisqu'il me fournissait. Voilà un événement bien malheureux; mais j'espère vous en consoler bientôt. *L'Almanach Royal commenté* n'existe point; c'est une vérité bien constatée, mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que des plumes exercées à ce genre y travaillent, et que nous verrons sous peu cette méchanceté éclore, comme celles qui ont été saisies se reproduire.

J'enseignerai les secrets de Cythère,
Je leur dirai le vrai moyen de plaire,
Jusques à vous je guiderai leurs pas ;
Sans rien ôter à la pudeur austère,
J'esquisserai les amoureux débats,
En les cachant sous l'ombre du mystère,
Je ne ferai qu'indiquer vos appas.

A propos de l'abbé de Voisenon qui, s'il revenait au monde, serait fort content de cet ouvrage, voici une chansonnette de sa façon, qui n'est pas connue; elle se chante sur l'air : *Hélène m'interdit par ses rigueurs.*

Constance,
Dès qu'on cherche à la louer,
S'offense,
Et croit qu'on veut la flatter ;
Si l'on craint d'aimer,
Il faut fuir sa présence :
C'est pour nous charmer
Que les talens lui donnent leur puissance.
Constance,
De l'aimer fait vainement
Défense :
Tout ami devient amant,
Les yeux sont pris par la figure,
Les cœurs le sont par son esprit.
Elle ne doit qu'à la nature
Secrets que jamais l'art n'apprit.
Dès qu'on la voit paraître,
Aussitôt on est blessé ;
Vient-on à la connaître,
On se trouve fixé.

[ 19 *septembre.* ] On a trouvé ces jours derniers à la

porte de l'hôtel de feue notre Compagnie des Indes, où sont placés les bureaux de la nouvelle loterie royale, un placard avec cette inscription :

*En ces lieux où Colbert enrichissait la France,*
*Mercure à des benêts vend bien cher l'espérance.*

[23 *septembre.*] Un anonyme s'est avisé d'envoyer à l'Académie d'architecture, pendant que ces messieurs étaient assemblés, un papier cacheté, intitulé *Mémoire très-important, avec prière d'en faire lecture publique.* M. Sedaine, à qui il fut remis, avait entonné l'octave pour commencer cette lecture, mais il baissa bien vîte le ton, en reconnaissant que le prétendu mémoire était une satire très-amère contre tous les membres de l'Académie, même contre M. le comte d'Angivilliers, et en vers, qui pis est.

[28 *septembre.*] La police a fait dernièrement une expédition majeure qui oppose de nouveaux obstacles au desir que j'ai de vous tenir ma parole, pour nos livres ou libelles nouveaux. On a renfermé dans le *Capharnaum* de la *Bastille* deux charretées d'ouvrages défendus et on a donné le même gîte à quatre colporteurs, l'un desquels était le vôtre, puisqu'il me fournissait. Voilà un événement bien malheureux ; mais j'espère vous en consoler bientôt. *L'Almanach Royal commenté* n'existe point ; c'est une vérité bien constatée, mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que des plumes exercées à ce genre y travaillent, et que nous verrons sous peu cette méchanceté éclore, comme celles qui ont été saisies se reproduire.

J'enseignerai les secrets de Cythère,
Je leur dirai le vrai moyen de plaire,
Jusques à vous je guiderai leurs pas;
Sans rien ôter à la pudeur austère,
J'esquisserai les amoureux débats,
En les cachant sous l'ombre du mystère,
Je ne ferai qu'indiquer vos appas.

A propos de l'abbé de Voisenon qui, s'il revenait au monde, serait fort content de cet ouvrage, voici une chansonnette de sa façon, qui n'est pas connue; elle se chante sur l'air : *Hélène m'interdit par ses rigueurs.*

Constance,
Dès qu'on cherche à la louer,
S'offense,
Et croit qu'on veut la flatter;
Si l'on craint d'aimer,
Il faut fuir sa présence :
C'est pour nous charmer
Que les talens lui donnent leur puissance.
Constance,
De l'aimer fait vainement
Défense :
Tout ami devient amant,
Les yeux sont pris par la figure,
Les cœurs le sont par son esprit.
Elle ne doit qu'à la nature
Secrets que jamais l'art n'apprit.
Dès qu'on la voit paraître,
Aussitôt on est blessé;
Vient-on à la connaître,
On se trouve fixé.

[ 19 *septembre*. ] On a trouvé ces jours derniers à la

porte de l'hôtel de feue notre Compagnie des Indes, où sont placés les bureaux de la nouvelle loterie royale, un placard avec cette inscription :

*En ces lieux où Colbert enrichissait la France,*
*Mercure à des benêts vend bien cher l'espérance.*

[23 *septembre.*] Un anonyme s'est avisé d'envoyer à l'Académie d'architecture, pendant que ces messieurs étaient assemblés, un papier cacheté, intitulé *Mémoire très-important, avec prière d'en faire lecture publique.* M. Sedaine, à qui il fut remis, avait entonné l'octave pour commencer cette lecture, mais il baissa bien vîte le ton, en reconnaissant que le prétendu mémoire était une satire très-amère contre tous les membres de l'Académie, même contre M. le comte d'Angivilliers, et en vers, qui pis est.

[28 *septembre.*] La police a fait dernièrement une expédition majeure qui oppose de nouveaux obstacles au désir que j'ai de vous tenir ma parole, pour nos livres ou libelles nouveaux. On a renfermé dans le *Capharnaum* de la *Bastille* deux charretées d'ouvrages défendus et on a donné le même gîte à quatre colporteurs, l'un desquels était le vôtre, puisqu'il me fournissait. Voilà un événement bien malheureux; mais j'espère vous en consoler bientôt. *L'Almanach Royal commenté* n'existe point; c'est une vérité bien constatée, mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que des plumes exercées à ce genre y travaillent, et que nous verrons sous peu cette méchanceté éclore, comme celles qui ont été saisies se reproduire.

J'enseignerai les secrets de Cythère,
Je leur dirai le vrai moyen de plaire,
Jusques à vous je guiderai leurs pas;
Sans rien ôter à la pudeur austère,
J'esquisserai les amoureux débats,
En les cachant sous l'ombre du mystère,
Je ne ferai qu'indiquer vos appas.

A propos de l'abbé de Voisenon qui, s'il revenait au monde, serait fort content de cet ouvrage, voici une chansonnette de sa façon, qui n'est pas connue; elle se chante sur l'air : *Hélène m'interdit par ses rigueurs.*

Constance,
Dès qu'on cherche à la louer,
S'offense,
Et croit qu'on veut la flatter;
Si l'on craint d'aimer,
Il faut fuir sa présence :
C'est pour nous charmer
Que les talens lui donnent leur puissance.
Constance,
De l'aimer fait vainement
Défense :
Tout ami devient amant,
Les yeux sont pris par la figure,
Les cœurs le sont par son esprit.
Elle ne doit qu'à la nature
Secrets que jamais l'art n'apprit.
Dès qu'on la voit paraître,
Aussitôt on est blessé;
Vient-on à la connaître,
On se trouve fixé.

[19 *septembre.*] On a trouvé ces jours derniers à la

porte de l'hôtel de feue notre Compagnie des Indes, où sont placés les bureaux de la nouvelle loterie royale, un placard avec cette inscription :

*En ces lieux où Colbert enrichissait la France,*
*Mercure à des benêts vend bien cher l'espérance.*

[23 *septembre.*] Un anonyme s'est avisé d'envoyer à l'Académie d'architecture, pendant que ces messieurs étaient assemblés, un papier cacheté, intitulé *Mémoire très-important, avec prière d'en faire lecture publique.* M. Sedaine, à qui il fut remis, avait entonné l'octave pour commencer cette lecture, mais il baissa bien vîte le ton, en reconnaissant que le prétendu mémoire était une satire très-amère contre tous les membres de l'Académie, même contre M. le comte d'Angivilliers, et en vers, qui pis est.

[28 *septembre.*] La police a fait dernièrement une expédition majeure qui oppose de nouveaux obstacles au desir que j'ai de vous tenir ma parole, pour nos livres ou libelles nouveaux. On a renfermé dans le *Capharnaum* de la *Bastille* deux charretées d'ouvrages défendus et on a donné le même gîte à quatre colporteurs, l'un desquels était le vôtre, puisqu'il me fournissait. Voilà un événement bien malheureux; mais j'espère vous en consoler bientôt. *L'Almanach Royal commenté* n'existe point; c'est une vérité bien constatée, mais ce qui n'est pas moins certain, c'est que des plumes exercées à ce genre y travaillent, et que nous verrons sous peu cette méchanceté éclore, comme celles qui ont été saisies se reproduire.

[21 *octobre.*] M. de Clugny est mort vendredi soir, et sera peu regretté, quoiqu'il n'ait point fait de mal. Depuis Colbert, il n'était point mort de contrôleur général; c'est toujours un honneur pour la veuve de celui-ci, à laquelle d'ailleurs cela vaudra une pension.

[26 *octobre.*] M. Taboureau-des-Réaux, contrôleur-général, s'est fait adjoindre M. Necker en qualité de directeur des finances. L'élévation de M. Necker ne fait pas plaisir au clergé, parce qu'il est de la religion réformée, et que s'il montait au ministère, comme il tâchera bien de faire, il serait homme à tenter le grand œuvre, tant de fois projeté, d'une tolérance absolue. Comme on n'a point encore eu de réformé dans les places ministérielles ni aux conseils, on ne sait trop comment il fera son serment d'usage à la chambre des comptes, ni ce que diront ses collègues, tous catholiques de fait et de droit.

Les Etats de Bretagne, depuis quelque temps assemblés, ont été jusqu'à ce moment assez agités, et vous n'en devineriez pas la cause; la voici : Le Gouvernement a, par des vues d'économie, jugé à propos de borner le nombre de couverts aux tables des officiers des Etats. Les nobles de la province ont beaucoup murmuré, parce que c'est un des points qui, dans ces augustes assemblées, les intéresse le plus. On a crié hautement qu'on payait pour manger, qu'ainsi tout le monde devait être servi; et ces graves discussions arrêtent la décision d'affaires importantes.

[ 30 *octobre.* ] Voici une chanson du grand chansonnier de la cour, M. de Bussy, en l'honneur de la chasteté de mademoiselle Duparc, l'une de nos plus jolies courtisanes :

*Air de la Romance du Barbier de Séville.*

Sur un vélin aussi blanc que l'albâtre,
Belle Duparc, vous laissez à huis clos
Passer un acte à ce fin monsieur Clos (1):
Bailleur de fonds, il a le privilége.

L'acte est-il bon, fait par un seul notaire?
Ah! croyez-moi, prenez vos sûretés;
Comparaissez, de peur de nullités,
Pardevant Clos assisté d'un confrère.

Soyez au guet, s'il quitte une *minute*,
Au jeune clerc il faudra la donner
Pour l'*expédier* et *collationner*,
C'est là son fait : Clos garde la *minute*.

Ce monsieur Clos est, dit-on ; un des aigles,
Mais quoiqu'il dresse assez bien l'*instrument*,
Confiez-moi votre pièce un moment,
Cela se peut sans déranger les règles.

Je suis ami de la vérité nue,
Clos ne veut pas que l'on se mette en frais;
Il vous soutient que pour vos intérêts
Il n'est pas temps encor qu'on insinue.

---

(1) Notaire, très-épicurien, grand amateur des belles; le conseil, l'ami, le consolateur des impures; d'ailleurs, riche comme il faut l'être pour soutenir l'éclat de qualités aussi respectables.

De l'acte enfin quand on a connaissance,
Jusqu'à présent on n'a pu *contrôler*;
Par représaille est-il bien de voler
Des *droits* acquis à la haute finance ?

Le vrai mérite de cette chanson est de présenter, employés avez assez d'art, les mots techniques de la jurisprudence qui ont pu prêter à l'équivoque.

[2 *novembre*.] Un ouvrage intitulé : *Anecdotes des Beaux-Arts* (1), en renferme d'assez curieuses. « Isabelle, fille du comte de Glocester, et veuve du » fameux Warwick, voulut que sa statue, qui devait » être placée sur son tombeau, fût exactement nue ; ce » qu'on regarda, du temps de cette princesse, comme » un grand acte d'humilité. » Une façon de penser bien différente nous a privés d'une grande quantité de monumens des arts. Les princes qui se livrent à la grande dévotion, n'y joignent pas toujours le goût et les lumières de la fameuse Christine. On lui représentait l'indécence des nudités qu'offraient quelques-uns des tableaux et des statues qui ornaient son palais. *C'est l'art seul que je considère*, répondait-elle. Un des princes de la maison Pamphili voulant se faire Jésuite, crut devoir à la religion chrétienne le sacrifice des morceaux curieux de sa collection, qui pouvaient faire naître des idées trop matérielles. Il fit faire des draperies de plâtre et de ciment aux statues qu'il trouvait trop immodestes, et à ses tableaux. Une Vénus entr'autres, de Carrache, fut barbouillée pour

(1) Trois gros vol. *in*-8°. par M. Nougaret (P. J. B.).

même raison. Son austérité se relâcha au bout de quelque temps ; « l'envie lui prit de rétablir le désordre » occasionné par son zèle peu réfléchi ; mais les ouvriers » l'avaient si bien secondé, que le mortier et le ciment » ne tombèrent qu'avec beaucoup de peine ; en sorte » que la plupart des tableaux et des antiques furent » défigurés. » C'est ainsi qu'un de nos princes (1), aveuglé par une dévotion mal entendue, fit mutiler des tableaux de la plus grande rareté, tels que la Léda et l'Io du Corrège, qui font maintenant les plus beaux ornemens de la riche galerie de Sans-Souci. Ils furent coupés en pièces et entièrement repeints. On doit leur rétablissement aux pinceaux de Coypel et de Delien, et au prodigieux degré de perfection auquel les Français ont poussé, en ce siècle, l'art de la restauration des tableaux. Il eût été sans doute inconcevable pour nos ancêtres, qu'on pût transporter d'une toile à l'autre, d'une planche, d'une table de cuivre, d'un mur même et d'un plafond, sur une toile, la peinture la plus ancienne, sans y causer la moindre altération, et c'est ce qui s'exécute tous les jours sous nos yeux.

[8 *novembre.*] Voici des Noëls tout nouveaux que vous trouverez assez plaisans ; ils peignent assez bien. On les a fait tomber sous la main du monarque.

Air : *de Jésus la naissance*, *etc.*

Du Mentor de la France (2)
Chantons à l'unisson

---

(1) Le duc de Mazarin, époux de la célèbre duchesse de ce nom, dont les mémoires viennent de paraître en 2 vol. *in*-12. L'éditeur est M. Nougaret.

(2) M. de Maurepas.

La sublime influence
Qu'il a sur son Poupon :
Il gouverne l'Etat,
Il brouille le ménage,
Après, il s'en rend l'avocat,
Et chacun à ce potentat
Rend un craintif hommage.

Aux frères économistes
Il a fait succéder
Un frère des Clunistes
Qui vient de décéder :
A présent le Mentor
A pris dans la réforme
Un intrigant qui a, dit-on,
Beaucoup d'audace et de jargon,
Et NECKER il se nomme.

VERGENNES, gobe-mouche,
Ministre sans talens,
Laisse l'Anglais farouche
Battre les insurgens :
Valet bas et soumis
De toute l'Angleterre,
A George trois il a promis
Qu'on serait toujours de ses amis
Pendant son Ministère.

SAINT-GERMAIN en déroute
A mis tous les soldats,
Chacun d'eux prend sa route
Pour de nouveaux climats ;
Il a pour successeur
Un même personnage,
Charlatan, né de sa faveur,
Fat, impudent, plein de hauteur ;
C'est tout son apanage (1).

(1) Le prince de Montbarrey.

Sartine fait merveille
Dans son département,
Mais la puce à l'oreille
On lui donne souvent;
C'est le plus fin matois
De tout le ministère;
Il est galant, il est courtois,
Et fait ses coups en tapinois :
C'est un rusé compère.

Amelot est encore
Frais sorti du barreau;
Il croit que l'on ignore
Qu'il est un bâtardeau :
Mais le Mentor a dit,
A qui tout veut l'entendre,
Qu'*Amelot* était son petit,
Et de ses amours le seul fruit
Qui racine ait pu prendre.

D'Aiguillon à l'intrigue
Se borne maintenant,
Le Mentor pour lui brigue
Poste très-important,
Et ce vieillard, dit-on,
Un peu dans la démence,
Voudrait auprès de son poupon
Placer le docteur d'Aiguillon
Pour enterrer la France.

[11 *novembre*.] On a dit de M. l'abbé Terrai qu'il avait *bien fait le mal*; de M. Turgot, qu'il avait *mal fait le bien*, et on dit des nouveaux administrateurs de nos finances, qu'ils *feront bien le bien*. Leur nomination est en effet fort agréable à cette nombreuse partie du public qui, sans acception de personnes, n'a

pas de plus grand intérêt que de voir le bien se bien opérer. Mais M. Necker n'en a pas moins contre lui le clergé, à cause de sa religion, la robe à cause de son état, et les financiers à cause de ses projets et de sa façon de penser à leur égard. Il se trouve cependant peu d'épigrammes parmi les pièces éphémères que cet événement a fait éclore, selon l'usage. On pourrait mettre au nombre des plaisanteries satiriques et même éphémères, une requête très-sérieuse que M. le cardinal de la Roche-Aymon, grand aumônier, a présentée au roi, au nom du clergé de France. Elle n'aura sûrement fait aucun tort à M. Necker dans l'opinion du roi. Ce directeur des finances a donné lieu à ce couplet, sur l'air, *du haut en bas.*

Un réformé
De qui l'esprit n'est pas difforme,
Un réformé
Par la cour vient d'être nommé,
Pour régler la dépense énorme.
Qui peut mieux mettre la réforme
Qu'un réformé?

M. le comte de Lauraguais, dont tout le monde a connu les relations avec M. Necker, lors des troubles qui ont agité notre Compagnie des Indes avant sa dissolution, a répondu ces mots à un ami qui lui avait annoncé le choix que le roi venait de faire.

« Je vous remercie de l'avis que vous me donnez » du mariage de MM. Taboureau et Necker; je con- » nais ce dernier pour mauvais coucheur, et je crois » qu'ils ne tarderont pas à faire lit à part. Au reste, je » suis également étonné qu'ils aient accepté tous deux,

» le premier ne pouvant jamais avoir d'autorité sur
» l'autre, qui ne pourra jamais de son côté se faire re-
» connaître par les tribunaux. »

Comme on suppose à M. Necker de la propension pour l'établissement d'une espèce de papier-monnaie, on a fait ces vers, dont l'idée a quelque mérite dans le siècle des calembours.

La Transubstantiation sur l'autel, adorable,
En finance au contraire est chose très-blâmable :
Vous qui n'y croyez pas, n'exigez pas de nous,
En un sens perverti, que nous y croyions tous ;
Permettez que notre œil soit un témoin valable,
Et ne prétendez pas, qu'en ce fâcheux moment,
Nous prenions du papier pour de l'argent comptant (1).

[17 *novembre.*] Vous connaissez la jolie chanson attribuée à M. de Nivernois, et commençant par ces mots : *D'aimer un jour si je fais la folie.* Un avocat y a fait une réponse sous un masque féminin. Elle se chante sur le même air de la romance du *Barbier de Séville.*

Au traître amour je me fierais peut-être
Si je trouvais à ma guise un amant,
Tendre et soumis, sans être languissant,
Qui, bien aimé, craignît de le paraître.

Je le voudrais d'une taille agréable,
L'air gai, l'œil vif, plein d'esprit et de feu,
Qui de l'amour ne se fît point un jeu;
Qui de tromper n'eût point l'art détestable.

---

(1) Il nous a bien fallu le prendre quelques années après.

D'un important qu'il n'ait point le costume,
Qu'il soit sensé, mais non sur le retour;
Dans les beaux jours, le flambeau de l'amour,
Quand il s'éteint d'un rien on le rallume.

Je le voudrais d'une franchise extrême,
Doux, réservé, surtout brave et savant;
Lorsque l'on peut rougir de son amant,
L'on a deux fois à rougir de soi-même.

De la gaîté qu'il fasse sa déesse;
Des ris, des jeux s'occupe tour-à-tour :
Le feu d'amour brûle un instant du jour;
Mais la gaîté nous amuse sans cesse.

Je veux le voir, même au sein de l'ivresse,
Me reprocher que j'ai trop combattu;
Et si pour lui je manque à la vertu,
Qu'il m'en console à force de tendresse.

[ *Du* 23 *novembre.* ] Il a paru, il y a quelque temps, une chanson contre les plumes. Un ami du beau sexe vient d'y faire cette réponse :

O vous, censeur atrabilaire
De l'innocente volupté,
Cessez de blâmer l'art de plaire,
Que l'Amour donne à la beauté.

Loin d'être un appareil sauvage,
La plume annonce la candeur;
De notre sexe elle est l'image
Par sa souplesse et sa douceur.

Dans l'Olympe et même sur terre,
De cette mode on est épris.
Sans casque ni plume guerrière,
Mars pourrait-il plaire à Cypris?

Le Dieu qui nous charme au bel âge,
En beauté l'Amour si complet,
S'il ne portait point de plumage,
Le trouveriez-vous si parfait ?

Jupin, cet immortel insigne,
Ce roi des dieux se transforma
Sous le plumage d'un beau cygne,
Quand il voulut plaire à Léda.

Qui jamais porterait envie
Aux délices des Mahomets,
Si les sultans de la Turquie
N'avaient ni croissans ni plumets ?

Des plumes la mode nouvelle
Aujourd'hui brille chez les grands ;
A la cour il n'est point de belle
Sans porter panaches flottans.

D'Henri, marchant à la victoire,
La plume au vent flottait toujours :
Elle est l'emblême de la gloire,
Comme l'ornement des Amours.

Les *Je voudrais* de M. le duc de Nivernois sont un cadre auquel chacun de nos poètes de société veut ajuster un tableau. Voici encore une chanson faite d'après ce modèle, et sur le même air de la romance du Barbier de Séville.

De m'engager, s'il me prenait envie,
Avec lenteur je me déciderais :
Le tendre amant que je me choisirais,
Serait le seul que j'aurais de ma vie.

Je le voudrais assez bien de figure,
Grand et bien fait, se présentant au mieux,
Et je voudrais que le feu de ses yeux
De son amour fût un heureux augure.

Je lui voudrais la voix la plus flexible,
Un goût très-fin, un organe flatteur;
Un son trop rude au lieu d'aller au cœur,
Le plus souvent rend notre âme insensible.

Je le voudrais du plus doux caractère,
Sans être riche, au-dessus des besoins,
Ayant toujours pour moi ces petits soins
Que l'on prodigue à qui l'on cherche à plaire.

Je le voudrais d'un commerce agréable,
Et plein d'esprit, sans pourtant être auteur,
N'en montrant point aux dépens de son cœur :
Le bon esprit est bien le plus aimable.

Pour qu'il me fût dans tous les temps fidèle,
Je le voudrais occupé constamment :
L'oisiveté rend le plus tendre amant
Indifférent tôt ou tard pour sa belle.

Je le voudrais exempt de jalousie :
Qui me soupçonne est indigne de moi,
A sa moitié n'imposant point de loi,
Et me trouvant partout la plus jolie.

Je l'aimerais sans qu'il eût de noblesse,
Mais je voudrais qu'elle fût dans son cœur ;
Des titres vains font naître la hauteur,
Sans rendre, hélas! l'homme exempt de bassesse.

Je lui voudrais le trop rare avantage,
D'être à-la-fois mon ami, mon amant :

L'amour s'envole, et l'autre sentiment
Nous plaît toujours et nous en dédommage.

Toi, qui nous fais répandre tant de larmes,
Si cet objet par moi-même enfanté
Existe; Amour, pour ma félicité
Fais-le paraître, et je lui rends les armes.

Le carrosse du prince de Lambesc, grand écuyer, et celui du baron de B...., ministre de la cour du D.... se sont accrochés au sortir de la comédie. Les cochers se sont dit des invectives dans lesquelles leurs maîtres ont été en quelque sorte compromis. Le prince se laissant aller à une vivacité peut-être pardonnable à son âge, sauta à terre, et, soit volontairement, soit par hasard, donna dans la glace du carrosse de l'ambassadeur un coup qui l'a fracassée. Le baron de B.... descendit alors avec tout le sang-froid qu'on lui connaît, et mit l'épée à la main, le prince en fit autant; l'ambassadeur reçut un coup d'épée, remonta tranquillement dans sa voiture et partit. Il faut espérer que cette aventure n'aura point de suites.

M. le comte de Boulainvilliers, grand-prévôt de cette capitale, a été exilé à cause de la contrebande qui se faisait dans les caves de son hôtel. Il est inconcevable combien les gens en place sont plus avides d'argent que de vraie gloire.

On me raconte une histoire fort plaisante. La célèbre madame Sabathin, devenue ensuite marquise de Langeac, s'est depuis quelque temps jettée dans la dévotion, comme le font, lorsque l'âge amène les

réflexions, la plupart des femmes qui ont quelques reproches à se faire. Madame de L...... en est certainement moins exempte que d'autres, et comme ses remords peuvent lui présenter des images propres à l'épouvanter, j'ai à me persuader que le souvenir des malheureux qu'elle a faits, est la vraie cause de l'aberration que l'on remarque quelquefois dans son esprit. C'est une de ces absences qui a donné lieu à l'aventure en question. Le chevalier de L. entre chez sa mère sans se faire annoncer; il la rencontre chargée de plusieurs petits paquets: elle l'aborde sans le reconnaître: — Je vais, lui dit-elle, chez une de mes amies, mettre à couvert mes bijoux et mes belles dentelles, car mes coquins de fils me volent et me pillent tout..... Le chevalier n'a garde de la tirer de son erreur. — Madame, répondit-il, votre prudence est très-bien placée, mais vous pourrez vous éviter la peine que vous vouliez prendre; j'ose espérer que vous me connaissez assez pour me croire digne de votre confiance, remettez-moi vos bijoux, vos dentelles, et soyez certaine que ces effets seront bien en sûreté entre mes mains..... La marquise ne balance pas à accepter l'offre et confie ce qu'elle a de plus précieux à l'un de ceux auxquels elle voulait le soustraire.

## L'ABEILLE ET LE FRÊLON.

Une abeille, dans la prairie
Se promenait sur mille fleurs;
Elle respirait leurs odeurs,
De toutes elle était chérie
Et recevait quelques faveurs.

Un frêlon l'observait, et sa jalouse rage
Ne put long-temps se contenir;
Il s'approche, il fait grand tapage,
Et se prépare à la punir.
Ah! Frêlon, quelle jalousie,
Ou plutôt quelle cruauté,
Dit l'Abeille en tremblant, calmez votre furie:
Mon travail appartient à la société,
Et le peu de ces fleurs dont je me suis nourrie,
Je le rends à l'humanité.
J'en compose le miel, je n'ai point d'autre envie,
Et si je suis de quelque utilité,
C'est tout le bonheur de ma vie,
Et c'est ma seule vanité.
A ce discours, le Frêlon en colère
Menace, il veut l'anéantir,
Et sous sa rage meurtrière
L'Abeille était prête à périr,
Lorsqu'un oiseau témoin de la querelle,
Vint la soustraire au barbare Frêlon.
O vous dont la fureur toujours se renouvelle,
Retenez bien cette leçon:
Dans les trésors du goût, laissez puiser l'Abeille;
Zoïles insensés, vous bourdonnez en vain:
Le public seul est juge souverain;
Arbitre des talens, il est l'oiseau qui veille,
Et pour vous écraser il a le foudre en main.

[*Du* 17 *septembre.*] On a fait au *Malheureux imaginaire*, les honneurs de l'épigramme.

Monsieur l'auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavard;
Iamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit et tant d'art.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Je ne sais, mon pauvre Dorat,

Quel est le triste caractère
Du Malheureux Imaginaire,
Qui, grâce à ta sotitse, est tombé tout à plat.
L'homme qu'affligerait ton laurier éphémère,
Qui te croirait le moindre éclat,
Voilà sans doute, écrivain fat,
Le malheureux imaginaire.
Mais celui qu'on poursuit de tes vers ennuyeux,
Qui, malgré lui, court à la comédie,
Assister au décès joyeux
De ta méchante rapsodie,
Voilà bien le vrai malheureux.

Vous ai-je dit que M. Delor promenait ici un neveu du Grand-Turc? Il est bel homme et très-grand homme, au dire d'une de nos demoiselles d'Opéra, qui prétend avoir été saluée par le sectateur de Mahomet, bien mieux qu'elle n'aurait pu l'être par deux chrétiens. Nos femmes, toujours curieuses en ce qui concerne la politesse surtout, prendront sans doute à ce sujet le rebours de notre proverbe : *il vaut mieux y croire que d'y aller voir*. On débite un excellent fagot dans Paris : que le grand Mogol, harcelé de toutes parts, abandonne ses états, vient en France avec son sérail garni de quarante femmes, et 4000 millions pour y vivre en sybarite. Mille personnes sont infatuées de cette histoire.

M. le marquis de Pezai vient de se marier : c'est fort bien fait ; mais le roi lui a donné beaucoup d'argent en présent de noces, et cela fait crier la noblesse et le militaire qui n'ont pas de ce marquis une opinion avantageuse. Il a fait imprimer dans le journal politi-

que, des vers, et dans un couplet il a parlé de la cour : on lui a répondu ainsi sur les mêmes rimes.

Politique, rimeur, guerrier, fat tour-à-tour,
C'est ici que je donne à mes dépens à rire ;
J'y fais des placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'amour,
J'y touche la serpette et n'ai point d'autre lyre.
Ignoré de la cour, ici je rimerai,
Et pour faire un cocu, là je me marierai.

[ *Du 27 décembre.* ] Pour mettre le comble à toutes les folies qui nous caractérisent, il semble que nos grands seigneurs veulent ramener la mode des duels ou de ce qu'on appelle affaires d'honneur. M. le prince de Nassau s'est battu, M. le prince de Salm doit se battre...... La parodie de ces grandes aventures est celle d'un marchand de la rue St.-Denis avec un maître d'armes, mais elle a eu une fin plus tragique. Le marchand dans son temps avait été un fier-à-bras et prétendait se connaître en escrime ; il veut aller un jour assister à une leçon d'armes qu'on donnait à son fils ; le maître lui montrait une botte qu'il appellait *la botte voltée.* — Monsieur, dit le marchand, je vous prie de ne point apprendre à mon fils cette botte dangereuse, elle lui coûterait la vie dans la première affaire qu'il aurait le malheur d'avoir..... Le brétailleur de profession veut défendre sa botte, et la prétend bonne et sûre. Brisons-en là, répond le marchand, je vous accorde tout, mais ne la montrez pas à mon fils. Là-dessus l'on apporte à boire. Le soir le maître d'armes reconduit le marchand chez lui. Dans une petite rue il l'ar-

rête ; — Monsieur, j'en reviens à ma *botte voltée*, avouez qu'elle est bonne ou mettez-vous en garde : — Je ne parlerai pas contre la vérité, et je ne me battrai pas : j'ai prouvé dans mon temps que je n'étais pas un lâche, mais il ne convient pas à un homme marié, établi, père de famille, de risquer une vie précieuse à ses enfans et à ses créanciers...... — Je te couperai le visage, poltron! — Le marchand est obligé de dégaîner, et il prouve bientôt que la botte voltée est aussi dangereuse qu'il l'avait prétendu ; elle servit très-mal celui qui s'en était déclaré le chevalier, car il resta mort sur la place. La déposition d'ouvriers qui, d'une boutique voisine, avaient vu et entendu ce qui s'était dit et passé, a empêché que le brave marchand ait été inquiété par la justice pour cette affaire.

La mode des plumes est encore dans toute sa vigueur, à la forme près qu'on a un peu changée cet hiver, en les raccourcissant. Un de nos poètes a fait ces vers, en envoyant à une de nos *élégantes* de province, un chapeau à la Henri IV.

Nathalie aspirait à voir son front paré
D'un de ces ornemens de la mode élégante,
Qui dans ce jour nous représente
Le chapeau d'un héros de la France adoré ;
Aussitôt j'ai conçu l'envie
De remplir le souhait pressant
D'une Divinité ; car qui dit Nathalie,
Dit une Déesse accomplie.
Je songeais aux moyens de faire mon présent :
Ce roi qui tient notre âme encore émue,
Henri quatre frappe ma vue,

Dans cet appareil imposant
Tout à-la-fois noble et galant:
J'ai deviné, dit-il, ton embarras extrême,
Tiens, qu'à l'instant mon chapeau même
Soit porté par l'Amour à cet objet charmant,
Qui saura lui prêter un nouvel agrément:
Tous ses vœux doivent sans réserve
Etre également prévenus;
Comme guerrier je couronne Minerve,
Et comme amant je couronne Vénus.

## ( 1777. )

[ *Du* 14 *janvier.* ] La reine a envoyé dernièrement demander à M. Necker une ordonnance pour toucher au trésor royal 150,000 livres comptant dont elle avait un besoin urgent ; le directeur a écrit fort respectueusement à la reine : « l'état du trésor ne me permet » absolument point d'accorder à V. M. sa demande, » mais ma fortune me met à même de lui offrir cette » même somme de ma bourse, et j'aurai l'honneur de la » lui porter ce soir. »

### *Vers pour la statue de M.* DE BUFFON.

Guidé par son génie et par l'expérience,
Buffon du Créateur sut ravir les secrets.
Soit que de l'homme informe il sondât l'existence,
Soit que des animaux il suivît les progrès,
La raison le guida par une route sûre ;
Et même en devinant, il saisit la nature.

Il est vrai que M. de Buffon a toujours voulu deviner. C'est l'effet de sa belle imagination, trop vive pour se plier à l'observation. Flatterie pour flatterie, j'aime mieux encore que cette prose et ces vers français, les trois mots latins qu'on a placés au-dessous de son portrait : *Naturam amplectitur omnem.*

## *Couplet à une cruelle.*

Prenez, Agathe, ce miroir
Dont la glace est fidèle :
Sans cesse vous y pouvez voir
Des grâces le modèle.
Hier pour calmer mes douleurs
J'y cherchais votre image ;
Mais je n'y vis que vos rigueurs
Peintes sur mon visage.

[ *Du* 15 *février*. ] Il y a eu, ces jours derniers, à la comédie italienne une espèce de comédie indépendante de celle qu'on donnait. Carlin qui joue si bien les rôles d'Arlequin, s'est avisé dans un *imbroglio* où l'on parle moitié Français, moitié Italien, de plaisanter aux dépens de notre ministère. La satire portait sur les nouveaux réglemens de M. de St.-Germain. « Je me » ferai, disait-il à Scapin, couper un bras, et je serai » un officier d'importance ; ensuite l'autre bras, et je » monterai à un grade plus éminent ; un œil de moins, » nouveaux honneurs ; puis *je me ferai couper la tête* » *pour être général*...... » Toute l'assemblée sentit le piquant de l'épigramme ; Carlin fut comblé d'applaudissemens : la plaisanterie circula dans les soupers. Arrivée à Versailles, elle excita la mauvaise humeur, et il en résulta un ordre pour mettre Arlequin en prison, où il a été réellement renfermé quelques jours. Il y a reçu une foule de visites, surtout beaucoup de militaires ont couru le consoler et l'amuser. Il est enfin sorti et a reparu sur la scène avec des applaudissemens sans nombre.

Le bal vient de nous fournir une anecdote plaisante. Le comte de M.... avait pris depuis peu une très-jolie femme et s'avisait d'en être jaloux. Il avait cru observer que la dame ne répondait point à sa tendresse. Il épiait jusqu'à ses moindres démarches. Le temps du bal est arrivé; la comtesse se prépare à bien s'amuser à celui de l'Opéra. Le mari feint d'être incommodé; il laisse aller sa femme au bal avec plusieurs de ses amies : à peine sont-elles en chemin que le comte se hâte de se travestir sous un déguisement qui pût le rendre entièrement méconnaissable. Il vole à l'Opéra et il a bientôt démêlé la comtesse dans cette foule de masques. Il l'aborde en contrefaisant sa voix et lie conversation avec elle. D'abord l'entretien est vague et roule sur une infinité d'objets peu intéressans. On vient à parler des maris. « Oh, j'en ai un, dit la » comtesse, qui est insupportable, on détaille les dé-» fauts du mari : mais, ajouta-t-elle, je compte bien » m'en venger. » Le comte ne peut garder plus longtemps *l'incognito*; il se démasque et la dame de rire de toutes ses forces et de prétendre qu'elle l'avait reconnu et qu'elle l'avait menacé, pour s'amuser seulement, et tirer vengeance de ses procédés jaloux. Le mari s'est retiré peu satisfait de la justification, et la comtesse, selon les apparences, s'occupera sérieusement de mettre à exécution le tour qu'elle projettait.

Une femme de qualité laisse en ce moment un testament original et dans le goût de celui d'un Anglais, dont les gazettes ont beaucoup parlé il y a quelque temps. » Attendu, dit-elle, que mon chien a été le plus fi-

» dèle de mes amis, je le fais mon exécuteur testa-
» mentaire, et je lui confie la disposition de toute ma
» fortune. J'ai beaucoup à me plaindre des hommes;
» ils ne valent rien ni au moral ni au physique : mes
» amans étaient faibles et trompeurs, mes amis faux
» et perfides. De toutes les créatures qui m'entouraient,
» il n'y a que mon chien auquel j'ai reconnu quel-
» ques bonnes qualités. Je veux donc que l'on dispose
» de mon bien en sa faveur et qu'on distribue des legs
» à ceux qui recevront ses caresses. »

Autre aventure différente, parce qu'elle a été suivie du plus grand tragique. Une jeune demoiselle aimait un homme dont le rang, les qualités, l'âge, les agrémens lui convenaient : les parens se sont élevés contre le mariage que son cœur avait projetté et l'ont forcée de s'ensévelir dans un cloître. La demoiselle, à la veille de prendre un parti si contraire à ses désirs, a soupé avec son amant. Tous les deux ont été trouvés morts dans leurs lits le lendemain matin. La jeune personne avait empoisonné cet homme qu'elle ne pouvait épouser, et avait partagé le poison. On a trouvé une lettre qui confirme ce qu'il est aisé de prévoir. La demoiselle consigne dans cet écrit, que ne pouvant se lier à tout ce qu'elle aimait, elle l'a entraîné avec elle dans le tombeau et que du moins ses parens n'empêcheront point que la mort ne les unisse : elle demandait qu'ils fussent mis dans le même cercueil.

La licence du temps m'autorise à vous copier une pagnoterie du genre des écrits qui ont le privilége exclusif d'amuser nos sociétés pendant le carnaval. Ce

qui peut y donner quelque prix, est que cette pièce a été réellement présentée à l'intendant de Montauban.

*Requête à Monseigneur, etc.*

» La demoiselle Nops, habitante de Villefranche, prend avec son respect ordinaire la liberté de représenter très-humblement à votre grandeur, que dès le moment qu'elle a été nubile, elle s'est vue en état de jouir de ses droits de nature, à cause de l'absence par décès de ses père et mère, dont Dieu veuille intercepter les âmes; que les prud'hommes de Villefranche s'étant corporellement assemblés pour procéder à la répartition cathégorique des impositions royales de la communauté, ils ont inhumainement compris dans leur rôle, la suppliante pour la somme de cinquante-sept livres trois deniers, qu'elle ne peut absolument supporter, vu le peu de rapport actuel de son bien qui décline même tous les jours par la perte de plusieurs bêtes à cornes qu'elle entretenait pour son labour particulier, et par d'autres fâcheux évènemens qu'elle prend la très-humble licence de numérer très-succinctement à votre grandeur, comme elle l'a fait par les précédentes plaintes qu'elle s'est procuré l'honneur de lui présenter, et qui ont eu l'inconvénient de se confondre, à ce qui lui a été rapporté dans une très-grande infinité de papiers dont votre grandeur se trouve journellement oppressée. En premier lieu, les grands chemins ont eu le malheur de lui emporter une grande partie de ses domaines, de maniere que la majeure partie des terrains que

l'exemple de ses père et mère lui apprenait à entretenir en bonne culture, sont maintenant abandonnés pour la trop grande et trop magnifique commodité du public, auquel une voie plus étroite aurait bien pu suffire. 2°. Tout ce qui est resté, sans exception, a été grêlé à plate couture, sans aucun égard pour les champs et les vignes, qui en ont été fort endommagés, ce qui a considérablement détérioré le bien de la suppliante tant d'un côté que de l'autre. 3°. Les récoltes d'ailleurs ont été si chétives les dernières années, que les épis dénués de grains, ou ne rapportant que du chardonnet, n'ont produit, à proprement parler, que de la paille, dont la demoiselle suppliante a bien de la peine à subsister. 4°. La cheminée de sa maison fut incendiée il y a quelque temps; ce qui lui procure un dérangement notable, et monseigneur comprend bien la situation perplexe d'une demoiselle qui, sentant sa cheminée en feu, ne peut recourir qu'à des voisins souvent vieux et infirmes, qui n'apportent dans ces accidens que des secours toujours trop lents. La demoiselle suppliante peut bien encore citer des procès d'une injustice de la plus grande iniquité qu'elle a eus à soutenir contre son propre beau-frère, que le sang n'a pas empêché de la poursuivre avec la plus grande rigueur, jusqu'à ce qu'il l'ait épuisée, quoique plusieurs des plus forts avocats du parlement qui étaient très-bien entrés dans son affaire l'eussent assurée que le fond en était bon, bien qu'il y eut quelque chose à dire à la forme, et qu'elle ne pourrait jamais la perdre. La demoiselle suppliante vous priant de prendre toutes ses pertes en

considération, y ajoute son état de fille; orpheline depuis longues années, sans avoir père ni mère, mais seulement une sœur qu'elle est obligée d'observer comme la prunelle de l'œil pour faire taire les propos que les méchantes langues font souvent parler, à celle fin de détruire la réputation d'une jeune fille du sexe qui se trouve en bas âge. Monseigneur de la Galésière, l'un de vos agréables prédécesseurs d'excellente mémoire, ne résista pas à tout ce que la demoiselle suppliante lui montra pour toucher son grand cœur, et après avoir par lui-même bien examiné les pièces, il la fit décharger, pendant trois ans, de surabondance de ses indispositions : mais d'autant qu'il ne serait pas digne de la bonté de votre cœur de laisser plus long-temps la suppliante dans un état de souffrance qui l'obligerait à laisser son bien en friche, et exposé à le voracité d'un menu bétail sauvagin, elle ose espérer de vos grâces, monseigneur, sinon une décharge aussi considérable que celle du sieur de la Galesière, qu'il vous plaira au moins sur le relevé de sa cotte, qui vous fera voir son état au naturel, la soulager du mieux qu'il vous sera possible, afin qu'elle puisse se ressentir passablement des bénignes influences des faveurs que vous trouverez bon de répandre sur elle. »

» La demoiselle suppliante, de son côté, ne s'épargnera aucun mouvement pour vous engager, monseigneur, à la couvrir de temps à autre de votre féconde protection, et ne cessera de former des vœux pour la conservation des trésors inépuisables de votre grandeur. »

# ÉPIGRAMME.

Damon commande : il sait donc la tactique ?
Non ; mais par cœur tout Grécourt et Robbé.
Il connaît donc les mœurs, la politique ?
Non ; mais son teint a la fraîcheur d'Hébé :
De nos Laïs il est le Sigisbé :
Il joue encor le plus gros jeu de France.
Peut-être est-il poltron comme un abbé ;
Mais il n'a pas son égal pour la danse.

[ *Du premier mars.* ] Dans le nombre de procès singuliers qui ont été jugés cet hiver, je vous citerai celui-ci. Un habitant de Villejuif disparaît il y a vingt ans. Sa femme s'accommodait mal du célibat ; elle charge quelqu'un de faire des perquisitions, on lui envoie l'extrait mortuaire d'un homme qui portait le même nom que le mari perdu. La bonne paysanne se croit veuve et s'en console bientôt dans les bras d'un nouvel époux. L'ancien revient un beau jour et reprend sa chaste moitié : procès entre les deux rivaux, dont le principal objet était l'existence d'un enfant provenu des nôces intercalaires. Il a été décidé que cet enfant hériterait et de sa mère et de celui qui l'avait fait. Il ne devait point être réputé bâtard, puisque ses père et mère avaient obtenu de la justice ecclésiastique et civile, la permission de le fabriquer et qu'ils étaient de bonne foi.

Le goût des calembours ne passe point, et tout le monde s'en mêle à présent. Le calembourdier par excellence, M. de Bièvre, lorsqu'on lui annonça la mort du maréchal de Conflans, s'écria : *fausse nouvelle.*

On lui reprocha de ne pas croire un évènement dont on avait la certitude. *Je ne doute pas*, répondit-il, *que cela ne soit vrai, mais il l'est aussi que c'est une* nouvelle fosse *qu'on aura à faire, et voilà ce que je veux vous dire.*

A propos des calembours, on prétend qu'on va faire beaucoup de toile en Bretagne, puisqu'on y fait filer trente mille hommes. Vous aurez peut-être su dans le temps ce calembour du même M. de Bièvre. Dans une nombreuse société, on disait en sa présence beaucoup de mal de Fréron. *Messieurs*, reprit le marquis, *vous en direz tout ce qu'il vous plaira : mais il faut pourtant convenir que ce garçon-là pinçait très-joliment de la harpe.*

## L'ARITHMÉTIQUE.

Lise, par fantaisie, un jour,
Voulut savoir l'arithmétique.
Rien n'est étranger à l'Amour ;
De savoir tout l'Amour se pique.

Il ne donna que deux leçons,
Et déjà Lise était habile :
C'était pour elle des chansons ;
L'Amour sait rendre tout facile.

Voici comment il s'y prenait :
Il donnait trois baisers à Lise,
Que Lise aussitôt lui rendait,
En évitant toute méprise.

De ces baisers donnés et pris,
Chacun tenait compte fidèle :

L'Amour, des calculs réunis,
Offrait le total à la belle.

Enorgueilli de ce progrès,
A son élève, notre espiègle,
Méditant de nouveaux succès,
Démontra la seconde règle.

Il y passa légèrement :
L'Amour n'aime pas à soustraire;
La troisième, plus amplement,
Fut démontrée à l'écolière.

Il voulut tant multiplier.......
Le calcul devint inutile;
La belle trouva plus facile
De lui donner tout sans compter.

Voici une petite histoire de filous fort singulière. Un quidam ayant aperçu, la dernière fois que la reine vint au spectacle, en petite loge, une bourgeoise renforcée qui faisait grande parade d'une paire de bracelets qu'elle avait, se présenta à la loge comme venant de la part de Sa Majesté, qui avait remarqué la beauté de ses bracelets, et désirait en voir un de plus près : la dame se hâta de le détacher de son bras, et de le remettre au prétendu officier de la reine, mais celui-ci disparut avec ce bijou. La dame était à déplorer le lendemain son sort, lorsqu'il se présenta chez elle un exempt de police, dépêché par M. le Noir, lequel venait l'avertir qu'on avait arrêté la veille au sortir du spectacle, un filou chargé de plusieurs bijoux, parmi lesquels il avait accusé que ce bracelet appartenait à cette dame: le magistrat la faisait prier

par une lettre, de remettre le pareil au porteur pour le confronter. Vous vous figurez aisément la joie de notre bourgeoise, les éloges qu'elle prodigua à la police, et les recommandations qu'elle fit à l'exempt, de rapporter prestement les deux bracelets, pour faire la paix avec son mari, qui l'avait furieusement tancée de sa sotte crédulité. Mais cet exempt n'a pas jugé à propos de reparaître, et ce n'était que le confrère du prétendu député de la reine.

[ *Du* 16 *mars.* ] La vieille maréchale de M..... qui par des dents postiches croyait remplacer celles qu'elle a perdues, jouait dernièrement chez la reine ; elle voulut se faire payer un coup qu'on lui disputait ; en s'escrimant, elle laissa tomber son ratelier sur la table ; un des assistans, s'en étant saisi, le présenta à la maréchale, en lui disant : *madame, est-ce là votre enjeu?*

Nous avons ici une espèce de religieuses très-pauvres dont la communauté dépêche dans le temps de carême deux sœurs qui vont faire la quête. Ces sœurs connues sous le nom *d'hirondelles de carême* se présentent dans toutes les maisons où elles espèrent exciter la charité, et ne dédaignent pas d'employer des moyens purement temporels pour engager les amateurs des plaisirs de l'éternité à les mériter par de bonnes œuvres. Nos *hirondelles de carême* font toujours leurs courses deux à deux : l'une est vieille, et prudente, l'autre ordinairement jolie et jeune, vive et enjouée. La sainteté de leur état leur paraît un frein suffisant pour arrêter les entreprises qu'on voudrait former con-

tre leur vertu. Il arrive pourtant qu'elles sont quelquefois les héroïnes d'aventures galantes. M. le comte de *** traitait toujours très-bien les sœurs qui allaient chez lui, et la communauté ne manquait pas de lui envoyer toujours les mêmes, parce qu'on avait remarqué qu'elles rapportaient au couvent de plus grandes marques de sa libéralité. Cette année l'une des deux était changée, et il en demandait la raison, lorsque la vieille lui remit un gros paquet en lui disant : » La » sœur Angélique, qui depuis deux à trois mois est fort » incommodée m'a chargée de vous remettre ceci. » Les hirondelles se retirent sur-le-champ, et M. le comte est fort étonné en développant les linges dont le paquet était recouvert, de voir un joli enfant de deux mois. L'enfant lui tend les bras comme pour réclamer son appui ; le hasard fait qu'il tient dans l'une de ses mains une lettre qui avait été placée auprès de lui. Le comte, pénétrant tout le mystère, mouillait de ses larmes le visage de l'enfant qu'il pressait contre son sein. Il fait enfin des efforts pour se remettre et ouvre la lettre avec transport. Tels en étaient à peu près les termes. « Barbare séducteur, voilà la triste victime du complot que vous avez formé contre mon innocence, avec le monstre abominable auquel on l'avait confiée. Cette vieille qui cache tous les vices sous l'habit qui ne devrait recouvrir que des vertus, est encore la seule à qui je puisse remettre ce dépôt mystérieux pour le placer dans vos mains. Je ne puis cependant la détester ; je ne puis même abhorrer le crime dans lequel elle a entraîné mon faible cœur, quand je sens que j'emporte au tombeau l'amour le plus ten-

dre pour vous. Je n'ai plus rien à déguiser, puisque bientôt mon infortune sera ensévelie avec moi dans l'oubli du néant. Il ne me reste pour moi qu'à implorer la miséricorde de l'éternel ; mais ce malheureux enfant dont le sort dépendra de vous, exige que je vous dévoile des secrets qui peuvent vous inspirer plus d'intérêt en sa faveur. Je suis cette malheureuse personne avec laquelle vous dansâtes il y a deux ans, et que vous priâtes inutilement pendant toute une nuit de se démasquer. Ma mère, la marquise de ***, informée des démarches que vous aviez faites pour découvrir qui nous étions, connaissant la violence de vos passions et l'impossibilité où elle aurait été de résister aux recherches d'un homme de votre rang et de votre fortune, craignit que le peu d'attraits que j'ai reçus de la nature, ne donnât plus de force à ces premières impressions. Une préférence qu'elle a toujours accordée à mon frère aîné, auquel elle a déjà sacrifié la liberté de deux autres de ses enfans, l'avait déterminée à me destiner au couvent : elle se hâta d'exécuter cette résolution. Je n'ose pénétrer les motifs qui l'ont engagée à choisir pour moi l'ordre le plus austère : ne recevant depuis long-temps aucune de ses nouvelles, j'ai appris qu'elle était tombée dans une maladie de langueur et qu'elle ne paraissait plus s'occuper de moi d'aucune manière. Les religieuses de mon couvent ne tirant point de ma famille les avantages qu'elles en avaient espérés, ont pris le parti de m'employer à pourvoir aux besoins du couvent, en me comprenant dans le nombre des sœurs postulantes qui font les quêtes du carême. Ce détail, en excusant un peu la faiblesse,

peut-être impardonnable, d'un cœur qui était déjà prévenu pour vous, vous apprend que le sang qui coule dans les veines de cet infortuné n'est point fait pour l'opprobe destiné à ses pareils. Sauvez-lui celui que la faute de sa mère pourrait lui faire partager, et si vous refusez quelques regrets à ma perte, laissez-moi au moins la consolation d'emporter dans le tombeau l'estime que vous devez à une malheureuse fille qui n'aurait point à rougir, si elle ne vous avait pas connu. » La lecture de cette lettre mit le comte hors de lui-même, et il n'épargna aucuns soins pour découvrir sa chère Angélique qu'il avait adorée dès le moment qu'il l'avait vue. Sa passion, qu'un habit qu'on croit incompatible avec la tendresse, avait pu seul l'engager à combattre, se ralluma avec fureur. Il a pénétré enfin au milieu du cloître où elle était prête à rendre les derniers soupirs. Après l'avoir rendue à la vie par les assurances non équivoques de ses sentimens, il l'a fait rentrer dans le sein de sa famille. Héritière de gros biens par la mort d'une mère injuste et cruelle, elle doit devenir incessamment l'épouse de celui qu'elle regardait comme son bourreau.

[17 *mars.*] Au défaut de nouvelles politiques, on fait ici des contes pour rire : en voici un qui vous amusera. Le lieutenant général de police s'était fait faire une perruque neuve pour le mariage de sa fille ; un garçon perruquier apporta cette perruque dans une boîte. Le travail fini, il demande la boîte à son valet-de-chambre ; mais quelle fut sa surprise lorsqu'en place d'une perruque sénatoriale, il trouva un enfant mort !

M. le Noir fit aussitôt chercher le maître perruquier, lequel voyant le fait, demanda beaucoup d'excuses, et conta que sa femme était accouchée la surveille, que l'enfant était mort peu après, qu'on avait apparemment confondu les deux boîtes, et enterré celle où était la perruque. Ce *quiproquo* a beaucoup fait rire le magistrat et son monde, et l'on assure que la perruque a été exhumée, et l'enfant mort mis en terre à sa place.

[22 *mars.*] On a parlé depuis peu d'une prétendue satire contre le gouvernement, intitulée *la Béquille.* Elle a donné lieu à un *quiproquo* assez plaisant. M. le lieutenant de police, sur les bruits qui se sont répandus de l'existence de cet ouvrage, a donné ordre qu'on l'arrêtât. L'inspecteur a fait les plus exactes perquisitions, et a découvert l'abbé Quille, brave ecclésiastique qui n'a jamais fait de mal à personne. C'est précisément le jour du mariage de mademoiselle le Noir que le pauvre abbé a reçu, à six heures du soir, la visite d'un suppôt de la police, qui lui a signifié de le suivre. Comme il n'y avait point d'ordre par écrit, on n'a pu le conduire sur-le-champ en prison, et on l'a mené à l'hôtel de la police. M. le Noir était en famille; on a renfermé mon abbé dans une salle au rez-de-chaussée, dans le dessein de le présenter au magistrat lorsqu'il sortirait de table. La chambre étant sûre, l'exempt se retire, et charge de cette présentation un homme de la maison, qui promet de l'avertir ensuite de ce qu'il au-

(1) Cette anecdote est tirée des *Mille et une Folies*, livre imprimé en 1771, et l'aventure est attribué à M. de Sartine.

rait à faire. Minuit sonne, une heure, deux heures, et l'abbé Quille n'entend parler de rien. Il ne comprend rien à cette aventure, et résolu de la faire cesser à quelque prix que ce soit, il appelle, il crie; personne ne l'entend. Le désespoir s'empare de lui, il brise des porcelaines et les jette avec violence contre la porte. Enfin un domestique paraît : Que faites-vous là, monsieur l'abbé ?.... Je l'ignore, on m'y a amené, il y a huit à dix heures, et ce traitement me paraît fort étrange..... On éveille M le Noir, qui depuis longtemps goûtait les douceurs du sommeil, sans qu'on eût seulement pensé au malheureux abbé mis en sequestre. Le *quiproquo* a été bientôt dévoilé : M. le lieutenant de police a fait, sur cette méprise, les excuses les plus honnêtes au digne ecclésiastique qui en avait pâti, et celui-ci s'est retiré en se trouvant encore heureux d'être rendu à la société. Il est avéré au reste que de cet ouvrage intitulé *la Béquille*, il n'existe absolument que le titre, ainsi que cela s'est déjà vu souvent.

Un bon capucin cherchait à consoler une mère tendre qui venait de perdre son fils unique. *Souvenez-vous*, lui disait-il, *d'Abraham, à qui Dieu ordonna de plonger lui-même le poignard dans le sein de son fils, et qui obéit sans murmurer. — Ah*, répondit la dame affligée, *Dieu n'aurait pas commandé ce sacrifice à une mère.*

M. Tarin, anatomiste habile, auquel nous devons un excellent *Traité de l'Anatomie de la tête*, travaille à une nouvelle édition de cet ouvrage. Il se propose de lui donner plus d'étendue; en conséquence il a été

chercher au château de Bicêtre une douzaine de têtes qui lui étaient nécessaires pour ses nouvelles observations. Les têtes sont placées dans un grand sac et attachées sur le devant du carrosse qui le conduisait. Le mouvement lent et uniforme d'un mauvais fiacre endort bientôt M. Tarin : arrivé à la barriere, les commis des fermes arrêtent la voiture et demandent au cocher, ce que contient le sac placé sous son siége. *Monsieur*, demande le fiacre, à moitié ivre, au docteur qui dormait, *qu'y a-t-il dans ce vilain sac?* — *Eh quoi*, répond le médecin en s'éveillant à peine, *ce sont des cadavres; laisse-moi tranquille*. Le cocher qui ne connaissait d'autres cadavres que des bouteilles vides, comprend que ce sont des canards, et l'annonce aux commis. *Oh, oh*, disent les avides suppôts de la ferme, *il y a bien de l'argent à recevoir, il faut apporter ce sac dans le bureau, voir combien il y a de canards, et on fera la liquidation des droits*. Ce qui est dit est fait, et pendant toute cette opération le docteur Tarin ronflait de plus belle. On ouvre le sac dans le milieu de la tabagie que les employés appellent leur *bureau*. Oh, par *Laurent David*, quel spectacle! des morts!.... La frayeur s'empare de tous les esprits; les commis en désordre fuient de côté et d'autre; le cocher court se cacher dans un cabaret voisin. Les cris éveillent enfin le professeur de la salubre faculté, qui s'étonne d'être ainsi resté en chemin et abandonné. Il appelle son cocher qui paraît enfin. — Marchons donc..... et mon sac où est-il?... — Oh, monsieur, il est dans le bureau, mais du diable si j'y touche. — Les commis tout consternés re-

viennent l'un après l'autre, mais pas un ne veut approcher des prétendus canards. Le docteur insiste pour qu'on remette les choses comme elles étaient, et cite *les ordonnances du roi concernant les visites*, où cette clause est expresse. On fait venir la garde, les commis sont obligés d'obéir, mais leurs figures expriment assez combien il leur en coûte, et la pâleur répandue sur le visage du vaillant sergent du guet, annonce que cette occasion est une de celles où il aime mieux commander qu'exécuter.

[ 26 *mars*. ] Voici une aventure de pot-de-chambre. Vous, Monsieur, qui voyagez toujours dans une vaste voiture à ressorts bien lians, vous ignorez combien cette sorte de chaise est étroite et incommode. Un militaire s'y trouve un jour allant à Versailles avec un officier de la bouche, d'une ampleur énorme, dont le voisinage l'incommodait fort. Il résolut de s'en débarrasser. Au bout de quelques minutes, voilà des convulsions affreuses qui prennent au militaire. — Mais, monsieur, qu'avez-vous donc ? — Ce n'est rien, Monsieur, répond le jeune lieutenant en se contenant, ce n'est rien. Un moment après les contorsions recommencent, et le contrôleur de la bouche renouvelle sa question. — Ce n'est rien, vous dis-je, ne craignez rien : le mal n'est pas encore à un degré....—Comment.... qu'est-ce donc.... expliquez-vous... quel mal ? — J'ai eu, Monsieur, il y a quelques jours, le malheur d'être mordu par un chien enragé ; on m'a conseillé d'aller à la mer, et je vais à Versailles chercher de l'argent pour faire ce voyage.... Il n'avait pas eu le temps d'achever que le

prudent contrôleur était déjà en bas de la voiture. — Bon voyage, Monsieur ; il fait beau, j'aime mieux marcher à pied.... Le lieutenant continue sa route fort à son aise, en s'applaudissant de son stratagême. Son premier soin, en arrivant à Versailles, est d'en faire le récit. Long-temps après, le gros contrôleur, suant, essoufflé, arrive pour faire son service, conte son aventure, et loin d'être plaint, il ne trouve que des rieurs qui se moquent de lui. Pas un d'eux cependant n'aurait peut-être été plus hardi ou plus fin que lui.

On mande de Metz une aventure qu'on assure aussi vraie qu'elle paraît extraordinaire. « L'exécuteur de la » haute justice de Landeau, lequel passe pour très-ha» bile dans l'art de décoler, reçut une lettre anonyme » qui l'invitait de se rendre à un jour marqué, à la » porte de Nancy et de se munir de son damas. Lors» qu'il fut arrivé au lieu indiqué, trois hommes armés « se saisirent de lui, en l'exhortant à se laisser faire. On » lui banda les yeux, on le fit entrer dans une chaise de » poste. Après environ douze heures de chemin, on le » conduisit dans une chambre tendue de noir et éclairée » par plusieurs lampes. Là, on lui ôte son bandeau on » lui montre une personne à genoux, ayant de beaux » cheveux épars et la tête enveloppée dans un sac. Il en» tend des gémissemens. On lui ordonne d'abattre la » tête à cette personne. Il refuse, on le menace en lui » mettant deux pistolets sur la gorge, il est enfin forcé » d'obéir. A peine l'exécution est-elle faite, qu'on lui » remet une bourse de deux cents louis. On lui rebande » les yeux, et après l'avoir promené dans la chaise de

» poste le même temps qu'on avait employé à venir, on
» le reconduit à la porte de Nancy où on l'avait pris.
» Il ne put découvrir de quel sexe était cette malheu-
» reuse victime ; ni ne put dire en quel endroit il a été
» conduit : mais il croit avoir passé le Rhin. »

Un homme de lettres qui ne tient à aucun parti, vient de me fournir cette notice intéressante sur J.-J. Rousseau. — « Ce grand écrivain est né à Genève de parens obscurs, mais un tel homme peut se passer aisément d'aïeux et de titres de noblesse. Il a l'avantage de la véritable extraction : le don du génie et la supériorité de l'âme. Il paraît que ses belles années se sont écoulées, ou plutôt perdues, dans les épreuves de l'infortune. Homère a dit que le malheur attachait du plomb aux pieds de l'homme de talent ; il y a tout lieu de croire que l'adversité étouffa les premiers élans de M. Rousseau vers les arts : peut-être aussi l'indigence donna-t-elle à son âme cette force qui est vraiment le feu sacré du génie ; la vérité est que notre philosophe languit long-temps dans cette situation où l'œil dédaigneux du grand monde vous aperçoit à peine. Entre autres patrons qu'il eut, et indignes assurément de cet honneur, on peut compter madame Dupin, veuve aujourd'hui du fermier-général de ce nom. M. Rousseau fut chargé de l'éducation du fils de cette dame, que l'on a connu dans la société sous le nom de *Chenonceaux*. Le jeune homme répondit peu aux soins d'un si respectable instituteur. Sans esprit, et sans desir de corriger les imperfections de la nature, il n'eut même aucune vertu ; il manquait à l'honneur, à la probité,

et il est mort flétri de honte et de misère. Pour M. Rousseau, il fut d'abord si méconnu dans cette maison d'insolens plébéiens, qu'on le faisait manger à l'office, tandis que de médiocres beaux-esprits avaient l'honneur de dîner avec Madame, qui, selon les apparences, se repentit dans la suite de son stupide dédain. Elle s'est mise au nombre des partisans les plus zélés du sage Génevois. Il est vrai que l'espèce d'amende honorable faite par cette femme à M. Rousseau, a été l'effet de sa grande réputation. Nos femmes de Paris sont attachées à la mode jusques dans les opinions littéraires. Un écrivain excite-t-il quelque bruit ? elles n'examinent point s'il mérite cette renommée ; elles volent avec transport au-devant de l'idole du public : aussi les jugemens de ce sexe si faible et si aisé à prévenir, ont-ils peu de valeur aux yeux de l'homme qui pense par lui-même. L'être qui a reçu du ciel, comme M. Rousseau, ce caractère si marqué de supériorité, peut succomber à la tentation de concevoir quelque orgueil, qu'il ne faut pas confondre avec la vanité, parce que le premier sentiment élève l'âme, la corrobore, si l'on peut parler ainsi, et l'autre la rapetisse et l'avilit à ses propres regards. La vanité est un aveu tacite de sa faiblesse ; il n'est pas possible qu'un homme vain fasse quelque chose de grand ; il n'est jamais bien avec lui-même ; sa conscience le trahit et le désole : on peut en imposer aux autres, mais rarement à soi. M. Rousseau se consola donc avec le sentiment intime de ce qu'il pouvait valoir, du rabais où semblait le mettre l'infortune. Il ne faut pas douter que ce ne soit à cette indigence si contrariante, que nous devons cette façon de

penser digne d'un vrai philosophe, qui voit l'homme nud, et le juge d'après cette abstraction des accessoires. Peut-être est-il permis d'accuser M. Rousseau d'une singularité qui blesse la simplicité du génie. On prétend que dans son premier ouvrage, il avait d'abord projeté de faire l'éloge des avantages des arts et des sciences. Duclos, cet homme qui était parvenu à se faire un petit cercle de réputation, à force de flatteries grossières et de petitesses revêtues d'un faux air de philosophie, Duclos qui connaissait l'imbécillité du monde, que l'extravagant et l'inusité ont seuls droit de frapper, conseilla à notre Génevois de bien se garder de suivre le grand chemin. « Voulez-vous, lui dit-il, qu'on vous » lise? ne pensez point et ne parlez point comme la » tourbe; il vaudrait mieux dire qu'il fait nuit en plein » midi, que d'aller nous vanter les charmes d'un » beau jour. Mon ami, du singulier c'est par- » là qu'on fait fortune dans tous les genres. Vous le » voyez, je ne m'habille jamais comme la multitude: » ma perruque a-t-elle le costume reçu? Par-là je suis » remarqué. Quand j'entre au spectacle, on se demande: » Quel est cet original? et l'on répond de suite: C'est » M. Duclos. Ordinairement on acquiert la faveur des » sots grands, en les enfumant d'encens: moi je me les » suis asservis en les accablant des impolitesses les plus » dures; et dans tout cela j'insinue d'adroites flagorne- » ries. Revenons donc à ce que vous avez dessein de » donner au public: soyez toujours d'un avis contraire » à l'opinion reçue. Ainsi vous vous élèverez avec éner- » gie contre les arts et les sciences, et l'on criera à la » merveille. » M. Rousseau le crut, et remporta une

victoire éclatante. Il est vrai que personne ne s'entend mieux que cet écrivain à faire aimer le sophisme. Une dialectique profonde, une éloquence admirable, une chaleur énergique, un style enchanteur, voilà bien des secrets pour captiver le public, et M. Rousseau les possède tous. Je n'entrerai point dans la discussion sérieuse de ses ouvrages : tous ses sujets offrent de la singularité. Son *Héloïse*, qui à bien des égards est son chef-d'œuvre pour la partie du sentiment et quelquefois du raisonnement, est bien au-dessous de son modèle, la *Clarice de Richardson*. La *Julie* est bien moins intéressante que l'Anglaise, souvent elle est peu naturelle; c'est une précieuse *qui meurt en faisant toilette*; si l'on peut le dire, sa mort est *arrangée*. M. Rousseau, dans ses écrits, ne se sauve point d'un défaut qui est le péché mignon de Diderot. On peut lui reprocher une exaltation captieuse, que les sots prennent pour la flamme du sentiment. Son *Emile* n'est pas un livre excellent, mais il est rempli d'admirables morceaux. Il n'est pas étonnant que M. Rousseau se soit attiré la haine philosophique, et cette haine-là a toute la fureur et toute l'activité de la haine sacrée. Les Encyclopédistes, qui ont su se composer une secte imposante, étaient charmés de compter M. Rousseau parmi eux; mais bientôt la jalousie les dévora. Ils virent que le public faisait un monarque du membre républicain, qu'il élevait M. Rousseau, et avec raison, bien au-dessus d'eux. Dès ce moment il n'y eut point de manœuvres, de brigues, que la troupe des pseudo-philosophes ne mît en usage pour perdre ce beau génie. Ils se servirent d'un nommé Grimm, qui n'avait d'autre

talent que l'adresse et la flatterie. Il parvint à causer quelque chagrin à M. Rousseau, qui sentant sa supériorité, se sépara du parti et subsista par lui-même. On le poursuivit : une politique raffinée et infernale essaya de jeter du ridicule sur ce grand homme : sensible, il prêta aisément le flanc aux traits que lançait la main froide et étudiée de M. d'Alembert. M. de Voltaire se mit de la partie ; sa rage jalouse vomit contre le respectable Génevois qui lui est bien supérieur, son infâme poème de la *Guerre de Genève*, qu'un laquais désavouerait ; il n'y a pas eu jusqu'à un médiocre auteur, nommé Suard, que la secte a placé à l'Académie, qui ne lâchât des ruades contre M. Rousseau. Qu'en est-il arrivé? Ils l'ont tourmenté, comme on voit un beau cheval d'Espagne agité par les piqûres multipliées d'insectes. M. Rousseau s'est livré aux suites d'une sensibilité exercée par de trop rudes épreuves ; il est devenu défiant, misanthrope, chagrin ; il fuit absolument toute société, regardant tous les hommes comme un ramas de *sots méchans*, et il est pénible d'être obligé de ne pas croire aux illusions de la vie. M. Rousseau a cependant conservé autant d'amis que d'admirateurs. Il a pu s'en apercevoir lors de l'accident qui a mis sa vie en danger, et dont il est maintenant bien rétabli. On dit même qu'il travaille à un opéra. La postérité le regardera comme le meilleur dialecticien et l'homme le plus éloquent de son siècle. Peut-être sera-t-on fondé à lui reprocher de la singularité et de l'orgueil ; mais ces deux défauts n'ont point altéré ses vertus, et personne n'a plus d'humanité et de véritable sagesse. M. Rousseau sera cité comme le modèle du vrai philosophe,

tandis que l'on se rira des Encyclopédistes, comme autrefois les Romains vinrent à mépriser et à chasser cette foule de sophistes, qui ne les infestèrent que trop longtemps. — *Tu veux, mon ami, que je te salue comme un philosophe : renonce à la soif des richesses, à la vengeance avilissante, au stupide amour de toi-même; ne te regarde pas comme un Dieu auquel tu es le premier à faire des sacrifices; ne fais point le chien couchant auprès des grands; ne sois pas un menteur insigne, un flatteur à faire vomir, un monstre d'inhumanité et de perfidie, et alors je te mettrai dans cette petite classe d'hommes où M. Rousseau tient le prmier rang.*

[29 *mars.*] Un procureur de cette ville avait une jeune cuisinière qui partageait sa couche. S'apercevant que son maître voyait une autre femme, elle en conçut une si violente jalousie, qu'elle résolut de l'empoisonner; mais on lui donna du secours sur-le-champ, et on espère qu'il en réchappera. Cette malheureuse, craignant d'être livrée à la justice, s'est pendue derrière la porte de sa cuisine.

On écrit de Montpellier, qu'une demoiselle d'une ville voisine était devenue sensible pour un jeune homme qui, dès le premier instant qu'il la vit, fut épris de ses charmes. Leur amour fut constant pendant quelques années : mais le jeune homme s'était engagé depuis peu dans de nouveaux fers. La demoiselle, outrée de sa légèreté, se rendit le dimanche gras, masquée et en domino, au bal où elle savait qu'était le volage. Elle

l'approche et l'invite, en déguisant sa voix, à sortir de la salle. Quand ils sont dehors : Suis-moi, lui dit-elle, si tu n'es un lâche. Elle le conduisit dans une rue peu fréquentée : là, elle lui présenta une épée en se démasquant, et le conjura avec vivacité de lui ôter une vie qui lui était odieuse depuis qu'elle avait perdu le cœur de son amant. Celui-ci, attendri jusqu'aux larmes, lui demanda pardon de son inconstance, et lui jura mille fois de n'aimer qu'elle toute sa vie.

[5 *avril.*] Au sujet des réverbères qu'on vient d'établir sur toute la route qui conduit de Paris à Versailles, on a fait ces vers ironiques :

Sur le chemin qui conduit à la cour,
On établit maint et maint réverbère :
De plus en plus, de jour en jour,
Je vois avec plaisir que mon pays s'éclaire.

[9 *avril.*] Vous pouvez augmenter votre porte feuille clandestin de la pièce suivante, qui me paraît singulière par la parodie plaisante que le poète a faite de quatre fameux vers, que Malherbe a traduit d'Horace. C'est un placet que les Gardes-du-Corps sont supposés avoir présenté à M. Lieutaud, premier médecin, pour l'engager à renouveler le privilége du *syrop végétal anti-vénérien* de M. de Velnos.

Nous n'en rougissons point, c'est le mal des héros,
Nous l'avions jusques dans les os ;
Mais à présent nous voici comme
Le ciel forma le premier homme.

O temps heureux ! ô siècle d'or,
Où l'homme en ses plaisirs ne craignait rien encor !
Douce sécurité, qu'êtes-vous devenue ?
Un patriarche, en ses amours,
Prenait la première venue
Et baisait dans les carefours :
Diogène plantait un homme dans la rue.
Le vieux Caton disait à de jeunes Romains :
Courage, mes enfans, montez chez les catins,
Et ne séduisez point nos femmes.
Dans ce siècle de fer, on monte chez nos dames,
On séduit la vertu pour sauver la santé,
Et c'est encor bien peu de sûreté.
Jusqu'à présent le dieu Mercure
A consolé Vénus, Priape et la nature :
Mais ce Dieu mille fois a trompé ses dévots ;
Il n'a qu'une chapelle au temple d'Epidaure :
Un bon prêtre, nommé Velnos,
Nous a fait voir qu'il est encore
Quelque bonne divinité
Au grand autel de la santé.
O vous dont le savoir conduit la bienfaisance !
Protégez notre bienfaiteur,
Qui nous rend au desir, qui nous rend au bonheur.
Un médecin du roi de France
Doit songer qu'au siècle passé
Un de nos rois y fut pincé.
*La duchesse en son lit, où l'édredon la couvre,*
*Est sujette à ses lois ;*
*Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,*
*N'en défend pas nos rois.*

Il vient de mourir ici un ancien conseiller au parlement fort vieux et fort avare. Après avoir reçu tous les secours spirituels de l'Eglise, il voulut régler lui-même les frais de ses funérailles. Il demanda combien

il lui en coûterait pour faire sonner les cloches à son enterrement ; on lui répondit *cent écus*. Il trouva cette somme exhorbitante, comme on peut bien le penser. *Cent écus*, disait-il, *pour une pareille bagatelle ! je n'en reviens pas ; je ne conçois rien aux arrangemens de l'église : on m'a administré pour rien le plus auguste de tous les sacremens, et l'on exige cent écus pour faire sonner de misérables cloches ! c'est bien là le cas de dire, que si ces Messieurs donnent* gratis *leur farine, ils vendent leur son furieusement cher*. Ce magistrat avait porté la lésine à un point si éminent, qu'il aurait pu donner des leçons à tous les Harpagons du monde. Il avait renvoyé tous ses domestiques, et se servait lui-même. Cependant il avait encore la vanité de ne vouloir point passer pour ce qu'il était. De tous les habits de livrée qu'il avait vendus, il en avait conservé une seule manche qu'il passait dans son bras, toutes les fois qu'il voulait jeter de l'eau par la fenêtre, afin que ses voisins ne s'aperçussent pas qu'il était sans domestique. Si Molière avait connu un pareil trait, il n'aurait sûrement pas manqué d'en faire usage dans son excellente comédie de l'*Avare*.

## LE JEÛNE MÉRITOIRE.

### CONTE.

Une dévote, en vêtemens funèbres,
En grande coiffe, et d'un air pénitent,
Un jeudi saint, au sortir de ténèbres,
Fut à confesse à certain révérend.
Après avoir conté sa peccadille,

Et les péchés de messieurs ses enfans,
De son époux et de bien d'autres gens,
Le révérend lui demande : Ma fille,
Jeûnez-vous ? Si je jeûne ! oui, mon père, toujours,
Exactement je jeûne tous les jours,
Et c'est, je vous proteste, un acte méritoire,
Car je suis délicate et j'ai peu de santé :
Je prends trois œufs chaque soir, en mémoire
De la très-sainte trinité ;
A ces œufs j'ajoute cinq pommes,
Ou d'autres fruits que je mange en l'honneur
Des blessures que le sauveur
Endura pour sauver les hommes :
Je mange quarante pruneaux
En faveur de la pénitence
A laquelle, pour laver nos défauts,
Se condamna Jésus, en faisant abstinence.
De plus, je bois sept gobelets de vin
En mémoire de Notre-Dame
Des sept douleurs. — Est-ce là tout, madame ?
Lui demanda le Capucin.
— Oui, lui dit la béate femme,
Si ce n'est que, dans ces jours-ci,
Treize biscuits j'ajoute à tout ceci
Pour rendre honneur aux treize cierges.....
Eh, morbleu ! que ne jeûnez-vous,
Reprit le pater en courroux,
En souvenir des onze mille vierges !

[12 *mai.*] Une femme veut se défaire de son mari, qui occupe une place distinguée dans les Femmes. Elle avait une intrigue, et tout son desir était d'épouser son amant. Comment rompre le nœud qui la gêne ? Elle s'adresse tout simplement à un soldat, et lui promet cinquante louis, s'il vient à bout de la débarrasser de ce mari incommode. Vous n'avez, lui dit-elle, qu'à

me rapporter sa boucle de col, sa tabatière et sa canne, aussitôt je vous paie les cinquante louis promis. Le militaire acquiesce ou feint d'acquiescer à tout. Il avait vu cette femme déterminée à ce meurtre, et il avait craint que refusant de se prêter à sa proposition, elle n'eût recours à quelqu'autre qui aurait moins de répugnance pour commettre le crime. Ce galant homme va attendre l'époux, qui soupait chez un de ses amis. Il sort, le soldat se présente à sa rencontre. — *Monsieur, je suis chargé de vous assassiner, et c'est de la part de votre femme.* Le pauvre époux, au premier mot, est à moitié mort. Cependant cet homme le rassure en lui disant qu'il est bien éloigné de se prêter à une action si abominable, qu'au contraire il n'aspire en cette occasion qu'à lui être utile, et à le tirer d'un semblable danger. Le mari, qui a repris ses sens, forme le projet de récompenser son bienfaiteur, et de convaincre sa femme du crime qu'elle médite. — Monsieur, lui dit il, c'est moi qui vous donnerai les cinquante louis; voilà de plus ma boucle de col, ma tabatière et ma canne, que vous allez porter à ma femme; je marcherai sur vos pas, et je n'aurai plus à douter de son infâme machination.... Cela s'est exécuté. A peine la femme voit-elle le militaire avec les indices convenus, elle vole à son secrétaire pour lui donner la somme promise; elle se retourne, et au lieu du soldat, trouve son mari qui s'en saisit, appelle la justice, et fait enfermer la coupable dans une maison de force.

## LA CONSOLATION DANS LE CHAGRIN.

### CONTE.

Un pauvre époux, délaissé de sa femme,
Allait plaignant cette tendre moitié,
Qui, dans ses bras, venait de rendre l'âme.
Il larmoyait; c'était grande pitié.
En la quittant, il trouva sa servante
Sur l'escalier se pâmant de douleurs.
Il la délace, une main bienfaisante
De ses beaux yeux daigne essuyer les pleurs;
L'autre, pressant sa gorge palpitante,
Où la jeunesse a répandu ses fleurs,
Ranime enfin sa force défaillante;
Puis l'amour vient adoucir leurs malheurs.
Il fut surpris en si douce besogne
Par un ami qui lui cria tout haut:
« Eh, malheureux! êtes-vous sans vergogne?
» Quand votre femme est gissante là haut,
» Sa chambrière est par vous accollée!
» — Eh, mon ami! laissons les morts en paix,
» Lui dit l'époux; j'ai l'âme si troublée
» Que je ne sais, d'honneur, ce que je fais. »

[17 *mai.*] La sentence rigoureuse du Châtelet prononcée contre l'auteur *de la Philosophie de la Nature*, n'a point été confirmée au parlement. M. de Lille a seulement été admonesté de ne plus écrire à l'avenir contre le Gouvernement ni contre la religion. Le censeur ne pourra plus exercer les fonctions de la censure, et le libraire a été déchargé d'accusation. Le parlement a jugé à propos d'arrêter à cette occasion, que le roi sera supplié de ne plus accorder de pensions ni de dignités littéraires à tous ceux dont les écrits auront été jugés répréhensibles par les tribunaux.

## L'HUMILITÉ CAPUCINALE.

### CONTE.

Un capucin de Bourg en Bresse,
Dont on allait cloîtrer la nièce,
Prêchait à la grille du chœur;
Et déjà l'ennui de la pièce
Avait endormi l'auditeur.
L'enthousiasme séraphique
Exaltait sa voix et son cœur.
Bientôt on entend l'orateur
S'écrier d'un ton pathétique :
Ciel ! Jésus-Christ donne la main
A la nièce d'un Capucin !
Il l'épouse ! elle est sa compagne;
Et par cet hymen, quel honneur !
Je deviens de Dieu mon sauveur
L'oncle à la mode de Bretagne.

[ 12 *juillet.* ] Voici un petit quatrain dont le tour me paraît ingénieux. Il accompagnait une navette dont madame la duchesse de Villeroi vient de faire présent à madame la comtesse de Brionne :

L'emblème frappe ici mes yeux.
Si les grâces, l'amour et l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds;
Vous devez tenir la navette.

*Voici la* Romance *qui règne en ce moment.*

Il est certain qu'un jour de l'autre mois,
M'est advenu très-merveilleuse chose :
Toute seulette étais au fond d'un bois,
Vint mon ami, plus beau que n'est la rose;

Il me baisa d'un baiser sage et doux,
Et puis après il me fit chose amère,
Si que je dis avec un grand courroux :
Tenez-vous coi ; j'appellerai ma mère.

Il est certain qu'il devint tout transi,
Voyant couler larmes sur mon visage ;
A jointes mains il me cria merci,
Et cela fit que je fus moins sauvage.
Quand il me vit que je parlai si doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis sans avoir de courroux :
Tenez-vous coi ; j'appellerai ma mère.

Il est certain qu'alors il m'arriva
Chose nouvelle à quoi n'étais pas faite,
Et quasi morte, un baiser m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos, et muette ;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil si doux,
Que remourus, tant il m'avait su plaire !
Enfin, besoin ne fut d'être en couroux.....
Il devint coi, sans qu'appelai ma mère.

[2 *août*.] Une dame faisait dernièrement à un souper l'éloge de sa patrone ; elle se nomme *Géneviève*, et cette sainte est chère aux Parisiens : quand ils ont à se plaindre des saisons, nos badauds ne manquent pas d'adresser leurs prières à Dieu pour qu'il engage Sainte Géneviève à les faire changer. Un galantin, qui se trouvait près de la belle Javotte, écrivait ces couplets sans mot dire :

Air : *Je veux le mot pour rire.*

C'est Géneviève dont le nom
De nos Badauds, avec raison

Orne la métropole ;
A Dieu de tout temps elle plut,
Dès le berceau même il voulut
Qu'elle aimât sa, qu'elle aimât sa,
Qu'elle aimât sa parole.

A dix ans, pour se corriger,
On la voyait se fustiger
Quatre fois la semaine,
Mais pour tous les trésors des rois
Elle n'eût pas passé le mois
Sans faire sa, sans faire sa,
Sans faire sa neuvaine.

Quinze ans à peine elle passait,
Que le monde lui paraissait
Frivole et ridicule ;
Dans le désert, au fond d'un bois,
Ce fut un évêque Auxerrois
Qui lui fit sa, qui lui fit sa,
Qui lui fit sa cellule.

Le prélat lui fit en chemin
Renoncer au plaisir mondain
Qu'elle abjura sur l'heure :
La sainte finit là son sort,
Et ne cessa jusqu'à la mort
D'y faire sa, d'y faire sa,
D'y faire sa demeure.

C'est là qu'on la vit sans repos
La haire toujours sur le dos
Terminer sa carrière :
Le plus ardent de ses souhaits,
Etait de ne mourir jamais
Qu'en faisant sa, qu'en faisant sa,
Qu'en faisant sa prière.

Je pense bien qu'il ne faut pas
Vous presser de suivre ses pas,
Adorable mignonne :
Jeune dame de votre humeur,
Sans doute avec beaucoup d'ardeur
Doit aimer sa, doit aimer sa,
Doit aimer sa patrone.

## AVIS AUX ACTEURS TRAGIQUES.

### Chanson sur l'Air : *Ces braves insulaires.*

Vous à qui Melpomène
Offrit,
Ouvrit
Entrée à la Scène :
La critique inhumaine
Pour vous n'aura jamais
De sifflets,
En prenant,
Retenant
Mes chansons
Pour leçons.

Etes-vous amoureux ?
Ayez l'air sérieux ;
Que jamais votre bouche
D'accord
D'abord
A ce qui vous touche,
Au cœur le moins farouche
Ne surprenne un soupir :
Ce plaisir
Etait bon,
Nous dit-on,
Aux bourgeois
D'autrefois.

Surtout n'oubliez pas
D'aligner vos bras
Au nez de la princesse:
Par là
L'on a
Droit à sa tendresse.
Un trait de cette espèce
A mis plus d'un acteur
En faveur,
Dans Paris,
Vrai pays
Pour les gens
A talens.

Invoquez-vous les cieux?
Soudain baissez les yeux;
Et si votre mémoire
Vous fait
Tout net
Faillite notoire,
Alors, daignez m'en croire
Il faut gesticuler
Et trembler;
On croira
Que cela
Est tout art,
Non hasard.

Fuyez le jeu mesquin
De Brisard, de le Kain;
Simples dans leur manière,
Ils n'ont,
Ne font
Rien que d'ordinaire.
Hurlez tout au contraire;
Si vous prononcez mal
C'est égal;

Poursuivez,
Achevez,
Entendra
Qui pourra.

## LE SONGE.

Je reposais sur la fougère,
Morphée avait fermé mes yeux:
Je croyais être avec Glicère,
Et le plaisir m'ouvrait les cieux.
Minerve m'offrit la sagesse;
Vénus les grâces, la beauté;
Hébé, la fraîcheur, la jeunesse;
Mars ses lauriers et sa fierté:
Bacchus dit, bois; Apollon, chante,
Et prends ce luth, s'il t'a charmé.
Tiens, dit Plutus, si l'or te tente;
Amour me dit: Aime; et j'aimai.

## VERS *de M. de Maillane, à une jolie femme qui lui parlait de dévotion.*

Quoi! tu voudrais me convertir?
A tes vœux puis-je être docile?
Tu défends le moindre desir,
Et tes yeux en font naître mille.
Tu voudrais que de mon péché
J'eusse une douleur bien amère,
Et je ne puis être fâché
Que de ne t'en voir jamais faire.
Lorsque tu me prêches la foi,
Mon cœur veut te donner la sienne.
La grâce eût triomphé de moi,
Mais résisterais-je à la tienne?
De Dieu tu me peins la grandeur,
Et c'est en si joli langage,

Que j'oublie aussitôt l'auteur,
Pour ne songer qu'à son ouvrage.
Tu veux en vain guider mes pas
Dans une nuit aussi profonde :
Qui t'entend ou voit tes appas,
Thémire, est trop bien ici-bas,
Pour s'occuper de l'autre monde.

## QUATRAIN,

*Sur les rois qui ont l'âme sensible.*

Si le peuple peut espérer
Qu'il lui sera permis de rire,
Ce n'est que sous l'heureux empire
Des princes qui savent pleurer.

## ACTÉON,

*Romance, par M. Cazalès.*

Si les attraits d'une déesse
Vous ont ravi la liberté,
Jeunes mortels, craignez sans cesse
Ou sa pudeur ou sa fierté.
Quand la décence inexorable
Au trépas condamne Actéon,
L'amour qui l'a rendu coupable
Sollicite en vain son pardon.

Dans un bocage solitaire
Le plus fortuné des ruisseaux
Roulait une onde toujours claire
Parmi les fleurs et les roseaux;
Au bord, une grotte tranquille
A l'abri des yeux indiscrets,
Chaque jour offrait un asile
A la décsse des forêts.

Le doux murmure du feuillage
Annonçait le déclin du jour,
Lorsqu'Actéon sur le rivage
Accourut guidé par l'amour.
Loin des soupçons et des alarmes
Diane, en ce fatal instant,
Abandonnait aux flots ses charmes,
Et l'or de ses cheveux au vent.

Des Nymphes la suite folâtre
Nageait, partageait ses ébats;
L'onde agitait leurs seins d'albâtre;
Les flots bouillonnaient sous leurs bras.
On eût vu ce groupe champêtre
Imiter les jeux du Zéphir:
Il se montrait pour disparaître,
Et se cachait pour revenir.

Tantôt dans sa paisible course,
Diane suit l'heureux ruisseau;
Tantôt remontant vers la source,
Elle rompt le courant de l'eau.
Les flots assemblés sous sa tête,
Veulent à l'envi la presser
Et l'onde que sa main rejette
Revient encor la caresser.

Actéon sent déjà l'atteinte
D'un trait que l'amour a lancé;
Mais entre l'espoir et la crainte,
Un moment il est balancé.
Le poison secret s'insinue
Sous l'appât trompeur du plaisir;
La raison est bientôt vaincue,
Lorsqu'elle combat le desir.

Dans un voluptueux silence
Ses yeux dévorent mille appas;

Tout-à-coup dans l'onde il s'élance
Et la mort vole sur ses pas.
Au bruit qu'il fait, chaque Napée
Court se cacher dans les roseaux;
Diane confuse, effrayée,
Se précipite sous les eaux.

A l'instant, la jeune immortelle
Reparaît d'un air assuré,
Un léger nuage autour d'elle
Vient former un voile azuré.
Lorsqu'elle a vu du téméraire
Et la jeunesse et la beauté,
Son regard devient moins sévère,
Et son cœur est moins irrité.

Par la pitié Diane émue
Ecoute un sentiment plus doux;
Ses nymphes s'offrent à sa vue,
Et la pitié cède au courroux.
Avant de frapper la victime,
Ces mots témoignent son regret:
« Infortuné! pourquoi son crime
» N'a-t-il pas été plus secret? »

Jouet d'une ardeur insensée,
Actéon traverse les flots,
Il vient: la déesse offensée
A l'Amour adresse ces mots:
Vois ton ouvrage, dieu perfide!
Qu'à ma voix cet audacieux
Prenne les traits d'un daim timide!
Elle dit et s'envole aux cieux.

L'Amour fuit; une horreur subite
D'Actéon glace tous les sens.
Il veut gémir: sa voix imite
D'un daim la voix et les accens.

Il cherche encor des yeux Diane,
Il veut l'implorer; mais soudain,
Sur la surface diaphane
Il s'aperçoit; il voit un daim.

Sa noble fierté l'abandonne,
Il cède au poids de la douleur;
Il tremble, il hésite, il frissonne,
Et s'étonne de sa frayeur.
De l'aimable objet qui l'enflamme,
Il ne perd pas le souvenir;
Le destin ne lui laisse une âme
Que pour aimer et pour souffrir.

Fatale erreur, malheureux maître!
O nuit! tu vis ses chiens hurlans
L'environner, le méconnaître,
Déchirer ses membres sanglans.
Des échos plaintifs des montagnes
Diane apprit son triste sort,
Et s'éloigna de ses compagnes
Pour donner des larmes à sa mort.

### *Vers à M. Necker.*

On vous damne comme hérétique,
On vous damne bien autrement
Pour votre plan économique,
Fruit du génie et du talent;
Mais ne perdez pas l'espérance,
Allez toujours à votre but,
En réformant notre finance:
On ne peut manquer son salut,
Quand on fait celui de la France (1).

---

(1) Ces vers sont d'un ancien négociant de Lyon, nommé Vial.

# STANCES.

Que l'indifférence a d'appas !
Après une course pénible,
Que j'aime à dormir dans ses bras!
Elle n'est pas l'image horrible
Ou du néant, ou du trépas,
Mais le sommeil d'un cœur sensible:
Des songes le grelot paisible
L'agite et ne le trouble pas.

Amour, dans quelle nuit épaisse
M'égarait ton flambeau trompeur!
Tous mes sens de la même ivresse,
Avaient respiré la vapeur.
Eclipsé par ta vive flamme,
Tout autre feu s'affaiblissait:
La vertu mourait dans mon âme,
L'amitié même y languissait.

O toi! qui du flambeau céleste
Ignoras long-temps la clarté,
Si jamais le bandeau funeste
Peut de tes yeux être écarté,
Les premiers traits de la lumière
Ne brillent que pour t'éblouir;
Mais bientôt de la terre entière
Un nouveau sens te fait jouir.

Tel, et plus malheureux encore,
Dans la nuit plongé comme toi,
Je craignais l'éclat de l'aurore;
Mais le jour s'est levé sur moi.

Liberté qui m'est rendue,
Commence ma félicité;
D'une paix long-temps inconnue
Je goûte la tranquillité:
La nature offerte à ma vue

A plus d'éclat et de beauté :
L'univers a plus d'étendue ;
Et dans cet asile enchanté,
Chaque objet à mon âme émue,
Cause un transport de volupté.

Que je goûte un plaisir utile
A parcourir d'un œil tranquille
Les attraits qui m'avaient charmé !
Dans le calme qui me console,
Je dis, en voyant mon idole :
Voilà mon tyran désarmé !

Si de la douce indifférence
Mon cœur voulait jamais sortir,
Plein d'une sage défiance,
Je fuirais au premier soupir.
Tel échappé de l'esclavage,
Un serin revoyant sa cage,
Ose en becqueter les barreaux ;
Aperçoit-il sous le treillage
Des grains trompeurs ou des gluaux ?
Par ses ennuis devenu sage,
Il fuit de perfides rameaux.

## [3 *nov.*] ÉPITRE A MADAME VESTRIS,

### *Sur son succès dans* Gabrielle de Vergy.

Par quels secrets, Vestris, sais-tu si bien saisir
Tout l'ensemble d'un caractère ?
Chacun de tes regards, un seul geste, un soupir,
Peint Gabrielle tout entière.
Ses destins, ses douleurs, son amour, sa vertu.
Que ta langueur est noble, et profonde et touchante !
Ta voix nous attendrit, ta beauté nous enchante.
Mais où prends-tu, dis-moi, ce long frémissement,

Ce sanglot progressif, ce terrible délire,
Où te jette l'aspect du cœur de ton amant?
Je le vois dans tes yeux. Ah! c'est dans ce moment
De ton cœur expirant le cri qui me déchire!
Tout Paris qui te plaint, et frémit et t'admire.
Après un tel triomphe où n'atteindras-tu pas?
Ou plutôt quel succès manque encore à ta gloire?
Jouis de tes lauriers. Tu viens de faire un pas
Inscrit par Melpomène au temple de mémoire.
Tes palmes cependant ont pour toi peu d'appas:
L'auteur fut ton ami, tu pleuras son trépas.
Il t'ouvrit mille fois son cœur sensible et tendre.
Ah! j'aime tes talens, mais encor plus tes pleurs,
Quand je vois l'amitié, dans tes nobles douleurs,
Poser, en gémissant, tes lauriers sur sa cendre.

## ÉPIGRAMME.

Mariez-vous. — J'aime à vivre garçon....—
J'aurais pourtant un parti. — Dieu m'en garde!
—Tout doux, peut-être il vous plaira. — Chanson!
—Quinze ans:—Tant pis! — Fille d'esprit.—Bavarde......
— Sage.... — Grimace. — Et belle. — Autre danger.
— Grand nom. — Orgueil. — Le cœur tendre. — Jalouse.
— Des talens. — Trop pour me faire enrager.
— Et par delà cent mille écus.... — J'épouse.

## CHANSON

### Sur l'Air *de la Romance du Barbier de Séville.*

Je suis aimé de la charmante Rose,
Avec plaisir elle écoute mes vœux;
Mais sans raison, sans pitié pour mes feux,
Tremble toujours d'accorder quelque chose.

Moi, sur-le-champ, mon maintien je compose,
Je suis de l'œil l'albâtre de son sein,

C'est peu de voir, je le touche soudain :
Hola! dit-on, ne prends pas autre chose.

Un doux baiser qu'à voler je m'expose,
Semble assurer un bien délicieux ;
Mais si ma main se glisse en d'autres lieux,
Elle me dit, ne fais pas autre chose.

D'aller plus loin, mon ardeur se propose,
Je ne crains plus d'exciter son courroux ;
A demi nuds je presse ses genoux :
Hola, méchant! ne prends pas autre chose.

[ 8 *novembre.* ] Un de nos jolis hommes, qu'un grand mérite, c'est-à-dire l'art de plaire par mille riens charmans et toutes les frivolités à la mode, avait fait parvenir à une place éminente, s'intéressait à un jeune homme auquel il avait promis un emploi. Un beau jour, le solliciteur réussit à faire lire un placet à son protecteur. Celui-ci le trouve si bien fait, qu'il lui demanda qui en était l'auteur. C'est moi, Monsieur, répondit très-humblement le jeune homme, et je l'ai mis en vers pour vous le présenter, dans le cas où vous préféreriez la poésie à la prose. A ces mots, le front du patron se dérida. Voyons, lui dit-il; et après les avoir lus : Diable! s'écria-t-il, il y a de l'imagination dans les vers, je voudrais les avoir faits. — Monsieur, dit le postulant, je les ai mis aussi en musique. Cela est si curieux, répondit l'homme en place, que je veux le voir. — Je ferai plus, Monsieur : faites-moi donner un violon, et je le jouerai. La proposition fut acceptée; le mémoire fut joué et l'on en fut enchanté. — Ce n'est pas tout, Monsieur, reprit encore le jeune homme, si vous voulez vous donner la

peine de prendre le violon ( car je sais que vous êtes grand musicien ), je vous le danserai. Cela parut si plaisant au protecteur, qu'il joua aussi le mémoire, pendant que le suppliant le dansait. Après cette espèce de comédie, il lui sauta au cou : — Vous êtes un homme unique, lui dit-il, je vous fais mon secrétaire, et dès demain vous entrez en fonctions ; je vous donne de plus la place de chef dans tel de mes bureaux..... L'homme qui savait faire des vers, ainsi que de la musique, danser et jouer du violon, et pas un mot de la besogne qu'on lui confiait, fit le chemin le plus rapide.

## SILVIE, ROMANCE.

Dès que la riante Aurore
Ouvrait les portes du jour,
Le perfide Mélidore
Venait me parler d'amour.

Quand le soleil sur nos plaines
Promenait son char brûlant,
Assis au bord des fontaines,
Il me peignait son tourment.

Si la nuit couvrant la terre,
Nous surprenait dans ces lieux,
Le trompeur à sa bergère
Parlait encor de ses feux.

Je n'entends plus sa musette;
Une autre a reçu sa foi.
Il ne vit que pour Lisette ;
Il devait mourir pour moi.

Bois, rochers, flots et rivage,
Seuls témoins de mon ardeur,

Vous savez si le volage
Avait pu fixer mon cœur!

Dans le soin qui me dévore,
Servez mes transports jaloux;
Arrêtez...... non, j'aime encore:
Bois et rochers, taisez-vous.

## REGRETS D'UNE BERGERE.

*Par Madame la Marquise de Fer....*

Non, je n'aime plus le printemps;
Cette saison pleine de charmes
Ramène en moi des sentimens
Qui me coûtent toujours des larmes.

Tout parle d'amour, de desirs,
Jusqu'aux oiseaux dans leur ramage;
Et moi je n'ai pour tout langage
Que les plaintes et les soupirs.

Dans le vallon, sur la montagne,
Quand je commence à sommeiller,
Le tourtereau vient m'éveiller,
En roucoulant pour sa compagne.

La gaîté de chaque pasteur
Me rend l'humeur triste et sauvage,
Et des bergères le bonheur
M'importune encor davantage.

Je pense, en voyant sous l'ormeau
Sauter, folâtrer la jeunesse,
Que Daphnis avait plus d'adresse
Et dansait le mieux du hameau.

Dans les bois où tout m'inquiète,
Lorsque je crains de m'égarer,

Je me souviens que sa houlette
Suffisait pour me rassurer.

Des simples fleurs de la prairie
J'aimais alors à me parer :
Daphnis me trouvait plus jolie ;
Comment les voir sans soupirer

Je comptais avec allégresse
Tous les trésors de mon verger ;
Et que m'importe la richesse?
Je ne peux plus la partager.

Ah! si Daphnis vivait encore !
Si cet objet de mes amours
Pouvait sentir que je l'adore,
Printemps, tu me plairais toujours.

Hélas! pour prix de la constance
Qui rend mon sort si rigoureux,
Je ne demande plus aux dieux
Que la mort ou l'indifférence.

[13 *novembre.*] Pour vous faire une idée de l'aveuglement qui règne dans les deux partis, lisez deux épigrammes, l'une contre M. Gluck et l'autre contre M. Marmontel.

Gluck à la fin s'est fait connaître,
Et, par son opéra nouveau,
Il vient de faire un coup de maître
Que n'eut jamais tenté Rameau.
C'est plus qu'il n'osait se promettre,
Quoiqu'il soit tant soit peu Gascon ;
Car il a trouvé l'art de mettre
Tous les sifflets à l'unisson.

Certain conteur, d'amour-propre gonflé,
( Quoiqu'aux Incas tout lecteur ait ronflé )
Se croit pétri d'une divine pâte.
Ce monsieur là, dont pour peu qu'on en tâte,
L'on a bientôt plus que satiété,
Ce lourd fléau de la société,
Dont les mardis de Vines nous embâte,
Refait Quinault, joint le mort au vivant,
Le lit partout, et croit tout bonnement
Etre l'auteur des opéras qu'il gâte.

[24 *novembre.*] Il y a eu un pari plaisant entre M. le duc de Chartres et le comte de Genlis. Ce dernier a parié qu'il irait à Fontainebleau et en reviendrait, avant que le prince ait tracé ou piqué 500,000 points sur du papier, points à faire l'un après l'autre. M. de Chartres a perdu.

Le nouveau grand aumônier n'a pas encore réussi à mettre l'archevêque de Paris à la raison sur l'affaire du refus de mariage à de prétendus protestans. L'archevêque exige un certificat du ministre de l'ambassadeur de Hollande, garanti par ce dernier, par lequel il sera certifié que les gens en question n'ont jamais fait d'actes de protestans dans la chapelle de l'ambassadeur.

[1er. *décembre.*] M. Smith, Anglais, qui a fait le désespoir de nos plus grands joueurs, est retourné dans sa patrie. Il ne se présentait au tapis verd que pour mettre mille louis sur une carte ; il récidivait souvent, et il était heureux. De l'emploi de facteur, dit-on, dans une maison de commerce en Hollande, il est parvenu au grade de major-général au service de l'Angle-

terre , après avoir fait dans les Indes une fortune considérable. Il avait cent mille louis à prendre chez un banquier de Paris ; loin de ressembler à ceux de ses compatriotes qui épuisent ici leur crédit en quinze jours, et repartent endettés, M. Smith, après un séjour de deux ou trois mois, remporte qurante-trois mille louis de bénéfice net.

## LE SOLDAT,

### *Conte, à un jeune homme de famille qui s'était enrôlé.*

Quitte ce casque, et prends un autre état ;
Ton choix bizarre est l'erreur d'un homme ivre :
Jeune insensé, veux-tu dans le combat
Chercher la mort pour avoir de quoi vivre ?
Grossiras-tu la liste de ces fous
Qui vont frapper au temple de mémoire ?
De tant de sang que coûte une victoire,
Soldats obscurs, quel fruit retirez-vous ?
Votre partage est d'avoir tous les coups :
Les grands ont seuls le profit et la gloire.
Témoin Lycandre, au printems de ses jours,
Blondin charmant, à l'œil vif, au cœur tendre.
Il semblait né pour le dieu des Amours ;
Mars entreprit d'en faire un Alexandre.
L'un promettait des plaisirs à Lycandre ;
L'autre voulait lui donner des lauriers.
Donner ! j'ai tort, disons plutôt lui vendre :
Bref, Mars en fit l'Adonis des guerriers.
Lycandre part, tel un trait fend la nue :
Son bras répand la terreur et le deuil ;
Au premier choc, Lycandre perd un œil ;
Il faut à Mars payer sa bien-venue.

Moins beau, plus fier, il retourne au combat ;
Par cet échec sa valeur est doublée,
C'est pour la gloire et son œil qu'il se bat.
Un boulet vient et sa jambe est raflée.
Debout à peine, on voit mon fier à bras,
Plus brave encor s'élancer au carnage ;
Dans tous les rangs son fer s'ouvre un passage ;
Il est vainqueur ; mais aux dépens d'un bras.
Abandonnant les drapeaux de Bellone,
Mon étourdi, réduit presqu'à moitié,
Prend femme alors, vive, jeune et friponne ;
Il veut fêter l'amour et l'amitié.
Pour mettre mieux le comble à son déboire,
Sur ses lauriers un sot le fait cocu,
Et mon héros meurt sans avoir vécu,
En maudissant Mars, Vénus et la gloire.

[ *Du* 6 *décembre.* ] Un homme qui vient d'obtenir une place considérable, la doit à un évènement assez singulier où il a fait preuve de cette industrie et de cette hardiesse qui ont presque toujours été couronnées du succès. Sans fortune et sans considération, parce que l'une est la suite de l'autre, il sollicitait depuis long-temps un protecteur en sous-ordre qui lui avait fait de belles offres, pour qu'il le présentât à M. le duc de *** duquel dépendait la place en question. Un jour, il rencontre le duc dans une promenade publique ; il l'accoste d'un grand coup sur l'épaule, et d'un *Bonjour, mon ami*.... Le duc se retourne, mon homme d'un air surpris s'étend en humbles excuses, et semble *anéanti* : feignant de revenir à lui, il supplie le duc qui voulait continuer sa marche, d'écouter sa justification ; il l'avait pris pour M. D***, qu'il était très-empressé de rencontrer parce qu'il

lui avait promis de le présenter le jour même à M. le duc de ***. *Mais*, reprend le seigneur, *ce duc de ***, c'est moi.* Nouvelles protestations de regrets, de confusion, etc. — *Eh bien, que me voulez-vous? Pour quel objet desiriez-vous de m'être présenté?* -- *Ah! M. le duc, je ne dois m'occuper en ce moment que d'obtenir la grâce de mon étourderie : je n'ai plus rien à demander à M. D *** que de vous supplier de la pardonner.* -- *Parlez, à quoi puis-je vous être bon?* Enfin, après quelques façons, mon homme ravi du succès de son stratagême, présente sa requête au duc et profite des dispositions où la singularité de l'aventure l'avait mis, pour l'intéresser en sa faveur. Le seigneur accueille sa demande, lui promet de s'en occuper et l'invite à dîner pour le lendemain. Mon homme ne manque pas de s'y trouver; la première personne qu'il rencontre chez le duc est M. D ***, le même qui avait éludé de le présenter et dont il avait si adroitement employé la protection malgré lui-même; il lui raconte tout; M. D *** ne peut pas reculer et il est forcé d'aller à la rencontre du duc qui arrive un instant après, et de lui demander ses bontés pour le solliciteur. *Vous venez trop tard*, lui répond le seigneur, *Monsieur ne doit qu'à lui-même ce qu'il desirait d'obtenir; il peut passer à mon secrétariat, on expédie le brevet.* Après le dîner, mon homme en effet retire ses patentes, et je ne doute pas qu'une imagination aussi heureuse ne le mène fort loin.

# LE CONFESSEUR DE LA BEAUTÉ.

Qu'exigez-vous, belle Zulmé?
Qui? moi, dans les replis de votre conscience
Porter avec sévérité
Le flambeau de la pénitence!
Moi, confesseur de la beauté!
D'un sage directeur, ai-je donc l'apparence?
Ai-je cet air de gravité,
Cette modeste et bénigne arrogance
Qui s'établit en toute humilité,
Juge suprême d'une offense
Qui blesse la divinité?
Non. .. mais cependant quand j'y pense
[Avec ces messieurs-là, par un certain côté,
Je pourrais bien avoir un peu de ressemblance.]
Lorsque, les yeux modestement baissés,
Une pénitente jolie
Leur conte ces heureux péchés
Qui font le charme de la vie,
Souvent au récit des plaisirs
Qu'en rougissant on leur confie,
Leur âme agitée, attendrie,
S'ouvre au feu brûlant des desirs,
Et pleins d'une flamme profane
Qu'allume dans leur sang un démon turbateur,
Ils partagent du fond du cœur
Tous les jolis forfaits que leur bouche condamne.
Hélas, Zulmé, je le sens bien,
Malgré cette grâce efficace,
Qui des élus est, dit-on, le soutien,
J'en ferais autant à leur place.
Enfin, vous le voulez, il faut vous obéir,
Que ne ferait-on pas dans l'espoir de vous plaire!
Quoique novice en cette affaire
Me voilà revêtu du sacré ministère.

Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.
Commençons....... A l'orgueil vous êtes-vous livrée?
Moi, je le crois; quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée;
De cet encens qui brûle et ne s'éteint jamais
Sur les autels dont on est entourée,
Pourrait-on quelquefois n'être pas enivrée?
Tout vous conduit à ce piége trompeur,
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et le tendre regard et l'hommage flatteur
De ces amans qui vous rendent les armes,
Et vos talens et votre air séducteur,
Et cette taille de déesse,
Et ces beaux yeux où la noblesse
Succède à la langueur,
Et la langueur à la finesse.
Aussi j'excuse en vous cette faiblesse,
L'humilité ne sied qu'à la laideur.
Poursuivons...... êtes-vous encline à l'avarice?
Vous rougissez; vous avez bien raison,
C'est, ma sœur, un fort vilain vice.
Un vice pour lequel il n'est point de pardon;
Inutile dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez pas, vous répondrez un jour
Du bien que vous auriez pu faire.
Rassurez-vous pourtant: non, il n'est point d'erreurs
Que le repentir ne répare;
Renoncez donc à vos rigueurs,
Soyez, pour gagner tous les cœurs,
Econome de vos faveurs,
Et n'en soyez jamais avare.
A la gourmandise avez-vous
Quelque penchant? je l'ignore, entre nous,
Mais l'amour m'a dit à l'oreille
Que lorsqu'il fit votre bouche vermeille,
Il l'avait destinée à des plaisirs plus doux.

Si quelquefois de la colère
Vous avez senti les accès,
Sans doute les efforts d'un amant téméraire
De votre cœur avaient troublé la paix?
Zulmé, votre courroux n'était pas légitime:
Epris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace n'était pas un crime :
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
Contre une ardeur si naturelle;
Les desirs que l'on sent, en vous voyant si belle,
Nuisent bien au respect qu'exigent vos vertus.
Votre âme, j'en suis sûr, du poison de l'envie
A toujours su se préserver;
Et qui pourrait vous inspirer
Un mouvement de jalousie?
Vous reste-t-il quelques vœux à former?
En talens, en attraits vous n'avez point d'égales :
D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner?
Il n'en faut que pour vos rivales.
Il est un péché moins affreux,
Auquel, je l'avouerai, je vous crois fort sujette,
Péché que plus d'une fillette
Entre deux draps commet seulette.
Ne baissez pas vos deux grands yeux,
Ce péché-là, Zulmé, c'est la paresse.
Ne cherchez point à vous en corriger,
Et de l'amour si le souffle léger
Au point du jour vous berce d'heureux songes,
Pour le bien de l'humanité,
Puissent de si rians mensonges
Vous inspirer du goût pour la réalité!
Enfin ma tâche est bientôt achevée,
De dix péchés vous voilà confessé;
Mais il nous en reste un, le plus charmant de tous;
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non-seulement je vous absous,
Mais en faveur de ce péché si doux,
Je vous absous de tous les autres.

# LE VISIONNAIRE.

## FABLE.

Nous venons tous d'un même père,
Nous suivons tous la même loi.
Or, je voudrais savoir pourquoi
A Pierre, à Jacques tout prospère,
Plutôt qu'à Jean, plutôt qu'à moi ;
Je suis chétif, malheureux, pauvre hère ;
Ne pourrais-je pas être roi ?
Mais.... oui sans doute, et sur ma foi,
Si je l'étais, j'agirais de manière,
Que rien n'irait en désarroi.
Pour régner, après tout, faut-il tant de mystère ?
Faut-il être un Œdipe ?...... on radote, je croi,
De nous dire qu'un sceptre a causé de l'effroi
A plus d'un prince titulaire.
Je n'ai jamais rempli qu'un fort modique emploi :
Eh bien, que d'un royaume on me fasse l'octroi,
Et l'on verra...... c'est mon affaire.
En ces mots à peu près certain visionnaire
Devisait seul entre deux draps ;
Des Insurgens, de l'Angleterre
Il terminait tous les débats ;
Faisait la paix, faisait la guerre,
Faisait l'Empire tributaire,
Faisait.... que ne faisait-il pas ?
Sans sortir de son lit, souverain de la terre,
Le fils d'Eloi s'endort dans le chanp des combats.
Mais à peine Morphée a-t-il clos sa paupière,
Qu'un songe détruit sa chimère.
Il s'imagine avec fracas
Conduire un char dans la carrière,
Le moindre heurt, la moindre pierre,
Lui paraissait un monstre excité sous ses pas :

L'étoffe en est d'un blanc satin ;
Elle a de la fleur du matin
La fraîcheur printannière :
Le lustre en est aussi parfait
Que le jour même que j'ai fait.... *Bis.*
L'essai de ma bergere.

Dans ses contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis,
Mon bonheur se resserre ;
J'aime à m'y sentir à l'étroit,
Et chaudement quand il fait froid ... *Bis.*
Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux je goûte dans ses bras
Un repos salutaire ;
Avec délices je m'étends ;
Ah ! quel plaisir quand je me sens... *Bis.*
Au fond de ma bergère !

Je n'en sors qu'avec des regrets,
Souvent j'y rentre et j'y voudrais
Passer ma vie entière :
Elle charme tout connaisseur,
Mais c'est moi seul qui par bonheur.... *Bis.*
Me sers de ma bergère.

[31 *janvier.*] Si vous me passez un peu de gravelure, à cause du carnaval, je vous transcrirai une chanson gaie, et qui nous amuse beaucoup ici, sur le personnage interressant qu'on appelle assez plaisamment, *Mademoiselle le chevalier d'Eon.*

Air : *De la béquille du Père Barnaba.*

Du chevalier d'Eon
Le sexe est un mystère,

Dont les Zéphirs malins carressent le bouton,
Pâles jasmins, vermeilles roses,
Craignez l'abeille et surtout l'aiguillon.

[21 *janvier.*] Le *Journal de Paris* est par fois satirique : comme nos gens de lettres ne sont jamais en reste à cet égard, on a fait l'épigramme suivante. Il faut se rappeler que Cadet, l'apothicaire, est un des auteurs de cet ouvrage périodique, qui au reste devient de jour en jour plus répandu.

On lisait au sacré vallon
Un certain journal littéraire :
C'est de la drogue, dit Fréron.
Rien d'étonnant, répondit-on,
Il sort de chez l'apothicaire.
Quoi! dit Linguet, sur son haut ton,
Un ministre de la canule
Voudrait devenir mon émule !
Bon, dit La Harpe, que veux-tu ?
Cet homme ayant toujours vécu
Pour le service du derrière,
Veut compléter son ministère
En nous donnant des torche...

## CHANSON

### DE M. DE BOUFLERS.

Air : *J'aime le mot pour rire.*

Dans de riches appartemens,
On a vingt meubles différens ;
Un seul m'est nécessaire :
Mieux qu'avec un sopha doré,
Mon petit réduit est paré.... *Bis.*
D'une simple bergère.

Dont on verra le nom
Se citer d'âge en âge.
Mais pourtant s'il est fille,
Qui de nous osera,
Lui prêter la béquille
Du Père Barnaba ?

Pour ses amusemens.
Il a fait vingt volumes,
Touchant le droit des gens,
Dont il sait les coutumes :
Quoiqu'avocat habile,
N'ignorait-il donc pas
Le droit de la béquille
Du Père Barnaba ?

Le fauteuil académique est, comme vous savez, un très-faible rempart contre les traits de la satire; M. de la Harpe l'éprouve plus qu'un autre. Il court sur lui deux quatrains qui ne sont pas fort anodins; et que voici.

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense et pourtant légitime,
Il vous faut acheter La Harpe ce qu'il vaut,
Et le vendre ce qu'il s'estime.

Le payer, même à sa valeur,
C'est encore une sotte affaire :
Avec qui diable s'en défaire ?
Il resterait à l'acheteur.

## MADRIGAL IMITÉ DE L'ITALIEN.

Est-ce bien toi, jeune enfant de Cythère,
Est-ce bien toi, le front ceint d'un bandeau,
Qui dans les yeux de ton aimable mère

Viens pour reprendre ton flambeau?
Gentil enfant, quelle méprise!
Souviens-toi que jaloux de faire mon bonheur,
Tu le prêtas à ma Louise,
Qui le mit au fond de mon cœur.

## EPIGRAMME.

Quand un objet fait résistance,
L'Anglais fier et vain s'en offense;
L'Italien est désolé;
L'Espagnol est inconsolable;
L'Allemand se console à table;
Le Français est tout consolé.

## AUX INSURGENS.

Bravo, Messieurs les Insurgens,
Vainqueurs dans une juste guerre,
Vous donnez par vos sentimens
Un peuple de plus à la terre;
Fermes, courageux, patiens,
Doués d'une franchise altière,
Libres surtout!.... Voilà mes gens.
Après des exploits éclatans,
Il faudrait un jour, pour bien faire,
Envoyer danser vos enfans
Sur les débris de l'Angleterre.
Apprenez bien aux nations
Qu'il en est une qui méprise
Les despotes pâles et blonds,
Respirant le feu des charbons
Et les brouillards de la Tamise.
Viendra le temps qu'avec éclat,
Vous renverserez les tribunes
De ces marchands, hommes d'état,
Petits consuls dans les communes.

Cependant, soit dit entre nous,
Avec tant de philosophie,
Comment diable vous battez-vous,
N'ayant pas une académie ?
Nous qui pensons, à peine, hélas !
Conservons-nous quelque énergie ;
Nos esprits seuls font du fracas,
Nos âmes sont en léthargie.
Heureusement on voit sur pied,
Sans compter les Economistes,
Des Piccinistes, des Gluckistes,
Qui se battent par des pamphlets,
S'escarmouchent par des injures,
Et nos valeureuses brochures
Nous consolent de vos succès.

[*Du* 11 *février.*] Le procès de M. le marquis de Mirabeau, auteur de l'*Ami des hommes*, contre sa femme, a produit l'épigramme suivante qu'on croirait faite par Rousseau, et qui en a même la tournure :

Certain auteur d'un chétif opuscule
Du genre humain s'est déclaré l'ami ;
Mais par sa prose et lourde et ridicule,
Plus que satan, il s'en montre ennemi.
Ce n'est le tout : monsieur s'avise encore
D'être jaloux ; et mari sans pitié,
Craignant qu'amour, d'un bois ne le décore,
Dans un couvent séquestre sa moitié.
Or, sur cela maint plaisant le diffame
Et va disant, c'est prendre trop de soins ;
Aime, pour Dieu, les hommes un peu moins,
Mais au rebours aime un peu plus ta femme.

Des plaisans ont affiché à la porte de la salle de l'Opéra ces trois adresses : *A M. Piccini, rue du*

*Champ-fleuri. A M. Marmontel, rue des Mauvaises paroles. A M. Gluck, rue du Grand hurleur.* Il y a effectivement dans cette capitale trois rues ainsi nommées. On se porte toujours en foule à l'opéra de Piccini, dans lequel *Larrivée* fait un plaisir inexprimable. Quant à moi, je rends justice au mérite de M. Piccini, et je verrais cent fois son *Roland*, si j'en avais le courage, que je ne changerais pas d'avis sur l'estime qu'on doit à ses talens.

A propos de calembours, j'ai entendu l'autre jour dans le parterre de l'Opéra, des gens qui faisaient un assez singulier emploi au figuré, d'expressions techniques de l'art de la cuisine. Passez-moi de vous rapporter ces propos, malgré leur trivialité. La foule était extrême et chacun s'en plaignait. Un homme s'avise de dire : *Je suis tout rôti.* Un autre reprend, *Et moi je suis bouilli.* Un troisième qui était placé précisément au milieu des deux premiers, se met à dire avec un grand flegme : *Pour moi, je suis entre deux plats.*

[ *Du* 16 *février.* ] M. de Voltaire arriva à Paris le jour même qu'on mit Le Kain en terre. Ce qui a donné lieu au quatrain suivant :

Le roi des histrions, le Dieu des beaux esprits
Terminent en un jour leur course vagabonde :
Voltaire vient vivre à Paris,
Et Le Kain part pour l'autre monde.

## VAUDEVILLE.

Au lieu d'esprit, du persifflage,
Peu de fond, beaucoup d'étalage;
Des intrigues au lieu d'amour;
Au lieu de pudeur et de grâces,
Des avances et des grimaces,
C'est le goût du jour.

Joindre aux éclairs de la folie
La nuit de la mélancolie;
A vingt freluquets, tour-à-tour,
Se livrer, au lieu de se rendre,
Et les quitter pour les reprendre,
C'est le ton du jour.

Impertinent avec aisance;
Ignorant avec suffisance;
Fat à Paris, fier à la cour;
Toujours occupé sans affaire;
Indiscret, mais avec mystère:
C'est l'homme du jour.

N'avoir de l'amour que les aîles,
Duper, en courant, mille belles,
En être la dupe à son tour,
Et mourir d'ennui tête-à-tête,
Pour faire chanter sa conquête:
C'est l'amant du jour.

Brillant dans la tracasserie,
Forcé dans la plaisanterie,
Obscurci par un nouveau tour,
Outré par-delà l'hyberbole,
Et sublime dans le frivole,
C'est l'esprit du jour.

Voici une assez jolie romance toute nouvelle.

## PÉTRARQUE.

En s'éloignant de sa muse,
L'amant de Laure en ces mots
Du rivage de Vaucluse
Fit retentir les échos :
O toi, qui plains le délire
Où Laure a plongé mes sens,
Rocher, qu'attendrit ma lyre !
Redis encor ces accens.

En répondant à mes plaintes,
Echos, vous avez appris
Quels sont les vœux et les craintes
D'un cœur tendre et bien épris.
N'oubliez pas ce langage ;
Et, si Laure quelquefois
Vient rêver sur ce rivage,
Imitez encor ma voix.

Dites-lui que de ses charmes
Tous mes sens sont occupés ;
Dites-lui que de mes larmes
Tous mes pas seront trempés.
Ma voix ne chantera qu'elle,
Mon souvenir ne sera
Qu'un miroir pur et fidèle
Où l'amour me la peindra.

Dites-lui que son image
Me suivra dans le sommeil,
Et recevra pour hommage
Le soupir de mon réveil ;
Que mon oreille attentive
Croira sans cesse écouter
Les sons, que sa voix plaintive
Se plaisait à répéter.

Jurez-lui qu'en vain les grâces
Viendraient pour me consoler,
Que les amours sur mes traces
Loin d'elle auraient beau voler :
A leur troupe enchanteresse
Je dirais dans mes douleurs :
Rendez Laure à ma tendresse
Ou laissez couler mes pleurs.

Insensible à tout, loin d'elle
Rien ne flatte mes desirs;
Je me croirais infidèle,
De goûter quelques plaisirs.
Sur une rive étrangère
Où le destin me conduit,
Une espérance légère
Est le seul bien qui me suit.

Mais si Laure m'est ravie,
Si je ne dois plus la revoir,
Je perdrai bientôt la vie,
Quand j'aurai perdu l'espoir.
Puisse la parque appaisée
Me laisser, après ma mort,
Préférer à l'Elysée
Les ombrages de ce bord!

Voici encore une jolie romance nouvelle de M. Berquin :

O lit charmant, où ma Myrthé
Dort en paix quoique sans défense!
Temple secret de la beauté,
Va, ne crains rien de ma présence;
Je puis trouver la volupté
Au sein même de l'innocence.
Laisse-moi poser cette fleur
Au chevet de ma bien-aimée;

Qu'elle en respire la fraîcheur,
Et qu'une vapeur embaumée
Prête une nouvelle douceur
A son haleine parfumée !

O sommeil ! laisse-moi jouir
Du calme heureux où tu la plonges ;
Laisse mon image s'unir
Aux tendres erreurs de ses songes ;
Et que sans avoir à rougir,
Elle se plaise à leurs mensonges !

Mais, quel transport en ce moment
Agite son âme attendrie ?
Dieux ! pour qui ce soupir charmant
Qui meurt sur sa bouche fleurie ?
O ma Myrthé, c'est ton amant
Qui fait ta douce rêverie !

Que tu dois me voir amoureux
Dans ce songe qui te caresse !
Mais un songe au gré de mes vœux
Te peindrait-il donc ma tendresse,
Lorsque moi-même je ne peux
T'en exprimer toute l'ivresse ?

Si jusqu'au retour du soleil
Baigné de l'air qu'elle respire,
J'osais ici de son sommeil
Partager l'aimable délire !
Si je pouvais à son réveil
Surprendre son premier sourire !

Mais non, de ces vœux indiscrets
Loin de moi l'ardeur égarée !
Dors, ma Myrthé, repose en paix ;
Qu'en cette retraite sacrée,

Tout soit pur comme tes attraits,
Timide comme ta pensée.

S'il m'en coûte quelques soupirs
A m'arracher de ta présence,
Je n'y perds pas tous mes plaisirs :
Sans offenser ton innocence,
J'emporte avec moi mes desirs,
Et les douceurs de l'espérance.

[21 *février.*] A l'occasion de la mort de *Le Kain*, notre acteur tragique, on a fait ce malin couplet sur l'air : *Annette à l'âge de quinze ans* :

Nous venons de perdre Le Kain
Et Saint-Germain (1);
Maurepas fait notre destin,
Destin funeste !
Mais il nous rsete
Monsieur Carlin.

Ce *Monsieur Carlin* est l'arlequin de la Comédie Italienne, dont la perte que l'on croit prochaine sera aussi irréparable que celle de Le Kain.

## LE SECRET DE LA NOCE.

### CONTE.

La jeune Luce épousa le vieux Luc.
A Cupidon son âge était rebelle.
(Oui bien l'époux, mais non pas la donzelle.)
Onc il ne put, de son amour caduc
Donner, hélas ! qu'une preuve à la belle :

(1) Le ministre de la guerre.

Puis il lui dit : *voilà tout le secret !*
En femme ainsi, l'on vous métamorphose.
Cent fois, Madame, on recommencerait
Que ce serait toujours la même chose.

Voici une très-jolie chanson dont on attribue à feu M. le Régent, les paroles et la musique; pour être ancienne, elle n'en est pas moins bonne et peu connue :

Pour vivre ici sans regret,
Amis, je sais un secret.
Toujours d'envie en envie,
Je vais égayant ma vie,
Je ris, je bois,
Les plaisirs sont faits pour moi.

La sagesse est un grand bien,
Dit un vieux qui ne peut rien :
Mais en attendant cet âge
Où je deviendrai si sage,
Je ris, je bois,
Les plaisirs sont faits pour moi.

S'il ne fallait que mourir,
A rien je n'irais courir :
La mort de tout soin délivre;
Mais *item* puisqu'il faut vivre,
Je ris, je bois,
Les plaisirs sont faits pour moi.

A la table comme au lit,
Je sais tout mettre à profit.
Sans qu'aucuns soins me traversent,
L'amour et Bacchus me bercent,
Je ris, je bois,
Les plaisirs sont faits pour moi.

Quand on est sans passions
On vit sans tentations :

Mais moi, qui ne suis pas dupe,
A succomber je m'occupe;
Je ris, je bois,
Les plaisirs sont faits pour moi.

## LA PARURE NATURELLE.

### CONTE.

Il est trop vrai, sexe charmant et doux :
Plaire à nos yeux est un besoin pour vous;
Heureux besoin, que la coquetterie,
Le don d'aimer, le vœu d'être chérie,
L'art d'embellir vos charmes séduisans,
Font éclater sans attendre les ans!
Le trait naïf qu'en mes vers je retrace
En est la preuve. Ecoutez-moi, de grâce;
Tout ornement de mon conte est proscrit.
Simplicité vaut mieux que bel esprit.
A quatorze ans, Eglé vive et gentille,
Sous les regards de ses tristes parens,
Croissait en âge ainsi qu'en agrémens.
A quatorze ans, quel bonheur d'être fille!
Fille et jolie! Eglé l'était, dit-on;
Son grand œil noir, sa mine appétissante,
Le tour heureux de son petit menton,
Les doux trésors de sa gorge naissante
Charmaient déjà tous les yeux du canton.
Advint qu'un jour sur ces globes d'albâtre,
Point n'étendit cet envieux tissu
Qui les dérobe au regard idolâtre.
O! quel bonheur, si Colin l'avait su!
Mais cet oubli, par la mère aperçu,
Fit bien gronder la pauvre Eglé surprise.
« Que vois-je? ô ciel! ô fille mal apprise!
» Quoi! sans fichu! quel coupable dessein
» Aux yeux lascifs découvre votre sein?

» Ah ! gardez-vous de paraître ainsi nue :
» Sous un mouchoir, il faut vous enterrer. —
» Las ! j'y consens, dit la fille ingénue ;
» Mais avec quoi pourrai-je me parer ? »

[ *Du* 16 *avril.* ] Je ne sais si je vous ai fait part d'une épitaphe de l'abbé Terrai. La voici telle qu'elle est.

Ci gît l'abbé Terrai, qu'un homme raisonnable
Ne peut donner à Dieu sans faire tort au Diable.

Voici, monsieur, une petite pièce où vous trouverez du naturel et de la naïveté, assemblage bien rare dans un siècle où la manie de montrer de l'esprit rend précieux, et où l'affectation de paraître un penseur profond fait donner dans le galimathias inintelligible :

## L'AMOUR PRÉCEPTEUR.

Je vis un jour en songe Cythérée,
Qui par la main tenait Amour son fils.
Baissant les yeux, berger, dit-elle, agrée
Ce jeune enfant pour élève et l'instruis.
Moi, bonnement, je me mis à lui dire
Mes premiers airs : comment un tel dieu sut
Trouver la flûte, un tel autre la lyre ;
Tel le hautbois ; tel la harpe ou le luth.
De tout cela rien au galant ne plut.
Berger, dit-il, tu ne t'y connais guère ;
Ecoute-moi : je l'entends un peu mieux.
Lors m'entonna tous les tours de sa mère,
Et les amours des hommes et des dieux.
Je fus pour moi si charmé de l'entendre,
Qu'en ce moment me sortit de l'esprit
Ce qu'à ce dieu je prétendais apprendre,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

**Nouveau couplet de M. le chevalier de Boufflers.**

Tu disais que l'amour même
Ne pourrait m'ôter ton cœur,
Tu trouvais le bien suprême
A me prouver ton ardeur;
Tu me peignais la tendresse :
Hélas! c'est moi qui la sens!
Tu jurais d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes sermens.

[ *Du 20 avril.* ] M. du Château, officier du régiment de Laval, a été tué dans nos colonies par M. de la Borde, son camarade, secondé de quelques complices. On ne raconte pas encore les particularités de ce meurtre. Quoi qu'il en soit, M. de la Borde a été jugé, condamné à mort et exécuté très-promptement; mais son exécution a occasionné un désordre assez tragique. Le gouvernement, dans la crainte que les amis du criminel ne fissent une émeute, avait dispersé des piquets de troupes de côté et d'autre avec ordre de faire feu au premier mouvement. L'exécution avait attiré une foule de curieux. Il y en eut qui, pour mieux voir, s'avisèrent de grimper sur un vieux mur qui s'écroula bientôt avec fracas. Un piquet, placé derrière, crut qu'on l'assaillait avec des pierres, et fit feu, le piquet voisin en fit autant, un troisième aussi.... Le patient entendant ce tapage, crut qu'on venait à son secours; il s'écria de dessus l'échafaud: *A moi, camarades et amis.* Sur-le-champ on lui brûla la cervelle à coups de fusil, et ensuite le bourreau le rompit, comme la sentence le portait. Cette

bagarre a coûté la vie à vingt-huit personnes, et il y a eu beaucoup de blessés. Quelque chose d'assez singulier, c'est que l'épouse de M. de la Borde, s'étant rendue ici pour solliciter de l'avancement pour son mari, avait obtenu le brevet de colonel dans l'intervalle où le ministère a eu connaissance du crime. Cette digne femme l'ignorait encore, lorsqu'elle vint en cour dernièrement pour y faire ses remerciemens; mais voyant que tous ceux qu'elle voulait approcher lui tournaient le dos, l'inquiétude la saisit, elle courut au bureau de la marine et apprit une nouvelle très-capable de la faire mourir de douleur.

[ *Du 25 avril.* ] Dans la quinzaine de Pâques, je dois vous parler du sermon que M. l'abbé Maury a prononcé à Versailles, sur l'aumône, le jour de la Cène, en présence de la famille royale. Ce discours a fait à la cour la plus profonde impression. On ne parle d'autre chose dans toutes les sociétés. Le prédicateur a envisagé son sujet du côté politique, et, sous cet aspect, cette matière a paru absolument neuve. Il veut que les hôpitaux ne soient plus des prisons infectes où les pauvres entassés périssent autant de besoin que des maladies contagieuses inévitables dans ces sortes de refuges. Le roi a été si content du sermon, qu'il a dit à M. le prince de Rohan, grand aumônier, qu'il voulait qu'on suivît de point en point tous les renseignemens que l'orateur donnait en faveur des pauvres. M. le comte d'Artois a dit : *On me reproche de ne point écouter les sermons. Qu'on prêche comme cela, et l'on verra si je ne suis pas atten-*

*tif! Je sais celui-là par cœur.* En un mot, ce discours a fait tant de bruit que je ne serais point étonné de voir quelque jour M. l'abbé Maury devenir évêque, et assurément, quoiqu'en disent nos prélats de qualité, qui appellent fort charitablement ces sortes d'évêques des *Officiers de fortune*, il serait cent fois plus glorieux de devoir sa grandeur à ses talens qu'à sa naissance. Un des aumôniers du roi faisait compliment à M. l'abbé Maury sur les beautés de son discours et sur le succès qu'il avait eu ; mais il ajouta qu'il aurait dû tonner contre ces philosophes également ennemis du trône et de la religion. *Vous oubliez, monsieur l'abbé*, reprit l'orateur, *que je prêchais sur la charité.*

Une jeune et très-jolie demoiselle de qualité, cédant tout-à-coup à un mouvement de la grâce, s'est déterminée à embrasser la vie religieuse, et vient de prendre le voile. Sa famille, qui n'a que cet enfant, est désespérée de cette étrange résolution ; elle a fait tout au monde pour s'y opposer. M. de St. Lambert, qui la connaît, a adressé à cette novice les vers suivans :

Pour suivre un dieu qui vous appelle,
Vierge sage, épouse fidelle,
Vous croyez avoir tout quitté ;
Mais avez-vous bien supputé ?
Vous portez dans la solitude
Un esprit orné par l'étude,
Que le savoir n'a point gâté :
Un cœur par les leçons d'un père,
Par les tendres soins d'une mère,
D'honneur, de vertus, bien doté.
Je ne blâme point vos promesses,

Mais je puis dire en vérité
Qu'en faisant vœu de pauvreté,
Vous conservez bien des richesses.

On prétend que le fameux critique (1) s'avisa de lire dans une des séances particulières de l'Académie, un éloge de Molière : un Anglais a fait l'épigramme suivante à ce sujet. Elle est adressée aux mânes de Molière.

Molière, une ligue ennemie
A ta mémoire ose insulter,
Et l'on voit contre ton génie
Nos beaux-esprits se révolter.
Notre Pope a beau te vanter,
Messieurs de l'Encyclopédie
Dédaigneront de l'écouter.
La troupe comique t'oublie (2),
Monsieur Rochon croit t'imiter,
Monsieur Beaumarchais t'injurie,
Monsieur Bret veut te commenter,
Et pour mieux te décréditer
On te loue à l'Académie.

[ *Du 4 mai.* ] Il vient d'arriver au curé de St.-Roch une aventure très-singulière. Il a été dupe d'une femme très-intrigante, et a été, sans le savoir, complice d'une escroquerie profondément combinée. Un de ces matins, une femme vient le trouver, lui peint une de ses paroissiennes, riche marchande lingère, comme une débauchée ; elle engage le pasteur à lui faire des représentations sur l'irrégularité de sa conduite, et enfin à entreprendre sa conversion. Le curé y consent,

(1) La Harpe : c'est par ironie qu'on l'appelle ici *fameux*.
(2) Les comédiens français.

et elle se charge de la lui amener. L'intrigante se rend ensuite chez la lingère ; elle se dit très-liée avec le pasteur et avoir toute sa confiance. *Je suis chargée par lui*, *dit-elle*, *de voir des dentelles*, *que lui demande un évêque de ses amis*, *d'en faire le prix e de les lui apporter. Comme vous avez une bonne réputation*, *j'ai préféré de vous procurer cette bonne affaire à toute autre.* Elle choisit dans le magasin pour environ une dixaine de mille francs de dentelles ; elle assure que tout conviendra et engage la marchande à l'accompagner chez le curé. Son argent devait être compté sur-le-champ. Elle se charge de porter le paquet. Elles partent ensemble. L'antichambre du curé était pleine de personnes qui attendaient le moment de lui parler. L'intrigante dit à la lingère qu'elle va voir si monsieur le curé peut se détourner un moment et la prie d'attendre. A l'instant, d'un air familier elle fend la presse, s'introduit dans le cabinet et dit tout bas au pasteur, qu'elle avait déterminé la marchande dont elle lui avait parlé à venir le voir et qu'elle était dans l'antichambre. Elle sort peu après du cabinet en disant à la lingère que son affaire était faite, que monsieur le curé allait la payer, qu'elle pouvait attendre un moment jusqu'à ce qu'elle soit revenue de faire voir les dentelles à l'évêque qui les avait demandées. L'intrigante s'en va. Quelques momens après, le curé fait entrer la marchande et lui représente avec douceur tous les dangers de sa conduite ; il l'exhorte à en changer. La lingère étonnée ne conçoit rien à ces discours. Elle explique le fait au pasteur, et le prie de s'informer dans le quartier de

la vérité de sa sagesse. Enfin le curé et la lingère se sont apperçus, mais trop tard, du piège qu'on leur avait tendu, et l'intrigante qu'on a fait chercher dans tous les coins de Paris est devenue invisible avec les dentelles (1).

[ *Du* 12 *mai.* ] Mardi dernier, au parterre de l'Opéra, un particulier qui voulut regarder l'heure, ne trouva point sa montre dans son gousset : il ne douta point qu'on ne la lui eût volée sur-le-champ, et regardant fixement tout près de lui un homme d'assez mauvaise mine, il lui dit : *Monsieur, rendez-moi ma montre, ou je vous fais arrêter.* L'homme en question s'approche de lui, et lui dit tout bas : tenez, monsieur, la voilà ; ne me perdez pas. Le particulier de retour en sa maison est étonné de voir sa montre qu'il avait oubliée à sa cheminée, et de s'en trouver une autre dans sa poche.

J'ai toujours oublié de vous raconter un trait de sentiment, à la fois ingénieux et délicat. Il est bien digne de trouver place dans votre collection. Un ambassadeur étranger entretenait ici une fille charmante qui, aux grâces de la beauté, réunissait toutes les qualités personnelles. L'ambassadeur était fort riche et fort amoureux, et ce qui est contre l'usage, la nymphe n'abusait ni de son amour ni de son opulence. Aussi il ne trouvait d'heureux momens que ceux qu'il passait auprès d'elle. Un beau soir d'été, les planettes brillaient au ciel, et celle de Vénus éclipsait les au-

(1) Un conte à peu près semblable se trouve dans les *Contes à rire.*

tres pas son éclat. Ah, mon Dieu! dit la nymphe, que cette étoile est brillante! il n'y a point de diamant qui approche de cela. — *Ah! ma chère amie*, dit l'ambassadeur, *je vous le demande en grâce, ne vantez pas tant cette étoile, je ne puis vous la donner.*

Je vous ai mandé, il y a quelque temps, qu'on avait volé au célèbre J. J. Rousseau, ses mémoires, et que, soupçonnant ses ennemis d'en avoir escamoté le manuscrit, je désespérais de les voir jamais imprimés. Vous avez partagé mes regrets: eh bien, consolez-vous. On vient de m'assurer que ces mémoires si intéressans par la manière dont ils sont écrits, et si curieux par les détails qu'ils contiennent, sont actuellement sous presse, et vont paraître incessamment. Vous vous doutez bien de l'impatience avec laquelle ils sont attendus. Ceux qui en ont entendu la lecture, prétendent que c'est l'ouvrage le plus étonnant qui soit sorti de la plume du célèbre Génevois. On ajoute qu'ils renferment un grand nombre d'aveux très-singuliers Il s'y accuse avec une franchise et une sincérité bien respectables, des fautes, même les plus graves, qu'il a pu commettre. On raconte qu'une très-jolie femme lui demandait un jour ce que ces mémoires contenaient. — *J'y ai dit*, répondit le philosophe, *tout le mal que l'on ne sait pas de moi, et tout le bien que je sais des autres.* — *En ce cas-là*, reprit la dame, *le livre sera fort court.*

[ *Du* 16 *mai.* ] Sur la paroisse de St.-Séverin, un particulier vivait à l'extérieur d'une manière très-

régulière et jouissait de la réputation d'aimer le bien et de pratiquer des œuvres de charité. Assidu aux exercices de la religion, il en paraissait suivre les maximes avec une ferveur tout-à-fait exemplaire. Il avait édifié par sa conduite tout le clergé et tous los habitans de la paroisse. On le citait comme un parfait modèle. On ne l'appelait que le saint homme. Mais il n'était rien moins que ce qu'il paraissait. Sous le voile de la dévotion il cachait une âme atroce et dépravée. Il enlevait à droite et à gauche les jeunes filles de pauvres parens, leur faisant espérer qu'il les placerait avantageusement et leur procurerait un apprentissage utile et honnête. Bien loin de respecter des engagemens si louables, ce malheureux vendait les jeunes filles et les livrait à la plus affreuse prostitution. Une de ces infortunées entr'autres qui depuis trois jours combattait pour sa vertu et s'opposait aux persécutions de cet indigne suborneur, douée d'une âme forte et élevée, conçut le généreux dessein de lui échapper à tel prix que ce fut. Elle trace avec son sang sur un papier l'histoire de ses malheurs et de son oppression, et l'adresse au vicaire de la paroisse. Elle jette par la fenêtre cet écrit qu'elle abandonne au hasard. Heureusement celui qui le trouva le lut, le porta au vicaire et lui indiqua l'endroit où il avait ramassé cet écrit. L'ecclésiastique va trouver le procureur-général, lui remet l'écrit et désigne l'homme en question sous les traits les plus capables de le faire connaître. « Il y a » long-temps, dit le procureur-général, que je cherche » un homme du caractère que vous me dépeignez. Je » veux m'en assurer et y mettre ordre. » Il écrit en

conséquence, à ce séducteur, la lettre la plus pressente où il lui disait : « qu'instruit du bien qu'il faisait sur sa paroisse, il desirait le voir pour lui » communiquer des choses très-importantes, relatives » à ses pieux desseins, et le priait de se rendre à » telle heure chez lui. » Cet homme plein de confiance se rend à l'invitation du magistrat. Celui-ci le reçoit avec l'accueil le mieux concerté et l'amuse par le récit de prétendues bonnes œuvres, et par de nouvelles vues qu'il propose à ce sujet. Dans cet intervalle, un commissaire est envoyé chez l'homme en question, accompagné de quatre officiers de police. Ils trouvent en effet douze jeunes filles réduites à la plus extrême misère, et dont le plus grand nombre avait déjà sacrifié sa vertu. Le commissaire demande celle qui a écrit la lettre. Cette jeune personne, pleine de joie de ce que son projet avait réussi, raconte avec ingénuité toutes les vexations qu'elle avait essuiées. Elle ajouta que, renfermée depuis trois jours seulement dans ce lieu infâme, elle était venue à bout de résister aux indignes suggestions de son abominable tyran. Le commissaire bien instruit, va rendre compte de sa commission au procureur-général, et laisse ses assistans dans la maison. Après avoir parlé en secret au magistrat, il en reçoit l'ordre de faire arrêter à la sortie de son hôtel, l'abominable imposteur, ce qui fut exécuté. La paroisse prend soin des jeunes filles.

Voici des vers que M. de Voltaire a faits dernièrement, lorsqu'il voulait retourner à Ferney :

## ADIEU DU VIEILLARD.

Adieu, mon cher Tibulle, autrefois si volage,
Mais toujours chéri d'Apollon,
Au Parnasse fêté comme au bord du Lignon,
Et dont l'Amour a fait un sage.
Des champs Elysiens, adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfans d'Henri Quatre et ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantiez, Muses, Grâces nouvelles,
Dont les talens et les écrits
Seraient de tous nos beaux-esprits
Ou la censure ou les modèles!
Que Paris est changé ! Les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler les ténébreux reptiles,
Les Tartufes affreux, les insolens Zoïles ;
J'ai passé : de la terre ils étaient disparus.
Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un peuple aimable,
Instruit, mais indulgent ; doux, vif et sociable.
Il est né pour aimer : l'élite des Français
Est l'exemple du monde et vaut tous les Anglais.
De la société les douceurs desirées,
Dans vingt Etats puissans sont encore ignorées :
On les goûte à Paris. C'est le premier des arts.
Peuple heureux, il naquit, il règne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire :
Je vous regretterais à la table des Dieux.

[ *Du* 6 *juin.*] L'épigramme suivante est, selon moi, pleine de grâces et de finesse par l'idée et par l'expression.

Un moine confessait Colette,
Et lui disait : Ma chère enfant,
Faites la recherche parfaite
De vos péchés. La bergère distraite
Avisait cependant si Colin, son amant,
Ne venait pas. Le bon anochorète
Lui dit : Eh ! vous n'écoutez rien !
Recueillez-vous : faites donc la recherche
De vos péchés. — Eh ! mais, vous voyez bien,
Lui dit-elle, que je les cherche.

Un jeune abbé de qualité avait loué ces jours derniers une loge à l'Opéra. Un maréchal de France voulut avoir cette loge, que l'abbé refusa. Le maréchal insista et s'y prit si bien, que l'abbé fut contraint de céder à la force. Pour avoir raison de cette insulte, il attaqua le maréchal au tribunal de la connétablie et demanda la permission de plaider lui-même sa cause, ce qu'il obtint. Il commença son discours par se féliciter de l'honneur qu'il avait de paraître devant une assemblée aussi illustre ; ensuite il exprima combien il était affligé d'avoir à se plaindre d'un des membres qui la composaient : mais il ajouta qu'il les croyait trop équitables pour ne pas lui faire avoir raison de la violence qu'il avait éprouvée. Et désignant alors chaque maréchal de France par les actions mémorables qui les caractérisaient : ce n'est point, dit il, M. le maréchal un tel dont j'ai à me plaindre ; ce n'est point M. le maréchal de Broglie, qui s'est si bien distin-

gué dans les dernières guerres ; ce n'est pas M. le maréchal de Clermont-Tonnere, qui a fait de si belles retraites ; ce n'est pas M. le maréchal de Contades, qui a remporté tant de victoires ; ce n'est point M. le maréchal de Richelieu, qui a pris le Port-Mahon : celui dont j'ai à me plaindre n'a jamais rien pris que ma loge à l'opéra. Le tribunal, qui ne s'attendait point à une pareille chute, décida que l'abbé avait raison de se plaindre, et qu'il était vengé par la tournure de son plaidoyer.

## COUPLET ÉPIGRAMMATIQUE.

Lubin dit à Cloris un jour :
Qu'on souffre quand on aime !
Je crains, dès qu'on vous fait la cour,
Votre inconstance extrême.
Je sais, lui dit-elle, à tes maux
Un remède suprême :
Veux-tu n'avoir point de rivaux ?
Il faut t'aimer toi-même.

[ *Du* 13 *juin.* ] Nous sommes ici sur un théâtre où les scènes se varient sans cesse, et souvent avec une rapidité incroyable. A peine la mort de M. de Voltaire eut cessé d'occuper nos cervelles, qu'une aventure assez ordinaire est venue ranimer la conversation dans nos sociétés, et faire une profonde impression sur les nerfs délicats de nos femmes de qualité. Madame la maréchale de Luxembourg avait pour valet-de-chambre un vieillard qui la servait depuis long-temps, et auquel elle était excessivement attachée. Ce vieillard tombe tout-à-coup dangereusement malade. La maréchale était dans une inquiétude inconcevable : elle ne

cessait d'envoyer demander des nouvelles de cet homme, et souvent allait elle-même en savoir. Se portant très-bien, elle s'éveille au milieu de la nuit avec une agitation singulière ; elle veut sonner pour demander des nouvelles de son valet-de-chambre, elle ouvre les rideaux de son lit ; mais à l'instant l'imagination fortementfrappée, elle croit apercevoir dans son appartement un fantôme couvert d'un linceuil blanc ; elle croit avoir entendu ces paroles : *Ne vous inquiétez pas de moi ; je ne suis plus de ce monde, et avant la Pentecôte, vous viendrez me joindre.* Vous pensez bien qu'il n'en faut pas tant pour effrayer l'esprit d'une femme. La fièvre s'empara d'elle aussitôt, et elle a été à toute extrémité. Ce qui a contribué le plus à augmenter sa terreur, c'est qu'à l'instant même où elle a été frappée de cette vision, l'homme en question venait effectivement d'expirer. Au reste cette aventure est capable d'ébranler bien des esprits pusillanimes ; mais madame la maréchale a survécu à la prédiction du fantôme imaginaire, et cette résurrection fait furieusement de tort aux spectres, pour l'avenir.

Vous vous rappelez, monsieur, qu'au commencement de cette année, un neveu du roi de Maroc vint à Paris en qualité d'ambassadeur de son oncle. Vous vous ressouvenez de l'accueil qu'on lui fit à la cour, et des fêtes que les plus grands seigneurs lui donnèrent dans cette capitale. Il y a ici un certain marchand de chevaux fort riche nommé *Septenville* ; des plaisans s'avisèrent de lui faire une espiéglerie. Ils commencèrent par

lui persuader qu'il devait inviter le prince marocain à une fête dans sa maison de campagne, qui est une des plus belles qui soient aux environs de Paris ; ils l'assurèrent qu'ils avaient assez de crédit pour déterminer son excellence à accepter la fête et à l'honorer de sa présence. Ils lui firent entendre que la dépense que la fête coûterait, pouvait lui être par la suite de la plus grande utilité ; qu'une liaison aussi distinguée donneroit à son commerce plus d'éclat et plus d'étendue, et que son excellence pouvait, par reconnaissance, lui procurer des chevaux barbes. Septenville calcula tous les avantages qu'il pouvait retirer, et se décida sans peine à recevoir l'ambassadeur avec tout le faste et la dignité convenables. Quelques jours après, on vint lui annoncer que son excellence consentait à lui faire l'honneur de passer la journée à sa campagne, qu'elle s'y rendrait tel jour, à telle heure. Voilà mon marchand de chevaux qui met tout en mouvement pour rendre sa maison digne de recevoir un pareil hôte : il commande un feu d'artifice à Torré (1); il fait placer partout, dans le jardin, sur la façade de sa maison, dans l'intérieur, les illuminations les plus brillantes ; il fait venir à grands frais les musiciens les plus célèbres ; il invite à sa fête les personnes les plus propres à en faire l'ornement, les gens de la cour, les étrangers les plus distingués, et surtout les plus jolies femmes de l'Opéra et des autres spectacles. Vous pensez bien que le repas répondait à tous

---

(1) Le plus habile artificier qui ait paru en France ; c'était un Italien ; il donna des fêtes célèbres à Paris.

ces préparatifs. Enfin le jour choisi, après s'être fait attendre quelque temps, suivant l'usage, l'ambassadeur, accompagné de toute sa cour, arriva dans un carrosse magnifique. On l'accueille de son mieux. On lui adresse les choses les plus flatteuses, auxquelles il répond par le moyen d'un interprête. On le prie de chanter, il s'en acquitte avec la meilleure grâce possible. On joue, on se livre à tous les plaisirs. Septenville ne se possédait pas de joie. Il était transporté, il n'osait pas s'asseoir à la table d'un hôte aussi illustre. Une serviette sur le bras, il se tenait derrière le fauteuil de l'ambassadeur, et se faisait honneur de le servir. Chaque convié prenait part à la fête sans se douter de rien; mais vers les trois heures du matin, plusieurs hommes vêtus d'un habit écarlate, avec de grands galons d'or, un bâton d'exempt à la main, arrivent. Ils viennent de la part du roi arrêter le prétendu ambassadeur. Septenville s'aperçoit qu'il est la dupe de la mystification. Il est furieux. Eh bien, monsieur l'ambassadeur, les gens de sa suite, les exempts, tout cela était supposé. Cette mystification fut bientôt répandue dans Paris et à la cour. M. le comte d'Artois s'en divertissait plus que personne, et le pauvre Septenville eut la douleur d'avoir dépensé beaucoup d'argent, et de se voir l'entretien et la fable de tout Paris. Celui qui jouait le rôle d'ambassadeur est le fils d'un libraire nommé *Prault*, surnommé le *Probléme*, (*Prault bléme*) attendu qu'il est fort pâle. Il est précisément de la taille, de l'âge et de la figure du prince marocain, et tout le monde y a été trompé.

# LA SOUTANE TROP ÉTROITE,
## CONTE.

Un curé franc disait à son tailleur
Qui lui prenait mesure de soutane :
« Ne serais-tu pas un voleur?
» Dans ton métier je crois que tu n'es pas un âne;
» Dis vrai. » — Moi, monsieur le curé,
Je suis un honnête homme, et puis sans vanité
Me montrer en tout lieu sans nulle défiance.
Il est aisé de voir à la défense
Que le tailleur pour l'instant oubliait
Qu'à son confesseur il parlait.
Mais le curé, qui s'en souvint sans doute,
Lui dit: « J'ai tort; je plaisantais. Ecoute:
» Ma soutane me gêne au coude et sous les bras;
» Il est bien vrai, je suis un peu plus gras
» Que l'an passé; je n'étais que vicaire;
» C'est un métier où l'on n'engraisse guère.
» Beaucoup de peine et peu d'argent
» Etait mon lot; mais j'éprouve à présent
» Que bon vin, bon lit, bonne chère,
» Engraissent mieux que lire son bréviaire;
» Aussi je....... Mais ce n'est pas ton affaire,
» C'est la mienne...... Au fait : prends du drap ce qu'il faut;
» Que ma soutane soit large du bas en haut;
» Surtout à celle-ci ne la fais point semblable,
» Car quand je veux lever le bon Dieu..... c'est le diable.

(19 *novembre.*) Avant de finir ma lettre, je ne peux m'empêcher de vous copier ces couplets très-agréables et tout nouveaux de madame la marquise d'Antremont :

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles,

Est-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des ailes ,
N'est-ce pas pour voltiger ?
Le papillon , de la rose
Reçoit le premier soupir ;
Le soir , un peu plus éclose ,
Elle écoute le zéphir.
Jouir de la même chose ,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez à ma fauvette
Qu'on se doit au changement.
Par ennui d'être seulette ,
Elle eut moineau pour amant ;
C'est sûrement être adroite ,
Et se pourvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage ?
Voilà fauvette en souci.
S'il changeait , dieux ! quel dommage !
Mais moineaux aiment ainsi.
Puisqu'Hercule fut volage ,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets se consuma.
Au village , une fillette ,
Aurait ces faiblesses-là.
Mais le soir même , fauvette ,
Avec pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être ,
Le nouveau choix qu'elle fit.
Un jaseur , un petit-maître!
C'est pour cela qu'on le prit.
Lorsqu'on se venge d'un traître ,
Peut-on faire trop de bruit?

Le moineau, dit-on, fit rage,
C'est là le train d'un amant.
Aimez bien, il se dégage ;
N'aimez pas, il est constant ;
L'imiter, c'est être sage :
Aimons et changeons souvent.

(28 *novembre.*) On va plaider au parlement une cause fort singulière. Voici quel en est le sujet. Un marchand fort riche de cette capitale donne, suivant l'usage, à nourrir son fils unique à une femme de la campagne. Lorsque l'enfant fut sevré, la nourrice demanda au marchand la permission d'allaiter un enfant mâle que lui proposait de prendre un pâtissier de la même ville. Au bout de quelque temps, le premier enfant meurt. La nourrice, pour conserver le paiement plus fort que lui donnait le marchand, imagine de répandre dans son village que c'était l'enfant du pâtissier qui était mort, et elle le fait enterrer sous ce nom. Deux ans après, la paysanne rapporte au marchand l'enfant qu'elle disait être à lui. Le marchand, qui ne soupçonnait en rien la fidélité de cette femme, croit facilement ce qu'on lui dit, s'attache à l'enfant, le fait élever avec soin, et enfin le marie en lui donnant une dot proportionnée à sa fortune. Sur ces entrefaites, la femme du marchand meurt. Un beau jour, il voit arriver chez lui un curé de campagne, qui lui apprend, qu'au lit de la mort, la nourrice avait confessé que l'enfant qu'elle lui avait remis appartenait au pâtissier, et que le sien étant mort, elle l'avait fait enterrer sous le nom du pâtissier. Le marchand traite le prêtre d'imposteur, et l'accuse d'avoir été payé par ses héritiers pour venir lui appren-

dre une pareille nouvelle ; il soutient que l'enfant qu'il a élevé est son fils. Le pâtissier, sur le témoignage du curé, fait assigner le marchand, et demande que son fils lui soit rendu. Le marchand vient à mourir, et ses collatéraux plaident aujourd'hui contre cet enfant supposé, pour s'emparer de la riche succession qui lui est naturellement dévolue (1).

[ *Du 3 décembre.* ] Sur ce que la reine avait dit dernièrement en pensant à ses couches : *Le carnaval ne sera rien pour moi cet hiver, et je ne verrai que des masques découverts*, le roi a voulu la surprendre agréablement. En vingt-quatre heures de temps et dans le plus grand secret, à l'aide du magasin des Menus-Plaisirs, toute la cour a été déguisée et masquée. Le roi est toujours couché à minuit, mais pour cette fête il a veillé jusqu'après une heure. A onze heures il fit demander à la reine si elle voulait voir des masques ? et sur un *très-volontiers, à condition que le roi entrera avec et n'en aura point*, il entra dans son habit ordinaire suivi des ministres, des courtisans, des dames attachées à la cour, etc., etc., en assez bon nombre. Tous étaient en habit de caractère brillant. Il y en avait de galans, de bizarres et de risibles ; par exemple, M. de Maurepas déguisé en *Cupidon*, et madame de Maurepas en *Vénus* ; M. de Sartine était en *Neptune* avec un trident à la main.

(1) C'est le sujet de l'opéra de Lucile, qui a servi sans doute à Marmontel.

M. de Vergennes avait un globe sur la tête, une carte de l'Amérique sur la poitrine, et une de l'Angleterre sur le dos. Messieurs Bertin, Amelot et d'Ossun étaient à Paris, et n'ont pas été appelés à ce divertissement. Le prince de Soubise était en *Marabou Chinois*; le maréchal de Richelieu, en *Titon*, menait sous le bras la vieille maréchale de Mirepoix, déguisée en *Aurore*. Ce couple dansa un menuet avec beaucoup de grâce et de légèreté; et les autres masques dansèrent jusqu'à une heure, que tout le monde se retira.

[ *Du 26 décembre.* ] Le buste de Molière vient d'être placé dans la salle de l'Académie. On a fait à cette occasion l'épigramme suivante :

Avec vous, Messieurs, Dieu merci,
Molière désormais figure.
Tous nos grands hommes sont ici,
Mais ils n'y sont qu'en peinture.

## STATUTS

### *Pour l'Académie Royale de Musique. Par Barthe.*

Nous qui régnons sur des coulisses
Et dans de magiques palais,
Nous juges de l'orchestre, intendans des ballets,
Premiers inspecteurs des actrices;
A tous nos fidèles sujets,
Vents, fantômes, démons, déesses infernales,
Dieux de l'Olympe et de la mer,
Habitans des bois et de l'air,
Monarques et bergers, satyres et vestales,

Salut. A notre avénement,
Chargés d'un grand peuple à conduire,
De lois à réformer et d'abus à détruire,
Et voulant signaler notre gouvernement;
Ouï notre conseil sur chaque changement,
Que nous desirions introduire,
Nous avons rédigé ce nouveau réglement,
Conforme au bien de notre empire.

A tous musiciens, connus ou non connus,
Soit de France, soit d'Italie,
Passés, présens, à venir ou venus,
Permettons d'avoir du génie.

Vu que pourtant la médiocrité
A besoin d'être encouragée,
Toute passable nouveauté
Par nous sera très-protégée.
Confrères généreux, nous ferons de grands frais,
Pour doubler un petit succès;
Usant d'ailleurs d'économie
Pour les chef-d'œuvres de nos jours,
Et laissant la gloire au génie
De réussir sans nos secours.

Si le poète sans couleur,
Le musicien sans chaleur,
Si tous deux à-la-fois sans feu, sans caractère,
Ne donnent qu'un vain bruit de rimes et de sons,
En faveur des abbés qui lorgnent au parterre,
On raccourcira les jupons.

Effrayés de l'abus énorme
Qui coupe l'intérêt par de trop longs repos,
Voulions sur les ballets étendre la réforme,
Leur ordonner surtout de paraître à propos,

En régler le nombre et la forme ;
Mais en méditant mieux, nous avons découvert
Qu'à l'Opéra ce sont les jolis pieds qu'on aime ;
Il serait par notre système
Très-régulier et très-désert.
Que les ballets soient donc brillans et ridicules ;
Qu'on vienne encor, comme jadis,
En pas de deux, en pas de six,
Danser autour de nos Hercules ;
Que la jeune Guimard, en déployant ses bras,
Sautille au milieu des batailles ;
Qu'Allard batte des entrechats
Pour égayer des funérailles.

Si du moins nos acteurs savaient se concerter,
Que chaque dieu pût s'acquitter
Du rôle imposant qu'on lui donne,
Qu'Apollon sût toujours chanter,
Que l'Amour eût au moins une mine friponne,
Que le grand Jupiter, couvert d'or et d'argent,
Parût moins gauche sur son trône,
Le public serait indulgent,
Ce qui n'est pas indifférent,
Car la recette serait bonne.

Pour soutenir l'auguste nom
De la royale Académie,
On paîra mieux l'amant d'Armide et d'Aricie,
Pollux, Neptune et Phaëton.
Mais qu'ils n'espèrent pas que leur fortune accroisse
Jusqu'au titre pompeux de seigneur de paroisse,
Aux honneurs d'eau bénite et de droit féodal.
Roland, dans son humeur altière,
Doit-il se prétendre l'égal
Ou du chasseur de la laitière,
Ou du cocher du maréchal ?

Tout remplis du vaste dessein
De perfectionner en France l'harmonie,
Voulions au pontife Romain
Demander une colonie
De ces chantres flûtés qu'admire l'Ausonie ;
Mais tout notre conseil a jugé qu'un *castra*,
Car c'est ainsi qu'on les appelle,
Etait honnête à la chapelle,
Mais indécent à l'Opéra.

Pour toute jeune débutante
Qui veut entrer dans les ballets,
Quatre examens au moins : c'est la forme constante.
*Primo*, le duc qui la présente,
Y compris l'intendant et les premiers valets ;
Ceux-ci près de la nymphe ont droit de préséance.
*Secundo*, nous, ses directeurs ;
*Tertio*, son maître de danse ;
*Quarto*, pas plus de trois acteurs.

Le nombre des amans limité pour jamais,
Et pour la blonde et pour la brune :
Défense d'en avoir jamais
Plus de quatre à la fois ; ils suffisent pour une.
Que la reconnaissance égale les bienfaits,
Que l'amour dure autant que la fortune.

Que celles qui pour prix de leurs heureux travaux,
Jouissent à vingt ans d'une honnête opulence,
Ont un hôtel et des chevaux,
Se rappellent parfois leur prenière indigence,
Et leur petit grenier, et leur lit sans rideaux.
Leur défendons en conséquence
De regarder avec pitié
Celle qui s'en retourne à pié ;
Pauvre enfant dont l'innocence

N'a pas encor réussi ;
Mais qui, grâce à la danse,
Fera son chemin aussi.

Et comme un point capital
En toute bonne police,
Est une prompte justice,
Tous leurs procès jugés à notre tribunal,
Jugés sans nul appel, et l'ordre et la décence
Veulent que chacun à son tour
Comparaisse à notre audience ;
Viendront l'une après l'autre, et nous feront leur cour.
Les plus jeunes d'abord admises.
Ayant plus de procès, elles pourront nous voir
Dès le matin, à sept heures précises,
Ou vers les onze heures du soir.

Et pour qu'on ne prétende à faute d'ignorance,
Sera la présente ordonnance
Imprimée, affichée à tous nos corridors,
Aux murs des loges, aux coulisses,
Aux palais des Rolands, aux chambres des Médors,
Et dans les boudoirs des actrices ;
De plus, dans nos foyers sera ledit arrêt
Enregistré sous la forme ordinaire,
Pour le bien général et pour notre intérêt ;
Détruisant, annullant autant que besoin est,
Tout réglement à ce contraire.
L'an de grâce septante-sept.
Fait en notre château, dit en langue vulgaire,
Le Magasin près du Palais-Royal.
Signés le Berton et Trial ;
Plus bas, Joliveau, secrétaire.

# ( 1779 ).

[ *Du 3 janvier.* ] Je veux vous raconter un tour fort plaisant qu'une jeune pupille vient de jouer à son vieux tuteur. Ce tuteur avare, comme ils le sont tous, et moins amoureux de sa pupille que de ses biens, éconduisait tous les partis qui se présentaient. Un jeune homme vient d'employer, pour tromper le vieil Argus, le déguisement du carnaval. La demoisell était de moitié dans la ruse. Son tuteur, feignant d'être jaloux, lui reprochait sans cesse sa légèreté. Celle-ci feignant à son tour d'être piquée de ce reproche, paria avec le gardien d'être plusieurs jours sans parler et sans quitter le masque. Le pari accepté, la jeune fille choisit une personne de sa taille à qui elle fit la leçon. A sa première sortie, cette confidente déguisée la remplaça : pendant ce temps, la pupille intéressa ses parens et obtint leur consentement pour épouser son amant. Le tuteur, de son côté, cherchait tous les moyens de toucher la confidente qu'il prenait pour la pupille. Lorsque le terme du pari fut expiré, la fausse pupille répondit par un oui à la proposition qu'il lui faisait tous les jours de l'épouser. Elle se démasqua en même temps. Le tuteur surpris courut après la jeune personne qui l'avait trompé ; il la trouva mariée et revint dans son désespoir offrir sa main et sa fortune à la confidente, qui les accepta.

[ *Du* 13 *janvier.* ] Plusieurs corps voulant manifester leur joie de l'heureux accouchement de la reine, se sont imaginés de doter de jeunes filles. Les acteurs et danseurs de l'Opéra en ont fait autant et ont nommé mademoiselle Guimard, célèbre danseuse, leur trésorière. Cette nouvelle dignité lui a attiré l'épigramme suivante :

La Guimard on vient d'élire
Trésorière à l'Opéra.
C'est fort bien fait, car elle a
La plus grande tirelire.

[ *Du* 16 *janvier.* ] Les banqueroutes sont dans ce moment si fréquentes, qu'on n'entend parler que de pareils événemens, et la plupart de ceux qui les font les regardent comme un moyen plus sûr et plus prompt de se retirer du commerce et de s'enrichir. Cependant, un bijoutier fameux de cette capitale, plus jaloux de sa réputation qu'on ne l'est ordinairement sur cet article, et réduit à cette extrémité par une longue suite de faillites qu'il venait d'éprouver, a trouvé le secret de se retirer de cet abîme par un expédient assez singulier. Ce marchand avait épousé une jeune et jolie femme, et dont il eut une dot considérable. Il tira d'abord de ce mariage deux grands avantages pour son commerce. Le premier est qu'avec le fond qu'elle lui avait apporté, il fit des entreprises qui lui réussirent assez bien. Le second est que la beauté de sa femme lui attira un grand nombre de pratiques avec lesquelles il fit fort bien ses affaires. Par ce double moyen il était parvenu à se mettre à son aise, et il faisait un commerce des plus brillans : mais le coup fatal

que la guerre vient de porter à cette partie, lui fit essuyer plusieurs banqueroutes, et le réduisit lui-même à la nécessité de la faire aussi. Pour se soustraire à cet affront qu'il regardait comme le plus sanglant pour un négociant, il s'adressa à quelques-uns de ses amis les plus intimes, auquels il fit part de l'état de ses affaires, et qui l'assistèrent de tout leur pouvoir : mais comme les secours qu'ils lui procurèrent n'étaient pas suffisans pour faire face à tous ses engagemens, il se voyait sur le point d'y manquer. Il a, comme je l'ai dit, une femme dont la beauté avait contribué à sa fortune; et qui, aux charmes de la figure, réunit ceux de l'esprit, et une vertu que rien jusqu'alors n'avait été capable d'ébranler, malgré les fréquentes occasions qu'elle avait trouvées d'être séduite. Autant d'acheteurs qui venaient chez elle, autant de soupirans qui lui contaient fleurette : mais la marchande savait mettre à profit leur galanterie sans passer avec eux les bornes de la pudeur et de la bienséance. Ce talent si rare lui avait gagné le cœur d'un riche banquier qui en était presque fou. Il lui rendait en conséquence de très-fréquentes visites, qui toujours aboutissaient à quelque achat considérable, dans lequel il n'était jamais question de marchander. Vous croyez facilement que la femme s'aperçut très-bien des motifs d'un pareil désintéressement. Le banquier, de son côté, n'avait pas manqué de lui faire connaître sa passion; mais la marchande ne faisait que s'en amuser avec son mari. La sagesse de la femme ne fit qu'irriter l'amour du banquier qui, à force de persévérance, ne désespéra point de triompher de la

résistance qu'on lui opposait. Elle voyait depuis quelques jours son mari plongé dans une rêverie profonde, et comme elle était loin d'en soupçonner le sujet, qu'il lui cachait soigneusement de peur de l'affliger, elle s'imagina que cette humeur triste et sombre était un effet de la jalousie, que pouvaient lui avoir donnée les fréquentes visites du banquier. Pour le tranquiliser, elle lui déclara qu'elle allait le congédier la première fois qu'il viendrait. Le bijoutier bien assuré de la vertu de sa moitié n'avait pas pris le moindre ombrage des assiduités du banquier. Il prit enfin la résolution de déclarer à sa femme la situation de ses affaires et le moyen d'y remédier. Je suis persuadé que vous ne devinerez jamais ce dernier; au lieu de conseiller à sa femme de persévérer, comme elle avait fait jusqu'alors dans la vertu; au lieu de la presser de congédier au plutôt son rival, il lui conseilla au contraire de le flatter dans son amour, et de ne pas manquer l'heureuse conjoncture qui se présentait. Il ajouta que de toutes les ressources qu'il avait inutilement tentées, c'était la seule qu'il connût pour remédier au dérangement de ses affaires, dont il lui fit alors le plus grand détail. Rien ne peut égaler l'étonnement de la femme, lorsqu'elle apprit l'infortune de sa maison et le remède que lui proposait son mari. Elle ne savait si elle avait eu un songe, ou si elle veillait. Fidelle jusqu'alors à son devoir, et constante dans une vertu d'autant plus estimable qu'elle devient chaque jour plus rare, elle rejeta avec indignation la proposition de son mari. Elle lui en fit les reproches les plus vifs, et se plai-

gnit amèrement du peu de cas qu'il faisait de son honneur et de sa personne. Le mari, sans se déconcerter, lui dit que sa personne et son honneur étaient à lui, et qu'il était le maître d'en disposer comme il jugerait à propos. « Et quel emploi plus avantageux, » ajouta-t-il, en puis-je faire que celui que je vous » propose ? Il s'agit ici de notre réputation, de » notre crédit, de notre fortune, de notre vie » et de celle de nos enfans. Dois-je à tant de motifs » pressans ne pas sacrifier un préjugé chimérique » et imaginaire ? » S'il est difficile à certaines femmes de résister aux sollicitations de leurs amans, on peut juger quelle impression aurait faite sur de pareilles femmes le discours de notre bijoutier. La sienne n'en fut pas d'abord ébranlée, mais il revint tant de fois à la charge que, malgré sa répugnance, elle prêta enfin l'oreille aux galanteries du banquier. Celui-ci se voyant écouté, redoubla de zèle et d'ardeur pour sa chère maîtresse, persuadé que toute femme qui souffre, sans se fâcher, qu'on lui parle d'amour, en est bien aise dans le fond du cœur. Il conclut de ce changement de conduite à son égard, qu'elle commençait à s'attendrir pour lui, et qu'il l'amènerait enfin au but que son amour se proposait. Pour y arriver plus promptement, il met en œuvre un ressort assez efficace, celui des présens. Les siens furent d'abord refusés et ensuite acceptés. Les présens du banquier furent payés par de petites privautés qu'on lui laissa prendre, et qui lui en firent espérer de plus grandes. Cependant l'époux qui observait tout, s'applaudissait des progrès que le banquier faisait chaque jour. On ne pouvait rien ajouter à la

violence de la passion de ce dernier, auquel il ne manquait qu'une occasion de la satisfaire. De concert avec sa femme, le bijoutier prétexta une absence, afin qu'elle pût en liberté réussir dans le projet formé, qui était déjà en bon train. Le marchand feint d'aller passer quelques jours à la campagne. Le banquier en est informé, il vole chez la belle, qui, en le voyant, feint de son côté d'être dans une grande désolation. Il lui en demande le sujet. Après quelques difficultés, elle lui dit, que son affliction vient d'une banqueroute que son mari vient d'essuyer, et qui les mettait l'un et l'autre dans un embarras d'autant plus grand, que le marchand qui la leur faisait était un de ceux sur qui ils avaient le plus compté pour certains paiemens qui viennent d'échoir. Quoi! ce n'est que cela, s'écria le banquier; allez, soyez tranquille, je me charge de tout. En disant ces mots, il apperçoit sur la table une plume et du papier. Il se lève brusquement, et après avoir écrit une demi-minute, il présente à la marchande quatre billets de cent mille livres, payables au porteur. Tenez, dit-il, vivez heureuse, oubliez vos chagrins, et livrons-nous à la joie; ne pensons plus qu'aux plaisirs, profitons de l'absence de votre mari pour..... L'excès de sa passion et trois ou quatre baisers qu'il hasarda de prendre sur la bouche de son amante lui coupèrent la parole. Cependant, malgré ce que le banquier venait de faire pour elle, la belle ne cessait de pleurer. Dans un cœur vertueux, l'ombre même du crime excite des remords qui le déchirent, et auxquels il ne peut résister. La joie que devait causer à la belle le rétablissement des affaires

de son mari, ne put étouffer la douleur que lui causaient les petites atteintes qu'avait reçues sa vertu. La crainte où elle était que son séducteur ne poussât les choses plus loin, lui fit imaginer un prétexte pour sortir un moment de la chambre. Le banquier que la passion aveuglait, ne s'y opposa point. Un fiacre qu'elle vit passer la sauva du précipice où elle se voyait prête à tomber. Elle monte dedans, et va trouver son mari qui était dans une maison de campagne à une lieue de la ville; elle lui raconte ce qui vient de se passer, lui remet les billets; il m'attend, continua-t-elle, mais il m'attendra long-temps. J'ai joué mon rôle; c'est à vous présentement à faire le vôtre. Pénétré d'estime, de respect et d'admiration pour sa femme, il l'accabla des plus tendres caresses, ensuite se jeta dans le fiacre qui l'avait amenée, et retourna à la ville achever la pièce que sa femme avait si bien conduite jusques-là. Cependant, l'amoureux banquier qu'elle avait laissé dans la chambre, s'impatientait de ne la point voir revenir, lorsque tout-à-coup il vit entrer le mari. Cette vue lui confirma la juste idée qu'il avait prise en l'attendant, qu'il pourrait bien être la dupe de tout ceci. Dès que le marchand l'apperçut, il s'avança pour lui faire politesse à son ordinaire; mais le banquier confus et désespéré s'enfuit, et alla cacher, chez lui, sa honte et son désespoir. Il manquait un troisième et dernier acte à cette pièce pour qu'elle fût complette. Il fut joué peu après dès le jour même, par trois ou quatre créanciers du marchand qui vinrent demander au banquier le paiement des billets qu'il avait faits à la dame et auxquels il fut obligé

de faire honneur. Ce ne fut pas sans beaucoup de dépit et de désespoir ; ce qui l'augmentait encore, c'est qu'outre la honte de se voir duper par une femme, il apprit le lendemain par des lettres qu'il reçut que ses correspondans avaient tiré sur lui des sommes fort considérables. Par cette abondante et terrible saignée, et par un nouvel incident de plusieurs lettres de change qui revinrent protestées, sa caisse se trouva vide ; de sorte quequelques semaines après, il s'est vu lui-même obligé de faire une banqueroute qui l'a totalement ruiné.

## CE QUI PLAIT AUX DAMES.

*Sur l'Air du Vaudeville du Bûcheron* (Trop de pétulance gâte tout).

Demandez ce qui plaît aux femmes :
Voltaire dit tout uniment,
Que le seul plaisir de leurs âmes
Est d'avoir le commandement.
Le mot de l'énigme, Mesdames,
Voltaire ne vous l'a pas dit ;
Ce qui plaît aux Dames,
C'est un bon..... lit. *Bis.*

La prude Aminte dans son ménage,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Se fonde sur ce qu'elle est sage
Pour mettre Hylas au désespoir.
Au lit c'est la perle des femmes,
Levée, ah ! quel méchant esprit !
Ce qui plaît aux Dames,
C'est un bon..... lit. *Bis.*

Avec ce jeune amant qu'elle aime,
Orphise n'est jamais d'accord ;
On se boude, on se hait de même ;
Minuit sonné, tous deux ont tort :
On se couche, plus d'épigrammes,
L'amour chasse au loin le dépit ;
Ce qui plaît aux Dames,
C'est un bon.... lit. *Bis.*

Clitandre un jour, sur la fougère,
Surprit Justine qui dormait ;
L'endroit était propre au mystère,
Et le drôle à son but allait ;
La belle alors, crainte de blâmes
S'éveille, le repousse et dit :
Ce qui plaît aux Dames,
C'est un bon.... lit. *Bis.*

Je crois par ma chanson, Mesdames,
Avoir prouvé, sans contredit,
Que rien n'égale dans vos âmes,
Le plaisir d'avoir un bon lit :
C'est là qu'Amour ourdit ses trames,
Ecoutez sa voix qui vous dit :
Ce qui plaît aux Dames,
C'est un bon.... lit. *Bis.*

## IMPROMPTU

*A une demoiselle qui chantait agréablement.*

Que ta voix divine me touche,
Et que je serais fortuné,
Si je pouvais rendre à ta bouche
Le plaisir qu'elle m'a donné !

## VIE DE M. CLÉMENT (1).

Il se lève tranquillement,
Déjeûne raisonnablement ;
Dans le Luxembourg fréquemment,
Promène son désœuvrement ;
Lit la gazette exactement.
Quand il a dîné largement,
Chez sa voisine Clidamant,
S'en va causer très-longuement ;
Revient souper légérement ;
Rentre dans son appartement,
Dit son *pater* dévotement,
Se déshabille lentement,
Se met au lit tout doucement,
Et dort bientôt profondément.
Ah! le pauvre monsieur Clément !

## ÉPIGRAMME.

Combien gagniez-vous autrefois,
Durant votre mauvaise vie,
Disait un curé tout pantois
A vieille Catin convertie ?
Douze sous me mettaient en jeu,
Repart-elle avec modestie.
Quoi, douze sous! quoi, pour si peu !
Ah! mieux eût valu, femme impie,
Le faire pour l'amour de Dieu.

[20 *mars.*] Un Américain, ci-devant mousquetaire, nommé M. de *Châteaublond*, était renfermé au Fort-l'Evêque pour des dettes qui montent à plus de 200,000 livres. Il n'avait guère espérance d'en sortir sitôt, ses parens semblaient être de concert avec ses créanciers

(1) Ce n'est point le critique de Voltaire, surnommé *l'Inclément*.

pour le priver de la liberté. On dit que le malheur est le père de l'industrie : le prisonnier imagine ce stratagême. Un de ses amis vient avec un prétendu nègre visiter M. de Châteaublond, chez lequel se donne un excellent dîner. Sur le soir il faut se retirer ; l'ami dit, en présence des geôliers, à son nègre d'avoir soin d'arranger les bouteilles vides dans le panier ; les bouteilles passent. On ne fait nulle attention à l'homme noir. C'était M. de Châteaublond qui s'était barbouillé le visage ainsi que le premier nègre qui était entré dans la prison avec la couleur noire, et qui en est ressorti très-blanc. Cette aventure est le vaudeville de Paris. Il n'y a que les créanciers de M. de Châteaublond qui ne trouvent pas le mot pour rire à cette espèce de farce.

[ 3 *avril.* ] Il s'est réveillé parmi nous une espèce d'association qui est à-peu-près le pendant de celle des convulsionnaires ou convulsionistes. Si elle ne fait pas beaucoup d'honneur aux lumières de ceux qui s'y livrent de bonne foi, elle donne au moins une haute idée des ressources incroyables que les hommes ont dans leur imagination pour se tromper les uns et les autres C'est une société de prétendus alchymistes qui aspirent aux honneurs des frères de la Rose-Croix. Ils ont des intelligences célestes pour objets de leur amour. Il est vrai qu'il faut leur sacrifier les attachemens terrestres. Un homme de condition, jouissant d'ailleurs d'une réputation excellente, s'est mis dans la tête de s'aggréger à ce troupeau mystique. Il s'est soumis à tous les sacrifices pourvu qu'à ce prix il fût admis aux dernières connaissances. La parole lui a été

donnée, on a reçu ses sermens. Environ un mois après cette espèce de dévouement, le nouvel initié s'est ressouvenu de la terre et de ses voluptés matérielles, il n'a pu résister à l'aiguillon de la chair; il a retrouvé une de ses anciennes conquêtes; la faiblesse s'est emparée du candidat, il n'a plus été qu'un malheureux humain: en conséquence il s'est livré à ses appétits brutaux. A peine était-il dans les bras de sa beauté mortelle, que vingt coups de nerf de bœuf sont venus comme la grêle tomber sur les lombes pécheurs: il n'a pas eu le temps de céder à la corruption, il s'est sauvé du sein de sa complice, a protesté de ne plus retomber. Il a été relaps, nouveaux coups de nerf de bœuf, mais encore mieux appliqués que les premiers. Voilà notre Rose-Croix au désespoir d'être forcé à se conduire plus sagement. C'en est fait, il est enchaîné et il n'y a plus moyen de revenir contre son vœu et de tâter des joies de ce bas-monde, ou il est assuré d'expirer sous les coups.

## ÉPIGRAMME

### CONTRE UN BAVARD.

Tant jasait l'assommant Alphonse,
Qu'Iris pour me parler attendit qu'il crachât:
Il me fallut, pour lui faire réponse,
Attendre aussi qu'il se mouchât.

Marmontel a lu la semaine dernière fort clandestinement un chant de son poème burlesque contre la musique allemande. Le secret a transpiré aussitôt; ce qui

nous a valu l'épigramme suivante de l'abbé Arnaud, son cher confrère à l'Académie.

Ce Marmontel si long, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle,
Et la musique comme un sourd.
Ce pédant à fâcheuse mine,
De ridicules si bardé,
Dit avoir le secret des vers du grand Racine.
Jamais secret ne fut si bien gardé.

[6 *mai.*] Le duc de Choiseul disait dernièrement: *M. de Maurepas est, il faut l'avouer, un ministre sage, mais sa montre retarde de six mois.* Le Mentor répondit à celui qui lui rapportait ce propos : *Le duc peut avoir raison, mais la sienne est arrêtée.*

[10 *mai.*] Madame la comtesse de Genlis a composé pour l'éducation de ses enfans, de petites comédies morales dans lesquelles il n'y a que des rôles de femmes. On les représente souvent chez elle, et mesdemoiselles ses filles âgées, l'une de douze, et l'autre de treize ans, en remplissent les principaux rôles avec une intelligence et une sensibilité très-extraordinaires pour leur âge. M. de la Harpe ayant assisté à l'une de ces représentations, a adressé les vers suivans à l'illustre auteur :

Non, ce que j'ai senti ne peut être un prestige,
Non, j'ai su trop en jouir;
Et si l'on doute d'un prodige,
Comment douter de son plaisir?
Ces drames ingénus composés pour l'enfance,
Où l'art soumis à l'innocence,
Se défend des ressorts qu'ailleurs il fait mouvoir,

Avec tant de réserve ont-ils tant de pouvoir ?
Ton art, belle Genlis, l'emportant sur le nôtre,
Ne fait parler qu'un sexe et charme l'un et l'autre.
Que tes tableaux sont vrais dans leur simplicité!
Tu peins pour des enfans..... mais la maturité,
Et se reconnaît, et t'admire.
Le miroir où tu les fais lire,
Sur nous de leurs leçons réfléchit la clarté.
Jamais, jamais la vérité,
N'exerça sur les cœurs un plus aimable empire!.....
Mais je parle à l'auteur de ses succès brillans,
Quand je puis applaudir au bonheur d'une mère :
Je suis bien plus sûr de te plaire,
En te parlant de tes enfans.
Vous! la gloire, et l'amour d'une mère attendrie,
O Caroline ! ô Pulcherie !
Des mains de la nature, ô chef-d'œuvres naissans!
Vous semblez ignorer parmi tant de suffrages,
Et nos plaisirs et vos talens.
A celle dont les soins forment vos jeunes ans,
Vous reportez tous nos hommages :
Vous oubliez enfin dans vos jeux innocens,
Qu'il n'est donné qu'à vous d'embellir ses ouvrages.
Quel ensemble enchanteur ! quel spectacle charmant!
Mon cœur est encor plein du plus pur sentiment;
Mon cœur encor frappé de la plus douce image,
De ce transport flatteur, de ce ravissement,
Que faisaient naître à tout moment,
Les grâces de son style et celles de votre âge.
Je pensais à la joie, à ses félicités,
Aux mouvemens de sa tendresse.
Je songeais que ces cris de la publique ivresse,
Dans son cœur maternel étaient tous répétés.
Digne mère, jouis de ces délices !
Des vertus, des talens tu réunis les droits ;
Dans toi seule aujourd'hui l'on adore à la fois,
L'auteur, l'ouvrage et les actrices.

# LES GOUTS SONT DIFFÉRENS.

## CONTE.

Ces jours passés, maint grave politique,
Gazette en main, parlait de la tactique (1);
Moi, disait l'un, je suis pour un assaut:
C'est, disait l'autre, un siége qu'il me faut.
Une bataille a pour moi plus de charmes,
Criait un tiers — il y fait un peu chaud,
Mais j'aime fort le cliquetis des armes.
Ma foi, Messieurs, tout ce qu'il vous plaira!
Dit un Gascon en secouant la tête,
Siége, bataille, assaut, *et cætera*....
Moi, je suis fou d'une belle retraite.

Un valet de chambre, barbier du roi, qui se mêle un peu de poésie, a composé une pièce de vers burlesques qu'il s'est avisé de lui présenter dernièrement en le rasant. S. M. qui n'a pas beaucoup de goût pour la poésie, les a pris sans les lire. Le valet de chambre ne voulant pas être dupe de sa démarche, les a récités en faisant sa fonction. Le roi en a tant ri que le rasoir l'a coupé un peu grièvement. Le valet de chambre effrayé s'est jeté aux pieds de son maître en lui demandant pardon. « Relevez-vous, lui dit le monarque, je paie » de mon sang le plaisir que vos vers m'ont fait, mais » ce n'est pas assez, ce ne sont point vos vers qui m'ont » blessé, puisqu'ils sont doux; je vous accorde donc la » survivance de votre place pour votre fils; mais c'est » à condition qu'il ne fera point de vers. »

---

(1) L'art de la guerre.

[5 *juin.*] La femme de Marmontel est accouchée d'un enfant mort. Cet événement à fait dire à un plaisant que cet auteur ne peut rien faire qui vive.

[23 *juin.*] Il se donne fréquemment des soupers très-gais dans la charmante petite maison du duc de Chartres, à Mouceaux; au dessert succèdent les plus jolies horreurs du monde, et il s'y fait quelquefois de l'esprit, dans le genre du lieu et de l'occasion. C'est là que cette chanson a pris naissance:

Air : *Pour la Baronne.*

L'arc de la guerre
N'est point le signal du bonheur, } *Bis.*
Sexe aimable, il doit vous déplaire.
Eh! peut-on bander d'un bon cœur,
L'arc de la guerre?

Defunt Voltaire
Dit que Membrod en avait un, } *Bis.*
Qui fit trembler toute la terre!
Un arc si beau n'est pas commun,
C'est du Voltaire!

Dieu de Cythère
C'est le tien qu'il faut m'accorder. } *Bis.*
C'est celui qu'aime ma bergère.
Heureux l'amant qui sait bander
L'arc de Cythère!

Tendez, mesdames,
Cet arc qui vous réjouit tant: } *Bis.*
Par lui nous régnons sur vos âmes;
Et l'Amour dit, en vous l'offrant:
Tendez, mesdames.

# LE REPROCHE PATERNEL.

## CONTE.

Minois fripon, des yeux charmans,
Gorge ferme et gentil corsage,
Le tout couronné de seize ans,
C'est l'esquisse des agrémens
Que reçut Georgette en partage.
Georgette était le bijou du village.
Le jeune Alain, garçon du voisinage,
Garçon bien fait et dans sa fleur,
Etait aimé. Tous deux de leur ardeur
Guettaient l'instant de se donner un gage.
Georgette pourtant était sage;
Mais l'amour, dans un jeune cœur,
Ajoute encore au poids d'un pucelage;
Puis la contrainte excite le desir.
Toujours d'une mère obsédée,
Ne pouvant qu'à peine saisir
Un moment à la dérobée;
Ce moment était pour Alain:
Mais quatre mots, puis se serrer la main
Puis soupirer, et se dire à demain.
C'était tout ce qu'on pouvait faire.
Enfin l'Amour qui d'ordinaire
S'intéresse dans cette affaire,
Sans doute voulut les aider.
Si bien qu'un jour le père de Georgette,
Devers celui d'Alain dépêche la fillette.
( C'était, s'il m'en souvient, pour graine demander,
Dont le bon homme avait disette. )
Georgette y court, amour hâtait ses pas.
Alain y sera-t-il? Alain n'y sera pas!....
Elle entre, il était seul ou du moins croyait l'être;
Dans son jardin il béchait tristement,

Quand il voit sa belle paraître.
Qu'on juge de son cœur le doux saisissement!
Alors adieu la pêche, adieu le jardinage,
Adieu la graine et le ménage.
On ne songe plus qu'au plaisir
Et de se voir, et de s'entretenir :
Mais voir, jaser, c'est peu de chose,
Alain employa mieux le temps;
Quatre baisers sur sa bouche de rose
Sont appuyés : nos deux amans
Sentent couler dans tous leurs sens
Ce feu, ce charme, ce délire
Qui font qu'on a l'œil trouble et les genoux tremblans.
( J'en ai tâté de ces baisers brûlans;
Bien les connais, mais ne peux les décrire. )
Vous pensez bien qu'on n'en resta pas là,
L'occasion était trop belle.
Sur un gazon d'herbe nouvelle,
Tout doucement Georgette trébucha;
Tout doucement notre amant l'y coucha :
Mais jeunesse est inconséquente,
Amour la guide, Amour n'est qu'un enfant,
Très-étourdi, très-imprudent;
Alain n'avait pas vu que l'herbe était en pente :
Tout dépend souvent du terrein,
Pour réussir en amour comme en guerre :
Toujours glissant, il gravissait envain;
Sur un talus, hélas! que peut-on faire?
A pareil jeu, il faut être un docteur
Pour deviner combien Alain était à plaindre.
Nouveau Tantale aux sources du bonheur;
Il l'aspirait et n'y pouvait atteindre;
Le pauvre enfant maudissait son destin.
Son père, du coin du jardin,
Qui voyait tout, sent ses peines cruelles,
En a pitié (bon sang ne peut mentir).
Vous autres coureurs de ruelles,

Vous n'eussiez fait que vous en divertir ;
Mais avez-vous des âmes paternelles ?
Le bon papa, qui pensait autrement,
Ne vit pas là le mot pour rire ;
De son fils plaignant le martyre,
Il part à pas de loup, s'en approche à l'instant,
Et de son large pied lui fait un arc boutant.
Alain triomphe alors et se couvre de gloire ;
On dit même qu'en ce moment
D'un cri l'amour signala sa victoire.
Tout allait bien ; mais en se retournant,
Que voit-il là ? le père Alain lui-même
Qui le regarde fixement :
Qu'on juge de son trouble extrême ;
A cet aspect il est glacé d'effroi,
Quand le bon homme sans colère :
Vois, dit-il, la bonté, la tendresse d'un père !
Tu n'en ferais jamais autant pour moi.

[26 *juillet.*] On parle beaucoup des galanteries du cardinal de Rohan (1). Voici l'inscription (qui court Versailles) pour mettre au bas de son portrait :

On voit dans ce portrait la perle des prélats ;
Il brille également au Parnasse, à Cythère,
Il serait assez mal en chaire,
Il est fort bien sur les sophas.

Il paraît que messieurs de Corberon sont décidés à se distinguer dans le monde. Tandis que le chevalier de ce nom, chargé des affaires de France en Russie, recevait à St.-Pétersbourg d'assez beaux présens des mains de l'Impératrice, son frère en recevait ici d'autres d'une nature, sinon solide, au moins assez flatteuse, de la main des Muses. Ce dernier, président

(1) Le cardinal-*Collier*.

au parlement de Paris, a le mérite assez rare de réunir les titres opposés de magistrat sévère et de poète agréable. Voici de quelle manière la muse de M. d'Arnaud s'exprime sur son compte :

Par quel heureux enchantement,
Sans être à Thémis réfractaire,
Ni déroger au Parlement
Dont vous ornez le sanctuaire,
Des Grâces devenu l'amant,
Avez-vous assez finement
Orné de leur gaze légère
La simarre de président ?
A vos vers que déjà l'on place
Au rang des aimables écrits,
On voit que vous êtes assis
Avec honneur sur le Parnasse,
Ainsi que sur les fleurs de lis.
Vos mains, en tenant la balance,
Badinent avec ces pinceaux
Qui, des Chaulieux et des Saphos,
Ont consacré la molle aisance.
Leur agréable négligence
Respire et vit dans vos tableaux ;
Et vous allez fort à propos,
Tout en sortant de l'audience,
Du Pinde gagner les côteaux.
Entretenez avec prudence
Cette merveilleuse alliance
Et de Thémis et d'Apollon.
Sachez rimer une chanson
Et rédiger une sentence ;
Croyez-moi, ne rougissez pas
D'égayér votre ministère
De quelque rime familière
Que le goût redise tout bas.

Ce Lhôpital qu'on cite encore
Parmi les soutiens de nos droits,
Et qu'aujourd'hui la France adore,
Osa se dérider parfois,
Et joindre au code de nos lois,
Des vers dont l'Hélicon s'honore.
Marchez dans son brillant sentier;
Jusqu'à La Fontaine et Vergier
Que votre gravité descende;
Et d'une brillante guirlande,
Un jour couronnez le mortier.
En attendant un si beau titre,
Chantez Zulmire et ses attraits,
Zulmire, des talens l'arbitre,
Et qui doit gagner ses procès...
Dans des vers relus à jamais,
Faites-nous l'éloge des belles;
Des vers valent bien des arrêts.
Jugez et puis rimez après;
Des lois qui combattent entr'elles
Eclaircissez le voile épais;
Au Parnasse comme au palais,
Cueillez des palmes immortelles.
Oui, Thémis, je vous le promets,
Vous devra des clartés nouvelles,
Et le goût de nouveaux succès.

Les Bénédictins ont un procès considérable au parlement. Les principaux, en députation, sont allés dernièrement auprès du premier président, à qui ils faisaient gauchement force révérences. Plusieurs magistrats présens à cette audience, en riaient avec M. d'Aligre (le premier président); il leur dit tout bas: *Ne voyez-vous pas que ce sont des cruches qui ne se baissent que pour se remplir?*

## LES ADIEUX.

Chanson sur l'air : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

Enfin je renonce aux délices
Que tu promettais à mon cœur ;
Je suis trop las de tes caprices,
Je vais fuir ton regard vainqueur.
Adieu, perfide Eléonore,
Je saurai faire un meilleur choix :
Dans ces lieux tu me vois encore,
Mais c'est pour la dernière fois.

Adieu..... Mais quoi ! tu me rappelles !
Sans rougir tu me prends le bras !
Pourquoi nos mains s'unissent-elles
Quand nos cœurs ne s'entendent pas ?
Ah ! ce coup d'œil vient de m'instruire ;
Tu veux aller au petit bois :
Eh bien, soit ! je vais t'y conduire ;
Mais c'est pour la dernière fois.

Que ta main est douce et bien faite !
Que tes bras sont éblouissans !
Qu'à travers cette colerette
J'aperçois d'attraits ravissans !
J'aurais fait mon bonheur suprême
De vivre toujours sous tes lois......
Tu vois encor combien je t'aime ;
Mais c'est pour la dernière fois.

Grands Dieux ! que ton souris est tendre
Comme il appelle le baiser !......
En vain je voulais me défendre,
Je sens mon courroux s'appaiser.
Qui sourit avec tant de grâce,
Séduirait les cœurs les plus froids......

Viens, friponne, que je t'embrasse.....
Mais c'est pour la dernière fois.

Ainsi je croyais fuir la belle,
Quand elle me dit tendrement :
Je ne feignais d'être infidelle
Que pour éprouver mon amant.
Pardonne-moi d'avoir pu craindre;
Rends à mon cœur ses anciens droits;
Le tien a sujet de se plaindre,
Mais c'est pour la dernière fois.

[6 *août*.] La marine coûte dans ce moment-ci quatorze millions par mois au roi. C'est un calcul fait qu'on tient *de bon lieu*. M. de St.-James qui en est le seul trésorier conservé, jouit de 500 mille livres de rente. On ne revient point du luxe prodigieux qui décore l'hôtel qu'il fait meubler à la place Vendôme. Son salon seul coûte cent mille écus, le reste à l'avenant; et le boudoir de madame sa femme peint sur glace, coûte plus à lui seul que la salle à manger, qu'on évalue cinq mille louis. C'est au sujet de ses immenses richesses et de ses liaisons avec le ministre de la marine, que paraissent avoir été faits les vers suivans, où l'on fait parler le ministre et le trésorier ensemble.

Cette marine tant vantée,
Qui coûte l'impossible au roi,
A son plus haut point est montée;
Et nos registres en font foi.
Par la recette et la dépense,
Il est aisé de calculer,
Et de voir où va la finance
Qu'on nous accuse de voler.

Nous ! voler..... quelle médisance !
L'ordre introduit dans nos bureaux
Désarmera toujours l'envie :
Nous prouvons par bons bordereaux,
A tous contrôleurs-généraux,
Qui vont prêchant l'économie,
Que la marine est mieux servie.
Que la marche de leurs cerveaux.
Voilà comment la calomnie,
Au lieu de noircir les héros,
Donne un plus grand lustre à leur vie.

## EPIGRAMME

*Sur un homme très-laid.*

Savez-vous pourquoi la nature
Dans un instant de sa mauvaise humeur,
Fit à Damon présent de sa laideur ?
C'est qu'elle crut que sa figure,
Des travers de l'esprit et des vices du cœur,
Sérait la fidelle peinture.

## IRIS ET SA BONNE.

### CONTE.

Oui, ma bonne, c'est inutile,
A mon âge, on n'apprend plus rien ;
Mangez, buvez et dormez bien ;
Du reste, laissez-moi tranquille.
Ainsi parlait la jeune Iris
A son antique gouvernante,
Qui chaque jour au temps précis,
Lassait son âme impatiente
Par de longs et fades récits :
Tantôt c'était *la barbe bleue* ;

Tantôt *la Belle au bois dormant*,
Ou l'histoire d'un revenant
Avec grand bruit traînant sa queue.
Cet avis ne put retenir
La langue de l'Argus femelle.
« Mon enfant, pourquoi me punir
» D'une manière aussi cruelle!
» Conter, pour moi, c'est rajeunir;
» Tiens, je sens encor une envie......
» Et d'ailleurs le trait est si beau!
» Va, ne crains pas que je t'ennuie,
» Et, pour toi, s'il n'est pas nouveau,
» Je ne veux conter de ma vie.
» Il était un jeune garçon,
» Aimable, honnête et fait pour plaire,
» On l'appelait Endymion.
» La lune, sans plus de mystère,
» Descendait parfois sur la terre,
» Et le trouvant sur le gazon,
» Lui prodiguait avec tendresse,
» Quelques baisers de sa façon,
» Et jamais baisers de maîtresse
» N'ont été si brûlans, dit-on. »
Eh quoi donc! n'est-ce que cela?
Oh! je connais fort ce trait-là;
L'autre jour encor vers la brune
J'ai répété cette leçon;
Durval faisait Endymion,
Et puis, moi je faisais la lune.

## LES DEUX RUISSEAUX.

### IDYLLE.

Daphnis, privé de son amante,
Depuis long-temps versait des pleurs.
Il dit cette fable touchante

A ceux qui blâmaient ses douleurs.
Deux ruisseaux confondaient leur onde ;
Et sur un pré semé de fleurs,
Guidés par d'aimables erreurs,
Coulaient dans une paix profonde.
Dès leur source, aux mêmes déserts,
La même pente les rassemble,
Et leurs vœux sont d'aller ensemble
S'abîmer dans le sein des mers.
Faut-il que le destin barbare
S'oppose aux plus tendres amours?
Ces ruisseaux trouvent dans leur cours,
Un roc affreux qui les sépare ;
L'un d'eux dans son triste abandon
Se déchaînait contre la rive,
Et tous les échos du vallon
Répondaient à sa voix plaintive.
Un passant lui dit brusquement :
Pourquoi sur cette molle arène,
Ne pas murmurer doucement ?
Ton bruit m'importune et me gêne.
N'entends-tu pas, dit le ruisseau,
A l'autre bord de ce côteau,
Gémir la moitié de moi-même?
Poursuis ta route, ô voyageur,
Et demande aux dieux que ton cœur
Jamais ne perde ce qu'il aime.

[14 *août.*] Je vais vous rapporter une chanson qui plaît beaucoup à tout Paris. Ce genre de production figure toujours très-bien parmi nos nouveautés.

## LA DÉFENSE BIEN OBSERVÉE.

Chanson sur l'air *du Vaudeville du roi et le Fermier.*

Quoi ! maman me laisse seulette,
Pour moi j'en suis presqu'en courroux :

Il semble qu'exprès avec vous ;
Je voulais rester tête-à-tête :
Mais non, monsieur, n'en croyez rien,
Vraiment, je vous le défends bien.

Pour favoriser le mystère,
Ma porte est fermée aux verroux :
Ici sans crainte de jaloux,
On pourrait joüir et se taire :
Mais non, monsieur, n'en faites rien,
Vraiment, je vous le défends bien.

Prêt à rire de ma colère,
Peut-être que mon négligé,
Mon mouchoir un peu dérangé
Vont vous rendre trop témeraire :
Mais non, monsieur, n'en faites rien,
Vraiment, je vous le défends bien.

Dans vos yeux je lis votre audace ;
Vos regards dévorent mon sein ;
Vous allez y porter la main ;
Votre bouche en prendra la place :
Mais non, monsieur, n'en faites rien,
Vraiment, je vous le défends bien.

Mais que vois-je ! une jarretière
Se défait et tombe à mes pieds ;
Souffrir que vous la rattachiez ?
Oh ! pour cela, je suis trop fière :
Non, non, monsieur, n'en faites rien,
Vraiment, je vous le défends bien.

Comprenant enfin la défense,
Par degrés Damon s'enhardit,
A la belle il désobéit

Pour prouver son obéissance :
Jusqu'au bout il fit si bien
Qu'on ne lui défendit plus rien.

## LA FEMME SAGE.

### CONTE.

Madame Alix est belle et sage;
Madame Alix avec fierté
A toujours rejeté l'hommage
Des enfans de son voisinage,
Des élégans de la cité.
Donc au triste époux qui l'engage
Madame Alix a sans partage
Conservé la fidélité,
Et les honneurs du mariage?
C'est bien couclure en vérité;
Mais tout étranger qui voyage
Chez madame Alix est admis.
Séjourne-t-il dans le pays?
Elle est fière, et son cœur sauvage
Brave ses amoureux soucis.
S'en va-t-il? elle devient tendre;
A ses chagrins elle prend part,
Et la veille de son départ
Elle daigne à ses vœux se rendre.
S'il bavarde sur ses appas,
Sur ses goûts, sur sa prud'hommie,
Madame Alix ne l'entend pas,
Et sa gloire n'est point ternie.
Madame Alix très-prudemment
Conduisait le fil de sa vie.
Mais de ce bel arrangement
De ses soins, de son industrie,
Licidas se douta pourtant.
Il feint sur l'heure un grand voyage,

Prépare un nombreux équipage,
A tous ses parens dit adieu,
Et déclare à qui veut l'entendre,
Qu'il part à jamais de ce lieu,
Qu'en Amérique il va se rendre;
Puis il court chez madame Alix.
Je pars, dit-il, les yeux en larmes,
Et demain est le jour préfix
Qui doit m'enlever à vos charmes.
Il ne me reste qu'une nuit;
Mais elle serait bien plus belle
Que le jour brillant qui nous luit,
Si vous cessiez d'etre cruelle.
Je vous aimais en Céladon,
Je vous servirai comme Hercule.
Je pars, sur ma discrétion
Vous devez être sans scrupule:
Mon absence vous en répond.
Cet argument est assez bon,
Dit madame Alix, et je pense
Qu'il faut se rendre à la raison
Et couronner tant de constance.
Cette nuit, chez moi, venez donc.
Il vient, il entre, il trouve en somme
Plus de plaisir qu'il n'en eut onc.
Madame Alix le traite en homme
Qu'on ne doit revoir de long-temps;
Madame Alix perd peu d'instans,
Il n'en est aucun pour le somme.
L'aurore entr'ouvre l'orient:
Madame Alix le voyant,
Gémit, se plaint, dit c'est dommage!
Puis elle embrasse Licidas,
Et lui souhaite un bon voyage.
Mais Licidas ne partit pas.
Il dit qu'une importante affaire
Pour quelques jours retient ses pas.

Madame Alix, très en colère,
Eprouve un fort grand embarras.
Il reste ! saura-t-il se taire?
Qu'ai-je fait et que dois-je faire?
De moi le perfide se rit.
Licidas à la fin lui dit :
Je veux une seconde nuit. —
Venez ce soir ; l'aube naissante
Vous partirez ? — Je le promets.
Quoiqu'alors un peu méfiante,
Madame Alix fit plus de frais,
Fut plus vive, plus agaçante,
Exigea plus que l'autre nuit;
Elle voulait qu'il fût réduit,
Qu'il eût un vrai besoin d'absence.
Il en eut besoin en effet.
Il court aux champs avec prudence,
Il s'y repose, il s'y refait,
Puis il revient en diligence.
Madame Alix, à ce retour,
Comprit très-bien que ce voyage
N'était qu'une ruse d'amour
Dont Licidas faisait usage.
Elle lui pardonna ce tour,
Et désormais plus naturelle
Elle le prit pour son amant ;
Pour quelque étranger seulement
De temps en temps fut infidelle,
Et ne l'aima pas moins pourtant.
Ainsi tout le temps de sa vie,
Au plaisir vif du changement,
Elle unit avec industrie
Le doux plaisir du sentiment.
Son cœur encore plus fortement
Sut résister à la jeunesse ;
Et les mères et les époux
L'admiraient, la prônaient sans cesse ;

Et pour exemple ils citaient tous
De madame Alix la sagesse.

## SUR LA PREVENTION.

Ici, comme au Pérou, tout homme prévenu,
En dépit du bon sens, est contraire ou propice;
Toujours il veut trouver la vertu dans le vice;
Ou toujours il suppose un vice à la vertu.

## LA CHANSON A LA MODE.

### Sur l'Air des trois Fermiers : *Je le compare avec Louis.*

Sur un sopha tranquillement,
J'étais hier près de Lisandre,
Qui me racontait d'un air tendre
Et son ardeur et son tourment.
L'amour, dit-il, me désespère; (*bis*)
J'aime en fou, j'aime en fou,
Vos attraits, ma chère. (*Bis*)

Vous concevez dans quel courroux
Me mit un si hardi langage;
Je voulus faire du tapage,
Mais il se mit à mes genoux:
Vous vous fâchez, Eléonore, (*bis*.)
Allez-vous, allez-vous,
Me gronder encore? (*Bis*.)

En s'efforçant de m'appaiser,
Il en devint plus téméraire,
Pour me défendre j'eus beau faire,
Le drôle me prit un baiser.
Comment venger pareille offense? (*bis*.)
Il me mit, il me mit,
Hors de résistance. (*Bis*.)

Ne bornant point là son amour,
Il osa bientôt davantage.
Pour terminer ce badinage,
J'allais appeler du secours.
Mais quatre fois, espoir frivole! (*bis.*)
  Il me fit, il me fit,
  Perdre la parole. (*Bis.*)

## LE QUÊTEUR.

### CONTE.

J'ai lu, ne sais dans quel auteur,
Mais ce n'est un conte apocryphe,
Qu'un jour certain frère quêteur,
Adroit et pieux escogriffe,
D'Agnès avait ravi la fleur.
« Du ciel la faveur est bien grande,
» Dit-il : béni soit le Seigneur!
» Vous m'avez donné votre honneur,
» Ma chère Agnès, Dieu vous le rende! »

Un prédicateur très-connu à Paris, s'avisa de prêcher ces jours derniers sur la frugalité, devant les filles de l'*Ave Maria*, un des ordres les plus rigoureux qui existent; ces religieuses étant obligées de jeûner toute l'année. Elles ne mangent que des racines cuites dans l'eau avec du sel. Ces bonnes filles ont pris ce sermon pour un persifflage assez déplacé : il est d'usage de donner une collation au prédicateur, et ordinairement chez les religieuses, ce repas est friand et recherché : mais celles-ci voulant saintement se venger de leur sermoneur, ne lui firent servir qu'un morceau de pain sec, et une caraffe d'eau. Le prêtre étonné en demanda la raison à une sœur converse. « Monsieur lui répar-

« tit cette dernière, nous vous avions apprêté une « meilleure collation : mais votre sermon a tant fait « d'impression sur nous que nous avons craint de vous « la présenter ». Le prédicateur sentit sa faute, et s'en alla sans se vanter de la punition.

L'intendant de *** s'est avisé dernièrement d'envoyer chercher un capitaine de dragons qui parlait, dans des lieux publics, du gouvernement, et surtout de M. l'intendant, avec une liberté tout-à-fait républicaine. L'officier, après bien des difficultés, se détermina à se rendre à l'audience de M. l'intendant. Du plus loin que celui-ci le vit, il lui cria devant tout le monde : *Ah, ah ! Monsieur, c'est donc vous qui prétendez donner des lois aux magistrats, au souverain, aux ministres ; qui faites le bel esprit dans les cafés !* — Moi, dit l'officier, *moi bel esprit ! pas plus que vous, le diable m'emporte.* Il lui tourna sur-le-champ les talons, et toute l'audience eut bien de la peine à ne pas éclater de rire.

FIN DU PREMIER VOLUME.

